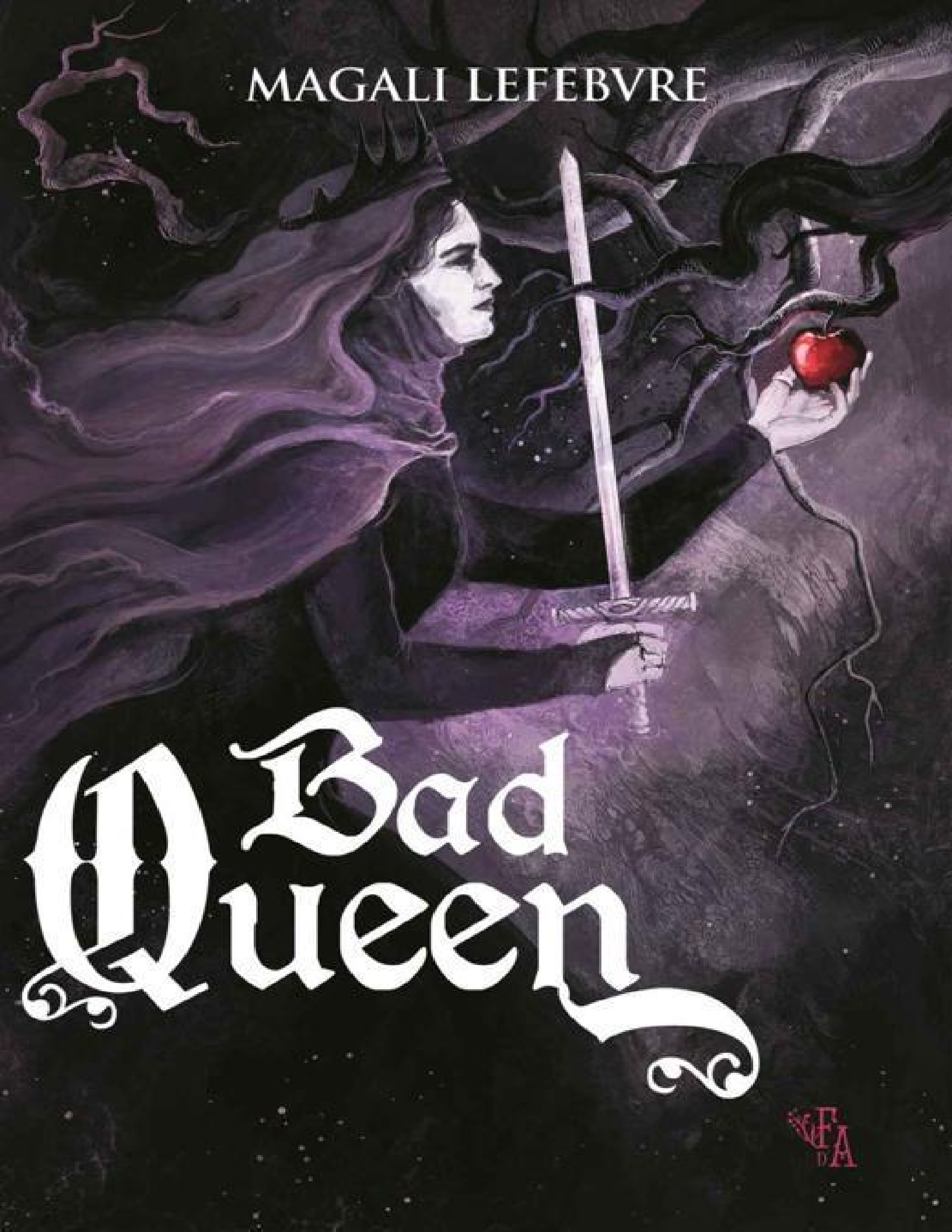




MAGALI LEFEBVRE

The Bad Queen

WFA
DA

Magali Lefebvre

Bad Queen

OceanofPDF.com

*Et alors, certains naissent, si clairement marqués
que l'histoire ne peut que les appeler,
qu'ils doivent partir en quête de leur place dans cette histoire future.
Et il se peut même qu'on les encourage à examiner cette place,
ce point de jonction de cent fils, et qu'ils disent :
Ces fils, là, je vais les tordre et, ce faisant, je vais modifier la tapisserie,
gauchir la trame, changer la couleur de l'avenir.
Je vais transformer la destinée du monde.*

Robin Hobb, *L'Assassin du Roi*

*Her face a death mask
Her feelings numbed
She loved too much
She's dead inside
Mirror, Mirror on the wall
Show me the most loathsome person of them all
Persephone, Magic Mirror*

OceanofPDF.com

Prologue

Isolée dans le silence de ma cellule, je lis d'un œil absent les mots calligraphiés sur mon ouvrage. Mes pensées ne sont pas à la lecture, tendue que je suis vers un son, de l'autre côté de la porte. Un son que je guette, que j'attends.

La froide humidité qui règne est repoussée à grand-peine par le feu qui crépite dans la cheminée. D'un geste machinal, je resserre autour de moi les pans de ma robe. Je n'ai pas à me plaindre. Mon rang me permet de jouir d'une geôle propre, large et confortable. Je dispose de livres pour me distraire, à la lueur de bougies lorsque le jour ne perce plus la croisée de l'unique fenêtre verrouillée. Je dors sur un vrai lit, et non de la paille moisie et infestée de vermine comme le commun des prisonniers.

Je relis sans cesse la même page, incapable de me concentrer sur les lettres tracées à l'encre. Demain, je le sais, aura lieu mon exécution. Le prince l'a fixée le jour de son mariage. *Pendant* son mariage, même. Une nouvelle preuve de sa perversité. Quel être sensé mêlerait ainsi la mort à ses noces ?

Mes doigts, sur le papier en vélin, tremblent de rage.

Le prince – dont je me refuse à prononcer le nom même en pensée – m'a annoncé hier, avec son cruel sourire, quelle serait ma sentence. Une exécution raffinée digne d'une sorcière de noble rang, selon lui. Je n'en attendais pas moins d'un tel dépravé.

La condamnation ne m'effraie pas. Il me serait si facile d'y échapper ! Faire sauter la lourde porte de ses gonds, mettre hors d'état de nuire quiconque se placerait en travers de ma route, voler un cheval, fuir... Si facile. Mon corps a peut-être vieilli, mais ma puissance, elle, n'a pas faibli.

Au contraire, l'accroissement de mes connaissances magiques, au fil du temps, l'a décuplée.

Non, si je reste, c'est pour elle. C'est le bruit de son pas que je guette, l'attente de sa venue qui m'empêche de me concentrer sur mon livre.

Mes yeux quittent la page qu'ils ne lisaient pas, s'égarant malgré eux vers le mur de pierre nue. Ils cherchent le miroir familial. Disparu.

D'un geste sec, je referme le livre. Les pages émettent un bruit mat qui résonne dans ma cellule.

Je force mon regard à se tourner vers la lourde porte en chêne assombri par les ans et renforcée de barres en ferronnerie.

J'espère qu'elle va venir. J'espère qu'elle acceptera de m'écouter. Et surtout, j'espère qu'elle comprendra. Qu'elle me pardonnera.

Cela fait beaucoup d'espérances pour une seule personne.

J'ai passé tant d'années dans les ténèbres du désespoir... Toute cette attente, cette aspiration à l'absolution, apparaît comme un contrepoids à ces jours, ces mois perdus à ressasser ma douleur, à nourrir ma rancœur.

Du bout des doigts, je caresse la reliure de cuir de mon livre. Les lettres, à l'intérieur, ne forment que les fragments d'un récit qui, mis bout à bout, conte l'histoire de Verukonig, le pays que le prince est appelé à gouverner, quand son père aura trépassé. Un contenu inoffensif, à ses yeux. Il sait que mes grimoires sont restés là-bas, à Siebenflus, et a veillé à ce que je ne puisse en dénicher d'autres tant qu'il me tiendrait entre ses mains. Il ignore, le naïf, qu'un livre d'histoire recèle son propre pouvoir. Pour qui est en mesure de lire entre les lignes, cet ouvrage en apparence si banal révèle le véritable visage du vainqueur. Ses failles, ses vices.

Un sourire mince, froid comme une lame, étire mes lèvres, tandis que l'expérience d'une vie de combats afflue.

J'en ai connu, des hommes qui réécrivent les faits dans les chroniques commandées à leurs scribes, qui effacent les exactions qu'ils ont commises pour obtenir leur victoire, déforment leur opposant pour le changer en monstre, éliminent toute trace des alliés providentiels qui ont contribué à leur triomphe, mais qui, une fois la paix établie, n'ont été récompensés au mieux que par l'oubli, au pire par la mort. Nulle mention de femmes, dans ce récit, ni de sorcières. Rien d'étonnant pour un royaume qui, à l'instar de Siebenflus, s'efforce de contenir ses sujets de sexe féminin dans une case bien délimitée, bien étroite et qui écrase les sorcières d'un coup de talon brûlant.

Je laisse là mon livre, me lève et me dirige vers la fenêtre. La vitre, entre les croisillons, est bordée de buée. Le froid, à l'extérieur, doit être cinglant. Le printemps se rapproche, mais l'hiver résiste encore. Mes yeux cherchent le sol, si loin, tout en bas.

Au-dehors, la vie suit son cours. Les allées boueuses éclaboussent les passants et les jambes des chevaux. Le château vit, tandis que, dans ma cellule, le temps semble s'être arrêté.

J'attends, le cœur gonflé d'espoir.

J'attends et, pour la première fois depuis bien longtemps, la pâle lumière de ce premier jour de printemps me paraît aussi éclatante qu'un soleil d'été. C'est tout juste si je ne perçois pas le parfum des fruits mûrs, au lieu de celui du bois qui se consume dans le foyer.

*

Un coup léger à ma porte me tire de la somnolence qui m'a surprise, alors que je tournais le dos aux flammes, enveloppée de leur chaleur réconfortante. Aussitôt, je me redresse, le cœur battant.

Le garde de faction ouvre le vantail avec déférence, et je sais que c'est elle, avant même que sa petite silhouette s'avance.

Elle entre dans ma cellule. Elle reste debout et joint les mains en un geste de fille sage, tandis que le geôlier referme la porte derrière elle.

Je l'invite à prendre place sur le siège face au mien. Elle s'exécute, en silence. Lorsque ses mains sont de nouveau blotties l'une dans l'autre dans son giron, je ne peux m'empêcher de l'observer attentivement.

Elle est toujours aussi belle. Sa peau légèrement sombre, telle l'écorce neuve d'un arbrisseau, au grain velouté et sans défauts. Ses cheveux noirs, épais et brillants. Sa bouche, charnue, chaleureuse. Ses joues ont encore la rondeur de la jeunesse. Toutefois, à y regarder de plus près, je distingue sur ses traits une fatigue qui ternit la lumineuse innocence de son teint. Et des ombres, dans ses yeux noisette, qui ne s'y trouvaient pas auparavant.

— Vous m'avez fait mander. Que me voulez-vous ?

Ses yeux aussi froids que des marrons glacés me sondent. Ce regard se plante dans ma poitrine comme une esquille. Elle n'a pas tort d'éprouver cette défiance à mon égard. Notre relation a été tout sauf tendre, et je le regrette amèrement. C'est précisément la raison pour laquelle je l'ai fait venir. Pour m'amender. Pour qu'elle comprenne et, peut-être, pardonne.

Pour lui offrir ce que je n'ai pu obtenir qu'en payant le prix fort.

Je me penche, tends le bras et saisis délicatement l'une de ses mains. Ses doigts se raidissent dans ma paume et, dans ses yeux, passe une lueur méfiante. Sa bouche s'incurve en un léger pli de colère.

Mon cœur se serre. Tout cela, c'est ma faute. Le résultat de mes erreurs, de mon égoïsme, de mes souffrances, tous projetés à la tête d'une innocente jeune fille. Ma résolution de tout lui avouer s'affermi. Le choix, ensuite, sera le sien.

— Quelqu'un t'a-t-il fait du mal ?

Elle retire sa main d'un geste sec. Son joli visage se fronce sous la colère, comme si quelque peintre aigri avait soudainement décidé d'en brouiller les traits. Étais-je d'une telle laideur, moi aussi, quand j'ai reporté sur elle ma haine de moi-même et mes regrets ?

— Vous voulez dire en dehors de vous ?

Sa voix est aussi dure et incisive qu'une lame. Elle, qui n'a jamais tenu une arme de sa vie ni prononcé un mot plus haut que l'autre, révèle tout à coup une maîtrise redoutable de l'art de l'escrime verbale. Le coup porte. Je déglutis douloureusement et me renfonce, avec lenteur, contre le dossier du siège.

— Ce n'était pas un cadeau empoisonné, m'excusai-je piteusement.

Je bafouille, face à son courroux. Cela ne m'est jamais arrivé auparavant de perdre pied avec tant de facilité.

Je prends une profonde inspiration, me ressaisis.

— C'était un gage d'affection.

Cette fois, ma voix ne me trahit pas. Enhardie, je poursuis :

— J'ai voulu te donner les clés de la liberté. Au lieu de ça...

Mes épaules ploient.

— Au lieu de ça, réplique-t-elle, je me retrouve ici, dans le royaume de Verukonig. Près de Siebenflus, certes, mais promise à un prince que je n'avais encore jamais vu et que je n'aime pas.

Ses mots m'accusent et me condamnent d'emblée. Comment l'en blâmer ?

Elle se penche vers moi, mais reste droite, rigide. Sa robe couleur d'ivoire souligne l'éclat de son regard, jadis doux comme du velours, et aujourd'hui aussi dur qu'un poing levé.

Je frissonne. Pourtant, le feu continue de pétiller joyeusement dans la cheminée.

— Maintenant, dites-moi pourquoi vous m’avez fait mander. Sans quoi je m’en vais.

Je n’ai plus le choix. Si je ne parle pas de suite, elle quittera la cellule et emportera avec elle l’espoir de ce pâle et humide jour de printemps.

L’espoir d’un nouveau départ.

Je tente, à nouveau, de lui prendre la main ; elle se rencogne dans son siège. Je lisse les pans de ma robe – mauve comme les regrets, ma couleur, mon fardeau – et me lance, sans pouvoir me défaire de la terrifiante sensation que je saute du haut d’un parapet brumeux. Vais-je m’écraser sur des rochers ou rouler sur de l’herbe moelleuse ?

— Je sais qu’entre nous deux, cela n’a pas toujours été facile.

Elle tord les lèvres, mais garde le silence.

— Cela n’était en rien ta faute, bien sûr. C’était la mienne, et la mienne seule. Je souhaite t’en demander pardon.

Elle veut protester ; je lève la main pour l’interrompre. Il est déjà si difficile de lui ouvrir ainsi les portes de mon passé.

— Avant cela, je voudrais te conter une histoire. Cette histoire, c’est la mienne, comme celle de personnes dont la destinée a influé sur ma vie. Cette histoire, je ne vais pas te la raconter pour me blottir derrière le paravent des excuses ni pour t’attendrir. Simplement pour que tu saches qui je suis. Afin de te donner toutes les clés nécessaires pour comprendre pourquoi j’ai agi ainsi avec toi. Pourquoi je t’ai haïe. Pourquoi je t’ai blessée. Je ne cherche pas ta pitié. Je souhaite m’amender. La suite, le pardon peut-être, toi seule en décideras. Or, tu ne peux poser un tel jugement sans connaître tous les faits. Il était une fois, donc, dans le lointain pays de Vielacier, une jeune femme de vingt et un ans nommée Violaine. Et elle désirait apporter sa pierre à l’Histoire...

OceanofPDF.com

Violaine

Première partie

I tremble

They're gonna eat me alive

If I stumble

They're gonna eat me alive

Can you hear my heart beating like a hammer ?

Metric, Help I'm Alive

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Violaine para la lame qui s'abattait sur elle. Les deux épées s'entrechoquèrent dans un fracas métallique. Elle tint bon, malgré le heurt qui se réverbérait dans les muscles de ses bras. Son adversaire se dégagea et l'étudia un instant, cherchant une faille dans laquelle s'engouffrer. Violaine en profita pour feinter, puis frapper de taille. Pour éviter une vilaine estafilade dans sa broigne, voire sa peau, le soldat sauta en arrière. Dans son mouvement, sa botte glissa, le terrain d'entraînement se trouvant fort boueux en raison des fréquentes averses survenues ces derniers jours. Déséquilibré, il chuta.

Essoufflée, Violaine rangea sa lame dans son fourreau et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Il la remercia et, agrippant son poignet avec un sourire bravache, la tira vers lui. Elle tomba dans ses bras.

— Thibald, il y a des spectateurs ! lui glissa-t-elle, mi-fâchée, mi-amusée.

Elle se redressa rapidement et jeta un coup d'œil pour vérifier que personne ne s'était arrêté. Autour d'eux, les autres soldats s'entraînaient ou devisaient sans leur prêter la moindre attention.

Thibald se releva à sa suite, rangea son épée et frotta ses vêtements pour en ôter une partie de la boue, sans se départir de son air taquin.

— Je crois que nous nous sommes suffisamment entraînés aujourd'hui, conclut Violaine, avant qu'il ne franchisse une limite qu'elle lui avait maintes fois interdite, tout du moins en public.

Ils s'inclinèrent selon l'usage, puis, comme il s'avavançait pour lui serrer la main, il lui murmura :

— Ce soir, à l'orée des bois.

Elle hocha le menton en guise de réponse, et ils se séparèrent. Thibald devait retrouver son baraquement, et Violaine son propre logis.

Tandis qu'elle arpentait d'un pas rapide les rues de Charbourg, certains passants la saluaient. Aucun ne s'émouvait de sa tenue de combattante, ni de ses joues tachées de boue et de sueur, ou de ses cheveux bruns noués grossièrement en une seule tresse. Le ciel, gris et moutonneux, pesait sur la cité aux murs salis par les fumées des forges. Charbourg, comme toutes les villes de la république de Vielacier, produisait armes et armures en nombre, et la plupart des habitants suivaient un entraînement au combat même minime, pour les plus modestes d'entre eux. En dépit du travail incessant des instances diplomatiques, le pays devait se préparer aux imminentes invasions des royaumes alentour qui voyaient d'un mauvais œil cette gouvernance inédite prospérer sans aucune lignée couronnée.

Violaine s'arrêta et se plaça sur le côté pour céder le passage à une calèche. Elle reprit son avancée, sans prendre garde au clin d'œil égrillard qu'un commerçant lui lança. À vingt et un ans, sa beauté altière attirait les regards. Son visage était bien découpé, son nez droit, ses joues encore arrondies par la jeunesse laissaient déjà transparaître un angle déterminé. Ses yeux, d'un vert profond comme celui des résineux qui couvraient les flancs des montagnes, reflétaient un esprit aussi vif qu'indompté, confirmé par l'absence d'anneau à son doigt. Violaine n'avait jamais prêté d'importance à son apparence. Seuls ses talents de combattante et son intellect affûté aiguisaient sa fierté.

Elle parvint à l'imposante demeure familiale. Elle y entra sans se soucier des empreintes boueuses laissées par ses bottes, car le parquet du vestibule avait déjà souffert du passage de ses frères. Tout du moins, les deux qui vivaient encore sous le toit de leurs parents, car le cadet demeurerait désormais dans les baraquements, et l'aîné occupait son propre domicile,

avec son épouse et ses deux enfants en bas âge. Violaine ôta ses bottes au pied de l'escalier, enfila ses chaussures d'intérieur et partit en quête de sa mère, à l'étage.

Elle la trouva affairée à broder un écusson pour son plus jeune frère, qui se trémoussait d'impatience tout en tripotant un cheval miniature. Violaine lui ébouriffa les cheveux.

— Bientôt l'entraînement au fer ?

À dix ans, Paulin n'avait encore manié que l'épée de bois, mais il passerait sous peu à l'usage d'une véritable lame d'acier sur le terrain d'entraînement. Le garçon opina en souriant :

— Tu me montrerais ta parade de la dernière fois ? Celle avec laquelle tu as mis tous ces soldats par terre ?

Elle rit et secoua la tête :

— Pas maintenant.

Il afficha un air boudeur.

— Tu devrais te laver et te changer, Violaine, intervint leur mère, les mots légèrement déformés par l'épingle qu'elle tenait en bouche.

Ermeline appuya sa remarque d'un coup d'œil désapprobateur, mais Violaine ne s'en formalisa pas, car un sourire fier s'esquissait sur le visage fatigué.

Violaine avait obtenu de haute lutte, vers onze ans, l'autorisation de suivre le même entraînement que ses frères. Cette activité la passionnait davantage que les cours de broderie ou de tenue des comptes d'un logis réservés aux filles de son milieu. Si elle adorait l'étude de matières scientifiques ou la lecture, l'exercice physique lui plaisait tout autant. Son père avait cédé parce qu'il connaissait le besoin en combattants de qualité de son pays et que Violaine avait vite démontré des capacités prometteuses.

Il la qualifiait d'excellente fantassine, mais de piètre soldate, en raison de son caractère qui la poussait à questionner les ordres.

Elle ébouriffa une nouvelle fois la tignasse brune de son petit frère et partit demander à une domestique de lui préparer un baquet d'eau chaude.

Violaine se délassa dans son bain. La servante avait glissé des fleurs odorantes dans l'eau fumante. Leur parfum relaxait son esprit, tandis que l'onde dénouait ses muscles, si sollicités lors de l'entraînement. Yeux clos, la jeune femme déroula les différentes séquences de la journée. Elle avait remporté de justesse le dernier combat. L'épée à deux mains n'était pas son fort. Elle se débrouillait bien, mais excellait plutôt à l'épée. Elle rouvrit les paupières, saisit un linge et entreprit d'ôter toute trace de boue et de transpiration de son corps. Ses cheveux avaient reçu quelques giclées de terre humide, aussi s'immergea-t-elle rapidement pour les tremper et les frotter énergiquement.

Lorsqu'elle eut terminé ses ablutions, la peau rosie d'avoir été astiquée, elle sortit du baquet, se sécha et revêtit sa robe d'intérieur, sans l'aide d'une domestique. Violaine préférait s'habiller seule. Elle tressa rapidement ses cheveux encore humides d'un geste expert et, sans jeter un seul regard au reflet que lui renvoyait le miroir posé sur la coiffeuse, quitta la pièce.

Chapitre 2

Violaine rejoignit la salle à manger à temps pour le dîner. Des plats disposés sur la table l'accueillirent de leurs parfums alléchants, aussi prit-elle rapidement place, aux côtés de Paulin, de leur mère et de Clotaire. Ce dernier afficha un sourire railleur à sa sœur, qui lui répondit en lui tirant la langue. Paulin éclata de rire et Ermeline gourmanda tout le monde, mais Clotaire et Violaine échangèrent de nouvelles grimaces, indifférents à l'autorité maternelle. Le garçon venait de fêter ses quinze ans et allait bientôt obtenir une place de varlet auprès d'un cavalier. Violaine eut un pincement au cœur en songeant que leurs échanges malicieux appartiendraient prochainement au passé. Il ne resterait plus qu'elle et Paulin à la maison. Pour un temps...

Un goût amer lui emplit la bouche, tandis qu'elle dévidait le nombre d'années qu'il lui restait avant d'être obligée de quitter les rangs des combattants. Vielacier ne permettait plus aux jeunes femmes, au-delà d'un certain âge, de monter au front. Que Violaine ait échappé jusqu'à présent au mariage et aux grossesses était une chance, mais elle avait conscience que cela ne durerait pas.

Rainier entra, de retour du palais républicain où il avait passé une partie de sa journée. Il salua ses enfants : un signe de tête pour Clotaire, un sourire et une caresse sur la joue pour Violaine, une main dans les cheveux de Paulin et un baiser au coin des lèvres pour Ermeline. Sa démarche raide de militaire de longue date ne gâchait en rien ces gestes tendres. Il s'attabla, et la fille de cuisine, qui, jusque-là, avait attendu l'arrivée du maître de maison, les servit enfin.

Le dîner s'écoula comme à l'accoutumée, Rainier prenant des nouvelles de ses enfants. Violaine sentit que son père était préoccupé, à sa façon de mâcher lentement, les yeux dans le vague, alors que Paulin rapportait avec fierté les félicitations de son maître d'armes. Clotaire s'en rendit compte et échangea avec sa sœur un regard interrogateur. Elle répondit d'un hochement de tête à sa question muette. Rainier ne dirait rien en présence du benjamin, aussi patientèrent-ils jusqu'à la fin du repas. Tandis que la table était débarrassée, Ermeline emmena Paulin au lit.

À peine la porte refermée derrière eux, Violaine attaqua :

— Alors, Père, quelle est cette mauvaise nouvelle qui nous attend ?

Rainier afficha un sourire las. Il s'amusait toujours de l'audace de son unique fille. Il présenta une expression grave.

— La guerre est peut-être à nos portes.

— Qui ?

Clotaire pencha le buste vers son père, le corps tendu comme si le combat devait se dérouler dès le lendemain.

— L'Ursanie. Nos espions ont fait état de tensions grandissantes.

— Ont-ils déjà envoyé une armée ? s'enquit Violaine.

Des tensions, Vielacier en connaissait souvent avec tous les royaumes frontaliers et, en particulier, avec l'Ursanie, leur turbulent voisin difficilement contenu par les détachements diplomatiques. Des conflits armés, gagnés, s'étaient produits, mais pas de guerre ouverte depuis bien longtemps.

Malgré son âge, Violaine n'ignorait pas la réalité du champ de bataille. Elle avait participé à son premier combat à seize ans, d'autres avaient suivi. Les cris, le fracas des armes, l'odeur de sang, d'urine et de fèces mêlés, puis les nuées d'oiseaux charognards quand il fallait récupérer

les blessés et achever les mourants. Tout cela, elle l'avait déjà vécu plusieurs fois.

Rainier secoua la tête, au grand soulagement de la jeune femme qui songeait à un projet plus léger : le rendez-vous donné par Thibald.

— Malgré tout, nous devons nous préparer. Nos diplomates tentent de dénouer la crise, hélas, rien n'est certain.

— N'est-ce pas là notre lot depuis que Vielacier est devenue une république ?

Violaine se renversa contre le dossier de sa chaise, sans se soucier du contraste entre cette posture décontractée, masculine, et sa robe en velours dévoré. Ermeline revint à ce moment-là et la reprit aussitôt, désireuse de maintenir autant que possible sa fille unique dans les convenances. Violaine se redressa et adopta une position plus digne, tandis que Rainier concluait :

— Certes. Pour autant, cela ne signifie pas que nous échapperons à la guerre. Ou même à une simple escarmouche.

Rainier se leva, coupant court à toute réplique, et signifia à Clotaire de le suivre.

Violaine fit la moue. Sa mère s'en aperçut et lui pressa l'épaule avec sollicitude :

— Allez, viens, ma fille.

Avec un soupir, Violaine emboîta le pas d'Ermeline et se rendit dans le boudoir réservé aux femmes de la maison.

Tandis que sa mère reprenait rapidement la broderie qu'elle avait entamée, Violaine récupéra dans la panière son propre ouvrage, abandonné là depuis la veille. Elle s'assit à côté d'Ermeline et huma brièvement le parfum de roses qui émanait de celle-ci. Une odeur familière. Sa mère raffolait de l'eau de rose, loin des goûts de ses consœurs de même rang, qui favorisaient les parfums composés d'ingrédients plus rares et plus coûteux.

Sans un mot, Violaine entreprit de piquer le tissu de son aiguille et d’y broder lentement un motif coloré. Du coin de l’œil, elle surveillait le jour qui déclinait par la fenêtre à croisillons.

— Tu veux continuer à te battre ?

La question la prit au dépourvu. Elle s’était attendue à une remarque taquine sur son manque de goût pour la broderie, suivie du constat satisfait que, malgré ce désintérêt, elle persistait à s’y appliquer à l’issue de ses leçons et de son entraînement. C’était leur rituel quotidien, le moment où les seules femmes de la maison se retrouvaient enfin, sans présence masculine.

— Bien sûr. Je suis déjà allée au front. Et je suis douée pour ça !

Ermeline grimaça. Elle avait caressé pour Violaine des rêves de belles robes, de prétendants à éconduire, de bons partis à chercher. Elle ne s’était pas imaginé une femme à la langue aussi aiguisée que le fil de son épée, qui préférerait traîner avec les soldats du baraquement plutôt que de se rendre au bal et qui maniait son arme avec davantage d’enthousiasme que son aiguille.

Et encore ignorait-elle que, lors de ses promenades nocturnes en forêt, Violaine en profitait pour laisser libre cours à son désir. Thibald, bien qu’étant sa plus longue relation, n’était pas son premier amant. Violaine eut une pensée de gratitude pour sa tante qui, entre autres choses essentielles, lui avait enseigné l’usage médicinal de plusieurs plantes, dont celles destinées à empêcher la survenue d’une grossesse non désirée. Un enseignement qui lui permettait de jouir librement des étreintes de ses amants, sans se soucier de leurs conséquences.

— Tu as vingt et un ans, reprit sa mère, la tirant de ses songeries. Tu ne peux pas faire carrière dans l’armée !

Violaine haussa les épaules.

— Je n’y comptais pas. J’ai horreur qu’on me dise quoi faire, où aller, comment pisser...

— Violaine !

— Pardon.

Elle se pencha sur son ouvrage en rougissant.

— Les garçons influencent un peu trop mon langage, je crois.

Ermeline avait abandonné sa broderie et la fixait d’un œil scrutateur.

La jeune femme laissa échapper un soupir.

— Maman, tu ne vas pas recommencer avec...

— La guerre est à nos portes.

Violaine faillit en lâcher son aiguille.

— Comment ? Père te l’a dit ?

Ermeline pinça les lèvres et hocha la tête.

— La situation n’est pas aussi grave qu’il l’a présentée, la rassura sa fille.

— Je sais. Mais cela me rappelle que ton avenir n’a rien de sûr.

Violaine allait répliquer quand elle réalisa que, peut-être, sa mère exprimait par là son inquiétude. Cinq enfants, dont quatre garçons qui risquaient d’être sacrifiés pour défendre la république. L’engagement de Violaine lui ôtait tout espoir de ne pas se ronger les sangs à chaque conflit armé.

Violaine ravalait donc ses mots, avant de chuchoter :

— Tu sais, je pourrais peut-être nous éviter des pertes...

Elle appuya sa remarque d’un regard entendu.

Ermeline parcourut la pièce d’un œil affolé. Aucun domestique ne se trouvant dans les parages, elle se pencha vers sa fille et lui murmura d’un ton sec :

— Tu ne peux pas utiliser tes capacités, surtout pas en combat, devant tout le monde ! Tu veux finir comme notre ancêtre ?

Violaine piqua du nez sur son ouvrage, les joues brûlantes. Depuis la petite enfance, sa mère et sa tante le lui répétaient : ne jamais, au grand jamais, user de son Don devant quiconque. Si elle enfreignait cette règle, elle risquait d'être perçue comme un monstre ou exploitée, réduite à ce seul fragment de son être.

Ermeline devinait le destin de certaines personnes qu'elle croisait, Gwendoline pouvait déplacer des objets légers par la pensée, et Violaine disposait de ces mêmes capacités surnaturelles, bien supérieures à celles de ses parentes. Elle avait été entraînée dès son plus jeune âge, lorsque sa mère, attentive aux premières manifestations du Don, l'avait détecté. Une éducation assurée par sa tante, veuve et sans enfant, profitant de sa maisonnée vide pour enseigner à sa nièce la maîtrise de son Don et ainsi se prémunir d'un débordement malvenu. Elle lui avait martelé, encore et encore, en écho à Ermeline, de ne jamais révéler à quiconque ses talents, d'autant plus qu'ils s'avéraient puissants. En ces terres dénuées de toute magie, leur Don figurait une anomalie, et elles prenaient garde à ne pas démontrer leurs extraordinaires aptitudes.

Cependant, Violaine s'interrogeait. Pourquoi bénéficier de tels talents, si c'était pour les dissimuler aux yeux du monde et ne jamais en faire usage en dehors du secret de sa chambre et de la forêt nocturne, quand elle pratiquait ses exercices journaliers ?

— Ce serait pourtant la solution à nos problèmes, glissa-t-elle entre ses dents serrées. La guerre serait réglée sans verser le sang des nôtres une bonne fois pour toutes et...

— Cela suffit !

Ermeline n’osait crier, de peur qu’une servante, passant par là, ne tende l’oreille derrière le battant. Néanmoins, le ton ne souffrait aucune réplique.

— Si tu agissais ainsi, poursuivit-elle plus bas, tu serais célébrée un temps. Puis, petit à petit, les gens prendraient peur. Ils s’imagineraient que tu pourrais user de ton Don contre eux, alors, ils chercheraient n’importe quelle faille, la monteraient en épingle, te condamneraient, et tu finirais sur un bûcher. Peu importe que tu les aies sauvés, ils ne garderaient de toi que l’image d’un être différent. Un monstre.

Violaine connaissait l’histoire. La seule ascendante qui avait utilisé son Don pour aider les gens hantait son esprit. Remercée par le cachot, la torture, puis l’exécution. Que l’événement ait eu lieu plusieurs siècles auparavant n’en amoindrissait pas la peur de Violaine, comme de ses parentes, d’être un jour découvertes. La jeune femme ne désirait pas non plus connaître la réaction de ses proches, craignant qu’ils ne la considèrent tout à coup comme une anomalie, et non plus comme leur fille, leur sœur, leur amante. Même Rainier ignorait que son épouse pouvait discerner certains pans de l’avenir.

Ermeline reprit sa broderie d’une main plus vive :

— Cette partie de nous doit demeurer secrète. Et pour toi, plus encore. Quoi que tu en penses.

Violaine garda le silence, yeux baissés sur son ouvrage qu’elle avait cessé de travailler. Le visage brûlant, elle devait admettre que sa mère avait raison. Elle était une anomalie. Le monde la verrait comme telle, si elle usait un jour de son Don aux yeux de tous. Tout entêtée qu’elle soit à contester les ordres, Violaine n’en désirait pas moins rester libre. Et cette liberté dont elle bénéficiait, née dans une famille qui l’aimait et la gâtait, fille d’un militaire de haut rang, s’évaporerait à l’instant où elle se

distinguerait des autres, en démontrant ses capacités. Cela, elle ne le voulait à aucun prix.

Alors, elle ravala ses mots, bien qu'ils lui piquassent la langue de leur colère contenue et, d'un geste rageur, se vengea sur le tissu qu'elle perça de l'aiguille comme si elle maniait une minuscule épée.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Violaine sortit furtivement de sa chambre. Elle avait échangé sa robe d'intérieur pour une tunique et un pantalon plus adaptés à un trajet discret vers l'orée des bois. Elle était coutumière de l'exercice, que ce soit pour rejoindre son amant du moment ou pour jouir de la tranquillité nocturne de la forêt, où elle pouvait pratiquer librement, sans crainte d'être surprise. Aussi personne ne perçut l'ombre silencieuse qui se glissa dans les couloirs. La silhouette furtive quitta la maisonnée, alors que le crépuscule étendait au-dessus des rues boueuses son voile indigo, parsemé des rares étoiles qui perçaient les nuages tout juste effilochés par le vent.

Elle devina la silhouette familière de Thibald, appuyé nonchalamment contre le tronc d'un bouleau. L'écorce blanche à peine rayée de noir se détachait étrangement dans l'obscurité qui s'épaississait, tel un spectre prêt à se saisir du soldat pour le traîner vers le royaume des morts.

Violaine marqua une hésitation, le sang glacé. Ce n'était pas seulement une vision née de la nuit tombante. Elle avait su, dès leur première rencontre, que le chemin de vie de Thibald s'arrêterait net, alors qu'il se trouverait encore dans la fleur de l'âge et que rien ne pourrait le dévier de cette route inachevée.

Elle avait vu ce destin funeste pour bien des soldats. Au regard de la situation politique de Vielacier et de son propre engagement, Violaine avait elle-même affronté le visage de la mort à plusieurs reprises. Si elle avait parfois une idée, avant une bataille, de l'identité des survivants comme de ceux qui tomberaient au combat, elle ne voyait pas tout, tout le temps – et elle en éprouvait de la reconnaissance, il lui était déjà suffisamment pénible de garder pour elle ce qu'elle savait. Ainsi, elle ne distinguait jamais son

propre destin ni celui des membres de sa famille. Aucune femme de sa lignée ne l'avait jamais pu. Cela faisait partie des mystérieuses règles qui paraissaient régir le Don, avec celle qui stipulait que seules les femmes en étaient dotées.

Le cœur serré, Violaine reprit sa marche et se força à afficher un sourire avenant. C'était là le prix à payer pour connaître l'avenir. Bonheur ou malheur, Violaine percevait les deux. Même l'indicible. Et elle ne pouvait rien faire pour l'en empêcher, quand bien même elle savait certains événements évitables. Elle se devait de se murer dans un secret absolu.

Elle ravalait la frustration qui lui nouait la gorge et accueillait le baiser de son amant avec une fougue qui étonna Thibald. Elle ne pouvait lui dire que, dans ce baiser, dans le goût de ses lèvres, elle voulait tout simplement le sentir en vie. Comme une vaine tentative d'oublier la mort qui planait sur lui, ses doigts gelés déjà posés non loin de ses épaules.

Thibald embrassait bien. Ses larges mains descendirent rapidement le long de son dos, se glissèrent sous la tunique pour caresser sa peau, titiller la base de ses seins, éveillant en elle un brasier qu'il fut ravi d'attiser. Ils s'allongèrent sur un amas de mousse et, dissimulés par quelques buissons, laissèrent libre cours à leur désir. Violaine, enivrée par leur étreinte, écarta la terrible vision de ses pensées.

Lorsqu'ils se séparèrent, essoufflés et en sueur, ils réajustèrent leurs vêtements et s'installèrent l'un contre l'autre, leur respiration reprenant lentement un rythme plus apaisé. Tout en jouant du doigt avec l'une des boucles courtes de Thibald, Violaine lui rappela :

— Tu dois rester plus discret à l'entraînement.

Elle devina le sourire taquin de son amant ; quand il répondit :

— Pourquoi ? Tu redoutes que ton frère découvre notre liaison ?

Ou... tes parents ?

Elle lui donna un coup de poing affectueux sur l'épaule, avant de répliquer avec sérieux :

— Tu sais très bien pourquoi.

Un soupir s'échappa de ses lèvres.

— Ma mère recommence à me parler mariage. Ce qui veut dire qu'elle va surveiller davantage mes allées et venues, qui je fréquente...

Un silence. Thibald se redressa doucement sur un coude. La faible lueur de la lune jouait entre les feuilles, marquant sa peau de griffures argentées. Son visage affichait un air grave. Alarmée, Violaine se mit sur son séant.

— Qu'y a-t-il ?

Il suivit son mouvement et lui prit délicatement la main.

— Violaine... murmura-t-il.

Quand il lui annonça qu'il comptait demander sa main à son père, elle eut l'impression que le temps se figeait.

Inquiet de son immobilité, loin de ce qu'il avait imaginé, Thibald se méprit quant à l'origine de son appréhension :

— Violaine ? Ton père acceptera, j'en suis sûr ! Je suis officier, ton frère me connaît bien, il pourra parler en ma faveur. Et...

— Non !

Elle avait crié sans le vouloir. Elle retira brusquement sa main de la sienne, puis baissa les yeux, incapable d'affronter le chagrin qui peignait désormais le visage de son amant.

— Non ?

Elle secoua la tête tout en observant ses doigts, qu'elle nouait et dénouait avec nervosité.

— Je ne peux pas, Thibald. Pas maintenant. Pas alors que j'ai encore droit à quelques années de combat.

Elle prit une profonde inspiration et releva le menton, planta son regard affirmé dans celui, dérouté, de Thibald :

— Le mariage signifie l'arrêt de l'engagement. Tu le sais. Pour éviter qu'une femme enceinte ait à guerroyer.

Il acquiesça. Bien sûr qu'il le savait !

— Je suis désolée, Thibald. Je ne suis pas prête à rendre mes armes. Et nous savons très bien, tous les deux, que tu ne pourras pas attendre ces quelques années de plus.

Elle se releva et, sans cesser de le regarder, asséna le dernier coup :

— C'est terminé entre nous.

Elle tourna les talons pour rentrer chez elle. Elle se dirigea sans difficulté dans l'obscurité, aidée d'une petite lanterne. Mais elle avait la sensation que la nuit envahissait son cœur.

Elle croyait aimer Thibald. Pourtant, elle avait rompu aussi facilement avec lui que s'il ne représentait rien à ses yeux, et cela la perturbait.

Leur relation durait depuis un certain temps , elle aurait dû se douter qu'il lui proposerait un jour le mariage. Ou plutôt, demanderait sa main à son père, puisqu'elle n'avait pas – ou si peu – son mot à dire dans l'affaire.

Elle serra les dents. Elle avait appris depuis bien longtemps à durcir son cœur. Pour tenir tête à ces hommes qui s'imaginaient mieux savoir qu'elle ce qu'elle voulait. Pour obtenir le droit de se battre dans l'armée, à l'instar d'autres femmes, issues de sororité et ainsi libérées de la pression familiale. Quand il y avait trop de filles à marier, la famille s'en séparait plus volontiers.

Violaine chassa rapidement la culpabilité qui pointait dans sa poitrine. Qu'elle ait repoussé la proposition de Thibald signifiait bien ce qu'elle se refusait à voir depuis le début. Elle l'appréciait, mais ne l'aimait pas assez pour lui sacrifier ce qu'elle adorait, en plus de l'étude : se battre.

S'il avait attendu quelques années de plus... Mais Violaine savait pertinemment qu'il aurait déjà quitté ce monde.

Elle repoussa cette pensée. La soirée avait suffisamment été gâchée.

*

Violaine reprit sa routine. Elle évita Thibald. Elle ne voulait pas lire, à travers ses yeux, des reproches et une douleur muette. Elle ne voulait pas voir, accrochée à son ombre, celle de son destin.

Quelques jours après leur rupture, elle reçut l'opportunité de se distraire de ses ruminations. La famille se trouvait attablée, au dîner et, comme toujours, Rainier racontait sa journée. La mine sombre, sa fille tripotait sa nourriture du bout de son couteau.

— Des étrangers sont arrivés en ville.

Sans relever le nez de son tranchoir où la viande refroidissait, intouchée, Violaine cessa de rabâcher ses pensées grises pour écouter son père avec attention.

— Nos espions ont pu nous confirmer qu'ils n'avaient aucun lien avec l'Ursanie. Le Dir Éloi les a reçus au palais, aujourd'hui. Il organisera demain soir un banquet en leur honneur.

Violaine arrêta enfin de jouer avec son plat :

— Qu'ont-ils de si spécial pour être accueillis à bras ouverts ?

Un large sourire s'étala sur le visage de Rainier.

— La possibilité de tenir, enfin, nos turbulents voisins en laisse !

Ermeline jeta un regard noir à son mari et s'empressa de quitter la pièce avec Paulin. Le garçonnet voulut protester, mais elle ne lui en laissa pas la liberté.

Les oreilles du benjamin hors de portée de la discussion, Clotaire et Violaine abandonnèrent leur repas pour presser leur père de questions. Il dut

les calmer d'un geste de la main, car le flot de leurs requêtes ne lui permettait pas de placer un mot.

— Une démonstration est prévue lors du banquet auquel vous assisterez tous deux.

Leur présence se justifiait, leur père étant un haut officier, membre du conseil militaire du Dir Éloi, et leurs aînés, retenus par d'autres obligations, ne pouvant remplir leur rôle de représenter la fratrie.

Violaine crispa les doigts. Elle n'appréciait déjà guère les danses, mais après sa récente conversation avec sa mère, elle se doutait que ce banquet serait aussi une occasion pour ses parents d'essayer de lui trouver un futur époux.

Clotaire protesta :

— Préviens-nous, au moins, que l'on sache à quoi s'attendre !

— J'ai passé une grande partie de la journée, avec le Conseil et le Dir Éloi, à écouter ces gens, à les jauger et à assister aux... prodiges dont ils sont capables.

Son regard se perdit, comme si son esprit parcourait, à rebours, le fil de la journée. Violaine porta la main à la bourse suspendue à sa ceinture, où elle cachait son tarot, et la pressa en un geste superstitieux.

— Ces quatre personnes, poursuivit Rainier d'un ton grave, viennent de très loin.

Il marqua une pause, comme s'il cherchait ses mots. La bouche sèche, Violaine murmura :

— De par delà les mers ?

Les cartes restaient muettes à ce sujet, aucun bateau n'étant jamais revenu ni venu de la ligne d'horizon.

L'officier posa les yeux sur sa fille, comme s'il découvrait sa présence.

— Oui. De bien plus loin encore. Ils ont été incapables de localiser leur pays, même approximativement, sur les cartes.

Elle retint son souffle, accusant l'incroyable nouvelle. Clotaire, lui, frappa la table du plat de la main, faisant teinter l'argenterie.

— Allons, Père, c'est impossible ! Comment ont-ils pu débarquer ainsi chez nous, sans avoir la moindre idée de leur trajet ?

Rainier ne plaisantait pas.

— Parce qu'ils ne sont pas venus par la voie des mers.

Violaine et Clotaire échangèrent un regard interloqué. Leur père poursuivit ses explications :

— Ils ont utilisé un de leurs... artefacts. Précisément celui qui servira à animer le banquet, demain. Un artefact qui leur permet de se rendre d'un lieu à un autre, peu importe la distance.

Clotaire restait sceptique, un sentiment que Violaine partageait. En son for intérieur, ces révélations suscitaient de l'espoir. Si ces étrangers utilisaient des objets magiques, peut-être y avait-il, dans leur pays, des personnes extraordinaires elles aussi ? Des personnes comme elle ?

— Comment se fait-il que nous n'ayons jamais reçu leur visite jusqu'à présent ? s'enquit son frère, alors qu'elle se demandait comment obtenir une telle information sans susciter de soupçons.

— Parce que ces artefacts ont été mis au point récemment et que leur fiabilité reste toute relative. Mais ce n'est pas cela qui nous intéresse le plus : ce sont leurs armes ! Nous pourrions développer les nôtres grâce à eux et ainsi éloigner les menaces qui pèsent sur notre république.

Violaine déglutit. Elle se sentait étrangement excitée, soulagée et contrariée. Excitée à l'idée de découvrir les prodiges amenés par ces étrangers à l'arrivée providentielle. Soulagée d'apprendre que la paix pourrait peut-être enfin s'installer à Vielacier. Et contrariée, car ses

compétences de fantassine ne seraient plus requises, si tel était le cas. Elle serait, à nouveau, poussée vers le mariage, le foyer, la broderie, les enfants. Sans avoir eu le temps de prouver sa valeur. Quelque part, au fond d'elle, germa de la rancœur pour ces étrangers qui avaient apporté, avec leurs artefacts bizarres, un avantage guerrier qu'elle portait en secret depuis toujours et que sa mère et sa tante l'avaient sommée de ne jamais utiliser.

— Des armes ? Ils montreront leurs armes ?

La voix exaltée de Clotaire la tira de sa stupeur.

— Non, mon fils, non, pas lors d'un banquet donné en leur honneur ! En revanche, ils nous ont déjà présenté certaines d'entre elles. Et elles sont... Comment vous les décrire ?

Rainier afficha une expression impressionnée, comme s'il avait assisté à un miracle, et cela nourrit la graine de colère déposée dans le cœur de Violaine. Elle baissa les yeux sur la table, sur ses doigts qui s'agrippaient à son petit couteau, comme pour l'aider à museler le cri de révolte qui rugissait, en silence, dans le vase clos de sa bouche.

Elle aurait aimé que son père découvre qu'elle aussi était capable de prodige. Qu'il la regarde avec le même éblouissement.

Elle garda néanmoins les lèvres scellées. Elle avait bien appris sa leçon. Le poids des cartes, des éclats aperçus de certains destins, tirait sur sa taille. Le souvenir de son aïeule, trahie et torturée pour avoir révélé sa différence, courbait sa tête.

Lorsqu'Ermeline revint la chercher pour leur broderie quotidienne, elle se força à sourire. Avant de franchir la porte, Rainier la saisit doucement par le bras et lui dit :

— Violaine, je compte sur toi pour ne pas créer d'esclandre. Je sais que tu peux agir de façon brillante en pareille occasion, mais je sais aussi

combien ta langue peut susciter de remous. Pas de ça demain soir, s'il te plaît !

Violaine se contenta de hocher la tête, affichant un air faussement soumis.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Le banquet battait son plein. Vêtue de sa plus belle robe – une pièce couleur améthyste, cousue dans une soie que son père avait spécialement fait venir de Draconnie, loin à l’Est, pour son seizième anniversaire –, Violaine observait les quatre étrangers, tandis qu’ils préparaient leur artefact pour une démonstration.

Étranges, ils l’étaient, en effet. Physiquement, ils auraient tout à fait pu être natifs de Charbourg, à quelques exceptions près. Leur tenue passait pour quelque variation de l’ensemble chemise et pantalon que portaient les combattants à l’entraînement. Mais leur coiffure indiquait clairement qu’ils n’étaient pas d’ici ni des royaumes avoisinants. Tous quatre – même l’unique femme de leur groupe – avaient les cheveux coupés ras, en lignes dures et anguleuses. Un motif marquait leur joue droite, partant de l’oreille jusqu’au milieu du menton. Violaine n’arrivait pas à déterminer s’il s’agissait d’un tatouage ou d’un implant à l’usage nébuleux.

Leur artefact – qu’ils nommaient machine – offrait une étrangeté plus saisissante encore. Violaine, qui avait pourtant étudié les sciences avec beaucoup d’assiduité, ne parvenait pas à deviner son fonctionnement.

Rainier avait averti qu’ils ne présenteraient pas leurs armes, elle n’avait cependant pas besoin de les voir pour le croire quand il affirmait que de tels engins pourraient leur fournir de quoi développer les leurs.

Toutefois, quelque chose, dans le regard froid de ces hommes et de cette femme, en dépit de leurs sourires et des paroles mielleuses qu’ils adressaient au Dir Éloi et aux hauts officiers, lui dictait la méfiance. Or, Violaine avait l’habitude d’écouter ses intuitions. Tandis qu’elle attendait le prodige annoncé avec la même expression curieuse et enthousiaste que le

reste des convives, elle se promit d'en toucher un mot à son père. Ils avaient pourtant eu une conversation à ce sujet, la veille. Elle savait que le Dir Éloi comme le conseil militaire abordaient les propos de leurs visiteurs avec prudence.

L'artefact se mit en route. De la forme d'une balle métallique, le même motif compliqué qui parcourait la joue des visiteurs le gravait sur la moitié, l'autre étant lisse et brillante. Une lueur bleue se diffusa le long des lignes labyrinthiques. La balle s'éleva dans les airs en bourdonnant.

Effrayés, plusieurs convives quittèrent leur chaise avec précipitation et s'éloignèrent de quelques pas, tandis que les hommes posaient la main sur le couteau qui ne quittait jamais leur ceinture. Violaine chercha aussi son poignard – caché sous ses jupes, dans un fourreau qu'elle avait noué autour de sa jambe. Elle ne fuyait jamais le combat.

Il apparut rapidement que la balle n'attaquerait personne ni ne les réduirait en cendres de sa lumière bleue. Au lieu de cela, un cercle azuré se dessina dans les airs et grossit jusqu'à atteindre un diamètre suffisant pour laisser passer un être humain. Un paysage forestier se dessina dans l'ouverture, nimbé d'une faible lueur azurée. Un parfum prégnant d'orage envahit la pièce.

Satisfait, celui qui avait manipulé l'objet – un dénommé Kyre dont la joue marquée crépitait d'étincelles bleutées – présenta le cercle d'une voix de stentor :

— Ceci est un portail. Un portail vers d'autres lieux. C'est ainsi que nous sommes arrivés ici, dans la belle république de Vielacier que nous sommes honorés de visiter !

Il fit signe à l'un de ses compagnons, ainsi qu'à un officier. Tous deux s'avancèrent et franchirent, l'un après l'autre, l'ovale délimité telle une étrange porte sans seuil ni vantail. Ils se tinrent de l'autre côté, l'étranger

affichant un sourire hautain, et le militaire un rictus nerveux. Ils revinrent d'un pas dans la pièce, après avoir ramassé au sol une feuille morte qu'ils brandirent en preuve de leur bref voyage.

Kyre s'inclina sous les applaudissements et les cris passionnés des invités. Même le Dir Éloi, qui avait pourtant déjà pu examiner leurs machines à loisir, participait à la liesse.

Plus mesurée, Violaine sentit une sueur glacée couler à la naissance de ses cheveux, qu'elle avait noués en tresses rassemblées dans une résille de perles. Elle ignorait pour quel motif ces gens étaient venus. Tout portait à croire que le hasard n'y était pour rien. Ils avaient certainement procédé à une reconnaissance des lieux, avant de se présenter à Charbourg. Le Conseil le soupçonnait aussi, puisqu'il avait vérifié auprès de ses espions que ces visiteurs n'étaient pas envoyés d'Ursanie. Pourtant, Violaine n'arrivait pas à se défaire de son appréhension.

Celle qui s'était présentée sous le nom de Sirah fit un geste. Le cercle se replia lentement sur lui-même, disparut. La balle retrouva le chemin du sol carrelé. Les lumières bleues, sur la machine comme sur la joue des deux personnes qui l'avaient manipulée, s'éteignirent.

Les quatre étrangers s'inclinèrent, marquant ainsi la fin de leur démonstration.

Nul besoin d'en faire davantage. Alors que les musiciens reprenaient leur partition guillerette, une nuée de convives entoura rapidement les visiteurs, les pressant de questions. Plusieurs officiers, dont Rainier, intervinrent pour calmer l'excitation de certains, aiguisée par l'abus de vin.

Incapable de refuser l'invitation du Dir Éloi, chacun regagna sa place. Seuls les hauts gradés et quelques personnalités triées sur le volet purent rester dans l'entourage des étrangers et les entraîner vers la table où se trouvait Violaine. Quand elle s'aperçut que le siège à sa gauche avait été

attribué à l'un d'eux, dénommé Paxt, la jeune femme se composa un masque avenant. Elle détestait l'hypocrisie exigée par la circonstance, mais l'enjeu était énorme.

— Que voilà une charmante demoiselle ! fit l'homme, en baisant la main qu'elle lui tendait.

Il s'installa, jeta un regard appréciateur pour le plat qu'une fille de cuisine lui servit et revint à Violaine.

— Qu'avez-vous pensé de notre technologie ? Ne désirez-vous pas explorer d'exotiques contrées ?

Ses yeux glissèrent sur la pierre suspendue au cou de Violaine. Une améthyste, de taille modeste certes, qui lui venait de sa grand-mère.

— Des contrées où regorgent des pierres fabuleuses ? Plus rares encore que toutes celles qui existent chez vous ?

Elle aurait dû minauder. Elle aurait dû agir en jeune fille de bonne famille, sensible aux appareils. Elle aurait dû rester effacée, n'apportant que la présence nécessaire pour marquer à quel point son père occupait une haute position et dirigeait une famille respectable.

Mais si Violaine jouait volontiers de son minois faussement naïf pour mieux charmer les militaires que ses frères ramenaient à la maison – en tout cas, ceux qui ne l'avaient pas assez côtoyée à l'entraînement pour la connaître –, elle n'avait jamais aimé le faire sous la contrainte. En ce moment précis, alors même que toute l'éducation qu'elle avait reçue lui intimait le contraire, que le poids du regard de son père, sans doute attiré vers elle par quelque pressentiment, l'avertissait de ne point commettre d'impair, elle réagit à son gré.

Elle afficha un sourire amusé et répondit :

— Non, Messire, je ne désire point explorer ces contrées exotiques. Car elles doivent se révéler bien effrayantes pour que vous vous soyez

aventurés en une contrée si peu avancée.

Elle joua nonchalamment avec sa coupe, pleine d'un vin intouché.

— Elles doivent être bien insipides pour que vous en soyez réduits à offrir vos extraordinaires machines sans rien demander en retour.

Toute expression avenante disparut du visage de Paxt. Violaine songea que cette mine seyait mieux à son regard, dont les reflets métalliques paraissaient aussi froids et dénués d'humanité que l'artefact qui avait ouvert le portail.

Elle, au contraire, ne put s'empêcher d'élargir son sourire. Elle trempa les lèvres dans son vin, sans en avaler la moindre gorgée, car l'absorption d'alcool lui provoquait des visions de l'avenir par trop réalistes.

L'étranger se racla la gorge et se composa une expression plus amène, puis dériva la conversation vers le repas – une soupe de citrouille, du gibier en sauce, des fruits gorgés de soleil.

Tout en hochant la tête distraitement, Violaine croisa le sourcil froncé de son père et sut que sa taille verbale n'était pas passée inaperçue.

— Pourquoi pensez-vous que nous ne demandons rien en échange ? la questionna Paxt de but en blanc, alors qu'ils terminaient leurs portions.

Violaine parvint à dissimuler sa surprise. Elle croyait qu'il aurait préféré éviter le sujet, or, il l'abordait ouvertement. Sans doute une tactique pour déterminer son degré d'intelligence ou encore présenter une fausse transparence afin de mieux lui mentir ensuite. Elle offrait une cible plus facile que le Dir Éloi et les officiers du Conseil, aguerris à percer les jeux de dupes.

Ses yeux verts fermement plantés dans les siens – d'un gris presque incolore, comme du métal usé –, elle lui répondit :

— Parce que le Dir Éloi a parlé de présent. Et...

Elle se pencha vers lui, s'approcha de sa joue mutilée par l'appareillage et acheva sa phrase dans un murmure :

— Parce qu'un tel cadeau ne vient jamais sans un prix.

Comme elle reculait, il l'attrapa au poignet avec brutalité. Toute amabilité avait déserté ses traits pour ne laisser place qu'à un masque neutre. Glacial.

Elle frissonna malgré elle. Alors qu'elle pouvait vaincre un homme en combat, même à mains nues, elle frémit face à cette expression aussi vide de vie. Si métallique.

— Tu te crois maligne, cracha-t-il entre ses dents serrées, trop bas pour que d'autres convives l'entendent, mais tu ne comprendrais pas ce qui nous amène ici. Nous ne vous offrons rien, nous avons par contre besoin de vos ressources en acier. Cela, tu ne pouvais le savoir, n'est-ce pas ? Tu n'es *pas* membre du Conseil. Aussi n'as-tu pas à nous juger.

Il la lâcha, et elle frotta son poignet endolori.

Rainier les rejoignit à ce moment-là. Tandis qu'il distrayait l'étranger d'une voix enjouée, Violaine réalisa, à la façon dont il s'était positionné, qu'il n'avait rien manqué de l'échange. Dos à elle, il formait un rempart. Un feu gagna ses joues. Le feu de la honte d'avoir perdu le duel de mots, elle qui l'emportait d'habitude, et d'obliger son père à se placer en protecteur.

Elle referma les poings sur la nappe qui recouvrait la table du banquet.

*

Comme Violaine l'avait pressenti, Rainier n'avait rien perdu de la conversation. Quand son voisin de table eut quitté sa chaise pour deviser avec un autre convive, il lui glissa ses reproches à l'oreille :

— Violaine, je t'avais sommé de tenir ta langue !

Elle voulut répliquer, mais il lui coupa la parole :

— Une opportunité comme celle-ci est précieuse et ne se reproduira jamais. Tu as failli générer un incident. En présence du Dir Éloi, de surcroît !

Malgré sa voix basse et son visage indéchiffrable, la fureur transparaissait dans la sécheresse de son ton. Violaine sentit ses épaules s'affaïsser comme lorsque, toute petite fille, il la reprenait pour ses bêtises. Cette fois, il ne s'agissait pas d'une maladresse enfantine, mais de l'avenir même de Vielacier.

— Père, chuchota-t-elle quand il lui accorda enfin la possibilité de s'exprimer, je trouvais suspect qu'ils vous proposent l'usage de leurs machines sans rien exiger en retour.

— Tu n'as pas à connaître l'intégralité des échanges qui ont lieu au Conseil, répliqua Rainier, et tu te doutes bien qu'il y a eu des tractations. Nous prends-tu pour des niais ?

Elle ouvrit la bouche pour protester ; il l'en empêcha :

— Suffit, Violaine ! Tu as assez usé de ma patience pour ce soir !

Il avait malgré lui élevé la voix, et quelques invités proches se tournèrent vers eux. Une femme se pencha même pour mieux entendre, sans doute à l'affût d'un quelconque ragot à répandre ensuite parmi la haute société. S'en rendant compte, Rainier reprit plus calmement :

— Le repas est terminé. Comme ils ne connaissent pas nos danses, le Dir Éloi, pour ne pas les gêner, a proposé d'autres divertissements. Tu n'y assisteras pas. Tu rentres à la maison.

Paxt jeta un coup d'œil de leur côté, le sourcil froncé par la contrariété. Violaine obéit à son père sans protester, trop heureuse de quitter les festivités. Après tous ces convives, ces sourires, ces paroles affectées

qu'elle avait dû prononcer avant le repas, elle désirait jouir de la solitude et de la tranquillité offertes par la maison désertée.

Après une heure à tourner en rond dans sa chambre, ruminant son humiliation, elle éprouva un soudain besoin d'air. Les seules compagnies auxquelles elle aspirait étaient celles du vent dans les feuilles, des bêtes de la forêt, qui se souciaient bien peu qu'elle se comporte comme une parfaite jeune femme de bonne famille ou non, tant qu'elle les laissait en paix.

Elle se rendit dans les bois après s'être changée. Ermeline l'aurait tancée, si elle avait noté la moindre trace de terre sur sa robe en soie améthyste. Les cris des oiseaux nocturnes, le craquement des brindilles sous le passage de quelque bête, le parfum d'humus et la fraîcheur de la nuit, qui l'enveloppa de son manteau discret, apaisèrent ses nerfs.

Violaine s'adossa à un tronc et leva les yeux vers la voûte feuillue, clairesmée par l'arrivée de l'automne. Le ciel, ce soir-là, était dégagé, et un croissant de lune transparaissait par fragments entre les feuilles. La jeune femme soupira. Elle se détacha du spectacle offert par l'astre nocturne et, avisant un tronc d'arbre mort, entreprit de passer sa frustration et sa honte en exerçant son Don. Elle l'éleva d'une impulsion mentale un peu trop forte, influencée par son ressentiment. Le tronc s'envola avec fracas.

Prise dans sa colère, elle ne prêta pas attention à la subtile variation dans l'air, sous le feuillage. Elle ne perçut pas les effluves caractéristiques des étrangers, cette odeur bizarre, sans couleur. Quand elle entendit les branches craquer sous le poids d'un pied, il était déjà trop tard. Elle amorça un geste, mais des bras solides l'enserrèrent. Violaine se débattit, joua des jambes. Elle bascula la tête pour frapper son assaillant, lequel poussa un cri étouffé et desserra un peu son étreinte.

Une douleur brève, localisée dans un point de son biceps, la déstabilisa. Concentrée sur celui qui l'immobilisait, elle n'avait pas vu Paxt

approcher avec sa seringue pour lui injecter elle ignorait quoi.

Elle paniqua. Si c'était du poison ? Elle se débattit, parvint à se dégager et s'élança malgré le froid qui s'écoulait dans ses veines.

Dix pas plus tard, ses jambes la trahirent. Violaine s'écroula au sol, essaya de se relever, en vain. On la souleva, ses gestes étaient trop amollis pour s'échapper.

Elle tomba dans un puits d'ombres mouvantes.

Chapitre 5

Violaine émergea lentement des ombres. Son corps ne répondait pas correctement à sa volonté. Son esprit émoussé ne lui permettait pas la concentration nécessaire pour utiliser son Don. Impuissante, elle était transportée par les étrangers sur une sorte de table dotée de roues, étrangement toute conçue de métal. Elle essaya d'identifier les lieux, mais les murs de pierre du couloir n'offraient aucune marque indicatrice.

Si elle avait été pourvue d'une lame, Violaine aurait pu leur échapper. En cherchant seulement à immobiliser son bras pour lui injecter une drogue, ils étaient parvenus à leurs fins.

Le produit avait accompli son office, car la voici qui s'éveillait bien loin des bois, bien loin de chez elle. Sa conscience se refusait à s'éclaircir, ses pensées progressaient comme si elles étaient engluées dans de la mélasse. Son cœur battait lentement et ne lui offrait pas même un semblant d'énergie. S'ils l'avaient emmenée en leur pays... Ils l'avaient dit, ils venaient de loin. D'un pays qui n'était marqué sur aucune des cartes de Vielacier, à travers un portail généré par leur balle magique. Et s'ils l'y avaient entraînée pendant qu'elle était inconsciente, elle aurait toutes les peines du monde à rentrer chez elle. Si tant est qu'elle le puisse...

Violaine roula des yeux. Elle essaya de parler, seule une bouillie inintelligible sortit de ses lèvres. Ses doigts tressautèrent, mais son corps comme son esprit demeurèrent aussi engourdis qu'un oiseau pris au cœur de l'hiver. Ses ravisseurs – elle reconnut Paxt, près de sa tête, et Kyre au niveau de ses pieds – ne lui accordaient aucune attention. Ils tournèrent dans une salle. La peur, dans ses veines, grimpa d'un cran, mais resta émoussée par la drogue.

Aux murs de pierre étaient accrochés divers appareils métalliques dont elle ne saisissait pas la fonction. À ses yeux, ce pouvait tout aussi bien être des instruments de torture. Ils la prirent sans ménagement et la déposèrent sur la table, métallique elle aussi, située au milieu de la pièce. Ils entravèrent ses poignets, ses chevilles et son cou, précaution inutile puisqu'elle ne pouvait guère bouger. Elle les observa qui se mouvaient comme s'ils avançaient au ralenti, sans pouvoir agir elle-même.

Jamais elle ne s'était trouvée dans une telle position, si impuissante. Et cela la terrorisait plus que tout.

Une troisième personne surgit dans la pièce. Sirah. Avec les deux hommes, elle s'affaira autour de Violaine. Elle détacha une sorte de casque du mur et le glissa sur le crâne de la prisonnière. Kyre se faufila près d'un assemblage bizarre de fils noirs, touches et miroirs étranges d'où crépitaient parfois des étincelles bleues. Les miroirs ne renvoyaient aucun reflet, si ce n'était des lumières mouvantes qui paraissaient former des chiffres et des lettres auxquels Violaine n'entendait rien.

Une douleur, fugace, au creux du coude. On venait de lui soutirer un peu de sang.

Ses geôliers finirent par briser le silence. Violaine saisit quelques mots au vol sans en comprendre le sens :

— Tu as vu son activité cérébrale ? Y a un truc, c'est certain ! pointa Sirah, en désignant quelque chose sur un des étranges non-miroirs.

— ADN normal. Elle possède le même code génétique que les échantillons récoltés dans son pays, dit Kyre qui scrutait le sang tiré, glissé dans une boîte.

Ils continuèrent à discuter et à l'examiner pendant quelques minutes encore qui parurent s'étirer comme de la sève pour Violaine.

La jeune femme était totalement perdue. Elle ne comprenait rien de ce qu'ils disaient ni ce qu'ils comptaient faire d'elle. Sa seule certitude était qu'elle se trouvait dans leur pays, bien loin des siens.

Ils terminèrent leur examen. Paxt et Kyre lui ôtèrent l'étrange casque et les liens. Ils la reposèrent sur la table roulante et l'entraînèrent de nouveau dans le couloir, laissant leur comparse féminine penchée sur l'appareillage, le regard rivé sur les lettres et les chiffres qui y défilaient.

Ils s'arrêtèrent devant une porte rouillée, percée d'un passe-plat et d'une fenêtre vitrée où flottaient les fantômes d'empreintes de mains suppliantes.

Violaine déglutit avec difficulté : une cellule.

Paxt déverrouilla la porte par un curieux système, émettant ces mêmes étincelles bleues qui soulignaient la clé carrée. Il saisit ensuite sa prisonnière par les épaules pendant que son comparse la prenait par les pieds. Sans ménagement pour sa tête qui ballottait, ils la déposèrent sur un matelas à même le sol. Violaine roula des yeux, essaya de déterminer la taille et le contenu de l'endroit.

La pièce était étroite, tous les murs de métal rouillé. Le sol, en pierre, ne supportait que le matelas et, dans un coin, un seau, dont les taches ne laissaient aucun doute quant à son utilité : ce serait là qu'elle devrait dorénavant se soulager. Dans un autre angle se trouvait un petit baquet, près d'un trou d'évacuation bouché par une grille. À côté, sous un robinet, gisait un reste de pain de savon. C'était là qu'elle se laverait.

La drogue perturbait tellement ses pensées qu'elle ne se rendit compte qu'à ce moment-là qu'elles faisaient écho aux explications de Paxt.

Kyre entreprit de la déshabiller, et le sang de Violaine se glaça.

Elle n'était pas idiote. Elle savait ce que les criminels infligeaient aux femmes.

Mais l'homme la traitait comme une poupée de chiffon, lui ôtant son pantalon et sa tunique sans manifester le moindre appétit sexuel. Il tira ensuite de sous le matelas une autre tunique, sans manches, et un pantalon très court, qui lui couvrait à peine les jambes, tous deux de couleur bleu pâle, qu'il lui enfila.

Quand il eut terminé de la rhabiller, Kyre quitta la pièce, emportant la table roulante. Paxt était resté là, immobile. Un sourire froid s'épanouit sur son visage, aussi glaçant qu'une lame d'acier.

Il s'en fut, ferma la porte. Elle entendit le verrou s'enclencher, le bruit de ses pas s'éloigner.

Au plafond, une lumière jaune et crue, comme une bougie emprisonnée dans un globe de verre, l'éclairait impitoyablement.

Toujours immobilisée par la drogue, Violaine sentit des larmes acides piquer ses yeux. Elle battit des paupières. Des pleurs roulèrent sur ses joues. Sa cage thoracique se souleva par à-coups, tandis que l'horreur prenait pleinement possession de son être, seule capable de chasser l'affaiblissement causé par la drogue.

Ils savaient.

Ils connaissaient l'existence du Don ; ils l'avaient probablement surprise en train de le pratiquer, alors qu'elle se croyait seule, dans les bois.

Elle s'étouffait à moitié dans ses sanglots, tant elle pleurait. Elle parvint, à force de lutte, à basculer sur le côté pour dégager sa gorge.

Ils savaient. Elle avait enfreint la règle de discrétion que sa mère et sa tante lui avaient martelée toute sa vie. Juste un peu, en s'entraînant dans les bois, la nuit. Et elle en payait désormais le prix fort. Elle se rappela toutes les mises en garde, l'histoire de son ancêtre, devenue monstre aux yeux de ceux qu'elle avait pourtant assistés. Elle se rappela toutes les fois où elle

avait utilisé son Don, dans la forêt, parfois sans attendre la nuit, impatiente. Parce qu'elle en avait assez de le garder confiné entre quatre murs.

Les larmes coulaient, la peur la dévorait de l'intérieur. Violaine tremblait, s'attendant au pire. Elle était complètement et irrévocablement sans défense.

Chapitre 6

Violaine n'avait aucune visibilité du cours de la journée, entre ces murs sans fenêtres, mais elle parvenait à garder une trace imprécise du temps qui s'écoulait, grâce au rythme que lui imposaient ses geôliers. Chaque matin, ils venaient la chercher après l'avoir laissée dormir, ses muscles encore raidis par le froid de la nuit et l'âme en détresse, à cause de rêves qui la ramenaient chez elle, près des siens. Des rêves qui l'abandonnaient, le cœur en miettes, au petit matin. Reverrait-elle jamais sa famille ?

Ils l'amenaient dans la même pièce qu'à son arrivée et lui ordonnaient d'utiliser son Don. Elle savait pourquoi, ils le lui avaient expliqué. Ils cherchaient à l'exploiter, à faire d'elle une soldate sans âme, un pantin mortel dont ils tireraient les fils. Ils étaient pris dans une guerre, eux aussi. Ce conflit sans fin les avait poussés à visiter d'autres contrées. À la recherche d'armes inédites, de substances exotiques létales, d'un moyen d'annihiler, une bonne fois pour toutes, leur adversaire. Mais leurs méthodes avaient déplu ; une scission s'était formée. Ils n'étaient plus que quatre à poursuivre ce projet.

Ils crurent trouver la solution en arrivant à Vielacier. Ils avaient repéré Violaine, lorsqu'elle s'entraînait le soir, en forêt. La démonstration au banquet, les journées au palais à vanter leurs machines, tout cela n'avait été qu'un écran de fumée. En réalité, ils se renseignaient sur les habitudes de la jeune femme, sur son entourage, sur d'éventuels autres habitants dotés du Don. Ils voulaient faire d'elle leur force de frappe. Ils voulaient percer le mystère de son Don pour le multiplier et l'implanter chez d'autres personnes.

Alors, elle refusait d'utiliser ses capacités. En représailles, ils appliquaient d'étranges sangsues inertes sur sa peau nue ou recouraient à des lames, très petites, très fines, pour zébrer sa chair de plaies aussi superficielles que douloureuses. Ou encore utilisaient l'un de ces bâtons métalliques dont l'extrémité, d'une lumière bleue et vive, lui brûlait l'épiderme. Chaque fois, ils ne marquaient que son dos, son ventre ou ses cuisses. Ils veillaient à ne pas lui infliger de blessures létales, dissimulées par les vêtements, dans l'optique qu'elle puisse plus tard s'infiltrer sans difficulté chez leurs ennemis . Même superficiels, ces sévices n'en étaient pas moins insupportables. La souffrance explosait, vrillait ses nerfs, perçait sa peau, enflammait sa chair. Elle n'était plus que douleur, elle n'était plus que cri.

Parfois, des supplications s'échappaient de ses lèvres. Quand elle s'en rendait compte, des larmes de honte lui piquaient les yeux. Elle ne s'était jamais abaissée à supplier qui que ce soit. Même quand elle s'était battue pour obtenir le droit de s'entraîner au combat, elle avait refusé d'user de ce subterfuge, préférant démontrer sa volonté d'acier.

Quand la souffrance avait asséché la dernière goutte de résistance en elle, elle se soumettait à l'exercice. Ils s'empressaient alors de remettre sur sa tête la même résille et d'observer, avec des commentaires excités, les motifs qui se déroulaient sur l'écran lumineux tout en prenant des notes. Elle ne comprenait pas tout ce qu'ils disaient, mais elle en saisissait assez pour savoir qu'ils se satisfaisaient de ce qu'ils voyaient. Au fil des jours, les exercices augmentaient en difficulté. Elle redoutait le moment où ils la placeraient face à un autre être vivant, en lieu et place d'un objet.

Elle aurait pu recourir à son Don pour s'occuper d'eux. Elle aurait pu fuir dès le début. Mais l'environnement dans lequel elle se trouvait et leurs étranges appareils l'effrayaient tant qu'elle craignait de se blesser, voire de

se tuer, car incapable de se concentrer. Comme si cela ne suffisait pas, Paxt l'avait avertie un jour : il connaissait sa famille et savait où elle logeait.

— Ce serait terrible que Paulin périsse dans une mauvaise chute. Ou Ermeline. N'est-ce pas ?

Il l'avait fixée de son regard froid, métallique, le même que lors de ce dernier banquet qui lui paraissait si loin désormais. Elle n'avait plus cherché à se révolter depuis.

Pourtant, en dépit de la terreur et de la douleur, une part d'elle-même s'était réfugiée dans une forteresse inexpugnable. Cette part, c'était sa volonté de vivre. Cette part, c'était celle qui maintenait ses réflexes affûtés dans la bataille, malgré la fatigue, malgré les hurlements de rage et de souffrance qui l'étourdisaient alentour, le fracas des armes et l'odeur pestilentielle des fluides répandus. Cette part d'elle lui avait permis de quitter vivante les batailles qu'elle avait menées.

Elle survivrait.

Chaque soir, quand ils la ramenaient dans sa cellule, après le repas et juste avant qu'ils ne la placent dans l'obscurité la plus complète, elle se le répétait. À l'abri de ses paupières fermées, elle visualisait avec ferveur la lame de son tarot qui symbolisait la victoire personnelle, sa préférée. La main portant haut une torche enflammée, sur un fond de ténèbres. La lumière qui l'emporte sur la nuit. La vie sur la mort.

Je survivrai. Je serai libre.

Et chaque jour, qui lui paraissait plus long qu'une semaine dans cet enfer, ce même fragment de son être guettait. Une faille, une opportunité. Un moyen de s'échapper, de retourner chez elle.

Peu à peu, le désespoir essaya de grignoter ses murailles, mais elle demeura solide. Malgré la torture, malgré l'humiliation, malgré l'horreur.

Jusqu'à ce qu'elle atteigne ses limites.

Violaine était à bout, ce jour-là. Son corps martyrisé n'était pourtant pas ce qui l'avait poussée à cette extrémité. C'était son esprit. Elle le sentait, malgré sa volonté de vivre, près de se désagréger. De sombrer dans la folie.

Elle s'y refusait.

La démence, c'était la mort. Quelle utilité aurait-elle aux yeux de ses geôliers, si elle ne parvenait plus à se concentrer pour recourir à son Don ?

Folle, elle oublierait d'où elle venait. Elle oublierait les siens.

Ils la traînaient dans le couloir, comme tous les soirs, ce couloir qui menait de la pièce infernale à sa cellule. Au bout, dans le sens contraire, se trouvait l'issue de ce lieu. Elle le savait. Elle avait tenté de s'échapper une fois, puis Paxt avait menacé de s'en prendre à sa famille. Elle n'avait pas réessayé.

Cette fois, néanmoins, elle échafauda un plan.

*

Le lendemain, comme d'habitude, ils l'attachèrent à la table métallique, dans la salle dont les murs de pierre supportaient des instruments de torture et ces étranges miroirs de lumière bleue, où défilaient chiffres et mots incompréhensibles.

Après ces semaines cauchemardesques, Violaine éprouvait beaucoup de peine à retarder l'application de son maigre plan de fuite. Mais la vie des siens en dépendait, et cette pensée lui donna la force de patienter. La force de refuser, comme toujours, de se plier aux exigences de Sirah et Shaw, qui s'occupaient d'elle ce jour-là. Son cœur battait follement, pas seulement parce qu'elle appréhendait la douleur à venir, mais par ce qu'elle s'appêtait à accomplir. Et si ça ne suffisait pas ? Et s'ils la perçaient à jour avant qu'elle parvienne à leur échapper ?

Shaw passa la main sous sa tunique et sa chemise, colla sur sa peau les pastilles familières. Quand il s'éloigna, Sirah joua des doigts sur les lumières bleues suspendues au mur. Les muscles de Violaine tressautèrent sous les assauts d'un violent flux invisible. Ses nerfs hurlèrent. Sa bouche s'ouvrit sur un cri. Mais elle ne chercha pas à s'y soustraire. Elle s'en nourrit, l'intégra. Infusée de ce flux brûlant comme de toute l'horreur accumulée au cours des dernières semaines, elle libéra avec brutalité sa puissance mentale.

Un fracas. Des cris. Les miroirs lumineux explosèrent. La douleur qui vrillait ses nerfs cessa tout d'un coup. De la poussière envahit la pièce, lui arracha des quintes de toux. L'obscurité. Puis une lampe, une seule, clignota à nouveau. Violaine, toujours attachée à la table, le souffle râpeux, contempla, hébétée, le mur ravagé. Deux corps couverts de sang et de poussière grise gisaient sur le sol. Elle reconnut Sirah, dont la cage thoracique se soulevait imperceptiblement malgré ses blessures. Plus loin, Shaw n'avait pas eu autant de chance. Un amas de sang, de pierres et de matière cérébrale où crépitaient quelques étincelles bleues remplaçait son crâne. Violaine hoqueta. Était-ce la chute du mur ou... elle-même, qui était responsable de cet état ? Elle avait pourtant contrôlé son flux mental, en dépit de la douleur qui vrillait son corps.

Violaine reprit ses esprits. Sans effort, elle puisa de nouveau dans son Don et dénoua ses liens. Libérée de ses entraves, elle se fraya un chemin vers la sortie, ignora la douleur qui lancinait son corps éprouvé. Elle trébucha sur le cadavre de Shaw, sur les gravats.

Quelque part, un bruit de sanglots étouffés. Comme elle remontait, à tâtons, le couloir plongé dans le noir, elle réalisa qu'elle pleurait. Elle ne ressentait pourtant aucune pitié pour eux. C'était une question de survie. Combien de personnes avaient-ils torturées ainsi, poussées à la folie ?

Cette pensée sur son sort si elle s'attardait davantage lui donna un regain d'énergie.

Toujours prise de quintes de toux à cause de la poussière, elle essuya ses larmes et accéléra le pas comme elle le pouvait dans l'épaisse obscurité.

Des cris, des appels. Une lumière qui fusa d'un point précis, derrière elle, et qui l'épingla comme un papillon. Elle se raidit. Le vacarme, dans la pièce, avait alerté les autres. La voix glaçante de Paxt :

— Là-bas ! Elle s'échappe !

Elle regarda par-dessus son épaule et avisa Paxt et Kyre qui s'élançaient pour l'attraper. Ce dernier tenait un objet dans la main, peut-être une seringue.

Paniquée, elle fila dans le couloir, guidée par la lumière qui tressautait à chacune de leur foulée. Portée par la terreur de tomber à nouveau entre leurs mains cruelles. L'inaction forcée et ses blessures n'avaient pas réussi à émousser ses années d'entraînement. Sa foulée trouva rapidement un rythme régulier, seul son souffle demeura rauque, ses poumons brûlants de poussière.

Très rapidement, la porte se dressa devant elle. Épaisse. Verrouillée. Des bruits de course la suivaient. Lourds. Proches. Trop proches. Violaine fonça, précédée d'une impulsion mentale. L'huis sauta de ses gonds dans un fracas épouvantable juste au moment où elle l'atteignait. Elle s'engouffra dans l'ouverture, déboula dans une clairière, fila à travers les arbres aux branches quelque peu dépouillées, le cœur cognant contre ses côtes.

Les feuilles mortes, qui recouvraient par endroits le sol, offrirent un tapis moelleux à ses pieds nus. Le parfum de l'humus et de la terre humide apaisa ses poumons irrités, apportant la fraîcheur, l'idée de liberté. Elle cligna des yeux, éblouie par le soleil matinal, sans ralentir pour autant. Ses

pas résonnaient. Non. Ce n'était pas leur écho, mais ses ravisseurs. Le bruit de leur course, leur souffle compact la suivait toujours.

S'ils la rattrapaient, l'enfer recommencerait.

Un point de côté lui tira un gémissement. Pas maintenant ! Elle porta la main à la taille, sa foulée devint maladroite, irrégulière. Quelque part, un corbeau croassa.

S'ils la rattrapaient, elle n'aurait plus d'occasion de s'enfuir.

Des larmes de terreur piquèrent ses yeux.

Un sifflement au-dessus d'elle. Une balle métallique, parcourue de lumières bleues, atterrit devant ses pieds. Elle la reconnut avant que le portail ne s'ouvre.

Ils pensaient sans doute l'arrêter, dévier sa course.

Violaine filait comme le vent. Elle avait trop peur. Quelque part, au fond d'elle, naquit cependant un timide espoir. Peut-être ce portail la ramènerait-il chez elle. Dans son pays.

Alors, elle ne ralentit pas. Elle ne modifia pas sa direction. C'était trop tard, de toute façon. Elle fonça droit dans le portail ouvert.

Quand elle l'eut traversé, elle poursuivit sa course, entravée par son point de côté et son souffle court.

C'était toujours la même forêt, mais davantage de verdure habillait les arbres. Le sol, plus ferme sous ses pieds, ne proposait pas de feuilles mortes à ses foulées. La lumière différait légèrement, comme si le soleil semblait dans sa course de milieu d'après-midi, alors que, de l'autre côté du portail, il n'en était qu'à celle du matin.

L'espoir fou qu'il s'agissait des bois non loin de Charbourg donna des ailes à la jeune femme.

Derrière elle, toujours l'écho. Le terrifiant écho. Les foulées de ses ravisseurs.

Elle jeta un rapide coup d'œil, vit Paxt et Kyre qui la suivaient. Proches. Trop proches.

Violaine courut. Portée par la peur. Ignorant le point de côté. Ignorant la douleur. Elle ne prit pas garde à cette puanteur soudaine, comme une odeur de mort, qui voilait le parfum d'humus. Elle ne prêta pas attention au silence qui imprégnait les bois.

Elle ne remarqua pas, quand elle passa non loin, les restes d'un ours emberlificoté dans une toile dense. Elle ne releva pas les signes nets de la présence d'un prédateur.

Elle ne voyait que des obstacles à éviter, un terrain accidenté qui risquait de la faire trébucher. Elle était concentrée sur sa fuite, sur sa course. Sur sa survie.

L'araignée surgit devant elle. Gigantesque. La chitine brune et poilue, telle l'écorce d'un arbre recouverte de chenilles urticantes. Ses crochets luisaient de venin. Ses yeux minuscules ne reflétaient rien d'autre que le vide, celui du prédateur affamé.

Un hurlement horrifié s'échappa de la gorge irritée de Violaine. Dans le même temps, un réflexe. Son Don. Violaine souleva l'animal, le projeta au loin.

Elle reprit sa course, toujours plus affolée. Des cris d'épouvante lui parvinrent. Paxt et Kyre étaient tombés dans les griffes de l'arachnide qu'elle venait involontairement de leur jeter.

Violaine se sentit soulagée. Ils ne la poursuivraient plus.

Elle ne ralentit pas pour autant, même si le monstre, en s'en prenant à ses ravisseurs, lui accordait un répit.

Elle continua de courir. Elle fuyait l'enfer. L'araignée. La réalité.

Il n'existait pas de créature de ce genre dans les environs de Charbourg ni même dans tout Vielacier. Elle ne se trouvait donc pas dans

son pays. Le réaliser était insoutenable, comme l'idée de retomber dans leurs mains ou de mourir, dévorée à petits bouts par le monstrueux arachnide.

Violaine refusa d'affronter cette vérité. À ce stade, alors que son sang rugissait de terreur, c'était tout simplement impossible.

Après quelques minutes de course, elle avisa, au loin, sous les arbres clairsemés, un chemin providentiel. Elle le rejoignit, ralentit sa foulée. Les veines saturées d'adrénaline, elle guetta le moindre bruit, le moindre mouvement. Elle ne savait plus qui elle devait craindre. Elle ne savait plus où elle était.

Quand elle aperçut deux hommes qui chevauchaient, au tournant, son premier réflexe fut de détalier sur le côté, de s'enfoncer à nouveau dans les bois. Mais le souvenir de l'araignée géante suffit à la retenir.

Elle avisa la harpe attachée sur le dos du mulet, l'épée du cavalier à cheval. Leur tenue n'aurait pas détonné à Vielacier ou en Ursanie. Même la peau sombre de celui qui chevauchait le mulet ne la surprit pas : les rues de Charbourg voyaient régulièrement passer voyageurs, commerçants ou mercenaires originaires d'autres contrées, à la peau noire ou bronzée, sans que les citadins sourcillent.

Un ménestrel et un mercenaire, probablement engagé pour escorter le musicien durant son trajet. Le temps qu'elle se décide, ils s'étaient déjà rapprochés.

Chapitre 7

— Oh là, gente damoiselle ! Que faites-vous donc ici, seule, au milieu des... ?

Le ménestrel n'acheva pas sa question. Son regard noir, qui la détaillait de la tête aux pieds, rappela à Violaine qu'elle était toujours vêtue des étranges atours dont l'avaient affublée ses ravisseurs et qui dévoilaient ses bras et ses jambes. Elle rougit et couvrit pudiquement sa poitrine. Elle se serait retrouvée nue devant ces inconnus qu'elle n'aurait pas été davantage gênée.

Le mercenaire, lui, remarqua plutôt le sang qui coulait sur ses jambes blessées. Il descendit de cheval avec des gestes lents, pour ne pas l'effrayer. Violaine ne s'était pas aperçue, durant sa course, que ses blessures les plus récentes s'étaient rouvertes sous l'effort.

Elle haletait, le souffle coupé par la fuite et sa terreur. Son cœur battait toujours à toute allure, ses pensées tournaient avec la confusion d'un essaim d'abeilles ayant perdu leur reine. Le danger était-il écarté ? Celui de l'araignée comme de ses ravisseurs ? Où se trouvait-elle ? Qui étaient ces hommes ? Représentaient-ils une menace ? Comment rentrer chez elle ?

Sa confusion devait être visible, car le mercenaire lui demanda, tout en s'approchant doucement :

— Que vous est-il arrivé ?

Il ne s'embarrassait pas de titre ou de politesse.

Encore trop choquée et hors d'haleine pour répondre, elle garda le silence.

Le mercenaire se tourna vers le ménestrel :

— Vivien, je pense que cette jeune dame a dû être ravie à sa famille contre certaine rançon et abandonnée au détour d'un chemin, dépouillée de tous ses biens.

Il examina de nouveau ses blessures.

— Non sans subir quelques dommages.

Vivien se mordilla les lèvres, les yeux plissés comme s'il réfléchissait.

— Nous devrions rebrousser chemin et retourner à l'auberge. Qu'en dis-tu ?

Son compagnon approuva :

— Elle a incontestablement besoin de soins. Et, une fois au chaud et à l'abri, peut-être nous en dira-t-elle davantage quant à son nom et ses origines.

Il fit un signe de la main, avec lenteur, pour inviter Violaine à prendre place sur son cheval. Elle obéit sans discuter, désirant plus que tout fuir ces bois hantés par trop de dangers. Elle ne faisait pas encore complètement confiance à ces deux inconnus, mais leur attitude la rassurait un peu.

*

La chaleur du feu, dans la chambre qu'ils avaient louée, revigora bientôt les nerfs durement éprouvés de Violaine. Anicet, le mercenaire, s'occupa de trouver une herboriste pour panser ses plaies, ce dont elle lui sut gré. Vivien, sensible à sa situation, s'efforça de la distraire. Ils commandèrent ensuite un repas chaud, simple, mais réconfortant. Le mercenaire resta avec elle pendant qu'elle se restaurait. Le ménestrel s'absenta un moment. Il revint avec des vêtements propres pour remplacer ceux de Violaine qui ne seyaient guère à leur pays. Elle commença par refuser.

— Je n'ai pas de quoi vous rembourser et, bien qu'ils en aient les moyens, j'ignore où se trouvent les miens.

Vivien insista :

— Une jeune femme de votre rang ne devrait pas demeurer aussi mal vêtue.

La pudeur l'emporta, et elle accepta le présent, en se jurant cependant de s'acquitter de cette dette dès qu'elle le pourrait. Elle se glissa derrière le paravent qui délimitait la pièce pour se changer en toute intimité. Tout en jetant avec dégoût les vêtements tachés de sang, elle entendit ses sauveteurs inopinés discuter à voix basse. Elle supposa qu'ils parlaient d'elle et les épia discrètement tout en enfilant sa tenue.

— Tu es sûr qu'elle est noble ? demandait le ménestrel, qui l'avait pourtant désignée comme telle un peu plus tôt.

— Des mains pareilles, ce n'est certes pas une paysanne !

Derrière son allure bourrue, le mercenaire s'avérait plus observateur que Violaine ne l'aurait imaginé.

— Elles sont marquées... pas vraiment aussi blanches que celles des dames de la cour, relevait Vivien.

Elle entendit un mouvement. Probablement Anicet qui se levait pour continuer à contrer l'avis de son compagnon :

— Ce sont des cals dus au maniement de l'épée. Je porte les mêmes. Mais ces mains-là, j'en mettrais ma tête à couper, n'ont jamais rien manié d'autre de leur vie que la lame ou l'aiguille !

— Étrange, tout de même. Je ne connais aucune dame noble qui s'abaisserait à batailler comme un homme...

Le ton de Vivien laissait entendre ce qu'il en pensait, et Violaine pinça les lèvres pour taire une répartie cinglante.

— Pas à Valfleuri. Cependant, ça se pratique ailleurs, bien que le fait reste rare, je te l'accorde.

— Elle nous expliquera.

— Ses blessures, en revanche, ne sont pas dues à un combat. Elle a été torturée. Sans doute a-t-elle été prise en otage dans quelque guerre... mais entre quels pays ? Je ne connais aucun royaume proche qui soit en conflit ouvert, à part Hakroma.

Violaine quitta alors l'abri du paravent, parée de sa nouvelle robe. Sa peau malmenée appréciait le contact familier du lin.

Anicet l'invita à s'asseoir sur l'un des trois lits qui meublaient la chambre. Elle obéit. Ils avaient dû déboursier bien plus d'argent que d'habitude pour louer cette suite, et elle ajouta cette dette à celle de la robe et des souliers également donnés.

Le mercenaire s'installa sur l'un des sièges disposés dans la pièce. Vivien préféra rester debout.

— Nous avons manqué à la politesse la plus élémentaire. Je me nomme Anicet, mercenaire natif du royaume de Valfleuri.

— Et je suis Vivien, ménestrel originaire du royaume de Silurbem, musicien et chanteur itinérant, toujours prêt à divertir ces gents damoiseaux et damoiselles !

Il s'inclina avec une affectation exagérée, un large sourire sur les lèvres. En d'autres temps, Violaine en aurait ri. Mais elle émergeait tout juste d'un cauchemar et ignorait si elle serait, un jour, à nouveau capable de seulement sourire.

Elle s'efforça de se ressaisir, se racla la gorge et se présenta :

— Je suis Violaine, fille de Rainier Coustiller, haut officier auprès du Dir Éloi. Je viens de Charbourg, capitale de la république de Vielacier.

Les deux hommes échangèrent un regard intrigué qui n'échappa pas à la jeune femme.

— Savez-vous comment rejoindre Vielacier ?

Anicet parut hésiter, comme s'il s'apprêtait à lui annoncer une mauvaise nouvelle. La peur envahit Violaine, une peur qui se matérialisa aussitôt qu'il répondit :

— Ma Dame, j'ai beaucoup voyagé. Mais je n'ai jamais entendu le nom de ce pays.

Un silence passa, un silence empli d'espoirs brisés.

— Vous m'en voyez désolé, souffla-t-il, comme Violaine détournait la tête pour s'efforcer de cacher les larmes qui menaçaient de déborder de ses paupières.

Elle était à des lieues de son pays. Elle aurait dû s'en douter, confrontée à cet horrible arachnide, dans la forêt. Elle ignorait tout de ces créatures, étrangères au continent auquel appartenait Vielacier. Même aux confins des terres connues, aucun explorateur n'avait jamais rapporté de telles observations.

Elle se contraignit à d'amples respirations, ne souhaitant pas s'effondrer devant ces inconnus. Ne pas pleurer, non plus. Si elle retenait ses larmes, il restait peut-être une chance, une toute petite chance... Mais elle se berçait d'illusions. Elle ne reverrait jamais les siens, cela ne faisait plus le moindre doute, à présent.

Sa fierté l'empêchait d'exprimer plus avant sa peine. Pour fuir sa douleur, elle s'empressa de questionner le mercenaire :

— J'ai failli être dévorée par une araignée gigantesque. Dans la forêt. Dois-je craindre la présence d'autres... monstres du même acabit ?

Le visage de Vivien se décomposa, pendant qu'Anicet éclatait d'un rire moqueur.

— Comment pouvez-vous ignorer que les monstres infestent les terres sauvages, s'aventurant parfois jusqu'aux portes des villes ?

Il désigna le ménestrel :

— C'est pour cela qu'artistes et artisans itinérants font appel aux services de mercenaires. Pour les protéger durant leur voyage.

Tout à coup, son sourire railleur s'effaça, aussi vite qu'un rayon de soleil chassé par un cumulus gorgé de pluie.

— Mais... comment avez-vous échappé à cette créature ?

Il la détailla d'un œil différent. Scrutateur. Sceptique.

— Vous ne présentez aucune blessure attestant d'une telle rencontre, et vous n'aviez aucune arme...

Une observation, plutôt qu'une question, mais Violaine perçut l'interrogation implicite. Elle avait échappé, désarmée, à un monstre. Pour un homme comme lui, rompu à de tels dangers, comme en attestaient les cicatrices qui émaillaient ses mains et son visage, un tel fait était impensable.

Elle ne pouvait pas leur expliquer. Pas après l'enfer qu'elle avait vécu pour s'être entraînée dans la forêt, où elle se croyait seule, sans autres observateurs que la faune et la flore. Elle avait retenu la leçon. Une erreur chèrement payée. Elle ne la commettrait pas une seconde fois.

— Je ne me rappelle plus très bien, éluda-t-elle. Je fuyais mes ravisseurs...

Elle baissa les yeux vers ses mains et découvrit avec stupeur que celles-ci tremblaient. En fait, tout son corps était secoué de soubresauts.

— Vous devriez vous reposer, ma Dame.

Anicet se leva.

— Vous avez surmonté de rudes épreuves. Nous reparlerons de tout cela demain. Pour l'heure, votre corps comme votre esprit ont besoin de

recupérer.

Violaine se sentait beaucoup trop nerveuse pour dormir. Elle s'allongea tout de même sous les draps, heureuse de pouvoir ainsi couper court à la conversation qui glissait dangereusement vers l'usage de son Don.

Elle occupait le lit le plus éloigné de la porte, sans doute attribué pour lui donner un sentiment de sécurité. Malgré tout, le sommeil la fuyait. Elle serrait ses poings tremblants, mordait ses joues, fermait ses yeux si fort qu'elle percevait des points de lumière palpiter à l'intérieur de ses paupières. Elle n'était plus qu'un gigantesque cri contenu, un cri qu'elle refusait d'exprimer.

Sa mère. Son père. Ses frères. Son pays. Ses combats.

Tout n'était plus que fumée, fantômes prisonniers d'un autre monde auquel elle ne pourrait jamais plus accéder.

Pendant sa captivité, Violaine aurait pu tout abandonner, s'étioler jusqu'à ce que la mort vienne souffler la lumière pâle et tremblotante que serait devenue son âme. Elle avait survécu pour eux, lutté contre la folie avec, au milieu de toute cette noirceur, l'espoir de les revoir. À l'ombre des murailles de sa geôle, cette part d'elle-même plus dure que l'acier résistait. Cette volonté qui l'avait poussée vers l'engagement militaire l'avait soutenue dans la torture, portée au-delà de la folie et de l'enfer. Cette même volonté se refusait à tout abandonner. Pas après s'être autant battue, pas après avoir tenu bon malgré tant d'épreuves.

En dépit des larmes qui débordaient silencieusement de ses paupières et mouillaient son oreiller, Violaine se promet qu'elle n'abandonnerait pas. Ne serait-ce que par fidélité aux siens. Même si elle ne les revoyait jamais.

L'épuisement l'emporta enfin en des contrées brumeuses où elle put, pour un temps, oublier sa douloureuse situation.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Un rêve. Non, une vision. Un futur fluctuant, la croisée entre deux destins d'une même personne. Un chemin qui se poursuit, l'autre qui s'achève. Violaine émergea à moitié de son sommeil, murmura un avertissement, se rendormit. Son esprit agité ne lui permettait pas la maîtrise habituelle de son Don.

Quand elle s'éveilla tout à fait, le jour était levé. Anicet se trouvait assis à son chevet et l'observait comme si elle était une créature insolite, pas seulement une étrangère atterrie au beau milieu de la forêt, en provenance d'un pays qui ne figurait sur aucune carte.

Alarmée, elle se redressa vivement.

— Qu'y a-t-il ?

Elle releva le drap contre sa poitrine en un geste de protection dérisoire.

Il ne bougea pas.

— Cette nuit, ni moi ni Vivien n'avons dormi.

Violaine réalisa alors que le ménestrel était absent de la chambre. Elle se précipita hors du lit, mais le mercenaire l'apaisa d'un geste :

— Il est parti quérir le petit déjeuner. Calmez-vous, Dame Coustiller de Vielacier !

Entendre le nom de sa patrie pesa sur elle d'un tel poids qu'elle se laissa retomber sur le lit. Se méprenant quant à l'origine de ses tourments, Anicet reprit :

— Nous n'avons pas dormi, car nous parlions de vous. Vous avez échappé par miracle à une araignée. Vous êtes originaire d'une contrée qui nous est inconnue, où l'on se vêt étrangement...

— Ces vêtements ne m'appartenaient point, coupa sèchement Violaine.

Elle refusait de le laisser s'imaginer qu'elle puisse avoir un lien quelconque avec le pays barbare où vivaient ses tortionnaires.

— Ils appartenaient à ceux qui m'ont arrachée aux miens. Ils disposaient d'étranges artefacts, qui leur permettaient de voyager d'un lieu à l'autre.

Anicet fronça un sourcil :

— Un genre de mages ?

— Pardon ?

— À ma connaissance, les mages ne savent pas ouvrir de portails. Personne n'a jamais réussi cet exploit, pas même le Grand Ganhart, qui fut pourtant le plus puissant mage de tous les temps.

Ses paroles eurent sur Violaine l'effet d'un feu de cheminée suivi d'une pluie glacée. L'évocation d'une possibilité – même infime – d'ouvrir un portail magique, de rentrer chez elle, avait ravivé un maigre espoir. Que le mercenaire avait éteint aussitôt.

— Cette nuit, donc, comme nous ne dormions pas, nous avons perçu votre sommeil plutôt... agité. Ce qui est normal, compte tenu des événements traumatisants que vous avez vécus.

Il se tut, chercha ses mots pour ne pas l'effrayer davantage. Violaine se rappela sa vision et, tout à coup, la peur d'avoir parlé en dormant la saisit. Peur de passer des mains de ses ravisseurs à celles d'autres, décidés à exploiter son Don.

— Vous m'avez averti, personnellement, de prendre garde à une embuscade, là où le val fleuri croise les terres noires...

Il fit une pause et reprit, son regard clair braqué dans le sien :

— Ce sont là les noms de Valfleuri et Talamh Dorcha. C'est précisément le chemin que je dois emprunter, après avoir laissé Vivien à Colicot.

Le cœur de Violaine cognait contre ses côtes. Elle regarda vers la porte et réfléchit à la façon de l'atteindre avant que le mercenaire puisse l'en empêcher. Hélas, Vivien entra à cet instant, un plateau de victuailles à la main, et rompit tout espoir de fuite.

— Que vois-je ? Notre belle endormie s'est éveillée ! s'exclama-t-il avec un sourire chaleureux.

Il déposa son fardeau sur la table et s'approcha, avenant :

— Comment vous sentez-vous, gente dame ?

Il perçut la tension qui l'habitait et adressa un regard de reproche à Anicet :

— Ce rustre de mercenaire ne vous importune point, j'espère ?

L'intéressé soupira.

— Je venais de lui faire part de ce qu'elle a dit dans son sommeil, cette nuit.

— Oh !

Toute trace de plaisanterie disparut du visage de Vivien. Il se tourna de nouveau vers Violaine :

— Ne nous en veuillez pas, mais, au vu de votre situation et après mûre réflexion, Anicet et moi avons pensé qu'une dame d'un rang tel que le vôtre ne pouvait demeurer ainsi, seule et sans le sou, à la merci du moindre brigand. Ou de se retrouver servante dans une quelconque bicoque.

Le mercenaire opina du menton. Violaine, confuse, s'interrogeait : que lui voulaient donc ces hommes ? Du mal ou du bien ?

— Rosehaÿ se trouve à deux jours de cheval d'ici, reprit Vivien. Nous pensons vous introduire auprès de la reine, Rosalia de Fleurÿ. Sa cour

compte plusieurs mages, mais aucun ne possède un don de clairvoyance aussi naturel que le vôtre. Sûrement, entre votre éducation de qualité, vos origines élevées et vos visions, serez-vous engagée à son service.

Le ménestrel laissa ses paroles se déposer en Violaine comme des graines dans de la terre tout juste remuée. Les yeux de la jeune femme s'écarquillèrent.

— Attendez... Vous voulez dire que d'autres personnes peuvent voir l'avenir ?

Elle jeta un coup d'œil à Anicet :

— Et vous, vous m'avez bien parlé de mages, n'est-ce pas ?

Ces contrées n'abritaient donc pas que des créatures sanguinaires.

— Oui, acquiesça le mercenaire. Pourquoi, il n'y en a pas à Vielacier ?

Il esquissait le même sourire moqueur que lorsqu'elle avait demandé si elle devait craindre d'autres monstres. Elle ne s'en formalisa pas. Elle venait d'une autre contrée, en apparence similaire, mais tellement différente !

Malgré le traumatisme encore frais qui pesait sur son cœur, ses vieilles habitudes reprirent le dessus. Elle se mit à analyser la portée de cet échange.

Elle devrait apprendre les us et coutumes de ce nouveau pays. Elle devrait s'adapter pour s'y reconstruire une existence. Et peut-être se battre, bien qu'elle en doutât, d'après la conversation volée la veille. Elle n'aurait plus à dissimuler son Don. À moins que...

— Non, dit-elle enfin, quand elle réalisa que ses interlocuteurs attendaient sa réponse. Il n'y a pas de mages chez nous. Ni davantage de monstres ou de magie. Rien de tout cela.

À nouveau, le ménestrel et le mercenaire échangèrent un regard entendu.

— Mais en ce cas, interrogea doucement Vivien, comment expliquez-vous votre don de clairvoyance ?

Violaine haussa les épaules, puis grimaça. Le geste avait ravivé la douleur qui sourdait des plaies dans son dos.

— Êtes-vous une sorcière ? insista-t-il.

À son ton, elle comprit que ces dernières n'étaient pas bien perçues chez eux.

Le spectre de son aïeule, brûlée pour le mystère de son Don par une foule superstitieuse et apeurée, revint hanter ses pensées. Violaine secoua la tête.

— Je ne crois pas. Je suis née comme ça. C'est tout.

Comme sa mère avant elle et les autres femmes de sa lignée. Ni magie ni sorcellerie, simplement une capacité aussi naturelle que de mouvoir leurs muscles. Aucune de ses parentes n'avait d'explication quant à l'origine de ce Don. C'était ainsi, et cette particularité enjoignait au secret.

Le ménestrel parut soulagé.

— Bien. Magie innée, comme les mageresses, alors. Vous n'aurez pas à vous dissimuler, ici, Dame Violaine.

La jeune femme n'en était pas aussi certaine. Son corps l'élançait encore, là où la peau avait été brûlée et tranchée. Ses nerfs portaient, en écho, le souvenir des éclats de souffrance qui les avaient parcourus.

Sa capacité de clairvoyance, elle ne la dissimulerait pas. Il était de toute façon trop tard et, si elle pouvait ainsi se trouver une position stable dans cette situation précaire, elle l'utiliserait. Mais l'autre facette de son Don, celle qui avait tant intéressé ses tortionnaires, qui lui permettait de

mouvoir des objets, voire des êtres vivants par la pensée, cette part-là, elle la conserverait cachée.

Elle redressa la tête, força ses lèvres à étirer un sourire reconnaissant – elle éprouvait réellement de la gratitude, mais son visage se trouvait figé par la douleur d’avoir perdu tout ce à quoi elle tenait – et remercia ses bienfaiteurs.

Vivien s’inclina, et Anicet lui adressa un signe de tête. Tous trois s’attablèrent. Le ménestrel tâcha de divertir Violaine de son mieux, tandis que le mercenaire intervenait de temps à autre en évoquant le trajet vers la capitale de Valfleuri.

Chapitre 9

Valfleuri portait bien son nom. Au sortir de la forêt, la route parcourait des vallons de verdure où scintillaient une myriade de pointes de couleur. Jaune, rouge, bleu ou mauve, une multitude de nuances éclatait sur le tapis vert, dans les buissons et le feuillage de certains arbres qui n'avaient pas encore perdu leur parure printanière. L'air était saturé de l'odeur délicate de ces milliers de fleurs. Violaine n'aurait su dire de quels pétales émanait cette note sucrée, ou celle-ci, capiteuse, ou encore celle-là, plus musquée. Le bruissement des insectes comme la mélodie des oiseaux ajoutaient à l'ensemble une atmosphère d'harmonie.

Une harmonie que Violaine ne ressentait aucunement. Malgré le tableau enchanteur formé par le paysage, elle gardait une conscience aiguë qu'elle y était intruse. En dépit du pas calme de sa monture et des bandages sur ses blessures, renouvelés et enduits d'une pommade apaisante, ses cuisses la faisaient souffrir. Et la présence, çà et là, de zones ravagées, la terre écorchée encore rougie et parfois souillée d'ichor d'une couleur indéfinissable lui rappelaient que, dans ce pays, les prédateurs naturels n'étaient que peu de chose face aux monstres.

Elle jeta un coup d'œil nerveux vers un bosquet. Son cheval perçut son agitation et broncha. Anicet, qui le menait par la bride, leva les yeux vers elle.

— Tout va bien, Dame Violaine ?

Bien qu'elle ne soit pas d'ici, il s'adressait désormais à elle comme Vivien, respectueux de son rang. Cette marque de déférence apaisait un peu la jeune femme. Cela lui rappelait son pays. Malgré la douleur d'être

arrachée à son univers, elle appréciait d'en retrouver certains contours connus.

— Risque-t-on d'être attaqués par un monstre, sur cette route ?

Il se détourna d'elle pour lui répondre :

— C'est possible. Mais les mages d'ici font du bon travail.

Il flatta l'encolure de son cheval comme s'il récompensait, par ce geste, les mages qu'il venait de mentionner. Malgré son attitude plus révérencieuse envers elle, il restait rustre, sans que Violaine lui en tienne rigueur. Elle avait suffisamment côtoyé de mercenaires pour savoir que ces hommes et ces femmes, rompus à risquer leurs vies contre des monnaies sonnantes et trébuchantes, ne s'embarrassaient guère des circonvolutions polies dans lesquelles aimaient s'enrouler les gens de plus haute extraction.

— À Valfleuri, s'immisça Vivien dans la conversation, les monstres sont aussi présents qu'ailleurs, mais, grâce aux mages de la cour, ils se cantonnent plutôt aux terres sauvages.

Il avança son mulet pour arriver à sa hauteur.

— Il est rare qu'ils s'aventurent près des zones habitées. Et quand bien même l'un d'eux s'aviserait d'approcher... N'ayez crainte, gente dame ! Nous disposons d'une bonne escorte !

Il désigna d'un clin d'œil Anicet, imperturbable.

Violaine retrouva ses vieux réflexes. Ils l'avaient sauvée d'un bien mauvais pas, certes, mais elle restait la même jeune femme têtue, fermement décidée à se battre pour sa propre survie.

— Si une arme pendait à mon flanc, je serais aussi capable qu'Anicet de me défendre contre un monstre !

Son ton acerbe surprit le ménestrel.

— Vous savez donc vous battre ?

Violaine retint un soupir agacé. Ainsi donc, ici, les femmes étaient considérées comme devant rester à l'abri de leur maisonnée, à s'occuper des corvées d'intérieur et à mettre au monde des bébés braillards ! À Vielacier, au moins, les autorisait-on, avant qu'elles ne soient mariées, à s'engager si elles le souhaitaient.

— Vielacier, mon pays, expliqua-t-elle en s'efforçant de mesurer son irritation, se trouve dans une situation politique instable depuis de nombreuses années. Tous les habitants, hommes et femmes, même les plus pauvres, ont reçu un minimum d'éducation martiale.

Elle fit une pause, le temps qu'il assimile cette information, avant de poursuivre :

— Mon père est militaire de haut rang, mes frères...

Elle ravala sa salive, la gorge soudain nouée. Elle battit des paupières pour en chasser les larmes naissantes et reprit, la voix moins assurée :

— Mes frères aînés des soldats. Je me suis moi-même engagée comme fantassine et ai participé à ma première bataille à l'âge de seize ans.

— On laisse donc les femmes se battre, par chez vous ?

Vivien paraissait horrifié par une telle éventualité. Elle le considéra d'un air froid, toute sympathie disparue pour le ménestrel en dépit de ses pitreries :

— Vous préféreriez qu'elles soient violées et tuées par l'ennemi sans pouvoir bouger le petit doigt ?

Les traits de Vivien se décomposèrent. Mais Anicet, dont Violaine ne voyait que la chevelure blonde agitée par la brise, laissa éclater un rire moqueur qui gagna les lèvres de la cavalière, à sa grande surprise.

La route se poursuivit ainsi quelque temps, le ménestrel s'attirant malgré lui des remarques caustiques de la part de Violaine, soulignées par le rire du mercenaire. Peu à peu, Vivien reprit contenance et se mit à conter

des récits de Valfleuri, de Silurbem – son pays d’origine – ou d’ailleurs. Violaine l’écoula d’abord d’une oreille distraite. La fatigue engourdissait son esprit. Le paysage étourdissait ses sens éprouvés. Elle se força à lui prêter attention quand elle réalisa que toutes ces histoires, malgré la volonté de divertir du ménestrel, lui permettaient de découvrir cette nouvelle contrée, désormais sienne. Elle se mit même à le questionner avec curiosité.

Ravi d’être redevenu le centre de l’attention, le conteur ne se fit pas prier. Quand ils parvinrent à l’auberge qui les accueillerait pour la nuit, Violaine se sentait mieux. La compagnie des deux hommes, la contrée ravissante, l’inconnu qui levait son voile l’avaient réconfortée.

Juste un peu. Car le lendemain, l’odeur prégnante des roses, à mesure qu’ils approchaient de Rosehaÿ, lui rappela le parfum préféré de sa mère. Sa mère, la seule au monde, avec sa tante, qui ait su quels dons possédait Violaine. Qui, malgré ses tentatives de la ramener vers l’étroite place attribuée à son sexe, savait trouver les gestes pour la consoler, quand elle se trouvait écartée des discussions entre son père et ses aînés. Sa mère... qu’elle ne reverrait jamais.

*

Rosehaÿ méritait autant son nom que le royaume. Le parfum capiteux des roses saturait désormais l’air, car des rangées et des rangées de ces fleurs épineuses bordaient les murs de la cité et ornaient bien des fenêtres. Les rues grouillaient d’autant de vie que celles de Charbourg. Les forges y étaient toutefois bien moins nombreuses, et le ciel, épargné par les fumées, dévoilait un bleu vif étoilé de nuages effilochés, d’un blanc jauni.

Vivien voulut prendre le temps d’offrir à Violaine une tenue adaptée à son introduction auprès de la reine. Cette attention tira des grognements désapprobateurs d’Anicet, contrarié par ce contretemps, et des protestations gênées de Violaine, qui voyait sa dette envers les deux hommes se creuser.

Elle n'avait pas l'habitude d'être redevable à qui que ce soit. Les arguments du ménestrel finirent pourtant par la pousser à la reddition.

Elle avait besoin de cette place, besoin d'un endroit sûr pour se remettre de ses blessures à la fois physiques et émotionnelles. Elle laissa donc une couturière prendre ses mesures, ajuster pour elle une robe dont le velours couleur lavande lui rappela douloureusement le banquet où elle avait provoqué Paxt, ignorant encore quel funeste destin il lui réservait.

Machinalement, elle chercha son tarot dans sa poche et fut déçue de la trouver vide, avant de se souvenir que son jeu était resté, avec ses anciens vêtements, dans le bâtiment où elle avait été détenue. À moins que ses ravisseurs ne s'en soient débarrassés. Le jeu de cartes était perdu, comme le reste, d'ailleurs...

Inconscient de cette perte qui blessait la poitrine de Violaine, Vivien la contempla d'un air appréciateur.

— Parfait ! La lavande sied aussi bien à votre teint qu'à votre nom, Dame Violaine.

Il ajusta un ruban de la même teinte dans ses cheveux, qu'elle avait coiffés elle-même, refusant l'aide d'une assistante de la couturière.

— Les dames de la cour gardent leurs cheveux lâchés et les ornent de bijoux ou de rubans, mais puisque vous êtes étrangère... Je suppose que c'est ainsi qu'on se coiffe, à Vielacier ?

Elle eut un instant d'hésitation. Cette conversation autour de sa coiffure lui paraissait surréaliste, au vu de sa situation.

— D'habitude, une simple natte, pour les entraînements. Mais lors des banquets et en cas de rencontre officielle, oui, c'est ainsi.

Vivien grimaça un peu en avisant les tresses rassemblées.

Violaine n'attachait que peu d'importance aux détails de sa tenue. Elle s'efforçait de conserver son âme en un seul morceau. Depuis sa fuite,

elle avait la sensation de se trouver au bord d'un précipice, prête à se désagréger dans le vide à la première bourrasque.

Ils rejoignirent Anicet, qui avait patienté dans la rue, et firent route vers le château. Les encorbellements des maisons s'ornaient de plantes grimpantes et de corolles épanouies, dont les fragrances mâtinaient de délicatesse le fumet de la ville. L'enceinte du palais, toute de pierre brute, tranchait avec cette abondance végétale. Ils en franchirent la porte et débouchèrent dans une vaste cour. Violaine détailla le palais, ses fenêtres aux vitraux colorés dévoilant des scènes bucoliques, ses colonnades ornées de lierre, ses murs gravés de fleurs de grès. Rosehaÿ était une capitale opulente, la seule apparence de son château l'étalait.

Anicet refusa d'y entrer et pressa Vivien d'agir au plus vite, mais le ménestrel protesta. Il rappela, à juste titre, que la reine ne recevrait Violaine que lorsqu'elle l'aurait décidé. Il n'avait aucune maîtrise sur le temps que cela prendrait. Le mercenaire les laissa donc, non sans pousser un soupir agacé. Cependant, il accueillit avec un sourire sincère la gratitude de Violaine.

— Je prendrai garde à la croisée des chemins, promit-il.

Il la salua et, après un dernier geste d'adieu, se rendit vers l'auberge où il passerait la nuit avec Vivien, avant de reprendre leur route interrompue.

Le ménestrel ne voulait pas quitter Violaine avant d'être certain que Rosalia l'accepte à son service.

— Nous ne vous avons pas tirée d'un mauvais pas pour vous jeter dans un autre ! argumenta-t-il.

Il l'accompagna donc à l'intérieur du château, dont les couloirs lui étaient d'autant plus familiers qu'il les avait quittés quatre jours plus tôt, tel qu'il le raconta à Violaine en déroulant moult histoires au sujet du bâtiment,

de la cour et de la reine. La jeune femme accueillit comme un répit son introduction auprès du chargé de doléances. Vivien la présenta comme une apatride désireuse de mettre ses talents de clairvoyance au service de la reine. Tandis que la requête d'une audience partait, il reprit son gai bavardage. De plus en plus nerveuse, Violaine ignorait si elle devait lui être reconnaissante pour cette diversion ou, au contraire, lui reprocher de nourrir son agitation avec ses histoires. Un héraut arriva pour la mener dans la grande salle où la recevrait Rosalia. Vivien cessa enfin sa logorrhée et lui souffla, un sourire plein d'assurance aux lèvres :

— Tout va bien se passer, gentie dame ! N'ayez crainte !

Elle suivit le héraut et s'arrêta au seuil de la grande porte, le temps qu'il l'annonce :

— Dame Violaine Coustiller de Charbourg !

La voix portait sous la haute voûte de la salle, et Violaine eut la sensation que son cœur lui remontait dans la gorge. Elle n'était pas si intimidée, d'habitude, mais elle se trouvait en un royaume complètement inconnu, coupée de ses racines, privée de l'amour des siens.

Elle avança néanmoins d'un pas souple. La porte, percée sur le côté de la salle, était réservée aux visiteurs journaliers. Une autre, fermée et à double battant, formait l'entrée principale. Violaine s'engagea dans la vaste allée centrale, sur sa gauche. Au bout, sur une estrade, encadrée de deux hommes en armure, l'épée au côté, siégeait la reine. Une femme revêtue d'une robe à larges manches, simple, et à la coiffure austère, l'accompagnait en retrait.

Rosalia ne paraissait guère plus âgée que Violaine. Sa robe, en velours dévoré couleur pêche, était soulignée d'une ceinture d'un rose profond. Sur sa tête reposait une couronne formée de roses en or, dont le cœur était composé d'un rubis.

Violaine s’avança jusqu’à la distance qu’elle jugea la plus convenable : assez près pour être entendue sans avoir à hausser le ton et assez loin pour respecter le rang de son interlocutrice. Elle s’inclina en une légère révérence, puis, quand elle se fut redressée, rassembla sagement ses mains et attendit que la souveraine parle la première.

— J’ai ouï dire que vous veniez d’une lointaine contrée ?

Violaine acquiesça.

— Plus exactement, d’un pays qui ne figure pas sur vos cartes.

Rosalia hocha la tête, comme si elle recevait quotidiennement de telles égarées.

— J’ai eu un résumé de vos... mésaventures.

Violaine serra les lèvres pour éviter de répondre amèrement. Qualifier avec autant de légèreté ce qu’elle vivait ranimait sa colère. Elle n’était pas simplement une apatride. Arrachée à sa vie, aux siens qui ne connaîtraient jamais son sort, elle se voyait contrainte de tout réapprendre des coutumes et dangers de ces nouveaux royaumes d’une apparente familiarité.

— Si je vous offrais un refuge ici, à Rosehaÿ, quelles compétences pourriez-vous mettre à mon service ?

La question ne surprit pas Violaine. Elle s’y attendait. La reine n’allait pas engager la première venue. Elle connaissait déjà, certainement, les détails livrés par Vivien lors de la requête d’audience, mais elle cherchait à tester Violaine, à étudier sa façon de réagir.

— J’ai été entraînée au combat dès l’âge de onze ans et ai participé à ma première bataille à seize, dans les rangs des fantassins. Je suis particulièrement douée dans le maniement de l’épée.

La souveraine pianotait des doigts sur l’accoudoir de son trône, son autre main retenant son menton. Les capacités guerrières ne l’intéressaient

pas, elle disposait déjà de sa propre armée. Violaine en était consciente, mais elle ménageait son effet. Elle acheva donc :

— Je suis également dotée d'un don de clairvoyance.

Rosalia redressa la tête. Violaine poursuivit :

— J'ai parfois des visions concernant le destin d'une personne, d'une cité, voire d'un pays. Si je dispose d'un jeu de tarot, je peux affûter ces visions ou même les provoquer.

La reine eut un geste autoritaire de la main. Violaine se tut, bien qu'il lui restât à expliquer plus avant les frontières de son Don – jamais d'alcool, pas de vision de son propre destin ou de celui de sa famille.

Rosalia se pencha et murmura quelque chose à la femme qui se tenait en retrait. Cette dernière lui chuchota sa réponse, laquelle parut satisfaire la reine. Elle s'adressa de nouveau à Violaine, et sa voix résonna sous la voûte de pierre du plafond, tandis qu'elle posait une dernière question :

— Il m'a été assuré que vous n'étiez pas une sorcière. Le confirmez-vous ?

Violaine hocha la tête sans hésiter. Elle ne s'était jamais considérée comme telle. Cependant, la récurrence de la question et la défiance systématique qui l'accompagnait l'inquiétèrent.

Sa réponse parut satisfaire son interlocutrice.

— Votre don de clairvoyance sera plus qu'apprécié à Rosehäy. Vos origines, bien qu'étrangères, vous permettent l'accès à ma cour. Je vous engage officiellement comme dame de compagnie. Officieusement, vous me ferez bénéficier de vos oracles. Est-ce bien clair ?

Violaine s'inclina en une seconde révérence.

— Je vous remercie, Votre Majesté, pour cette offre plus que généreuse. Je m'en sens très honorée.

Bien qu'elle utilisât le vocabulaire appris spécialement pour pareilles circonstances, la jeune femme éprouvait un réel soulagement. Malgré l'inconfort d'utiliser son Don aussi ouvertement, l'autre versant en resterait secret, et surtout, elle pourrait profiter de cette place pour appréhender tout ce dont elle avait besoin de connaître dans ce nouveau pays.

Elle suivit une nouvelle fois le héraut, qui la raccompagna à son point de départ. Il l'informa qu'une personne viendrait la chercher pour lui présenter ses futures fonctions et lui désigner ses quartiers. Alors qu'il s'éloignait, elle avisa Vivien qui l'attendait.

— Tout s'est bien passé, Dame Violaine ? s'enquit-il aimablement.

Elle acquiesça.

— Je serai sa dame de compagnie. Et son oracle.

Un large sourire fendit le visage du ménestrel.

— J'étais certain que la reine accepterait de vous prendre à son service !

Une femme s'approcha d'eux. Elle s'adressa à Violaine :

— On m'a chargée de vous guider. Si vous voulez bien me suivre, ma Dame...

Il était temps pour Vivien de prendre congé. Il s'inclina et, un sourire chaleureux étirant toujours ses lèvres, il lui souhaita de trouver la paix à Rosehaÿ. Violaine répondit avec gratitude :

— Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi, vous et Anicet. Je vous souhaite bonne route !

Il s'inclina une nouvelle fois et s'éloigna. Elle le regarda partir. En dépit de son attitude quant aux femmes combattantes et de ses bavardages parfois agaçants, le ménestrel allait lui manquer.

Sa guide s'impatenait, aussi se détourna-t-elle de la silhouette de Vivien pour lui emboîter le pas. Violaine se retrouvait à nouveau seule, sans

visage familier auquel se raccrocher. Tout en gravissant les marches qui la menaient vers sa chambre, sa volonté d'acier reprit le dessus. Elle releva le menton, soulevant sa robe pour ne pas trébucher, le regard déterminé malgré les ombres qui le hantaient.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Ainsi Violaine entra au service de la reine Rosalia de Fleurÿ, en la cité parfumée de Rosehaÿ, capitale du royaume de Valfleuri. Outre une petite chambre, on lui attribua des vêtements qui seyaient mieux à sa fonction. On la mit en contact avec un scribe pour qu'il dessine un tarot dont les symboles seraient les plus fidèles à ceux qui figuraient sur son ancien jeu.

Malgré l'accueil de la reine et de ses suivantes, Violaine n'était pas dupe. Chacun de ses gestes et chacune de ses paroles seraient scrutés au cours des premiers jours de son installation. Les gens de la cour, peu ouverts à une nouvelle venue aux origines aussi troubles, lui mèneraient la vie dure. Elle n'avait pas peur. Elle avait confiance en sa langue, aussi affûtée que sa lame perdue, pour leur montrer de quel acier elle était forgée.

Le plus difficile serait de prendre ses marques. De se rebâtir une vie. L'odeur insistante des roses, ce parfum autrefois si léger et si doux, lui rappelait sans cesse l'absence de sa famille, l'abîme béant qui la séparait de son pays. Chaque jour, elle devait contenir sa souffrance, suivre la reine comme son ombre. Chaque nuit, elle retenait ses pleurs, de peur qu'une oreille indiscrete ne s'en saisisse. Elle ne pouvait pas même trouver de réconfort dans l'exercice physique. La reine avait rapidement ordonné qu'en raison de son statut, elle n'userait d'aucune arme. Violaine ne s'était jamais séparée d'une lame depuis qu'elle savait les manier. Dès qu'elle le put, elle passa commande d'un poignard qu'elle cacha sous sa jupe, en l'attachant à sa jambe.

Les mages de la cour, en particulier Églantine, qui était présente lors de l'audience, se montrèrent intéressés, la pressant de questions quant à son

Don. Violaine se ferma et repoussa ces curieux de quelques phrases acérées. Seule Églantine comprit cette attitude.

— Allons, chers confrères, laissons-la en paix. Elle nous expliquera plus tard.

Elle tira Florentin, duquel elle paraissait proche, par la manche. En revanche, Narcisse n'était pas du même avis :

— Si nous devons travailler ensemble, il nous faut expliciter les choses d'emblée !

— Narcisse !

Le ton était péremptoire. Malgré ses traits délicats, sous ses cheveux coupés courts, Églantine dominait clairement le trio de mages. Violaine n'avait pas encore rencontré le quatrième, qui se trouvait au cœur des terres de Valfleuri, où la présence de dragons avait été détectée.

— Violaine n'est pas venue ici dans de plaisantes circonstances, laissons-lui du temps pour se remettre.

Narcisse capitula et quitta la pièce avec Florentin, non sans grommeler dans sa barbe. Avant de la laisser seule, Églantine tendit une main compatissante, mais Violaine fit un pas en arrière. La mageresse se contenta donc d'un sourire triste :

— Je suis désolée. J'espère que, malgré votre situation, vous saurez trouver ici une vie plaisante.

Elle tourna les talons et, avant de franchir le seuil, proposa :

— Si vous avez le moindre besoin, la moindre question, n'hésitez pas. Vous serez toujours la bienvenue en mon étude.

Malgré ce geste amical, Violaine mit beaucoup de temps avant d'accepter de parler aux mages. Elle en mit davantage encore à s'adresser à qui que ce soit d'autre si elle n'y était pas obligée. Tous l'estimèrent encore traumatisée par le déracinement – le médecin venu changer ses bandages et

terminer les soins jusqu'à cicatrisation complète n'avait sans doute pas manqué d'être cuisiné par les compagnes de la reine.

Aucun ne pouvait être plus loin de la vérité.

Déracinée, Violaine l'était, l'âme percée d'une telle douleur qu'elle avait l'impression qu'on lui avait ôté le cœur. Au fil des jours, pourtant, cette souffrance s'estompait, comme un bruit de fond pénible, mais supportable. Toujours profondément enfouie et plus vivace que jamais, subsistait cette part d'elle-même qui refusait d'abandonner. Aussi ne se laissa-t-elle pas submerger par sa souffrance ou ses souvenirs. Malgré sa solitude, malgré cette contrée étrangère, dont le charme des fleurs dissimulait des monstres qui fondaient parfois sur des zones habitées, tels de violents orages semant mort et dévastation sur leur passage.

Portée par cet impérieux élan vital, Violaine aurait sans doute noué des liens rapides avec celles et ceux qui lui paraissaient les plus dignes de confiance, Églantine la première. Hélas, elle ne le pouvait pas. Tous ceux qui croyaient qu'elle s'isolait dans son chagrin ignoraient qu'en vérité, elle ne portait pas seulement le deuil d'une vie passée. Elle portait le leur.

*

La première nuit, Violaine mit du temps à s'endormir dans sa nouvelle chambre. Elle réalisait encore à peine qu'elle ait pu fuir l'enfer infligé par ses ravisseurs. Qu'elle ne reverrait jamais les siens. Quand le sommeil la cueillit enfin, elle plongea aussitôt dans une vision qui lui dévoila, de façon aussi terrible qu'impérieuse, l'avenir de Rosehaÿ.

C'était un panorama de fleurs, d'édifices et d'habitants aux tenues vives. Un panorama chatoyant, bientôt dévoré par les flammes et les cris. Sang et cendres tapissèrent bientôt les rues dans lesquelles Violaine se voyait déambuler et enjamber des corps mutilés. Elle assistait au carnage :

des hommes au visage flou, au bouclier où étincelait une tache d'un rouge vif, passant les citoyens de Rosehaÿ au fil de l'épée.

Elle s'éveilla couverte de sueur, le souffle haché avec, dans les narines, l'âcre senteur du bois et de la chair calcinés. Son premier réflexe fut de se précipiter à sa table et d'y chercher son tarot, mais ses nouvelles cartes n'étaient pas encore arrivées. Elle s'assit, les doigts tremblants sur le bois de la petite table. Elle se força à repasser mentalement chaque image de sa vision, puisa dans son Don pour l'affiner.

Mais déjà, elle savait.

Rosehaÿ était condamnée. C'était inéluctable.

Violaine avait appris, sous le patronage de sa mère, comment différencier les événements qui seraient évitables de ceux, immuables, scellés par la destinée. Jusqu'alors, elle estimait un tel apprentissage inutile, puisqu'elle n'avait pas le droit d'user de son Don. Et voilà qu'ici, où elle le pouvait, son premier oracle relevait d'une catastrophe face à laquelle elle était impuissante.

Elle serra les poings si fort que ses ongles égratignèrent ses paumes. Elle ne pouvait rien révéler à Rosalia. Comment réagirait la reine face à une étrangère, lui annonçant que sa capitale tomberait dans un futur indéterminé, aux mains d'un ennemi dont elle ignorait tout ? Sa vision n'offrait aucun indicateur pour s'en prémunir. Une défense impossible à mettre en place, puisque, quoi qu'elle fasse, la reine ne pourrait sauver Rosehaÿ du massacre...

Violaine secoua la tête, désespérée. Non, elle ne pouvait décidément pas partager cette vision à Rosalia. La souveraine ne comprendrait pas et, lorsqu'elle constaterait son impuissance, Violaine subirait son courroux. Elle s'y refusait. Elle avait déjà trop souffert. Elle voulait survivre.

Alors, malgré les gestes d'amitié de certains, malgré les mains tendues, malgré les sourires sincères, Violaine ne pouvait s'ouvrir à personne. Elle n'avait jamais pu s'attacher complètement à Thibald, qui portait dans ses pas l'ombre de la mort. Elle estimait d'autant plus inconcevable de se lier à un peuple destiné à la laisser, après avoir déjà tout perdu...

*

Le quotidien de Violaine s'alignait sur celui de la reine. Avec les autres dames de compagnie, elle l'entourait de sa présence lorsque Rosalia n'était pas occupée à gouverner Valfleuri. La souveraine s'appuyait beaucoup sur ses conseillers et ses vassaux pour administrer son royaume. La mort prématurée de son époux l'avait laissée perdue, alors qu'elle n'avait pas été éduquée dans le but de le remplacer. Les heures où elle pouvait, enfin, se détendre en brochant aux côtés de ses suivantes étaient les seules où Violaine accédait à son véritable visage.

— Est-il vrai que chez vous, toutes les femmes portent aussi l'épée ? s'enquit un jour Rosalia, sans relever les yeux de son ouvrage.

Cela faisait plusieurs semaines que Violaine était entrée à son service. Depuis la réception de son nouveau jeu de tarot, elle avait pu la guider à plusieurs occasions, pour résoudre des problèmes mineurs – des querelles entre citoyens, des variations du climat pouvant impacter des cultures, des menaces posées par un monstre –, et cela satisfaisait la reine. L'aide qu'elle apportait, aussi menue soit-elle, reconfortait Violaine, tandis que la conscience du destin funeste de Rosehaÿ pesait sur son âme.

Ses blessures avaient à présent complètement guéri, mais elle conservait les cicatrices des sévices endurés sous la forme de marques irrégulières tout le long du dos, du ventre et des cuisses. Quant aux blessures émotionnelles... Violaine avait appris à ne plus se tenir en

permanence sur le qui-vive, à ne plus sursauter lorsqu'un couteau choquait, par mégarde, un peu trop vivement contre un plat. Ses nuits restaient régulièrement hantées par ses ravisseurs, cependant, les cauchemars s'espaçaient de plus en plus, et elle ne craignait plus les mouvements brusques. Néanmoins, il ne se passait pas un jour sans qu'elle songe à sa famille. Un garçonnet lui rappelait Paulin. L'odeur des roses la faisait inmanquablement penser à sa mère, et le claquement des bottes sur le sol à son père qui rentrait le soir.

La question de Rosalia, qui venait de se confier sur son anxiété quant à ses responsabilités, remua la plaie encore ouverte, et Violaine pinça les lèvres pour dissimuler sa douleur.

— C'est vrai, Votre Majesté. Celles qui le souhaitent peuvent même s'engager dans l'armée, à condition d'être célibataires.

Rosalia leva les yeux vers elle et scruta ses traits :

— C'était votre cas, j'imagine ?

Violaine croisa son regard. Elle hocha la tête. L'absence d'entraînement au combat ne lui causait pas seulement de l'ennui. Cela l'empêchait de distraire son esprit par de l'activité physique. Le poids de sa lame, attachée sous ses jupes, la réconforta. Au moins pouvait-elle conserver ses réflexes affûtés, dans le secret de sa chambre, grâce à ce poignard.

— Une femme ne devrait jamais recourir à l'épée. Ses armes sont sa beauté et son esprit, déclara Rosalia.

Violaine aurait dû réfléchir avant de répondre. Mais sa langue avait toujours été aussi vive que sa lame à quitter le fourreau de la bienséance.

— Votre Majesté, les hommes s'arrogent l'épée parce qu'ils veulent s'arroger tous pouvoirs. Et quand ils la manient contre une femme, la beauté et l'esprit sont vains, seule une autre lame peut les vaincre.

Les autres dames de compagnie arborèrent une expression scandalisée. Rosalia, elle, sourit lentement.

— J’apprécie votre franchise, Violaine. Mais ici, nous ne sommes pas à Vielacier.

Le murmure d’assentiment des autres femmes souligna ces mots.

— Et j’avoue que je ne me sens pas la force d’âme de plonger une lame dans d’autres chairs. Laissons donc ce travail de boucher à nos hommes !

Elle reprit son aiguille et se pencha de nouveau sur son ouvrage.

Violaine en fut incapable. Le souvenir des batailles auxquelles elle avait participé lui revint brutalement, dans toute sa crudité.

— J’ai moi-même passé nombre d’hommes par le fer, insista-t-elle. Je l’ai fait pour défendre les miens. C’est là une noble cause !

Rosalia interrompit son point, sur le tissu. Elle releva les yeux vers sa suivante, le visage grave :

— Et vous avez raison. Mais, encore une fois, à Valfleuri, les choses sont différentes.

Violaine savait qu’ici, il n’était pas permis aux femmes de croiser le fer. La reine avait été très claire à ce sujet, dès les premiers jours.

— Je comprends, cependant, que vous ressentiez le besoin de posséder une arme, reprit Rosalia. Mais je vous assure qu’entre les murailles de ce château, vous n’en avez point besoin.

Le regard de Rosalia glissa sur la jupe de Violaine, dont les joues s’empourprèrent. Celle-ci voulut s’expliquer, mais la reine l’interrompit :

— Vous pouvez la garder. Tout ce que je vous demande, c’est de la conserver ainsi cachée aux regards.

Un murmure se répandit parmi les autres dames de compagnie, que Rosalia ignore. Violaine exprima sa reconnaissance d’un signe de tête.

Malgré ses difficultés à appréhender son rôle de souveraine, Rosalia comprenait qu'il lui était difficile de maintenir ainsi sous cloche l'élan combatif de l'ancienne fantassine. En l'autorisant à conserver son poignard, elle lui manifestait tant sa confiance que du respect. Violaine songea qu'entourée des bonnes personnes, Rosalia pourrait s'épanouir dans sa charge. Hélas, le poids de sa propre éducation venait entraver une telle évolution. Violaine secoua la tête, regrettant de ne pouvoir apporter davantage que ses mots et sa loyauté à la reine qui l'avait accueillie en son royaume.

La question du port de l'épée la préoccupait, aussi demanda-t-elle :

— Pourquoi, Votre Majesté, évoquer ainsi les armes, alors que Valfleuri jouit de la paix ?

À sa connaissance, et en dépit de sa vision, le royaume n'était engagé dans aucun conflit ouvert.

Rosalia poussa un soupir et reprit sa broderie d'un air absent, piquant le tissu de son aiguille avec des gestes gracieux.

— J'ai reçu ce jour les derniers rapports de mes espions en poste à Hakroma. Tout du moins, ceux qui sont encore en vie...

Violaine haussa un sourcil. Elle peinait encore à démêler l'écheveau politique de ce monde, en dépit des renseignements qu'elle avait glanés dans l'espoir d'éclaircir sa sombre vision.

Ce qu'elle savait d'Hakroma, c'était qu'il bordait la frontière sud de Valfleuri. Depuis la mort de son dernier régnant en date, le pays avait sombré dans la violence de ses ambitieux descendants qui se déchiraient le trône vacant. Les seigneurs frontaliers surveillaient la situation, craignant que le chaos ne déborde chez eux, mais curieux aussi de connaître qui l'emporterait, afin que Valfleuri puisse élaborer de potentielles alliances avec le vainqueur.

Violaine ne pensait pas que la menace qui pesait sur Rosehaÿ viendrait de là. Cependant, elle n'en avait aucune certitude.

— Les guerres intestines vont bon train là-bas, comme toujours depuis ces dernières années. Il semblerait qu'une faction commence à se détacher des autres, appuyée par des militaires étrangers, mais aucun de mes agents n'a pu en savoir plus.

Des étrangers ? Le terme alarma Violaine, qui se morigéna aussitôt. Paxt et Kyre n'avaient pas pu survivre à l'araignée. Désarmés, à peine équipés d'une lampe étrange, de leur balle magique et de drogue, elle leur avait jeté le monstre au visage.

— Des rumeurs rapportent que des femmes se battent aussi, quoique cela me surprend, poursuivit la reine. Cela m'a fait penser à ce que vous m'aviez dit au sujet de votre passé.

Son aiguille quitta l'ouvrage, et son regard se perdit vers la croisée.

— Tout de même, il me serait plus facile de régner si un homme se chargeait d'administrer le royaume.

— Vous en êtes tout à fait capable, Votre Majesté ! objecta Violaine, en dépit du regard courroucé que lui lança une jeune noble.

Rosalia se tourna vers elle, un sourire triste accroché au visage.

— Non, Violaine. Je sais que je ne le suis pas. Mais il est vrai qu'il est quelque peu... grisant de n'être plus obligée de me maintenir dans l'ombre d'un autre, quand bien même cette ombre offrait le confort de la discrétion.

Rosalia évoquait souvent son désir d'explorer plus avant les îles sur lesquelles régnait son défunt mari avant de l'épouser. Elle ne s'y était jamais rendue, des émissaires ayant arrangé leur union. Depuis qu'elle était seule sur le trône, elle espérait réaliser ce souhait, mais se trouvait trop accaparée par l'administration de son royaume et empêchée par ses

conseillers, qui jugeaient un tel voyage inutile. Ses vassaux insulaires géraient fort bien leurs terres.

Les deux femmes échangèrent un regard, chacune comprenant ce qui pesait sur les épaules et le cœur de l'autre.

— Je suis heureuse, dit Rosalia, de vous avoir prise à mon service. Une langue honnête, un esprit tranché, voilà qui manquait à ma compagnie.

Ce n'était pas là une marque d'amitié, Violaine le savait – aucune souveraine ne s'abaisserait à présenter ouvertement un lien intime avec qui que ce soit en dehors de son rang –, mais une marque de reconnaissance et de confiance. Laquelle attestait qu'elle était désormais pleinement acceptée à Rosehäy.

Chapitre 11

Violaine avait conscience qu'elle ne pourrait fuir indéfiniment les mages. Églantine avait tenu parole : ni elle ni ses confrères n'avaient plus cherché à l'approcher. Mais elle lui offrait régulièrement des signes amicaux, pour lui rappeler que son invitation tenait toujours.

Ainsi donc, la jeune femme se rendit un matin à l'étude de la mageresse, décidée à répondre enfin à leurs questions. Elle s'arrêta sur le seuil. Églantine était accompagnée de Florentin et d'un homme qu'elle ne connaissait pas. Tous trois consultaient une carte du royaume.

— Bienvenue, Violaine ! Entrez donc, fit la mageresse, en lui adressant un chaleureux geste de la main.

Elle avisa son regard posé sur l'inconnu aux cheveux roux et répondit à sa question muette.

— Il s'agit d'Ambroise.

Le quatrième mage au service de Rosalia. Il paraissait fatigué, mais il étira tout de même un sourire pour l'accueillir :

— Églantine m'a parlé de vous, Violaine. Ravi de vous rencontrer.

Narcisse était absent, ce qui la soulagea. Le mage ne cachait pas son hostilité à son égard depuis qu'elle avait refusé de répondre à leurs requêtes. À présent que sa situation s'était stabilisée, elle désirait connaître davantage les prodiges dont ils étaient capables. Des réponses qu'on lui apporterait en échange des siennes.

Florentin roula la carte et l'ôta de la table, tandis qu'Églantine y disposait des gobelets et un cruchon de vin. Ambroise s'assit, non sans étouffer un grognement de douleur.

Quand tous eurent pris place, Églantine proposa un verre à Violaine, qui le refusa :

— Jamais d'alcool. Ça me donne des visions beaucoup trop réalistes.

Églantine hocha la tête, compréhensive. Elle se releva et fouilla sur une étagère qui supportait plusieurs flacons fermés, avant d'en tirer une bouteille.

— Du jus de pomme, ça ira ?

Violaine opina du menton. Tandis qu'on la servait, Florentin s'enquit :

— Et si vous nous expliquiez un peu comment fonctionne votre don de clairvoyance ?

Il s'était assis à côté d'elle et la scrutait de son regard clair, couleur vert d'eau.

— Quand vous avez alerté Rosalia de la présence d'un basilic, près d'un village. Comment l'avez-vous su ?

Elle but une gorgée de sa boisson avant de répondre. Le jus était frais, légèrement sucré. Elle exposa ensuite, rapidement, qu'elle discernait parfois des pans de l'avenir durant son sommeil. Qu'elle pouvait également susciter de fortes intuitions, notamment en s'aidant d'un jeu de tarot.

Les trois mages l'écoutèrent sans l'interrompre. Elle laissa un instant son regard explorer la pièce, emplie de livres, de flacons et de cartes. Elle aussi avait des questions à poser :

— J'ai cru comprendre que vous pouviez, vous aussi, discerner l'avenir grâce à votre magie ?

Églantine, qui sirotait son vin, reposa sa coupe.

— Certains mages le peuvent, oui, mais de façon trop parcellaire pour que cela soit véritablement utile dans leurs tâches.

— Nous repérons les monstres autrement, précisa Ambroise, en pointant du doigt les cartes rangées sur une étagère, grâce à notre magie. Mais elle révèle uniquement leur emplacement actuel, non leurs futurs déplacements.

Violaine hocha la tête. Elle comprit mieux l'intérêt marqué des mages pour elle, à son arrivée. Son Don représentait pour eux un atout de taille dans leur lourde tâche. Sans la présence de Narcisse et de ses sarcasmes, elle devait admettre qu'ils se montraient agréables. Églantine se souciait de son bien-être, Florentin demeurait discret, quant à Ambroise, il l'avait accueillie avec chaleur, bien qu'il ne l'eût jamais rencontrée et qu'il rentrait tout juste de sa périlleuse mission.

Cependant, les tortures endurées étaient encore trop vives dans sa mémoire pour qu'elle prenne le risque qu'ils découvrent ses réelles capacités. Elle préféra conserver une attitude distante.

— Je peux vous informer si j'ai des visions de tels mouvements, mais je ne peux pas collaborer pleinement avec vous.

Florentin ouvrit la bouche pour protester, mais Églantine lui saisit le poignet. Violaine nota que ses doigts se fermèrent avec douceur autour de l'étoile qui marquait la peau du mage. Ces deux-là étaient-ils amants ?

— C'est déjà une grande aide, dit la mageresse. Et nous n'en demanderons pas davantage, d'autant que ce n'est pas dans vos attributions.

— Narcisse pensera-t-il de même ?

Églantine s'empressa de lui signifier qu'en dépit de son caractère maussade, il s'alignerait sur cette décision. Violaine baissa les yeux sur l'étoile qui ornait le poignet de la mageresse. Aussitôt, Églantine remonta la manche de sa robe austère pour masquer le symbole.

— Elle nous est apposée quand nous entrons à l'École des Mages.

Violaine l'interrogea plus avant sur le sujet, tout à coup fébrile. Ainsi, d'autres personnes partageaient avec elle d'extraordinaires capacités !

— Dès qu'un enfant manifeste un talent inné pour la magie, il y est envoyé. Sans exception, car une capacité magique non entraînée peut causer beaucoup de dégâts, tant dans l'entourage du mage que pour lui-même.

Violaine la croyait bien volontiers, elle-même entraînée dès les premières manifestations de son Don. Certes, afin de le dissimuler, mais sans cela, les conséquences auraient pu être tout aussi dommageables.

— D'ailleurs, il semblerait que vous ayez suivi un entraînement similaire, puisque vous connaissez le fonctionnement comme les limites de votre don de clairvoyance. C'est pourquoi vous envoyer là-bas serait inutile.

Ils avaient donc envisagé cette possibilité.

— Comment identifiez-vous ces enfants ? s'enquit Violaine, se demandant si certains échappaient à cet enseignement.

— Leurs proches avertissent le seigneur local dès qu'ils s'aperçoivent de leurs dons, intervint Florentin. C'est un cadeau pour le pays, un atout pour lutter contre les monstres, et les familles reçoivent des subsides en conséquence, même lorsque le mage quitte l'École pour rejoindre son roi.

Il précisa que cela rejaillissait aussi sur la réputation et la richesse du seigneur des lieux, qui organisait dès lors le voyage de l'élève, avec tout le confort et la sécurité nécessaires.

La mention de l'École avait interpellé Violaine. Étaient-ils nombreux, ces mages qui, par leur don inné, ne faisaient plus d'elle une anomalie, comme en son pays ?

— Vous n'êtes que quatre. Où sont tous les autres ?

— Peu nombreux sont ceux qui possèdent la magie.

Violaine masqua sa déception en reprenant une gorgée de jus.

— C'est pour cela qu'il n'y a qu'une seule École pour tous les mages issus de tous les royaumes. Lorsque nous avons terminé notre formation, notre travail nous expose à bien des dangers.

Églantine se tourna vers Ambroise et lui adressa un signe de tête. Il poussa un soupir, s'adossa à son siège et releva sa tunique, dévoilant le large bandage qui ceignait son torse.

— Les dragons crachent du feu, expliqua-t-il.

Violaine pâlit. Le souvenir de l'araignée géante, comme celui des créatures aperçues dans certaines visions, laissa la peur la saisir de ses doigts glacés. Son trouble n'échappa pas à Églantine, qui se méprit sur sa cause :

— Vous êtes une combattante...

— J'étais, la coupa Violaine.

Rosalia lui refusant le terrain d'entraînement, elle ne pouvait plus se prévaloir de ce statut. Mais Églantine secoua la tête, un léger sourire aux lèvres :

— Que vous ne puissiez plus porter l'épée n'en retire pas moins vos qualités.

Cette remarque, pleine de respect, confirma son impression première de la mageresse, lorsque leurs questions se heurtaient au silence têtue de Violaine.

— En tant que combattante, vous comprendrez que nous risquions volontiers nos vies pour le bien de notre royaume.

Ambroise hocha la tête. Malgré ses blessures et son regard fatigué, il paraissait prêt à retourner affronter des dragons, armé de sa seule magie.

— Grâce à nous, les populations de monstres sont jugulées. Sans nous, ils proliféreraient et rendraient la vie impossible à la population. Tout du moins, aux sujets qui parviendraient à leur échapper...

— En parlant de cela, je dois aller vérifier qu’il n’y a pas eu de réinfestation de basilics, fit Florentin, qui se leva et quitta la pièce.

Églantine le suivit du regard, une lueur d’inquiétude dansant dans ses yeux. Elle s’aperçut que Violaine l’observait, et ses joues se colorèrent. Violaine sut alors qu’ils étaient effectivement intimes et lui adressa un sourire complice, auquel la mageresse répondit.

Violaine termina son jus de fruits en réfléchissant aux implications d’un tel rôle. Ainsi, seule la magie permettait d’éviter la pullulation des monstres, au risque que les mages y perdent la vie. Peut-être pourraient-ils éviter de telles pertes, considérant leur nombre réduit.

— Et si vous les contrôliez ?

Ambroise manqua s’étrangler avec son vin. Églantine secoua la tête :

— C’est impossible. Cela a déjà été tenté, car une telle solution serait nettement plus simple et moins dangereuse pour nous. Mais maîtriser un monstre par la magie est à double tranchant pour celui ou celle qui s’y risque. Or, comme vous l’avez remarqué, nous sommes peu nombreux. Et aucun souverain ne désire perdre une ressource aussi précieuse qu’un mage.

Violaine haussa un sourcil, ses doigts jouant avec le pied de son gobelet.

— Mais puisque cela a été tenté, c’est que cela demeure possible.

Églantine la resservit, avant de lui expliquer :

— Vous ne comprenez pas. Les monstres ont toujours été là. Ils font partie de notre faune. Autrefois, avant la fondation de l’École par Ganhart, ils ne pullulaient pas à ce point. C’est à cause de mages non entraînés qu’ils se sont mis à proliférer. Certains des nôtres ont tenté de les rendre inoffensifs, et leur nature s’est modifiée. Les responsables sont devenus des coquilles vides.

Ambroise opina, le visage grave.

— Vouloir contrôler un monstre par la magie, c'est mêler son essence à la sienne. C'est courir le risque d'être drainé par celle-ci.

— Au pire, y laisser la vie. Au mieux, la raison, acheva Églantine, d'un ton sévère. C'est pour cela que l'École est désormais un passage exigé. Lorsque Ganhart l'a créée, il a par ailleurs stipulé certaines règles, auxquelles nous ne dérogeons pas. Une forme d'expiation, suite aux conséquences désastreuses de ces premiers essais de contrôle des monstres. L'une d'entre elles implique qu'en sortant de l'École, nous devons obligatoirement nous placer au service d'un roi.

Elle leva la main. Sa manche glissa et dévoila la marque étoilée à son poignet.

— Ce symbole marque notre serment de servir un royaume, son souverain et, par extension, son peuple. Nous avons cependant le choix du pays. C'est pourquoi, bien souvent, nous optons pour notre terre d'origine.

Violaine jeta un coup d'œil par la croisée. Rosalia quitterait bientôt ses conseillers et requerrait la présence de ses dames de compagnie. Elle vida sa coupe d'un trait et se leva :

— Merci pour vos explications et votre accueil.

Ambroise inclina la tête. Églantine la raccompagna à la porte de l'étude, non sans lui avoir prêté au préalable une étude naturaliste des différentes espèces de monstres existantes. Elle lui saisit doucement la main, en un geste d'amitié :

— Vous serez toujours la bienvenue.

Violaine lui répondit par un sourire fugace et se détourna rapidement, avant que son angoisse ne devienne trop visible. Elle ignorait si la mageresse survivrait à la chute de Rosehaÿ et, malgré la sympathie qu'elle commençait à lui retourner, Violaine refusait de nouer le moindre lien.

Le dîner s'éternisait, en dépit de l'amuseur qui essayait de distraire les convives par ses facéties. Violaine s'efforçait de masquer son impatience à quitter la table pour retrouver la quiétude de sa chambre.

Rosalia rit à une quelconque plaisanterie de son voisin de table, un de ses vassaux qui cherchait, de toute évidence, à la séduire. Ils lui rendaient visite les uns après les autres, ces dernières semaines, tournant autour d'elle comme des abeilles attirées par une fleur odorante. Ce qui les intéressait n'était pas la reine elle-même, mais la couronne qui ceignait son front et ce que cet attribut impliquait.

Violaine étouffa un bâillement. Au moins, n'y aurait-il pas de bal après le repas. Elle les fuyait. En tant que dame de compagnie de la reine, elle aurait dû y assister, mais Rosalia ne les lui imposait pas. Elle avait conscience que lui interdire l'entraînement aux armes lui réclamait déjà un sacrifice. Violaine lui savait gré de son indulgence, quant à son retrait des mondanités.

— Elle ne tombera pas dans son jeu, lui glissa Églantine à l'oreille, il est beaucoup trop vieux pour elle.

Violaine esquaissa un sourire. Le vassal était veuf, avait déjà plusieurs enfants adultes, et des cheveux blancs parsemaient son crâne dégarni de mèches disparates.

— Il y met pourtant du cœur ! rétorqua Violaine.

De fait, l'homme tira un autre éclat de rire cristallin de la reine. Au moins avait-il conscience que son physique comme son âge ne jouaient guère en sa faveur.

Églantine pouffa discrètement. Malgré la réserve de Violaine, les deux femmes avaient lié un semblant d'amitié. La mageresse supervisait ses trois collègues et entretenait une liaison discrète avec Florentin. Sans que ce leur soit interdit, simplement ni l'un ni l'autre ne désirait que cette relation

interfère avec leur travail. Ambroise se montrait chaleureux avec Violaine, et elle craignit, un temps, qu'il ne lui fasse la cour. Mais il agissait de même avec Églantine, alors, elle comprit, soulagée, que c'était sa façon de manifester son respect pour ses confrères. Tous quatre, même Narcisse en dépit de son caractère peu amène, prenaient très à cœur leur tâche pourtant titanesque. Ils avaient conscience des responsabilités qui leur incombaient et, au fil des semaines, Violaine, bien qu'à l'abri des murs de Rosehaÿ, avait compris que, sans eux, le pays serait difficilement vivable. Même des forces armées peineraient à contenir la prolifération des monstres, que seule la magie freinait.

L'amuseur quitta la pièce sur une dernière pirouette, et un ménestrel fit son entrée. Violaine reconnut tout de suite Vivien, qui entonnait une chanson de geste, ses doigts pinçant avec vélocité les cordes de sa harpe.

— Tu le connais ? s'enquit Ambroise, qui n'avait pas manqué son changement d'expression.

Elle hocha la tête et but une gorgée d'eau, le temps de contenir son émotion. Elle n'avait jamais entendu Vivien chanter. Il possédait une voix harmonieuse, qui savait toucher son auditoire. Certains convives essayèrent discrètement leurs yeux, comme il contait le destin tragique d'une princesse oubliée.

— Lui et le mercenaire qui l'escortait m'ont sauvée. C'est grâce à eux que je suis ici, à Rosehaÿ.

Ambroise marqua une expression perplexe, son regard passant du ménestrel à Violaine.

— Comment cela ?

Églantine se pencha vers eux, attentive à la conversation, et Violaine raconta alors comment les deux hommes l'avaient trouvée dans la forêt, puis soignée et conduite à Rosehaÿ.

Ambroise l’observa de ses yeux clairs et graves :

— Je comprends.

Il retourna à son repas, respectueux de son espace, et Églantine pressa brièvement la main de Violaine. Gênée, cette dernière se dégagea de ce geste qui se voulait pourtant plein d’amitié.

Ses obligations ne lui permirent pas de rendre visite à Vivien avant le surlendemain. Quand elle approcha l’auberge où elle se rappelait que lui et Anicet avaient leurs habitudes, elle fut soulagée de découvrir le mulet avec, sur le dos, la harpe familière, et son propriétaire qui flattait son encolure.

Vivien sourit en l’apercevant :

— Dame Violaine ! Je suis heureux que vous ayez pu venir nous voir.

— Je n’allais pas vous laisser quitter la ville sans vous saluer !

Elle chercha le mercenaire du regard.

— Anicet va bien ?

Elle n’avait pas oublié sa vision le concernant et espérait qu’il s’en était sorti.

Vivien eut un signe de tête vers l’écurie.

— Il finit de préparer son cheval, il sera là sous peu !

Il afficha tout à coup un air contrit :

— Je suis désolé de n’avoir pas montré signe de reconnaissance, au repas que j’ai diverti, mais cela aurait été inconvenant de vous adresser un sourire.

Violaine éclata de rire. Cela correspondait bien au ménestrel de se soucier de l’étiquette.

Sa joie disparut quand il lui demanda comment elle se portait. Elle avait acquis la confiance de la reine et de ses mages. Elle ne comptait ni ami ni ennemi. Elle était seule et, si la douleur d’avoir été arrachée à sa

famille se diluait lentement, le sort qui attendait sa ville d'adoption continuait de la hanter.

Mais elle ne pouvait rien révéler à Vivien et se força à sourire, un sourire faux qui eut l'effet escompté. Il parut s'en satisfaire.

Elle se rappela sa dette envers lui. Elle fouilla dans la bourse qu'elle avait apportée et en tira une somme correspondant au prix de la chambrée et des vêtements offerts.

Le ménestrel referma les doigts de la jeune femme sur ses pièces :

— Non, Dame Violaine, je ne puis accepter ! Anicet et moi n'avons fait que notre devoir.

Violaine doutait que le mercenaire voie les choses de la même manière. Après tout, c'était son gagne-pain.

Comme s'il avait entendu sa pensée, Anicet sortit de l'écurie en tenant son cheval par la bride. Il la salua, avec moins d'emphase que son compagnon. Elle sut toutefois, à son regard quand elle lui résuma qu'elle se trouvait bien à Rosehaÿ, qu'il était aussi enthousiaste que le ménestrel d'avoir de ses nouvelles.

Elle attendit que Vivien ait le dos tourné pour tendre les pièces au mercenaire, mais à sa grande surprise, il les refusa.

— Vous m'avez sauvé la vie, en m'alertant sur cette embuscade. Si je n'avais pas su à quoi m'attendre, nul doute que les brigands auraient eu le dessus.

Il repoussa sa main tendue.

— Nous vous avons tirée d'un bien mauvais pas, et je comprends que vous vous sentiez en dette, mais considérant que vous m'avez également évité un sort funeste, nous sommes quittes.

Il se mit en selle. Avant de talonner sa monture, il lui adressa un sourire bref :

— Je suis heureux que vous ayez trouvé votre place, ici, chez nous.

Vivien, déjà sur le dos de son mulet, la salua :

— Au plaisir de vous revoir, Dame Violaine.

Elle les regarda s'éloigner dans la foule, les pièces pesant toujours dans la paume de sa main. Un court instant, elle s'en voulut de leur avoir menti. Elle secoua la tête, rangea l'argent dans sa bourse. Ses états d'âme ne les concernaient pas. Elle était saine et sauve, voilà ce qui leur importait.

*

Un soir, après avoir donné quelques indications à la reine à la suite d'une autre vision – d'un futur proche et mineur, modelable –, elle se retrouva seule dans sa chambre et réalisa que se finissait là le jour de son vingt-deuxième anniversaire. Violaine ne put retenir davantage le barrage qui bloquait ses larmes. À peine le battant refermé, elle s'effondra contre lui, glissa au sol, le corps secoué de sanglots inextinguibles. Elle ne se souciait plus du bruit, ne songea pas au garde, derrière sa porte, qui pourrait s'étonner que l'inflexible dame de compagnie de la souveraine sombre avec tant de violence dans le chagrin. L'esprit vide, Violaine n'était plus que larmes et elle pleurait, pleurait, recroquevillée sur sa douleur et sa solitude.

Car même les plus forts ne peuvent demeurer les yeux secs et l'âme loin de toute relation humaine.

Chapitre 12

Violaine entra dans la salle où Rosalia, habituellement flanquée de ses conseillers, administrait son royaume. Elle s’y trouvait seule, cette fois.

— Vous m’avez convoquée, Votre Majesté ?

La reine lui fit signe d’approcher. Étalée devant elle, sur la massive table de chêne, se trouvait une lettre. Violaine déglutit en reconnaissant le sceau du souverain de Talamh Dorcha. La cire, couleur bordeaux, n’était que le pâle reflet des gueules de ses armoiries. Le rouge vif porté par les hommes de sa vision.

— Je viens de recevoir cette proposition de mariage.

Elle désigna la lettre.

— J’aimerais votre opinion.

Violaine chercha rapidement dans sa mémoire les renseignements qu’elle avait glanés au sujet du vaste pays qui bordait toute la frontière ouest de Valfleuri, ainsi que sur son roi.

— Rowan ne s’est encore jamais marié, il me semble...

Rosalia secoua la tête. À seulement vingt-trois ans, elle avait enterré un époux avant de pouvoir lui donner une descendance. Les demandes en mariage affluaient depuis la fin de la période de deuil, mais elle n’en avait encore accepté aucune. Elle venait tout juste d’envoyer son refus à celle du souverain de Siebenflus, également veuf et père d’une petite fille, au prétexte que son royaume non frontalier n’offrirait pas une alliance suffisamment pertinente. À force de fréquenter la reine, Violaine comprit pourquoi : Rosalia avait goûté à la liberté d’être seule régnante et répugnait à se séparer d’une telle latitude, malgré son attachement aux traditions.

— Trente-sept ans et toujours célibataire. Mais il ne pouvait guère chercher à convoler en justes noces tant que son père était en vie, et il a eu fort à faire pour redresser le pays depuis.

La reine baissa les yeux vers les mots tracés à l'encre, comme s'ils pouvaient lui souffler la meilleure réponse à apporter à une telle requête.

— Quels seraient les avantages et les inconvénients d'une telle union ?

Violaine posait la question à dessein. Malgré les mois écoulés et les nombreux éléments recueillis sur sa patrie d'adoption, elle ne disposait encore que d'une vision floue de l'échiquier politique complet. Elle savait que Valfleuri appartenait aux royaumes prospères, grâce à ses terres fertiles et au bon travail de ses mages, qui parvenaient, la plupart du temps, à contenir les monstres dans les zones sauvages. Bordé par l'océan, l'Est offrait de nombreuses richesses, et les îles au-delà figuraient parmi ses alliés, le défunt roi en étant originaire.

De Talamh Dorcha, elle savait simplement qu'il s'agissait d'un pays aussi vaste qu'il était pauvre. Des terres montagneuses, décharnées, et des plaines arides, où les cultures souffraient d'années de mauvaise gestion. Les monstres y pullulaient, en l'absence de mage. Car si la plupart d'entre eux choisissaient de servir leur contrée d'origine lorsqu'ils quittaient l'École sise en territoire neutre, à Grauesland, ceux de Talamh Dorcha étaient trop heureux de fuir ce pays sans avenir.

La réponse de Rosalia lui permit de mieux appréhender la situation. L'histoire mouvementée du pays, encore fraîche, n'avait guère arrangé cette fuite des mages, seuls capables de réduire de façon durable les populations de monstres. Rowan avait hérité d'un pays à l'agonie, au bord de l'implosion, à cause du refus d'abdiquer de son père sénile. Après son couronnement, Rowan avait dû rassembler à nouveau les différentes

provinces de son royaume et étouffer avec brutalité les feux de la rébellion, allumés en raison de la gestion calamiteuse de son prédécesseur. Malgré tous ses défauts, Talamh Dorcha disposait de nombreux gisements de minerais précieux. Rowan les exploitait depuis son accès au trône – son père n’y avait jamais pensé – et était ainsi devenu l’allié de Silurbem.

Le souverain de ce riche royaume du Sud, Lilian, avait un temps courtisé Rosalia, avant qu’elle n’épouse le maître des îles. Depuis, Lilian avait pris épouse et conservait de simples liens diplomatiques avec Valfleuri, plus intéressé par son voisin du nord et ses pierres rares que par l’abondance agricole de Valfleuri, dont il disposait déjà dans son propre royaume au climat généreux.

Rosalia aurait voulu s’allier avec Hakroma, qui bordait sa frontière sud, mais le pays souffrait d’une guerre fratricide entre les descendants du dernier roi. Une faction paraissait se détacher des autres, cependant, les rapports frontaliers établissaient que cette domination restait incertaine. En l’absence de dirigeant stable, elle ne pouvait donc conclure de pacte.

— Une union avec Rowan permettrait certes d’ajouter la richesse minière à notre richesse agricole, mais...

La reine se tut et passa la main sur le courrier, comme si elle pouvait en effacer les mots. Elle n’avait pas besoin d’en dire davantage. La dame de compagnie comprit ce que son silence signifiait.

— Violaine, dites-moi, que voyez-vous, si j’accepte ? Et si je ne le fais pas ?

L’interpellée vacilla. Elle avait tenté de retarder cette question à laquelle elle ne pouvait plus se soustraire, à présent. Comment expliquer à la reine que le destin de Rosehaÿ était déjà gravé en lettres de feu et de sang ? Que, quel que soit son choix, rien n’y changerait ? Même elle, Violaine, ne pouvait interférer dans la marche inéluctable du destin. Elle

était intervenue, malgré elle, sur le fil de vie d'Anicet. Parce que deux routes s'offraient à lui, à ce croisement où l'attendait une embuscade. Le destin n'avait pas décidé s'il en réchapperait ou non. Mais concernant Rosehaÿ... la ville tomberait. C'était un fait. Qu'il ne se soit pas encore produit ne le modifiait en rien.

— Votre Majesté... je suis désolée, mais je ne peux vous aider.

Elle baissa la tête, les mains rassemblées en signe d'humilité. Pas assez vite, cependant, pour ne pas noter la crispation des lèvres de Rosalia ni la façon dont ses doigts froissèrent soudain la lettre.

— Je me demande bien, en ce cas, quelle utilité peut avoir votre don de clairvoyance, si vous ne pouvez guider qui que ce soit sur des questions d'une telle importance.

Violaine accusa discrètement le coup. Les paroles de Rosalia reflétaient un questionnement qui l'avait hantée toute sa vie, quand elle cherchait à comprendre pourquoi elle possédait un tel Don, avec l'interdiction de l'exploiter. Elles ravivaient aussi la culpabilité qu'elle ressentait vis-à-vis des épreuves qu'elle avait traversées, qu'elle n'aurait jamais subies si elle avait davantage écouté ses parentes et conservé la pratique de son Don dans le seul secret de sa chambre ou de la maisonnée de sa tante.

Rosalia la congédia, et Violaine, en se retirant, rumina son impuissance. Même dans ces contrées où la magie existait, où elle pouvait user d'un pan de ses pouvoirs, ceux-ci restaient un fardeau. Le sien seul. Elle avait toujours vécu cet isolement qui allait de pair avec ces capacités extraordinaires, mais aujourd'hui, dans ce pays où elle restait sans relations, il pesait plus lourdement encore sur ses épaules.

Ses pas la portèrent vers l'étude d'Églantine. La mageresse exerçait sa magie, un œil concentré sur un livre et l'autre sur sa table où voltigeaient

diverses figures de brume. Deux boules de lumière pure flottaient au-dessus de sa tête et apportaient un éclairage plus net à la pièce, où la lumière du jour peinait à pénétrer.

Églantine la salua d'un simple hochement de tête. Violaine attendit qu'elle termine son travail, pour ne pas la déconcentrer.

— J'imagine que tu sors de chez Rosalia ? s'enquit la mageresse, sa tâche terminée.

Elle éteignit d'un geste ses lumières et balaya de la main les silhouettes monstrueuses qui se contorsionnaient encore au-dessus de la table.

— Je n'ai pas pu lui apporter la réponse escomptée, éluda Violaine. Qu'est-ce que c'est ?

Elle désigna du menton la table désormais vierge.

Églantine poussa un soupir.

— Cela s'agite, au Nord. Ambroise a observé une pullulation anormale de créatures.

La frontière nord du royaume marquait également le début d'une presqu'île inexplorée. Sa végétation fournie et exotique offrait des promesses de richesses, mais la population de monstres avait jusqu'alors empêché toute percée. Quelquefois, certaines de ces horreurs pénétraient dans Valfleuri, malgré les défenses magiques posées par les mages de Rosalia, et semaient la dévastation dans leur sillage.

— A-t-il besoin d'aide ?

Églantine secoua la tête, mais Violaine ignorait si c'était pour répondre par la négative ou pour indiquer qu'elle n'en savait rien.

— Que t'a dit la reine, pour que tu sois si soudainement intéressée par les besoins d'Ambroise ?

La mageresse leva les yeux vers Violaine, un sourire perspicace aux lèvres.

Violaine haussa les épaules.

— Quelque chose qui m’a blessée.

Elle se tut, peu désireuse de se confier davantage. Églantine attendit et, face à l’absence de développement, conclut :

— Tu survivras.

Elle lui adressa un sourire et se pencha sur ses livres. Violaine prit congé.

La dernière remarque de la mageresse la frappa. Elle avait raison : il en fallait plus pour que Violaine s’effondre. Et la jeune femme prit conscience qu’en dépit du carnage à venir, elle restait entre les murs du palais. Elle en savait assez et possédait suffisamment de biens, désormais, pour quitter l’enceinte de Rosehaÿ et s’établir ailleurs, dans le pays. Ce qu’elle n’avait pas fait.

Tout en regagnant sa chambre, Violaine réfléchit. Demeurait-elle par fidélité pour Rosalia, qui lui avait offert une place sûre, alors qu’elle en avait désespérément besoin ? Non, ce n’était pas seulement cela.

Violaine n’avait jamais fui le combat. Que cette bataille à venir ne soit pas la sienne n’y changerait rien : elle n’était pas lâche. Elle était redevable envers Rosalia, envers Anicet, envers Vivien. Même envers Églantine, Ambroise, Florentin et Sylvain, le garde qui veillait sur sa porte et qui, depuis la nuit de son anniversaire, quand son chagrin avait été trop puissant pour être contenu, lui offrait de temps à autre de petites attentions.

Elle restait pour eux. Malgré sa crainte que leurs vies soient écourtées durant la chute de Rosehaÿ, il lui était impensable de les abandonner sans se battre. Pas après l’aide et l’amitié qu’ils lui avaient apportées, à elle, l’étrangère, alors que rien ne les y obligeait.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

À défaut de l'avis de Violaine et peu satisfaite de celui de ses conseillers qui la poussaient vers le mariage, Rosalia sollicita finalement l'opinion de ses vassaux. Violaine n'approuva pas ce geste, mais se garda bien de l'exprimer. Elle ne fut pas surprise de constater que la reine reçut uniquement des réponses qui l'enjoignaient à éviter une mésalliance avec un royaume aussi pauvre et infesté de monstres que Talamh Dorcha. Violaine ne comprenait pas que Rosalia demeure aussi aveugle aux véritables motivations de ses vassaux, qui espéraient tout simplement qu'elle jette son dévolu sur l'un d'eux ou leur fils aîné, s'ils avaient déjà une épouse. Veuve et couronnée, Rosalia attirait toutes les convoitises, car chaque homme savait qu'une fois remariée, le trône leur appartiendrait.

— Je me sens comme une biche entourée de loups, soupira la souveraine, alors qu'elle jouissait d'un instant de détente, ses dames de compagnie brodant à ses côtés.

— Vous pourriez régner seule, Votre Majesté, nota Violaine.

Cela n'était jamais arrivé à Vielacier, mais elle jugeait une femme tout aussi apte qu'un homme à gouverner. Une opinion tranchée qui lui avait valu bien des remontrances.

— Impossible, répondit la reine, la voix pleine de regret.

Elle ne développa pas, et Violaine replongea dans son travail d'aiguille en pinçant les lèvres. Rosalia n'était peut-être pas très douée en ce qui concernait le jeu des doubles discours et des objectifs secrets dissimulés dans des phrases alambiquées, mais elle pourrait apprendre, si on lui en laissait la latitude. Elle pourrait, avec le temps et le bon guide, régner seule.

Elle manquait d'ambition comme d'assurance, élevée dans l'idée de constituer la moitié silencieuse du couple royal, élégante, porteuse d'héritiers, mais résolument muette. Les pressions multiples dont elle faisait l'objet ne lui donnaient guère envie de se rebeller, au point qu'elle n'envisageait même plus de concrétiser son rêve de visiter les îles, à l'Est.

— Ils ont sans doute raison, reprit Rosalia en revenant au sujet de ses vassaux, épouser Rowan serait une mésalliance. Tout vaste et plein de joyaux cachés qu'il soit, son pays compte trop de défauts.

— Vous avez raison, Votre Majesté, intervint une dame de compagnie.

Une noble que Violaine méprisait, car elle passait son temps à couvrir les suivantes de la reine de mots mielleux pour mieux déverser son fiel dès que celles-ci avaient le dos tourné, espérant, par là, se hisser quelques marches plus haut encore sur l'échelon hiérarchique.

Rosalia sourit et laissa à nouveau son regard s'égarer par la fenêtre.

Le lendemain, un messenger quittait Rosehaÿ pour porter à Ruadh, capitale de Talamh Dorcha, le refus courtois de la reine à la proposition de mariage de Rowan.

Violaine guetta, les jours suivants, les retombées de cette réponse. Bien que sa vision ne lui ait apporté aucun indice concernant la raison de la chute de la ville, elle savait que les armoiries de Rowan étaient rouges, comme l'écusson porté par les soldats de sa vision. Elle dormit peu, et ses nerfs éprouvés par l'attente donnèrent lieu à quelques accrochages avec d'autres membres de la cour. Même Sylvain, qui paraissait à présent lui mener une cour discrète en dépit de ses efforts pour l'en décourager, en fit les frais.

Quand arrivèrent les premières observations des espions de Valfleuri placés à Talamh Dorcha, celles-ci confirmèrent les craintes de Violaine.

Rowan avait particulièrement mal pris le refus de Rosalia.

— Je crains, conclut le maître des espions en achevant de synthétiser les derniers rapports de ses ouailles, qu’une invasion armée ne soit en préparation.

Rosalia avait mandé Violaine dès les premiers retours alarmants, malgré le silence de la jeune femme quant à l’avenir de Valfleuri. Aussi assistait-elle à la plupart des entrevues.

— Nous devons renforcer nos liens diplomatiques. Il faut éviter une guerre ouverte, nos forces sont par trop déséquilibrées.

À ces mots, Violaine conserva un visage de marbre, ce dont elle se félicita, car la reine lui jeta un regard scrutateur au même moment.

— Proposons donc un cadeau, à défaut de lien marital. Une partie de nos greniers.

Le grand diplomate s’inclina :

— Voilà de sages paroles, Votre Majesté. Je pense qu’avec une telle ouverture, nous pouvons nourrir quelque espoir d’éviter le conflit armé.

Le maître des espions fit la moue, moins convaincu. Violaine, elle, ne l’était pas du tout. Quels que soient les efforts consentis par la souveraine, elle les savait vains.

L’entrevue se termina sur la décision unanime d’envoyer une délégation diplomatique à Ruadh, dans l’espoir de calmer les ardeurs conquérantes de Rowan.

Ce soir-là, Violaine s’attabla et étala devant elle ses cartes de tarot, espérant y lire quelque indice supplémentaire quant au futur de Rosehaÿ.

Elle fit le vide dans son esprit, tira trois cartes, guidée par son intuition. Quand elle les retourna, elle hésita un instant. Malgré tout le talent de l’artisan, les illustrations différaient de celles du jeu offert par sa mère, avec lesquelles elle s’était familiarisée dès son plus jeune âge.

Elle se reprit, étudia les symboles.

L'épée, l'anneau, le miroir.

Violaine pensa d'abord que le tirage exprimait la proposition de mariage de Rowan, refusée, et l'invasion militaire consécutive. Mais elle ne comprenait pas ce que le miroir figurait, alors qu'il symbolisait la sincérité et l'âme, bien loin du spectre du combat, amené par l'épée, et du lien qui scelle une union, induit par l'anneau. Devait-elle y voir un signe l'exhortant à parler à la souveraine de sa vision ?

Elle secoua la tête tout en manipulant les trois cartes. Son intuition lui soufflait qu'elle se trompait dans l'interprétation. Elle prit la carte qui figurait l'épée, l'examina de plus près, sans succès, puis laissa son regard errer vers la croisée, face à elle, et tapota ses lèvres avec la carte comme si elle pouvait lui parler.

Son Don s'éveilla alors, lui souffla à l'oreille une prémonition. Elle l'écouta, tête penchée, ses yeux verts à la fois vides et étrangement étincelants, comme les aiguilles d'un sapin enrobées de brume après la pluie.

Violaine reposa la carte auprès des deux autres, dans l'ordre d'apparition. Elle hocha le menton pour elle-même.

Le miroir. La recherche de la vérité. Tout s'éclairait !

Elle devait se rendre à Ruadh. C'était ce que son Don lui dictait. La chute de la ville était inéluctable, mais sa vision ne lui avait pas révélé l'identité des victimes. Elle pourrait peut-être influencer le cours de certaines vies et les sauver. Agir, au lieu d'attendre l'inévitable massacre.

Violaine se leva avec précipitation, abandonna là ses cartes énigmatiques et se rendit chez la reine, sans se soucier de l'heure avancée.

Rosalia la reçut immédiatement.

— Une vision ? attaquait-elle d'emblée, consciente que seule cette raison pouvait pousser sa dame de compagnie à la déranger si tard.

Violaine acquiesça.

— Pas exactement une vision, mais une intuition, en effet, Votre Majesté.

Rosalia chassa sa servante qui l'aidait à se préparer pour la nuit.

— Dites-moi tout, ordonna-t-elle, une fois qu'elles furent seules.

Violaine prit une profonde inspiration. Il lui fallait prendre garde à ne pas trop en dévoiler. Elle connaissait trop bien le poids de la conscience d'un destin implacable et se refusait à l'infliger à une tierce personne, en particulier quand celle-ci portait déjà sur ses épaules celui de tout un royaume.

— Les échos des espions sont de mauvais augure, mes intuitions vont dans leur sens. Mais...

Elle chercha comment s'exprimer, alors que sa seule piste résidait dans cet élan impérieux et inexplicable qui la poussait à se rendre à la capitale de Talamh Dorcha.

— Mais peut-être le sens des événements peut-il être infléchi. Pour cela, je dois me rendre à Ruadh. Je dois accompagner la délégation diplomatique.

Rosalia la contempla comme si elle avait perdu l'esprit.

— Accompanyer la délégation ? Enfin, pourquoi ?

C'était là que tout se jouerait. Violaine se lança avec prudence :

— Mes cartes restent obscures à ce sujet. J'y verrai sans doute plus clair en étant au plus proche. Mes visions concernent souvent les personnes que je côtoie, aussi je pense que tout se jouera là-bas.

Elle se tut, laissa ses mots couler dans l'esprit de la reine comme des galets.

Tout se jouerait là-bas. Quoi et comment ? Elle l'ignorait. Elle écoutait simplement son intuition, qui ne l'avait jamais trahie.

Rosalia réfléchit un long moment, puis finit par rendre sa décision :

— Bien. Vous irez donc à Ruadh. Faites au mieux pour protéger Valfleuri.

Violaine s'inclina.

— Je le ferai, Votre Majesté.

Elle ne mentait pas. Simplement, elle ne pourrait pas éviter que la ville soit mise à feu et à sang. Avant de se retirer, cependant, son Don éveillé s'attarda un instant sur Rosalia. Elle perçut l'affolement, la fuite. Le retrait.

Elle revint dans sa chambre, soulagée.

Rosehaÿ tomberait, mais sa reine, elle, survivrait.

Chapitre 14

Violaine accompagna donc la délégation diplomatique. Durant le voyage, ses compagnons la questionnèrent sur sa présence, sans se montrer pressants. Ils connaissaient son don de clairvoyance et jugeaient logique que la reine utilise cette capacité providentielle, alors que la guerre menaçait leurs frontières.

Ils voyageaient tous trois entassés dans un coche. Violaine n'appréciait guère cette promiscuité, accentuée par les soubresauts de la route. Elle se trouvait soulagée à chaque étape, dans les auberges, quand elle pouvait enfin jouir d'un lit pour elle seule. Pourtant, ses compagnons n'étaient pas de mauvais bougres. Olivier, malgré son apparente austérité, aimait les jeux d'esprit et savait distraire le groupe durant le long trajet. Hyacinthe possédait des manières raffinées et, s'il observa d'abord Violaine avec réprobation, bousculé par ses manières franches, il finit par se prêter aux conversations animées qu'elle nouait avec Olivier.

Quelquefois, Violaine passait la tête à l'extérieur, tant pour bénéficier d'une bouffée d'air frais que pour essayer d'apercevoir, peut-être, Vivien et Anicet. Elle avait revu le ménestrel à deux reprises, depuis son installation à Rosehaÿ, et Vivien lui avait assuré que le mercenaire se portait bien. Il l'engageait toujours pour ses trajets.

Le coche franchit la frontière après avoir longé une chaîne de montagnes inhospitalières, qui séparait les deux royaumes. Violaine cessa de chercher à sortir de l'abri du véhicule. Un groupe de soldats avait été détaché par Rowan pour les accompagner. Cette escorte armée inquiéta Violaine, qui voyait en ces hommes vêtus de noir, avec les armoiries rouges de leur souverain pour toute couleur, d'effrayants porteurs de mort. Sa

vision ne l'aidait pas à se détendre. Olivier lui expliqua que leur présence était nécessaire pour les protéger des créatures qui infestaient ces terres.

De fait, durant les cinq jours que dura la route entre la frontière et Ruadh, ils subirent trois attaques, et Violaine se félicita d'avoir emporté son poignard. Elle le dégaina lorsqu'une jeune wyverne se jeta tous crocs et griffes dehors sur la troupe, son corps massif percé des flèches tirées par les archers dès qu'ils l'avaient aperçue au loin. Hyacinthe contempla la lame avec des yeux horrifiés. Les soldats de Rowan, rompus à l'exercice, arrêterent toutefois le monstre avant qu'il puisse s'en prendre au coche. Le poignard de Violaine resta vierge de tout ichor. Hyacinthe n'osa lui faire aucune remarque, et elle lui en sut gré. La rapidité et la violence de l'assaut l'avaient laissée les nerfs à vif.

La deuxième fois, ils eurent affaire à un kelpie, alors qu'ils longeaient un lac. Même leur escorte armée peina à s'en tirer, l'animal se montrant particulièrement malin. Ses capacités de change-forme terrifièrent Violaine avant qu'il ne soit enfin éliminé par les soldats.

Elle sortit de nouveau son poignard quand des chiens noirs les attaquèrent. Ils ressemblaient à des chiens ordinaires, si ce n'était leur taille peu commune et leurs yeux d'un rouge luminescent. Cette apparence presque familière aida Violaine à recouvrer son sang-froid, ainsi que le souvenir de sa lecture de l'ouvrage naturaliste prêté par Églantine, qui détaillait les espèces et lieux de vie des monstres. Les soldats éliminèrent la plupart des chiens, mais l'un d'eux glissa la tête dans le coche. Les mâchoires redoutables claquèrent. Poussée par ses réflexes de combattante, Violaine enfonça la lame dans l'œil de la bête jusqu'à la garde. Elle le tua sur le coup. Ils se trouvaient alors à une journée seulement de la capitale, et c'est la robe et les mains poisseuses d'ichor que la jeune femme entra dans la cité de Ruadh.

La capitale de Talamh Dorcha contrastait avec celle de Valfleuri. Ici, point de fleurs débordant des rebords de fenêtres ni de parfum prégnant de roses dans les rues. Une poussière de rocaïlle volait derrière le pas des chevaux comme des passants, son odeur âcre piquant les narines. Les maisons étaient serrées les unes contre les autres, sans la moindre touche de fantaisie. Le château du monarque ne dérogeait pas à cette apparence austère. Ses murailles épaisses ouvraient sur une cour pavée, laissant voir les bâtiments le composant, tout en angles et de pierre brute. Les murs se perçaient ici et là d'archères, et les fenêtres à croisillons n'étaient agrémentées d'aucune couleur.

C'était le château fort d'un roi qui gouvernait un pays de montagnes arides, sans la liberté de se pourvoir du luxe d'abondance dont jouissait Valfleuri.

Personne ne jugea la toilette de Violaine, et elle se rafraîchit avant de rejoindre Olivier et Hyacinthe, qui s'étaient déjà mis au travail. Ils révisaient toutes les informations en leur possession, notamment les derniers rapports transmis par les espions, afin d'affiner au mieux leurs interactions à venir.

— Nous avons relevé de nombreux préparatifs militaires, ce qui signifie qu'il va falloir user de prudence dans nos propos, tout en tâchant de nous placer dans les bonnes grâces de Rowan.

Violaine l'écoutait avec attention. Elle avait conscience que, si elle n'y était pas vigilante, son caractère pourrait mettre à mal les efforts de ses compagnons.

Hyacinthe, quant à lui, affichait une indifférence affectée. Mais, à la façon dont ses lèvres se tordaient parfois, il n'en était pas moins attentif aux recommandations d'Olivier.

— Cela dit, avec les bons mots et en influençant les bonnes personnes, nous pouvons encore apaiser les choses avant que le conflit armé n'éclate, conclut Olivier.

Il brandit une feuille.

— J'ai pu obtenir la liste des invités qui seront présents demain soir, au banquet officiel.

Hyacinthe saisit le document et le parcourut rapidement avant de le lui rendre. Olivier se tourna vers Violaine. Il tapota la liste.

— Tu seras parfaite pour cuisiner celui-ci, ce soir !

Il souligna un nom du doigt, et elle se pencha pour le déchiffrer.

— Ciaran Laoch ?

Olivier hocha la tête.

— C'est un officier fraîchement nommé.

Elle fronça les sourcils. Extorquer des renseignements d'un militaire de haut rang, même récemment promu, ne lui semblait pas une idée judicieuse. À moins que ses compagnons n'estiment que son passé de combattante soit un atout, auquel cas ils se fourvoyaient – son père comme ses supérieurs hiérarchiques s'étaient bien assez plaints de sa langue trop acérée.

— Olivier a raison, renchérit Hyacinthe, toi seule pourras, grâce à ton Don, obtenir des informations utiles. Et peut-être même – il étira un sourire gouailleur – le séduire et le pousser à l'erreur, qui sait ?

Elle lui jeta un regard noir.

— Ce n'est pas mon genre de minauder.

Il cessa de sourire.

— Je sais. Tu préfères jouer du couteau.

Elle allait répliquer avec aigreur, quand Olivier intervint :

— Suffit, vous deux ! Violaine, bien que j’aie apprécié l’usage que tu en as fait durant le voyage, je ne peux pas te laisser te promener dans Ruadh avec une lame cachée sous ta robe. Si quelqu’un la voyait, vu le contexte, cela sonnerait la ruine de nos efforts. Compris ?

Si Violaine lança un nouveau coup d’œil furibond à Hyacinthe, elle se rendit pourtant à l’argument d’Olivier. Elle se pencha, détacha le fourreau ceint autour de sa jambe et le posa sur la table, avec le poignard sagement rangé dedans.

— Bien. Quant à toi, Hyacinthe, puisque séduire les autres semble te tenter, tu t’occuperas de charmer l’entourage du roi, voire Rowan lui-même !

L’intéressé grimaça, et Olivier éclata de rire devant sa mine déconfite, bientôt rejoint par Violaine.

Ils reprirent rapidement leur sérieux et, ensemble, quittèrent les appartements qui leur avaient été attribués pour entamer une longue après-midi d’amabilités et de tractations diplomatiques, avant de passer la soirée avec leurs cibles respectives.

Ciaran

Deuxième partie

I'm the blade

You're the knife

[...]

Nights are days

We beat a path through the mirrored maze

I can see the end

But it hasn't happened yet

Metric, Breathing Underwater

OceanofPDF.com

Chapitre 15

Ciaran avait reçu son affectation à Ruadh peu après sa nomination comme officier au sein de la chevalerie, où il servait depuis déjà de longues années. Alors qu’il se trouvait sur le terrain d’entraînement, un garde vint l’informer qu’il était convoqué par le roi pour un conseil de guerre. Il confia aussitôt sa monture à son écuyer et gagna à grandes enjambées ses appartements, dans le château fort.

Il ôta avec fébrilité son armure cabossée, destinée à l’exercice, puis ses vêtements tachés. Il contenait mal son excitation et dut s’y reprendre à plusieurs fois pour enfiler sa tunique et son pantalon d’apparat – il avait refusé toute aide domestique autre que celle de son écuyer, lors de son installation, estimant qu’un militaire de valeur devait être capable de se gérer lui-même. La tenue restait austère – noire, sans aucune touche de couleur – et seuls le tissu en satin ainsi que les motifs d’une nuance un peu plus claire trahissaient qu’il s’agissait là de sa tenue cérémonielle. Cela lui convenait fort bien. Ciaran n’avait jamais été particulièrement attiré par le faste. Le seul luxe qu’il s’était autorisé dans sa chambre était un miroir. Il ceintura ses hanches et y accrocha le fourreau de son épée. Il saisit un broc, versa un peu d’eau entre ses mains et se lava rapidement le visage. Il passa ses doigts mouillés dans ses courts cheveux noirs ébouriffés par le casque pour les lisser vers l’arrière et vérifier, à l’aide du miroir, que sa mise était correcte. Il s’était rasé de près à son lever et n’eut pas besoin de repasser la lame.

Il se força à respirer profondément. Après tout ce temps, il avait enfin l’opportunité de côtoyer le roi ! Ses yeux gris-bleu glissèrent vers la croisée, vers l’horizon ocre et montagneux. Il était né et avait grandi là-bas, loin à

l'ouest, près de la frontière entre les provinces de Cragdubh, où se trouvait Ruadh, et de Starrag. Malgré ses origines nobles, il avait toujours su qu'il ne resterait pas dans cette morne plaine, au pied des montagnes arides. Ces terres grêles, où les serfs peinaient à arracher légumes et grains du sol, quand des trolls descendus des montagnes ne venaient pas les piétiner et gober le bétail. Sans oublier les autres créatures aux mœurs bien plus sanglantes.

Cependant, c'était là le lot de beaucoup de territoires, à Talamh Dorcha, sans que cela explique que Ciaran ne soit pas attaché à sa terre d'origine. Il s'arracha à la contemplation de l'horizon, ayant recouvré un calme digne de son rang, et quitta ses appartements pour gagner, du pas assuré et raide des militaires, la salle où Rowan réunissait son conseil de guerre. Une servante s'inclina à son passage, sans qu'il y prête attention. Il eut toutefois un geste sec du menton pour les gardes qui le saluèrent, puis baissa la tête pour franchir la porte, au pied de l'escalier en colimaçon. Sa taille peu commune allait de pair avec une silhouette élancée. Sa musculature restait discrète, même après ses années d'entraînement, mais cela ne diminuait en rien ses capacités de combat ni son talent de meneur, que sa récente nomination venait récompenser.

Il grimpa les hautes marches avec rapidité, aidé de ses longues jambes. Il avait été poussé, à peine sorti de l'enfance, vers la seule voie possible pour lui : l'armée. Il ne se passait pas un jour, depuis, sans qu'il remercie la destinée de l'avoir fait naître à cette position dans la fratrie, juste après ses deux frères et avant ses trois sœurs. Il s'était épanoui durant ses classes militaires et, grâce à la position de son père, avait intégré l'ordre de chevalerie, dont il avait très vite épousé les valeurs. Une destinée qui correspondait non seulement à sa position de naissance, mais aussi à son aspiration. Quand Rowan avait enfin pris la succession et entamé le

redressement du royaume, Ciaran s'était juré qu'il le servirait sans faiblir jusqu'à sa mort. En accompagnant ses pairs au combat, lorsque leur roi les envoya mater les insurrections naissantes et nettoyer, ici et là, certaines contrées infestées de monstres. Sans faillir, durant ses premières batailles face aux forces des rebelles. Sans faillir, quand il avait fallu débusquer les traîtres qu'il avait exécutés sans le moindre remords. Sans faillir, quand un gigantesque chien noir s'était jeté sur son ami Adhamhan, tous crocs dehors, après avoir déchiqueté sa monture. La lâcheté n'avait jamais figuré parmi ses défauts.

Arrivé face à la double porte qui ouvrait sur le conseil de guerre, Ciaran marqua un temps d'arrêt. Il attendit que le garde en poste pousse l'huis pour entrer d'un pas lent, le corps raide, alors qu'il approchait de la table où étaient déjà installés le roi et Flavie, la mageresse offerte par le souverain de Silurbem lors de la signature de l'alliance entre les deux royaumes. Deux hauts officiers encadraient le duo, que Ciaran reconnut comme Riagal et Oney.

Le chevalier s'inclina devant son roi avant de gagner le siège le plus éloigné, le cœur battant d'être si près de Rowan. Deux autres chaises attendaient encore leur occupant. Ciaran en profita pour observer, nerveux, son souverain penché sur des cartes, ses armoiries à gueules brodées sur son pourpoint.

De carrure moyenne, plus petit que le chevalier – mais peu d'hommes égalaient sa haute taille –, Rowan possédait le physique d'un homme entraîné au combat, que les années d'inaction avaient empâté. Son visage rectangulaire, à peine adouci par sa courte barbe, ses yeux bleu orage surmontés par des sourcils sévères, encadrés par sa chevelure châtain foncé qui retombait, droite, juste au-dessus de ses épaules, Rowan affichait sans ambages ce qu'il était : un souverain strict, déterminé à rendre à Talamh

Dorcha sa gloire passée, si longtemps disparue que Ciaran ne la connaissait que sous la forme de légende.

Le chevalier admirait un tel roi, fier, intelligent, capable de mener le pays. Tout le contraire de son prédécesseur, dont la vieillesse avait marqué le déclin inexorable du peu de bon sens qu'il avait possédé. Celui qui avait permis à l'ancien roi de rester en vie aussi longtemps, sans qu'un noble excédé lui tranche la gorge, avait été, contre toute attente, Rowan lui-même. Tant que son père était en vie, il ne pouvait monter sur le trône, sauf si le roi abdiquait – ce que ce dernier avait toujours refusé, trop attaché au pouvoir même au plus fort de son égarement. Alors, il avait attendu. Ciaran admirait cette patience, née du respect des règles. Lui-même ne tolérait aucune erreur de la part de ses pairs, encore moins depuis qu'il était devenu officier. Adhamhan lui disait parfois qu'il se montrait trop strict, mais son ami n'avait pas été nommé, lui qui se montrait trop indulgent.

Les deux retardataires, Conn et Niall, entrèrent enfin. Appuyé des deux poings sur la lourde table où s'étaient étalées les cartes de Valfleuri, de Talamh Dorcha et de Silurbem, Rowan attaqua d'emblée :

— Merci, Messires, de votre diligence. J'ai reçu ce jour la réponse de Rosalia de Valfleuri à ma proposition de mariage.

Il marqua une seconde de silence. À la crispation de ses traits, Ciaran devina aussitôt la suite :

— Elle refuse.

Ciaran fit la moue. C'était un bien mauvais mouvement de la part de la souveraine ! Talamh Dorcha traînait peut-être, autrefois, la réputation d'un royaume indigent, en déliquescence, mais Rowan avait mis de l'ordre et entamé l'exploitation de ses trésors jadis intouchés. Déjà, les précieux minerais extraits des montagnes lui avaient offert l'amitié du roi de Silurbem et une alliance profitable avec ce pays au climat généreux et aux

terres plus fertiles – quoique pas autant que celles de Valfleuri. Sans cette alliance, le pays serait demeuré sans mage. Lilian, en gage de bonne volonté, avait envoyé Flavie au service de Rowan. Laquelle avait permis de nettoyer les environs de Ruadh. Toutefois, elle ne pouvait s'occuper seule de tout le pays. Alors, les militaires intervenaient, quand ils ne se chargeaient pas de remettre de l'ordre parmi une population parfois agitée. Mais même le meilleur des soldats ne pouvait enrayer la prolifération des monstres.

Un accord avec Carmin, qui gouvernait Siebenflus au sud-ouest du royaume, ne pourrait guère offrir d'autre que le produit de ses terres, disposant de peu de mages, lui aussi. Un manque sans conséquences, puisque le pays jouissait d'une rareté exceptionnelle de monstres. Au nord de Talamh Dorcha, le royaume de Sniegas aurait pu constituer une alternative à Valfleuri, avec ses vallées fertiles et ses mages qui éliminaient, l'hiver, les monstres des glaces descendus de ses montagnes enneigées. Mais si Rowan signait un traité avec Alban, son monarque, il n'apporterait rien d'autre que ce que Lilian lui avait déjà proposé. Quant à Graman, qui gouvernait Grauesland au nord-ouest, il refuserait toute implication. Unique pays des environs dénué de monstres, Grauesland abritait en effet l'École des Mages et les différents souverains qui s'étaient succédé sur le trône avaient veillé à conserver la neutralité du royaume pour mieux asseoir l'une des règles qui régissaient les mages, celle qui stipulait qu'ils ne pouvaient participer à l'offensive, lors de conflits armés.

Seule une alliance par le mariage avec Valfleuri aurait pu leur permettre d'obtenir davantage de mages, en attendant que les rares originaires du pays se décident enfin à placer leur art au service de Rowan. Sans oublier l'accès à des terres fertiles, ainsi qu'à la mer, qui renforçait la volonté du monarque de se lier à ce royaume.

Rowan frappa du poing sur la table.

— Une femme, seule sur un trône, s'est permis de refuser ma proposition !

Cet éclat de colère ne venait pas seulement d'un orgueil blessé. Jamais une femme n'avait régné, dans toute l'histoire connue. Une reine se devait de proposer un soutien élégant et muet à son époux, en aucun cas tenir les rênes du pouvoir.

Ciaran partageait l'incompréhension du roi face à ce refus, alors que, veuve et sans héritier, Rosalia devenait la proie rêvée de tous les ambitieux. S'en rendait-elle seulement compte ? Rowan représentait un meilleur parti, plutôt que les aspirants roitelets de Valfleuri, qui n'apporteraient rien au royaume, ou ceux qui se déchiraient en guerres fratricides, à sa frontière sud.

Le souverain parcourut la table. Ses traits décidés ne laissaient aucune place au doute :

— Nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons ni laisser passer cette offense ni demeurer sans l'aide de mages.

Flavie inclina la tête pour appuyer cet argument, même si elle n'avait aucun poids dans les décisions du roi. Ciaran n'aima pas beaucoup ce geste, aussi subtil soit-il, par lequel la mageresse se permettait de se présenter comme indispensable. Il était vrai qu'elle avait déjoué nombre de complots, depuis son arrivée, et s'était ainsi attiré la confiance de Rowan.

L'attention du chevalier se porta de nouveau vers son souverain.

— Nous allons envahir Valfleuri, asséna Rowan, en pointant du doigt la carte du royaume cité. Nous frapperons d'abord Rosehaÿ, qui a le bon goût d'être placée assez près de nos frontières.

Riagal se pencha vers la carte.

— S'agira-t-il de capturer la reine, Votre Majesté ?

Rowan secoua la tête.

— Non. C'est trop tard. J'ai besoin des mages, en premier lieu.

Conn intervint :

— Je conçois que Talamh Dorcha manque cruellement de mages, Votre Majesté, mais nous ne pouvons pas les forcer à travailler pour nous...

Rowan se tourna vers Flavie. La mageresse se leva, très digne dans sa robe de velours jaune qui soulignait sa peau noire. Un collier auquel était suspendue une étoile, symbole de l'École, ornait son cou. Elle était plus petite que le souverain, mais son allure hautaine effaçait ces quelques centimètres d'écart.

— Vous avez raison, Conn. Mais si Rosehaÿ tombe, que sa souveraine perd le contrôle sur sa capitale, ils n'ont pas d'autre choix que de servir le souverain vainqueur.

Elle poursuivit en regardant le roi, comme si elle lui parlait seule à seul :

— Il y a eu des précédents. Des guerres, des régnants précipités de leur trône. Chaque fois, leurs mages ont quitté le pays et sont allés officier sous les ordres du roi victorieux.

Elle regagna son siège après ce rapide cours d'histoire.

— Flavie accompagnera l'armée lors de l'assaut de Rosehaÿ, ajouta Rowan, elle pourra ainsi y récupérer les mages et les emmener ici. Votre rôle sera de vaincre les forces de Rosalia.

Il reprit l'explication de son plan d'attaque, avec l'objectif premier de récupérer les mages de Valfleuri par la force et, plus tard, de consolider le territoire conquis pour en bénéficier. Leur allié, le royaume de Silurbem, avait promis d'envoyer des renforts après leur percée pour asseoir leur prise. Il n'agirait pas avant, devant lui-même contenir quelques débordements survenus sur sa frontière est avec Hakroma. Rowan comptait

d'ailleurs sur les remous de ce pays déchiré par la guerre civile pour fragiliser Valfleuri par le sud. Les officiers furent ensuite libres d'offrir conseils et remarques stratégiques. Conforté par son nouveau rang et désireux de faire ses preuves, Ciaran intervint à diverses reprises pour soulever des faiblesses dans la tactique proposée et suggérer une méthode plus efficace.

Au sortir du conseil, le plan d'attaque établi et le roi satisfait de leur travail, Ciaran descendit l'escalier en colimaçon pris d'une sensation étrange de vertige. Rowan l'avait nommé, personnellement, comme l'un des officiers qui dirigeraient son armée invasive. Il se souvenait encore du regard que le roi avait posé sur lui en prononçant son nom, et sa poitrine se gonfla de fierté. Toutes ces années d'entraînement, de combats et de privations portaient enfin leurs fruits ! Le roi lui-même démontrait sa confiance en ce jeune chevalier. Ciaran était fermement décidé à honorer celle-ci.

Un sourire étira ses lèvres minces. Il allait participer à sa première guerre ! Loin des simples échauffourées locales ou des crasseux combats contre les monstres. Il allait prendre part à l'histoire du royaume, et c'était là l'ambition qu'il nourrissait depuis son entrée dans l'armée. Sa lame, sagement rangée dans son fourreau, pesait sur sa hanche, et il lui démangeait de s'en servir à nouveau.

Chapitre 16

Adhamhan l’attendait devant la porte de ses appartements, dans sa tenue de soldat – presque identique à celle de Ciaran, à ceci près qu’elle ne portait aucun motif et qu’elle était taillée dans du lin. Un lien rouge était noué autour de son poignet, vestige d’une relation passionnée.

Adhamhan gardait au visage les marques profondes des blessures infligées, trois ans auparavant, par le chien noir monstrueux dont Ciaran l’avait sauvé. Les cicatrices balafraient ses traits en diagonale, sans pour autant masquer leur aspect avenant. Comme tous les autres chevaliers, il se rasait de près. Sous une chevelure mi-longue, noire à reflets roux, ses yeux marron pétillèrent lorsqu’il avisa son ami.

— Ah ! Revoilà le chevalier prodige !

Il lui donna une accolade dans le dos. Adhamhan mesurait dix centimètres de moins que Ciaran, mais il se comportait toujours comme s’ils faisaient la même taille. Adolescent, il était l’un des rares à ne l’avoir jamais raillé à ce sujet.

— Alors ?

La question ne portait pas sur l’objet du conseil – la plupart des chevaliers avaient eu vent du refus de la reine Rosalia à la proposition de mariage de Rowan. Ils se doutaient qu’ils n’allaient pas tarder à se trouver sur le pied de guerre.

— Alors, annonça Ciaran en souriant, tu feras partie de la compagnie que je mènerai.

Adhamhan poussa un cri de joie, tirant un sursaut effrayé à la fillette qui passait à ce moment-là dans le couloir, un baquet plein de vêtements dans les bras.

— Il nous faut fêter cela. Ce qui me fait penser que nous n'avons pas encore eu le temps de célébrer comme il se doit ta promotion, si ?

Il avait son sourire gouailleur des jours où il se sentait particulièrement enclin à faire la fête. Il retint Ciaran par le bras lorsque celui-ci s'apprêta à entrer dans ses appartements :

— Une fête entre nous ? Sans musique ni jolies filles ? Allons, bon !

Il entraîna son ami, qui protesta pour la forme. S'il ne goûtait guère les amusements d'Adhamhan, Ciaran l'accompagnait bien volontiers. Malgré leurs différences de caractère, les deux garçons avaient noué une amitié aussi immédiate que solide dès leur rencontre à l'école militaire. Une seule année les séparait. Ciaran aimait à penser que son sérieux assagissait quelque peu son ami, et ce dernier racontait à qui voulait l'entendre que c'était grâce à sa saine influence que Ciaran n'était pas devenu un soldat sans âme – une affirmation que le chevalier réfutait chaque fois, tout en riant. Il était vrai que la sociabilité de son ami l'aidait à ne pas trop s'isoler de ses pairs. Et Adhamhan apaisait son tempérament colérique, même si Ciaran ne l'admettait pas ouvertement.

— Je suis pourtant bien installé, nota Ciaran.

Adhamhan eut un soupir envieux :

— Tes appartements privés ! Voilà qui change des chambres partagées.

Il lui glissa un coup de coude :

— Au moins, tu n'as plus besoin de payer une chambre ou chasser les autres pour batifoler à ton aise.

Ciaran préféra ne pas relever la pique.

Les deux amis franchirent les grilles du château et s'aventurèrent dans les rues de Ruadh pour gagner l'auberge où Adhamhan avait ses habitudes.

— Il y a une nouvelle serveuse, paraît-il. Je me demande si elle est aussi jolie qu’Aoife.

— Je me demande quand tu t’éparpilleras moins, tu aurais pu aussi être promu.

Adhamhan haussa les épaules. À l’instar de Ciaran, il aimait la chevalerie, mais il appréciait tout autant le bon vin, les femmes avenantes et les fêtes. Ciaran regrettait parfois qu’il manque de rigueur, car il possédait d’indéniables qualités de combattant et de cavalier qu’il aurait pu davantage pousser, s’il s’y était appliqué.

Au moins éprouvaient-ils tous deux la même loyauté envers Rowan. Si Adhamhan ne lui vouait pas une admiration aussi béate que Ciaran, il lui était profondément reconnaissant pour sa façon de mener le pays.

— Avec Rowan, Talamh Dorcha pourra briller de nouveau ! dit-il en levant son verre, une fois qu’ils furent installés à une table.

— Longue vie au roi !

Ils trinquèrent, burent une première gorgée, puis Adhamhan ajouta :

— À ta nomination !

Ciaran sourit et leva son verre une nouvelle fois, avant d’y plonger les lèvres. Il fit glisser sa gorgée en bouche. Adhamhan avait sélectionné une bonne bouteille.

La salle était pleine de soldats qui se détendaient bruyamment. Chevaliers, archers ou fantassins, les sections comme les grades s’y mélangeaient de la même manière que les odeurs de nourriture, de vin et de sueur. Il régnait une chaleur pesante, et Ciaran se félicita de n’avoir pas emporté son surcot.

— Tu te souviens de la joute de l’été dernier ?

Bien sûr que Ciaran se la rappelait ! Les tournois étaient son seul plaisir, un des rares loisirs qu’il partageait avec son ami.

— J’ai battu Niall.

Il sourit avec fierté. Cette victoire datait d’avant sa promotion, quelle joie d’avoir ainsi fait mordre la poussière à l’un des hauts gradés de la chevalerie !

Adhamhan rit et leva sa coupe :

— Oh oui, et quel spectacle que sa mine dépitée !

Une jeune femme blonde, bien en chair, vint les servir. Comme d’habitude, Ciaran regarda ailleurs pendant que son ami contait fleurette à la demoiselle. Quand la serveuse s’éloigna en gloussant, séduite par le charme d’Adhamhan que les cicatrices, loin d’éteindre, ne faisaient que renforcer, Ciaran entama son plat.

— Je me demande, le taquina son ami, si tu possèdes réellement le sang chaud.

Il remplit son verre pour la troisième fois.

— Tu restes toujours de glace, même face à toutes ces beautés – il désigna les serveuses de son index tendu, dans un geste large, tout en portant son verre à ses lèvres.

Malgré le départ d’Aoife, qui avait ravagé bien des cœurs parmi les soldats et épinglé celui d’Adhamhan, les trois serveuses restantes ainsi que la nouvelle offraient un physique agréable.

— À croire, ajouta Adhamhan en reposant son verre, un sourire taquin dévoilant ses dents régulières, que tu tiens davantage du reptile que de l’homme !

Ciaran secoua la tête avec un rire étouffé. Il ne répondait jamais aux insinuations régulières de son ami. Adhamhan savait très bien qu’il était capable d’apprécier la gent féminine. Adolescent, il avait autant couru le jupon que ses camarades. Mais son ambition, la rudesse de l’entraînement

et surtout la discipline de vie qu'il s'imposait pour réussir l'en avaient détourné. Et à vrai dire, cela ne lui manquait pas.

— Tu sais bien, Adhamhan, à mes yeux, le devoir passe avant le plaisir.

— Allez, dis-moi, ça remonte à quand, la dernière fois ? Trois ans ?

Ciaran soupira. Il n'allait pas s'en sortir aussi facilement, cette fois-ci. Peut-être était-ce sa nomination récente ou encore la perspective de la guerre, mais son ami paraissait décidé à l'envoyer dans les bras d'une des serveuses.

— Deux.

Il sauça son assiette.

— Mais il est hors de question de me relâcher ce soir. Pas avec tous les préparatifs à venir.

— Oh, Ciaran...

Adhamhan secoua la tête, dépité. Il n'insista pas. Il n'insistait jamais. C'était pour cela aussi que Ciaran l'appréciait, car il ne le bousculait pas jusqu'à le blesser ou provoquer sa colère. Au contraire, il parvenait à le calmer quand son tempérament ombrageux s'exprimait trop vivement. Adhamhan lui devait la vie, mais, d'une certaine façon, Ciaran lui devait aussi sa réussite. Ses éclats de colère auraient davantage endommagé sa carrière, si la présence de son ami ne les avait atténués.

Les yeux de ce dernier pétillèrent.

— J'espère être là le jour où une jouvencelle te fera enfin tourner la tête !

— Cela n'arrivera pas, l'assura Ciaran.

Il appartenait à la chevalerie, à l'armée. Il n'avait pas vocation à fonder une famille. Son mode de vie lui convenait très bien.

Adhamhan lui adressa un clin d'œil.

— Nous verrons cela !

Il termina son verre d'un trait, se leva et s'en fut en quête de la serveuse qu'il avait charmée plus tôt.

Ciaran quitta l'auberge et regagna ses appartements. Étendu dans son lit, le regard perdu dans l'obscurité, il ne pensait déjà plus à cette conversation. Il repassait la stratégie établie, réfléchissait aux manœuvres, impatient d'assaillir Rosehaÿ et d'y démontrer sa valeur.

*

Les jours suivants, Ciaran s'entraîna plus durement qu'à l'accoutumée et se montra encore plus intraitable avec ses hommes.

Adhamhan obéissait sans broncher et exhortait les autres chevaliers, par son soutien sans faille envers leur meneur, à donner le meilleur d'eux-mêmes. Quand il n'était pas sur son cheval, Ciaran se trouvait avec les officiers qui commanderaient les autres compagnies, ainsi que Boadach, le commandant en chef de l'armée. Malgré la stratégie établie, il leur fallait coordonner leurs manœuvres, réfléchir aux ripostes possibles de l'ennemi et aux différentes tactiques pour les contrer efficacement.

Au milieu de ces préparatifs leur parvint une convocation pour un nouveau conseil. Ciaran échangea un regard interrogatif avec les autres officiers rassemblés autour de la table. Riagal haussa les épaules. Il ramassa les cartes et notes étalées sur la table et quitta la pièce, suivi par Oney. Comme Niall allait lui passer devant, Ciaran le foudroya du regard. Il n'était plus un simple chevalier, à présent, il occupait le même rang et n'avait plus à s'effacer pour partir en dernier. Niall l'observa d'abord avec défi malgré leur différence de taille, avant de reculer d'un pas, trop conscient que Conn était témoin de cette marque de mécontentement qui n'était pas la bienvenue, à l'aube d'un important mouvement militaire.

Rowan les attendait. Il demeurait debout, les poings appuyés sur la table, mais à la manière dont ses mâchoires serrées jouaient, il aurait tout aussi bien pu marcher de long en large. Après avoir salué leur souverain, les militaires s'assirent à leurs places respectives. Rowan ne prit pas la parole tout de suite, toutefois, quand Flavie fit son entrée, il n'attendit pas qu'elle se soit installée pour attaquer :

— J'ai reçu l'annonce de l'arrivée prochaine d'une délégation diplomatique envoyée par Rosalia.

Il saisit la lettre décachetée posée sur la table.

— Elle sera là dans quelques jours, et les soldats en garnison près de la frontière, sur la grande route, ont été avertis. Ils l'escorteront, vu que des monstres ont été aperçus dans les parages, dont des chiens noirs.

Il coula un regard vers la mageresse qui opina, la bouche pincée.

De tous les monstres, les chiens noirs s'avéraient les plus pénibles des fléaux. Rassemblés en meute, se reproduisant à une vitesse prodigieuse, ils arrachaient nombre de paysans à leurs familles, quand ce n'étaient pas des soldats, vaines défenses face à ces créatures. Ciaran se souvenait trop bien des crocs épais, du souffle putride, des yeux rougeâtres, assoiffés de chair et de sang. Contrairement aux trolls qui privilégiaient le bétail, les chiens préféraient chasser l'humain.

Après avoir poussé un bref soupir ennuyé, Rowan poursuivit :

— La délégation sera reçue avec la politesse et le faste qu'il se doit. J'organiserai un banquet en son honneur. Néanmoins, cela ne change rien à nos projets.

Ciaran tiqua. Comme les autres officiers demeuraient silencieux, il se garda bien de verbaliser sa gêne. De l'avis du chevalier, il aurait été plus sage de suspendre les préparatifs de guerre, tout au moins le temps de prendre connaissance des propositions de la délégation.

Mais il n'était pas roi. Sans doute Rowan avait-il en main d'autres données pour justifier sa décision. Il n'avait pas à s'expliquer devant ses subalternes. Et il avait permis au pays de revivre.

— Nos espions ont identifié la plupart de ceux que Rosalia a placés à Talamh Dorcha.

— Vous comptez les éliminer, Votre Majesté ? s'enquit Niall.

Ciaran grimaça. Quel imbécile !

— Certes non ! s'exclama Rowan. Il n'est pas question d'alerter la reine de Valfleuri de nos intentions !

Il secoua la tête, comme s'il se demandait comment un homme aussi peu vif d'esprit avait pu atteindre un tel échelon. Ciaran se posait souvent la même question.

— Non, nos espions se contentent de les détromper, en leur fournissant de fausses informations ou en donnant le statut de rumeurs aux bonnes qui auraient pu filtrer.

Rowan reposa la lettre sur la table, la poussa et tira un autre papier.

— Deux sorcières ont été repérées ici, à Ruadh.

Il se tourna vers Flavie :

— Je compte sur vous pour traiter ce sujet comme il se doit.

La mageresse s'inclina et saisit le parchemin. Rowan se montrait aussi intraitable avec les sorcières qu'avec la réponse négative de Rosalia. Il exécrait ces femmes qui se détournaient de leurs devoirs domestiques pour se plonger dans l'étude illégale de la magie, hors de tout encadrement. Diligente, Flavie gérait ces problèmes comme le reste. Pourtant, Ciaran se demandait parfois si elle s'appliquait réellement dans son travail quand il concernait les sorcières. Là où la population de monstres autour de Ruadh avait grandement diminué, preuve de l'œuvre de la mageresse, celle des sorcières ne paraissait guère fluctuer.

Ciaran joua des épaules pour se secouer l'esprit. Flavie avait sauvé Rowan de bien des complots et vidé les environs de la plupart de ses monstres. Il n'avait pas à se méfier d'elle.

Le roi clôtura le conseil. Les militaires ainsi que la mageresse se levèrent et saluèrent le souverain comme il quittait la pièce en premier. Il aurait fort à faire, de son côté, entre l'invasion à préparer en secret et la supervision de la fête organisée pour la délégation.

Tout en reprenant le chemin de la salle des officiers pour y poursuivre leurs réflexions avortées, Ciaran se demanda si sa présence serait obligatoire au banquet. Il le craignait – il était officier, à présent –, et cela l'ennuyait d'avance. Il n'avait jamais été friand des repas qui s'étiraient, des danses, des jeunes femmes qui venaient parfois lui tourner autour en espérant le séduire, aveuglées par son statut, son uniforme et ses origines. Quand elles apprenaient qu'il n'était que troisième dans la ligne de succession, la plupart battaient vite en retraite. Les plus désespérées, celles qui étaient déjà avancées dans l'âge et toujours célibataires, avaient tendance à s'accrocher, poussées par des pères désireux de se débarrasser rapidement d'elles. Il avait pitié de ces malheureuses qui n'avaient pas le droit d'exister en dehors d'un père ou d'un mari, mais leurs efforts lui pesaient.

Adhamhan lui avait suggéré, un jour que Ciaran s'en plaignait, d'en profiter un peu. Une nuit d'amour n'engageait à rien. Ciaran n'était pas du même avis. Pour peu qu'un bâtard en naisse, il se retrouverait avec un poids pénible attaché à la cheville. Les quelques rares fois où il accueillait une femme dans son lit (ou plutôt, celui d'une auberge, voire une simple meule de foin, quand il était adolescent), il prenait garde à ce qu'aucune graine ne vienne germer dans le ventre de son amante d'un soir. Que son ami soit à ce point insouciant en la matière le navrait.

Il balaya ces pensées en franchissant le seuil de la salle des officiers. Qu'Adhamhan sème sur son chemin une flopée de petits êtres illégitimes n'était pas son problème. Le sien était de planifier au mieux l'invasion.

OceanofPDF.com

Chapitre 17

Violaine et la délégation diplomatique se rendirent sous escorte auprès du roi. Un officier haut gradé, qui s'était présenté sous le nom de Boadach, les guidait. Il les annonça avant qu'ils ne pénètrent dans la salle où ils devraient négocier avec Rowan.

La porte franchie, ils passèrent sous la surveillance de la garde rapprochée du roi. Violaine entra la dernière. Son regard fut d'abord attiré par les bannières suspendues aux murs de pierre. Le rouge éclatant des armoiries raviva son ancienne vision. Le fantôme de l'odeur du bois brûlé et de la chair calcinée la hanta brièvement, tandis qu'au tissu se superposaient des giclées de sang. Mal à l'aise, Violaine déglutit et détourna la tête d'un geste un peu trop vif pour échapper à cet éclat écarlate. Elle sentit l'une de ses vertèbres craquer.

Bien qu'elle ne puisse éviter la chute de Rosehaÿ, elle était venue à Ruadh pour tenter d'en minimiser, d'une certaine façon, les conséquences. Elle chassa les frissons qui la gagnaient et s'efforça de se concentrer sur la voix de Boadach, qui les introduisait auprès du souverain tout en leur désignant les sièges qui leur avaient été attribués.

Rowan, roi de Talamh Dorcha, se tenait à l'extrémité de la table. Il ne possédait pas une stature exceptionnelle, mais son attitude révélait le meneur d'hommes qu'il était, ainsi que sa fierté. Une couronne ceignait son front, simple diadème d'or dépourvu d'ornements. Ses traits reflétaient la sévérité. Ses yeux avaient la même couleur qu'un ciel orageux, d'un bleu très sombre. Sur son pourpoint étaient brodées ses armoiries à gueules. Il accueillit la délégation avec la froide politesse requise par un souverain offensé, mais prêt à écouter la proposition de la reine.

Rowan entama la discussion avec Olivier et Hyacinthe, mettant sciemment Violaine de côté. Elle eut alors le déplaisir de découvrir que le siège qui lui avait été attribué se trouvait au bout de la longue table, loin de ses compagnons, et face à une chaise vide.

Elle se mordit la joue pour empêcher des mots cinglants de s'échapper et prit place, le visage fermé. Son expression n'échappa cependant pas au roi :

— Quelque chose vous contrarie, Dame Violaine ?

Elle croisa le regard d'Olivier qui s'inquiétait avec raison de sa réaction. Face au visage sévère du roi, la jeune femme sentit s'accumuler sur sa langue une répartie vive, qu'elle préféra avaler. La situation était déjà suffisamment tendue, tant politiquement que dans la pièce, pour qu'elle se permette de jeter de l'huile sur le brasier.

— Quelques douleurs au cou, dues à notre long voyage pour vous rencontrer, Votre Majesté.

Elle porta la main à sa nuque et la massa, avant de baisser les yeux pour ne pas voir à nouveau les bannières rouges qui auguraient tant de morts.

Cependant, Rowan n'en avait pas terminé avec elle.

— Vous êtes étrangère, il me semble ?

Elle se raidit. La question ravivait bien des blessures qui se refermaient à peine. La séparation d'avec les siens. Les tortures endurées. Le regard froid, si froid de Paxt, et les promesses de souffrance qu'il contenait.

— En effet, Votre Majesté, mais je réside depuis presque un an à Rosehaÿ.

— Voilà qui explique votre manque d'humilité.

Un ton trop sec pour n'être que sarcastique. Elle prit sur elle pour ne pas relever cette remarque qui l'incitait à demeurer en retrait, à la place qui lui avait été attribuée à la table des négociations. Aux yeux du roi, elle n'avait rien à faire ici.

— D'où venez-vous ? Je ne crois pas l'avoir appris.

Sa question tenait de l'ordre. Violaine sentit la colère la gagner.

Elle allait répliquer d'une phrase acide, lorsque Hyacinthe intervint avec une attitude obséquieuse :

— Dame Violaine est l'une des plus proches confidentes de Sa Majesté Rosalia, qui désire vous assurer de son souhait de maintenir un lien d'amitié entre Valfleuri et Talamh Dorcha.

Rowan porta un regard étincelant vers le diplomate.

— Si c'était véritablement le souhait de la reine, pourquoi a-t-elle refusé ma proposition ?

Hyacinthe tenta de l'expliquer par le récent veuvage de Rosalia, mais Rowan balaya l'argument de la main :

— Talamh Dorcha a retrouvé une place digne et sûre au sein des royaumes. Je suis encore dans la fleur de l'âge. Valfleuri est sans roi. Elle n'avait aucune raison de refuser.

Olivier prit le relais :

— Votre Majesté, Rosalia n'a accepté aucune des propositions qui lui ont été soumises. Pas même celle de Sa Majesté Carmin, de Siebenflus,

Olivier avait mentionné le souverain à dessein. Carmin apportait des terres riches, peu ravagées par les monstres, et avait de surcroît déjà une héritière, ce qui levait quelque peu la pression sur les épaules de la future reine à ce sujet. Son seul désavantage résidait dans l'emplacement de son royaume, alors que celui de Talamh Dorcha constituait un atout.

Rowan parut flatté de la comparaison, mais son regard restait ombrageux.

— Son refus n'était en rien une insulte envers Talamh Dorcha, poursuivit le diplomate, encore moins envers vous. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Sa Majesté nous a envoyés.

Hyacinthe hocha la tête et prit sa suite, débordant d'éloges envers le roi, bientôt appuyé par Olivier.

Violaine les laissa bien volontiers à ces amabilités de façade, d'autant que le roi désirait qu'elle reste en dehors des tractations. Toutefois, elle en avait assez entendu pour jauger le souverain. Ce n'était pas le genre d'homme à tolérer qu'on lui résiste. Les diplomates auraient fort à faire pour le convaincre.

Une femme à la peau noire comme l'obsidienne et aux longs cheveux frisés fit son entrée. Son visage possédait des traits réguliers, et l'éclat de ses yeux dorés était rehaussé par la teinte jaune de sa robe de satin. Une étoile marquait son poignet.

— Veuillez m'excuser pour mon retard, dit-elle en balayant l'assemblée du regard. Je me nomme Flavie, mageresse au service de Rowan.

Le roi eut un signe de tête, auquel la mageresse répondit avec grâce. Un échange discret qui témoignait de l'estime que le souverain lui portait et de la loyauté de celle-ci.

Chacun se présenta, Violaine en dernier.

Contrariée par les places attribuées aux seules femmes présentes, comme si le roi souhaitait qu'elles demeurent à l'écart des négociations, son introduction s'avéra un peu froide. Flavie, qui s'installa en face d'elle, ne parut pas en prendre ombrage. Elle lui sourit, d'un sourire empreint de suffisance.

Les trois hommes reprirent leur conversation. Flavie les observa d'un air hautain.

Une mageresse.

Violaine se rappela que Talamh Dorcha lui avait été décrit comme un pays pauvre et infesté de monstres. Un pays sans mage.

— Veuillez pardonner mon ignorance, mais y a-t-il d'autres mages, à Talamh Dorcha ?

— Non. Je suis la seule en poste en ce royaume. C'était le cadeau de Lilian, que je servais auparavant, à Rowan, pour appuyer la signature de leur alliance.

Violaine entendit Olivier aborder les raisons de leur venue :

— Sa Majesté Rosalia vous offre, en gage de bonne volonté et de son amitié, une partie des greniers de Valfleuri.

Elle avisa la bouche du roi qui s'arquait d'irritation et ses doigts qui se contractaient sur la table. Son regard bleu orage étincela brièvement.

Rowan était trop fin pour laisser libre cours à sa pensée, mais l'intuition de Violaine lui souffla qu'il était furieux.

Violaine ne pensait pas que Rosalia aurait dû accepter la proposition de Rowan – elle-même avait trop souvent pesté au sujet des multiples tentatives de sa mère pour la marier, sans compter la proposition de Thibald, dont le souvenir de l'expression blessée lui pinçait encore le cœur. En revanche, comme le soulignerait Olivier à l'issue de ce premier entretien, Rosalia avait manqué de tactique et de diplomatie en proposant l'envoi d'une partie de ses greniers plutôt que d'un de ses mages. Églantine n'avait-elle pas dit qu'il s'agissait là d'une ressource précieuse aux yeux des régnants ?

Hélas, la reine était inexpérimentée, veuve depuis moins de dix-huit mois, trop influencée par ses conseillers et ses vassaux, qui ne servaient que

leur propre ambition au détriment du pays.

— Tout va bien, Violaine ? s'enquit Flavie, avec un sourire énigmatique.

— Je m'interrogeais sur votre réaction à ce... cadeau. Car, au départ, vous aviez choisi de servir Silurbem et ses habitants, non Talamh Dorcha, n'est-ce pas ?

Violaine avait sciemment pesé ses mots pour ne pas offenser son interlocutrice. Apprendre que Flavie avait été ainsi offerte d'un roi à un autre, comme s'il ne s'agissait que d'un objet rare, attisait sa contrariété. Bien qu'elle ait conscience que le mage offert aurait pu être un homme, l'idée la révoltait.

Flavie ne se départit pas de son sourire. Elle restait très digne. Violaine se demanda si elle devait l'admirer pour garder ainsi la tête haute en dépit de cet échange dont elle avait fait l'objet ou s'en méfier. Après tout, elle servait Rowan.

— Un mage est au service de son roi. Lilian m'a libéré du sien pour que je puisse m'affilier à celui de Rowan.

— Et cela ne vous dérange pas d'être ainsi considérée comme si vous n'étiez qu'un bijou précieux ?

Flavie inclina légèrement la tête et l'étudia de son regard doré. Violaine réalisa alors que la mageresse avait depuis longtemps appris à naviguer dans ce monde d'hommes sans autoriser qui que ce soit à lui prendre la barre des mains.

— Nous étions cinq mages, à Silurbem. Lilian nous a offert le choix de choisir lequel ou laquelle d'entre nous servirait désormais Rowan. Je me suis portée volontaire, car, si la tâche de nettoyer le pays de ses monstres paraissait titanesque, j'y ai vu un défi que je désirais relever.

De l'autre bout de la table leur parvenaient les bribes des échanges entre Olivier, Hyacinthe et Rowan. Boadach s'était placé en retrait et intervenait peu. Violaine remarqua que les doigts du roi restaient crispés et ses traits plus sévères qu'à leur entrée, en dépit des arguments des diplomates qui déroulaient tous les avantages de leur offre.

Flavie avisa son regard :

— Je vois que vous avez compris où le bât blesse dans l'attitude de votre reine.

Violaine n'arrivait pas à déterminer ce que la mageresse signifiait par là. Ses mots paraissaient teintés d'une sourde menace. Dans le même temps, une telle franchise l'invitait à parler, elle aussi, sans détour.

Son Don se manifesta alors et lui souffla une forte intuition. Violaine ne perçut rien d'autre que du brouillard, un flou dans les chemins de la destinée de la mageresse. Un flou entretenu par Flavie elle-même.

Elle cache son jeu.

La bouche de Violaine se crispa.

— Oui, répondit-elle enfin, je saisis que Rowan n'est pas homme à tolérer un refus.

Le sourire de Flavie vacilla face à la provocation, mais, dans ses yeux dorés, Violaine lut une fugace lueur d'intérêt.

— Un refus tout sauf intelligent, rétorqua la mageresse.

Violaine ne sut que lui répondre. Refuser la main de Rowan, elle pouvait le comprendre. Ne pas lui proposer une offre presque équivalente, en termes de possibilités pour Talamh Dorcha – un mage, par exemple – avait été une erreur.

Une erreur qui coûterait sa capitale à Rosalia. Et, par là même, sa couronne.

— Peut-être les négociations finiront-elles par aboutir, qui sait ?

Flavie eut un mouvement de la tête vers les diplomates et le roi qui devisaient, chacun avançant ses pions avec précaution. Violaine perçut tout à coup un fragment de l'avenir de Rowan. Elle entendit le roulement de tonnerre de l'infanterie et des cavaliers en partance. Le fracas de l'armée en marche, poussée par une hargne aussi violente qu'une tempête, en plein été. Une tempête que rien n'apaisait. Et elle se demanda si Flavie croyait réellement en ses propres paroles ou s'il ne s'agissait que d'une simple phrase destinée à endormir sa méfiance.

Peu après la fin de ces premières tractations, les diplomates s'entretenaient pour préparer les suivantes.

— Rosalia se trouve dans une position périlleuse, regretta Olivier.

Coincé entre le Nord inexploré, grouillant de monstres, et le Sud en proie à la guerre civile, Valfleuri ne disposait que de deux frontières sûres : la mer à l'est et Talamh Dorcha, à l'ouest. Silurbem, pour protéger sa frontière avec Hakroma, s'était allié à Talamh Dorcha, connu pour sa puissance militaire.

— Si la guerre est déclarée et que l'armée de Talamh Dorcha nous envahit par l'ouest, son souverain ne bougera pas le petit doigt.

— Élargissons notre offre.

La reine et ses conseillers avaient convenu d'autres propositions, anticipant un échec de la première.

Olivier acquiesça.

— L'idéal aurait été, bien sûr, d'imiter le geste de Lilian, convint Hyacinthe, mais je doute que cela ait été aussi efficace que nous le pensons.

— Pourquoi donc ? s'enquit Violaine, convaincue du contraire.

Il se tourna vers elle, toute attitude affectée envolée :

— Nous ne pouvons nous séparer d'un seul mage. Lilian a choisi de prendre ce risque, mais il pourrait bien le regretter plus tard.

Olivier et Hyacinthe listèrent les offres possibles, décidés à ne pas dévoiler toutes leurs cartes d'un coup, tandis que Violaine, prise d'une étrange sensation de familiarité, songeait qu'en dépit des monstres et de sa magie, ces royaumes étaient aussi prédisposés à la guerre que les voisins de Vielacier.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

Pendant que deux gardes impassibles la menaient vers les appartements du dénommé Ciaran, Violaine se répéta le but de sa mission. Malgré ses doutes à ce sujet, ses compagnons de voyage lui avaient assuré qu'elle serait parfaite pour le remplir. Ils comptaient sur ses talents de voyante pour obtenir ce que l'officier souhaitait taire.

Les gardes s'arrêtèrent devant une porte. L'un d'eux y frappa, et Violaine récapitula rapidement les informations dont elle disposait au sujet de cet homme.

Convié, comme les autres invités, par le souverain, au banquet d'honneur qui serait donné le lendemain pour accueillir la délégation, sa présence n'était pas anodine. Il participait depuis peu aux entraînements des troupes en tant qu'officier récemment promu. Il avait été choisi, avec d'autres de ses pairs, pour mener l'armée du roi Rowan.

Comme un écuyer – un adolescent mal poussé, au regard fuyant – ouvrait et que le garde annonçait Violaine, elle se demanda à quoi pouvait ressembler cet homme dont il était nécessaire de scruter les prochaines actions, voire le destin. Elle s'imagina un homme mûr, peut-être aussi âgé que son père. Rowan ne nommerait assurément pas un jeune soldat pour commander ses troupes d'invasion ! L'enjeu était trop important.

Le garçon lui fit signe d'attendre, le temps qu'il l'annonce. Violaine lissa sa robe distraitement. Pour cette entrevue, elle avait choisi une tenue de circonstance. Sa robe, au tissu chamarré couleur vert forêt, était légèrement décolletée, les manches longues et évasées à partir de la taille. Soulignée par une longue ceinture brodée, elle se bordait de velours dévoré

au niveau des chevilles. Violaine avait rassemblé ses cheveux bruns en un chignon complexe sans tomber dans l'extravagance.

L'écuyer revint et l'invita à le suivre. Sa maladresse, dans sa façon de gérer l'arrivée de Violaine, trahissait une prise de fonction récente. Les deux gardes se postèrent de chaque côté de la porte, la laissant s'avancer seule à la suite de l'adolescent. Ils passèrent un petit salon, puis le garçon ouvrit une porte et annonça d'une voix en pleine mue :

— Dame Violaine Coustiller de Charbourg !

Elle s'avança, le cœur battant au nom de sa ville natale. La particule et son origine avaient été ajoutées à son patronyme, depuis son arrivée à Valfleuri. Pour les gens de la cour, c'était une façon de rappeler qu'elle n'appartenait pas à leurs terres, tandis qu'elle y voyait un remède contre l'oubli des siens. Un ancrage, dans ce tourbillon absurde et sans fin qu'était devenue sa vie au milieu de ces royaumes étrangers, ces hommes et ces femmes aux mœurs différentes, ces territoires infestés par des créatures que même le plus torturé des artistes n'aurait pu imaginer.

Ciaran contemplait le feu qui faisait face au battant, ses flammes emplissant la pièce de leur crépitement réconfortant. Il était vêtu de son uniforme noir et l'épée rangée dans son fourreau, à sa hanche. Il se tourna pour l'accueillir.

Il n'était pas l'homme mûr au visage dur et couturé de cicatrices qu'elle s'était imaginé. Il ne paraissait pas plus âgé qu'elle. Les cheveux noirs, coupés courts et soigneusement peignés en arrière, contrastaient avec sa peau, au teint très clair. Son visage, tout juvénile soit-il, possédait des traits pour le moins atypiques. Le front était large, la bouche fine. Les mâchoires formaient un angle aigu, souligné par les pommettes saillantes. Le menton bien dessiné, le nez droit, et surtout, le regard gris-bleu, aussi

limpide, froid et secret qu'un lac gelé en surface, rappelaient qu'elle avait là, en face d'elle, un véritable homme d'armes. Un officier.

Le cœur de Violaine rata un battement. Ses joues s'échauffèrent malgré elle. Elle s'efforça de masquer le trouble qui venait soudainement de la saisir.

Je suis perdue.

Ciaran lui-même eut un choc en découvrant la jeune femme digne, dont le vert de la robe soulignait celui de ses iris. Sa chevelure brune, coiffée avec goût, n'était pas lâchée sur ses épaules ni ornée de bijoux, contrairement à l'usage des femmes de Valfleuri. Un bijou discret ceignait son cou et formait sa seule parure. Elle incarnait l'exact opposé de la rombière quelconque, à la chevelure folle et au regard troublé, à laquelle il s'était attendu. Elle paraissait sûre d'elle, sans présenter le maintien emprunté des suivantes écrasées par l'identité royale de leur maîtresse. Elle soutint son regard. Si Adhamhan avait été là, il se serait d'emblée jeté à ses pieds.

Ciaran s'avança vers elle et désigna de la main les sièges disposés autour d'une table basse en bois massif, sur laquelle se trouvait un plateau avec deux coupes, une bouteille et une coupelle de fruits. Il était grand, très grand, et Violaine, qui ne s'était pourtant jamais trouvée particulièrement petite avec son mètre soixante, se sentit minuscule en réalisant qu'il la dépassait d'une bonne tête. Elle prit place sur le fauteuil qu'il lui indiquait. Il s'assit à son tour et lui servit une coupe de vin, mais elle demeura muette. Il n'aima pas cela. Les femmes cherchaient d'habitude à remplir le silence, le rôle de leur sexe étant de distraire, davantage encore quand elles appartenaient à une délégation diplomatique. Non seulement celle-ci ne soufflait mot, mais elle le dévisageait sans le cacher avec une intensité qui

le perturbait, ce qui amplifia sa colère naissante. Il la dissimula de son mieux.

Le silence qui s'étirait entre eux contenait une tension que Violaine n'ignorait pas. Malgré son statut d'envoyée diplomatique, et tout apatride soit-elle, elle demeurait une ennemie. La politesse était de mise, la guerre n'ayant pas encore été déclarée, mais Violaine savait le conflit inévitable. De même que son issue.

Tout en tournant la coupe entre ses doigts, elle plongea les yeux dans le liquide bordeaux, et son cœur se serra. Elle seule connaissait l'issue des événements. Elle seule en portait le poids.

Ciaran contint un soupir exaspéré. La moindre des choses, lorsqu'on demandait un entretien privé à un officier, était d'annoncer la raison de sa visite. Or, Violaine restait aussi silencieuse que si c'était lui qui l'avait conviée, et non l'inverse. Il finit par perdre patience.

— Vous avez demandé un entretien, attaqua-t-il sans ambages, en levant sa coupe.

Elle leva la sienne en retour et hésita avant de porter le gobelet à ses lèvres. L'alcool provoquait des visions de l'avenir trop réalistes, mais peut-être pourrait-elle en aspirer quelques gouttes sans souffrir de ses effets.

Ciaran perçut son hésitation.

— Vous craignez qu'il soit empoisonné ? railla-t-il.

Il but une gorgée pour lui prouver qu'elle avait tort de craindre un acte aussi lâche. Un chevalier n'usait pas des poisons. C'était là l'outil des espions, ces êtres qui vivaient dans les ombres, glanaient des informations pour y puiser les plus utiles, comme des rats triant les déchets pour y dénicher la meilleure nourriture. Ciaran, s'il devait prendre la vie d'une personne, usait de sa lame. Une arme digne, valeureuse, nécessitant de la bravoure.

Elle reposa sa coupe après y avoir seulement trempé les lèvres.

— Pas du tout. C'est juste que l'alcool ne me réussit pas.

Présenter une faille pour adoucir sa méfiance, c'était une tactique qu'elle avait souvent utilisée avec succès, mais son interlocuteur paraissait plus rusé que les militaires avec lesquels elle joutait autrefois. Elle afficha un sourire clair, décidée à ne répondre à aucune provocation. Un sourire franc, sans aucune intention cachée. Le sourire d'une personne qui ignorait sa raillerie, comme si elle portait une armure invisible. Il se planta telle une flèche dans le cœur de Ciaran.

Trop occupé à dissimuler ce trouble auquel il ne s'attendait pas, il prêta à peine attention à sa réponse. Il nota tout de même que l'excuse invoquée sonnait faux, à l'inverse de son sourire.

Le chevalier arqua un sourcil circonspect. Comme elle n'avait pas relevé sa première remarque, il reprit :

— Pourquoi une dame de compagnie souhaiterait-elle me voir ?

Il souligna son statut d'un ton ironique. Rosalia n'était pas la seule à avoir posté des espions, et Ciaran s'était, de toute évidence, informé sur elle lorsque sa demande d'entretien lui avait été transmise. En un an, le bruit de son don de voyance avait sans doute franchi les murs du palais, la reine ne l'ayant pas conservé sous le sceau du secret. Violaine ne réfléchit donc pas longtemps.

— Parce que j'ai, disons, certains talents.

Elle était parfaitement consciente que Ciaran cherchait autant à tirer des renseignements d'elle qu'elle de lui. Loin de l'effrayer, ce duel d'esprit excitait ses nerfs comme ils ne l'avaient pas été depuis longtemps. Un adversaire à sa mesure, c'était trop rare pour ne pas profiter de l'aubaine !

Il ne répondit pas, se contentant de prendre une seconde gorgée de vin, ses yeux gris-bleu fixés sur elle, comme s'il cherchait à percer le secret

de ses pensées.

Ciaran comprit mieux à qui il avait affaire. Il songea qu'Adhamhan aurait eu beau jeu de déployer ses charmes, elle y serait restée insensible. Cette femme-là était dotée d'autant de répartie que d'intelligence. La partie s'avérait plus complexe qu'anticipée. D'une certaine façon, cela l'aiguillonnait. La jeune femme qui lui faisait face n'adoptait pas l'attitude hautaine de celle qui se sait dotée de magie qu'affichait Flavie. Elle le traitait en égal. Et il paraissait clair qu'elle l'était, tout du moins en termes d'intellect.

Il repartit sur une réplique sarcastique :

— Comme celui de ne pas tolérer un verre de vin ?

Elle secoua la tête, toujours souriante.

— Non. Comme celui de connaître ce qui est à venir.

Il conserva un visage neutre, mais elle vit ses pupilles s'agrandir. Elle avait suscité son intérêt.

Sa franchise dérouta Ciaran. Pourquoi, tout à coup, la chaleur dans la pièce lui parut-elle intolérable ? Il savait, à présent, qu'elle était venue pour étudier son futur. Comme elle jouait franc jeu, il l'imita.

— Dans ce cas, pourquoi vouloir me rencontrer ? Mon avenir possède-t-il quelque importance pour le royaume de Valfleuri ?

Le sourire de Violaine disparut, tandis qu'elle réalisait qu'elle n'éprouvait aucune intuition, aucune image, rien qui exprime le futur de cet homme. C'était la première fois que cela lui arrivait. Elle était si habituée à ces intuitions, naturelles, immédiates, qu'elle n'avait pas pris garde à leur absence lors de son entrée dans les appartements du chevalier.

Lequel s'attendait à tout, sauf à ce que son sourire s'efface aussi soudainement que le soleil par un jour nuageux de grand vent. Intérieurement, Ciaran se réjouit. Il avait porté un coup. Il l'avait

déstabilisée. Toutefois, une part de lui, qu'il musela aussitôt, sembla regretter cette expression sûre disparue du visage de Violaine.

La jeune femme se trouvait sur un terrain glissant. Trop en dire la perdrait. Elle était là pour tirer des informations, non pour en délivrer. Elle rétorqua donc, d'une voix pleine d'assurance :

— Pensez-vous que votre existence pèse ainsi sur le destin de deux royaumes ?

Coup pour coup.

Ciaran crut presque entendre le sifflement de la lame avant qu'elle perce son flanc, s'ils s'étaient trouvés tous deux l'arme au clair. Une comparaison stupide. Les dames de compagnie, comme les oracles, ne maniaient aucune arme. C'était indigne de leur rang.

À son expression railleuse qui fit place à une bouche formant une ligne serrée, Violaine put le jauger. Ciaran possédait l'arrogance et le dévouement aveugle des jeunes officiers récemment promus. Il voulait prouver sa valeur à son roi, sans l'éclipser.

Il reposa sa coupe sur la table basse, d'un geste un peu trop vif, car elle tinta sur le bois.

— Vous n'ignorez pas que Talamh Dorcha n'est pas en bons termes avec Valfleuri.

Elle hocha la tête, reprit son verre sans avoir l'intention de le vider.

— Je le sais. D'où l'importance de cette mission diplomatique.

— Mais vous n'êtes pas diplomate, releva-t-il.

Il cherchait une faille dans cette armure invisible qui paraissait la protéger.

Violaine sourit.

— Non, effectivement.

À nouveau, cette impression étrange entre ses côtes. La colère de Ciaran envers lui-même monta d'un cran.

Il attaqua encore, pour l'obliger à dévoiler ses cartes :

— Alors, puisque vous connaissez l'avenir, que faites-vous ici ? Êtes-vous là pour tenter de me décourager, en me dévoilant un futur sombre et désespéré ?

Il arbora un sourire glacial, mais elle voyait, dans ses yeux, qu'il guettait la moindre de ses réactions.

Violaine ne lui mentirait pas. C'était inutile. Dans ce duel verbal, il n'y avait aucune place pour la fourberie.

— Je sais en effet quelle sera l'issue de cette situation tendue entre nos deux royaumes.

Elle appuya sur le « nos », pour qu'il comprenne qui elle servait, malgré sa particule liée à une terre inconnue.

— Quelle est l'utilité pour le combattant de savoir que sa prochaine bataille est vouée à la défaite ou à la victoire, quelles que soient ses actions ? poursuivit-elle.

Il se rencogna dans son siège et joignit les mains, coudes posés sur les accotoirs. Elle venait de marquer un point. Elle était fille de militaire, ancienne combattante elle-même. Elle savait qu'un homme d'armes ne pouvait qu'approuver ces mots. Car comment donner du sens, en effet, à la prochaine bataille, si l'issue en était déjà connue ?

Ciaran s'efforça de masquer le léger tremblement de ses doigts.

Elle savait tout.

Elle savait qui l'emporterait dans les affrontements à venir. Les questions fusèrent, à l'abri de son crâne : serait-ce Rowan ? Ou bien... son roi allait-il être vaincu ? Cette pensée l'horrifia. Non, Rowan ne pouvait

échouer ! Sa tactique était imparable et ses forces bien plus nombreuses que celles de Rosehaÿ.

Alors, il réalisa la portée des phrases de Violaine. C'était une réflexion pertinente – aucun soldat sensé, en effet, n'irait se battre s'il connaissait déjà l'issue de la bataille. S'il savait aller à la défaite, sans doute à sa mort, il s'y soustrairait. Et s'il avait la certitude de l'emporter, sans ce frisson que Ciaran connaissait chaque fois qu'il partait en mission, quel intérêt ?

Ces mots révélaient une connaissance peu commune de la mentalité des combattants.

Il tapota ses doigts les uns contre les autres.

Ils portaient peut-être aussi un autre sens...

— Vous sous-entendez que les efforts des diplomates seront vains ?

Elle esquiva la question par une autre :

— Qu'en savez-vous ? Vous n'étiez pas à la table des négociations.

Il grinça des dents. Il avait failli rétorquer qu'elle n'assistait pas non plus aux conseils de guerre du roi, ce qui aurait révélé la volonté de Rowan de maintenir ses plans d'invasion, quoi que les diplomates proposent.

Il choisit un autre angle d'attaque.

— Puisque vous connaissez l'issue de ces négociations, Sa Majesté Rosalia le sait aussi. Il lui était donc inutile de vous envoyer ici.

Elle tiqua ; il contint un sourire satisfait. Il avait deviné juste. En tant qu'oracle de la reine, Violaine aurait dû lui partager sa vision. Or, elle n'avait rien fait de tel, auquel cas les espions de Rowan auraient déjà évoqué des préparatifs militaires poussés à Rosehaÿ. Et la souveraine n'aurait pas pris le risque de se séparer de sa clairvoyante.

— Il est des événements inexorables, concéda Violaine, et j'estime préférable de taire ces fatalités, puisqu'elles sont inflexibles.

Elle savait l'issue de la guerre, quelle qu'elle soit, et celle-ci était inévitable.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, la colère de Ciaran reflua. Il la regarda autrement, tandis qu'il se représentait ce que devait être sa vie, à voir approcher l'inéluctable sans pouvoir en parler à qui que ce soit, puisque rien ne pourrait changer le cours des événements.

Il l'avait sous-estimée dès le départ. Le chevalier se rendait compte, à présent, que la bravoure pouvait prendre un autre visage que celui d'aller au combat sans peur.

— N'est-ce pas difficile, s'enquit-il doucement, conscient du poids intime de sa question, d'être en possession d'un tel savoir et de ne pouvoir le partager ?

Elle reposa sa coupe à peine touchée.

— C'est là mon fardeau, et le mien seul, rétorqua-t-elle.

Son regard vert étincelait de défi.

Mais Ciaran ne s'y serait pas mesuré. Plus maintenant. Non, vraiment, Adhamhan n'aurait eu aucune chance avec elle ! Elle n'aurait fait qu'une bouchée de lui et, très certainement, refusé la faveur de ses bras comme de ses baisers après l'avoir défait.

Peu désireuse de poursuivre sur le sujet, Violaine reprit :

— Vous êtes bien jeune pour un officier d'un tel rang.

Une phrase volontairement blessante. Violaine taquinait son orgueil pour le pousser à lâcher une information utile, puisque son Don le lui refusait.

— Ce sont mes compétences qui m'ont valu cette nomination, et elle est méritée.

En dépit de son ton cinglant, il n'était pas tombé dans le piège de l'émotion. Au lieu de s'en sentir déçue, Violaine éprouva une bouffée de

satisfaction, comme s'il avait remporté une épreuve qu'elle lui aurait imposée.

Ciaran dut admettre, à son corps défendant, qu'il admirait cette manœuvre subtile, en partie réussie – il n'avait pas apprécié du tout le doute implicite sur ses compétences –, mais il n'avait pas laissé la colère prendre les rênes et le pousser à la faute.

— Vous n'étiez pourtant pas présent, lors des tractations, insista-t-elle.

À nouveau, elle cherchait à aiguillonner sa fierté pour le déstabiliser.

— En revanche, il y avait à la table des négociations un haut officier. Un dénommé Boadach.

Attention.

Rowan n'avait certainement pas présenté ainsi son commandant en chef des armées. Violaine ignorait son véritable rôle, et Ciaran devait veiller à ce qu'elle n'en apprenne rien. Ses doigts se contractèrent malgré lui. Il appréciait cet échange risqué. Violaine menait la conversation avec autant de virtuosité qu'une fine lame son épée.

— Sa Majesté Rowan l'a présenté comme son plus proche conseiller. Étrange qu'un militaire agisse en qualité de diplomate auprès du roi, non ?

Violaine esquissa un sourire. Elle avait perçu la nervosité de Ciaran, lorsqu'elle avait prononcé le nom du haut officier. Elle tentait de le pousser à la faute, sans le bousculer, espérant en tirer une information utile. Mais ce sourire servait-il à mieux appuyer son sous-entendu ou parce qu'elle prenait plaisir à ne pas être, pour une fois, empêchée de faire preuve de répartie ?

— Talamh Dorcha possède une longue tradition militaire du fait de son histoire tumultueuse. Pendant longtemps, ce sont les soldats qui ont assuré l'élimination des monstres – certes, avec un succès bien moindre que des mages. Il n'est donc pas surprenant que Sa Majesté ait toute confiance

en un militaire haut gradé quand il s'agit de pourparlers avec un pays dont la souveraine l'a offensé.

Violaine lut pourtant dans le regard de Ciaran qu'elle l'avait touché dans son orgueil et attisé une braise de colère, mais il n'avait rien lâché. Elle se demanda tout à coup ce que cela donnerait, si elle l'affrontait dans une enceinte, son épée à la main. Ses joues s'échauffèrent à nouveau.

— Une souveraine qui, si je puis me permettre, n'hésite pas à envoyer pour cette mission de la plus haute importance une simple étrangère...

Le visage de Violaine se ferma, et, emportée par l'émotion, elle contint sur sa langue la vive répartie qui y pointait. Elle ne voulait pas offrir à son interlocuteur la satisfaction de l'avoir blessée.

À la réaction de la jeune femme, Ciaran regretta sa phrase. Il avait désiré la piquer dans sa fierté, ainsi qu'elle venait de le faire avec lui, non la peiner. À la façon dont elle redressa les épaules, reculant subtilement la tête comme s'il lui avait porté un coup, il réalisa qu'il avait commis une erreur. Car elle encaissa, protégée par cette armure invisible qu'il ne parvenait pas à percer davantage.

— Vous savez déjà pourquoi Sa Majesté Rosalia m'a engagée auprès d'elle.

Il masqua sa nervosité en buvant une gorgée de vin. Elle l'observait de son regard vert si vif. Le cœur battant, il reprit ses tentatives de lui arracher la moindre information. Elle lui répondit sans faillir, en essayant de faire de même.

Lorsqu'elle prit congé et qu'il l'eut raccompagnée à la porte, il s'affala sur son siège. Cette joute verbale l'avait littéralement épuisé.

Il tourna son visage vers les flammes, qui ronronnaient avec moins d'ardeur, et repassa le déroulement de la soirée. Chaque fois qu'il se remémorait le sourire de Violaine, cet étrange trouble l'envahissait de

nouveau. Mais il s'attarda davantage sur sa confiance, au sujet de son fardeau.

Il poussa un profond soupir, renversa la tête en arrière et ferma les yeux.

Non, vraiment, la bravoure ne se trouvait pas que sur un champ de bataille. Elle était présente là aussi, dans ce regard étincelant comme une prairie après la pluie et qui dansait désormais sous ses paupières closes.

Sur le chemin qui la ramenait aux appartements où elle logeait avec la délégation diplomatique, Violaine se remémora la soirée, espérant tirer quelque chose de l'échange. Elle n'aurait pas grand-chose à fournir à ses compagnons... Surtout, elle restait troublée. Elle pensait avoir réussi à le masquer tout au long de cette conversation à mots comptés, alors qu'une partie de son esprit se tendait en quête d'une parole, d'une scène, n'importe quoi. Jamais encore, elle n'avait connu un tel silence dans les ombres de son esprit, là où s'étalait d'habitude le murmure de l'avenir de ses interlocuteurs lorsqu'elle ouvrait tout grand son Don.

Tout en repensant à leur conversation, elle revit le visage de Ciaran. Il était beau, malgré ses traits atypiques, et Violaine, l'espace d'un instant, se demanda si son trouble provenait uniquement de cette absence de vue sur son futur. Elle chassa cette hypothèse. Elle était une étrangère dans un univers hostile, et la douleur d'avoir perdu les siens à jamais pulsait encore, là, entre ses côtes, comme une flèche non retirée. Par ailleurs, Ciaran appartenait au camp ennemi. Elle ne pouvait se permettre de se laisser aller à une quelconque inclination. Encore moins envers lui.

Chapitre 19

Si le château fort présentait une apparence austère, la grande salle où se déroulait le banquet s'ornait de quelques tapisseries fanées, aux bordures effilochées. Le motif délavé, parfois grignoté par les mites, présentait des scènes de combat, rappelant la tradition militaire du pays. Ici et là, d'anciens monarques étaient dépeints aux prises avec un monstre. Des bannières aux couleurs du roi étaient suspendues en alternance, leur cramoisi ressortant de façon criante sur le minéral brut. L'ensemble contrastait fortement de la grande salle où Rosalia festoyait, décorée de tapisseries flamboyantes et de sculptures délicates d'où débordaient des fleurs aussi parfumées que colorées. Même les grandes torchères donnaient ici l'impression de se trouver chez un seigneur pauvre, et non le souverain d'une immense nation.

Les tables avaient été disposées en U pour le banquet, si bien que tous les convives pouvaient profiter de l'assemblée. Tandis que les plats allaient et venaient, que les échantons ne cessaient de s'activer, ménestrels, jongleurs et autres amuseurs divertissaient les invités au centre de la salle.

Pour la soirée, Violaine avait choisi une robe en velours mauve. Malgré le souvenir douloureux d'un autre banquet, celui suite auquel sa vie avait basculé, elle voulait revêtir sa couleur. Elle ne portait pas d'autre bijou que le collier qu'elle avait déjà arboré lors de son entretien avec Ciaran. Ses longs cheveux bruns étaient rassemblés en plusieurs tresses, elles-mêmes nouées et relevées en chignon. Avec Olivier et Hyacinthe, elle avait été placée non loin de la table du roi, sans toutefois être les uns à côté des autres. Ainsi Violaine se trouvait-elle encadrée d'un haut officier nommé Riagal et de Beibhinn, l'épouse de celui-ci. Le militaire l'ignorait

totalemment, préférant converser avec son voisin, Olivier. Des bribes de leur conversation lui parvenaient ; le diplomate poursuivait ses efforts de négociation de paix.

La jeune femme dut se plier à la conversation avec Beibhinn qui, comme la plupart des femmes présentes, avait la chevelure soigneusement rangée sous une coiffe, ce qui indiquait leur statut d'épouses.

Beibhinn entreprit de l'assommer à coups de rumeurs croustillantes sur les couples illégitimes de la cour de Rowan ou autres niaiseries aussi peu intéressantes. Violaine ne l'écouta que d'une oreille et répondit par automatisme. Elle observa la salle, tant pour tromper son ennui que pour essayer d'obtenir quelque intuition. Elle était ici pour cela, selon ce que les cartes lui avaient pointé.

Elle repéra, à l'extrémité de la table perpendiculaire à la sienne, le chevalier dont le destin lui demeurerait fermé. Ses joues s'échauffèrent malgré elle. Ciaran se tenait raide, le haut du dos voûté, comme tous ceux qui avaient grandi trop vite. Ses traits anguleux, ennuyés, offraient un contraste marqué avec ceux de son voisin, lesquels arboraient déjà les couleurs de celui qui a trop goûté au vin, et dont les mains se promenaient un peu trop souvent sur la fille de cuisine quand celle-ci le servait.

Ciaran, lui, mangeait et buvait modérément, ignorant la domestique quand elle se penchait pour poser un plat devant lui. La tenue noire et austère du chevalier, malgré la richesse du tissu, se mariait bien avec son attitude. Elle contrastait, là aussi, de celle de son voisin, qui affichait des bagues à tous ses doigts ainsi qu'une large chaîne en or autour du cou. De toute évidence, Ciaran goûtait aussi peu que Violaine ce genre d'événement et paraissait n'attendre qu'une chose : remonter à cheval, son épée à son côté.

Malgré leur appartenance à des camps ennemis, elle ne put s'empêcher d'éprouver pour lui un élan de sympathie. Elle aussi se languissait de retourner sur le terrain d'entraînement. Elle espérait mettre la main sur une arme et une armure, avant le jour funeste où Rosehaÿ serait assaillie par l'ennemi. Elle n'avait pas envie de s'y retrouver sans aucune lame, aussi vulnérable que si elle s'était trouvée nue.

Quelque part, au fond d'elle, son élan combatif s'impatiait de cet affrontement à venir, malgré sa tragique issue. L'appel de la lame résonnait toujours dans ses veines.

Ciaran croisa son regard. Ils s'observèrent brièvement, par-delà l'esplanade où un jongleur démontrait son adresse. Tout à coup, le silence sembla tomber, celant musique et bavardages. Comme s'il ne restait plus qu'eux, le chevalier en noir et la demoiselle en mauve.

— C'est le troisième fils du comte Laoch. Comme il ne pouvait ni le faire hériter du titre ni le marier à son avantage, il l'a envoyé dans l'armée.

L'instant était rompu. Violaine se tourna vers sa voisine, embarrassée d'avoir été ainsi surprise dans son observation.

— Un excellent chevalier, poursuivit Beibhinn sans remarquer le trouble de la jeune femme, mais un garçon étrange.

Violaine jeta au chevalier un coup d'œil à la dérobée. Garçon ? C'était un homme. Il avait au moins son âge, si ce n'est plus. Qu'avait indiqué la liste récupérée par Olivier ? Vingt-trois ans. Tout juste un an de plus qu'elle.

Ciaran avait cessé de la regarder et levait sa coupe vers une personne qui se trouvait derrière elles.

— Il pourrait mieux s'habiller, comme Niall, son voisin, mais il est aussi austère qu'un jour sans vin !

Beibhinn se pencha et chuchota :

— Bizarre qu'un type aussi ennuyeux que lui se soit lié d'amitié avec un homme aussi plaisant qu'Adhamhan.

— Adhamhan ? répéta Violaine, abasourdie par l'étalage de la vie privée des autres dont faisait preuve l'épouse de l'officier.

Beibhinn désigna l'un des gardes d'honneur placés derrière elles.

— Le balafre. Un bon amant, d'après mon amie Caragh.

Elle pouffa et surjoua une gêne qu'elle était loin de ressentir.

— Non pas que j'ai envie d'essayer ! Je reste fidèle à mon époux, moi.

Violaine décida de profiter de l'humeur partageuse de sa voisine. Si elle offrait si peu de pudeur dans le déballage de la vie intime des courtisanes, elle pourrait peut-être lui livrer, malgré elle, des informations intéressantes.

— Cette dame, là, en jaune, qui est-ce ?

Violaine le savait, mais sa voisine ne pouvait le deviner. La question entraîna une courte explication. Trop courte.

— Quels bruits courent à son sujet ? ajouta Violaine pour que Beibhinn poursuive son babillage.

En réalité, elle n'avait cure de ce qui se passait dans le lit de la mageresse. Mais le bavardage de sa voisine, ravie de détailler les rumeurs qu'elle avait en sa possession, forma un ronronnement qui lui permit d'utiliser son Don sans être perturbée par les notes changeantes de la musique. Violaine observa donc Flavie, placée juste à côté du roi, dans l'espoir de percer le brouillard qu'elle avait entraperçu de sa destinée. Elle appela son Don, concentrée.

Lentement, comme à regret, lui vint une intuition. Un mot.

Double.

— Sa Majesté Rowan est tellement satisfaite de ses services qu’il lui octroie une place honorable, poursuivait Beibhinn, indigne de son statut de mageresse. D’aucuns disent qu’ils couchent ensemble.

Violaine n’en crut rien. Le roi ne paraissait guère enclin à glisser dans sa couche une femme dotée de pouvoirs magiques. Quant à Flavie, elle ne se risquerait pas à se prêter à une liaison, source sûre de commérages et d’attention. Dans le regard doré de la mageresse, Violaine lisait une flamme froide, bien lointaine du divertissement causé par le banquet. Celle de l’ambition.

Son intuition était claire et confirmait son impression première : cette femme jouait double jeu. Il lui faudrait se méfier d’elle.

Elle tourna son attention et son Don vers Rowan qui, Flavie exceptée, était entouré d’hommes. Le roi croisa par mégarde le regard de Violaine. Son expression enjouée changea alors du tout au tout. Le front ridé de contrariété, ses yeux prirent une teinte de tempête.

Beibhinn agrippa le poignet de sa voisine :

— Mais enfin, baissez les yeux !

Violaine s’arracha enfin au visage courroucé du roi, ayant obtenu ce qu’elle souhaitait.

Pouvoir et domination s’unissent sous sa couleur.

Elle avait désormais la certitude que, quoi que Rosalia ait fait, Valfleuri aurait été englouti par l’appétit de puissance du roi.

— On ne regarde jamais le souverain dans les yeux, si l’on est du sexe faible ! chuchota Beibhinn, horrifiée.

Les amuseurs s’étant retirés, le roi se leva et déclara le bal ouvert. Plusieurs convives s’élancèrent alors. Riagal emmena sa femme, qui ne cacha pas son soulagement de quitter Violaine après son attitude choquante.

Olivier s'approcha de la jeune femme et lui tendit la main. Elle le fixa, incrédule :

— Je n'aime pas danser.

Il la réprimanda du regard, et elle comprit son message silencieux. En mission diplomatique dans un pays avec lequel la guerre couvait, il ne s'agissait pas d'agir selon son bon plaisir. Alors, elle posa délicatement sa main dans la sienne, comme elle l'avait appris lorsque sa mère lui avait imposé des cours de danse, et le suivit vers la piste déjà encombrée par la plupart des invités.

Violaine commença à suivre la mélodie offerte par les musiciens. Elle réalisa très vite que les pas de danse appris de mauvais gré à Vielacier ne correspondaient pas à ceux pratiqués en cette contrée. Comme elle avait fui tous les bals donnés par Rosalia, à Rosehaÿ, ses connaissances ne se trouvaient pas à niveau. Elle jeta un œil vers les tables, avisa Rowan et Flavie, ainsi que quelques autres convives, demeurés assis à leur place. Ils observaient les danseurs avec une mine réjouie.

Les erreurs de Violaine se multiplièrent. Olivier se rendit compte de son malaise. Les mains serrées autour des siennes, il la guida dans les pas les plus complexes. Petit à petit, elle parvint à se caler sur ses mouvements.

Le premier morceau se termina. Les musiciens en attaquèrent aussitôt un autre, plus entraînant. Olivier dut changer de partenaire, mais Hyacinthe le remplaça. Il aida Violaine à prendre confiance dans ses pas. Elle commençait à saisir les enchaînements qui, s'ils variaient d'une mélodie à l'autre, se construisaient sur la même base.

Au troisième morceau, Violaine vit avec effarement les deux sexes se séparer de chaque côté. Avant de la lâcher, Hyacinthe lui expliqua brièvement à l'oreille que, cette fois, les femmes devaient partager, à tour de rôle, quelques mouvements avec chacun des partenaires masculins. Il

l'enjoignit aussi de tenter de glaner, grâce à son Don, quelques bribes du futur des danseurs. Elle eut tout juste le temps d'entendre la description succincte des gestes, avant que Riagal l'entraîne dans la danse.

Les conseils d'Olivier et de Hyacinthe, son observation des autres danseurs aux pas bien orchestrés apaisèrent bientôt son cœur battant.

Quand ce fut au tour de Niall de danser avec elle, elle se crispa. Elle n'avait pas oublié la façon dont il avait peloté la fille de cuisine, à table. De fait, elle sentit sa main, sur sa taille, qui descendait trop bas à son goût. Elle ne pouvait pas le repousser d'un coup bien placé, pas devant le roi ni en ces circonstances pour le moins tendues, comme l'avait rappelé Olivier. Violaine pinça les lèvres. Elle lâcha Niall d'une main, la posa sur celle qui la tenait et, lui saisissant le petit doigt, le tordit violemment. L'homme grimaça de douleur. Le message porta. Sa main remonta sur sa taille et n'en bougea plus.

Violaine enchaîna les partenaires, comme l'exigeait cette danse. Ses gestes étant plus sûrs, elle laissa son regard comme son Don s'égarer autour d'elle. Elle aperçut Ciaran, tout proche. Son poulx accéléra. Elle se concentra aussitôt sur son partenaire actuel, mais le sang qui rugissait à ses oreilles ne ralentit pas, pas plus qu'elle ne put museler l'impatience qui le faisait ainsi galoper dans ses veines.

Violaine dansa avec deux autres hommes avant d'arriver à Ciaran. Quand elle posa la main dans la sienne, elle sentit ses joues gagnées par le même feu qu'à leur rencontre. La main de Ciaran, sur sa taille, trembla quelque peu. Violaine se demanda s'il éprouvait le même trouble qu'elle.

Elle leva les yeux vers lui, il baissa les siens vers elle.

Il était nerveux et ne parvenait pas à le cacher.

Un large sourire s'épanouit sur le visage de Violaine, différent de celui, mince et sans chaleur, qu'elle avait affiché depuis l'ouverture du bal.

Ce n'était pas celui, faussement naïf, qu'elle utilisait pour séduire les soldats de Vielacier quand elle avait envie d'une étreinte passagère. Ce n'était pas non plus celui dont elle usait pour charmer son entourage, quand elle voulait obtenir quelque chose. Ce sourire-là, c'était celui d'une adversaire qui se savait à la hauteur de son rival, et qui le défiait.

Les pupilles de Ciaran s'agrandirent. Il raffermi sa prise sur sa taille et poursuivit ses mouvements avec assurance, mais son visage dur et son regard étincelant ne firent qu'attiser le sourire provocateur de Violaine. Plus sûre d'elle, elle épousa ses gestes avec application.

Ils auraient pu se trouver seuls dans cette salle. Après leur duel verbal de la veille, encore imprimé au fer rouge dans son esprit, elle savait qu'ils menaient là un autre affrontement, avec des armes différentes. Rythmé par la musique, leurs regards rivés l'un à l'autre, leurs corps cherchant à déterminer lequel d'entre eux baisserait la garde en premier.

Quand Ciaran dut la laisser s'envoler élégamment vers le danseur suivant, elle saisit une expression fugace de déception, sur son visage atypique.

Elle-même sentit son sourire s'évanouir dès qu'elle eut quitté ses bras. Elle enchaîna les pas, les partenaires, sans vraiment prêter attention aux visages ni aux paroles échangées. Elle avait la sensation d'être étourdie. Quand la musique cessa, offrant un peu de répit aux danseurs pour qu'ils se désaltèrent, elle chercha Ciaran des yeux.

Elle aperçut sa haute silhouette avant qu'il ne quitte la salle. Il avait les poings serrés et la démarche furieuse.

Son trouble disparut, sans que son cœur s'apaise pour autant.

Chapitre 20

La mission s'acheva sur un échec des négociations, aucune des propositions de Rosalia ne satisfaisant les attentes de Rowan. La délégation se déplaça à nouveau sous escorte jusqu'à la frontière et voyagea jusqu'à Rosehaÿ dans un silence amer.

Olivier se chargea d'effectuer leur rapport auprès de la reine :

— Sire Rowan refuse vos offres. Je crains que la guerre ne soit inévitable.

Le silence qui s'abattit aussitôt sur la salle pesa plus lourd sur leurs épaules que si le plafond s'était écroulé.

La souveraine se tourna alors vers son oracle, qui sentit son cœur battre douloureusement. Elle ne voulait pas qu'on lui pose la question. Elle ne pouvait pas y répondre.

— Violaine, qui remportera cette guerre ? Si ce doit être Rowan, quelle stratégie puis-je adopter pour renverser la situation ?

Elle, qui n'avait jamais baissé les yeux de gaieté de cœur, plongea le regard au sol et souhaita s'y fondre. Elle sentait encore sur elle l'attente de la reine, plus pesante encore que le silence qui avait précédé ses paroles.

Elle pouvait lui mentir. Seulement, Violaine considérait ses prémonitions comme sacrées et s'y refusait.

Elle pouvait lui dire la vérité. Mais quelle utilité cette révélation revêtirait-elle ? À quoi bon informer une personne du cours du destin quand celui-ci ne peut être dévié, si ce n'est plonger la concernée dans les abîmes du désespoir ?

— Je suis désolée, Votre Majesté, mais je ne puis répondre à aucune de ces questions.

La main de la reine se crispa sur son accoudoir. Sa bouche s'arqua en un pli sévère qu'elle affichait rarement :

— Je vois. Ce n'est pourtant point là ce que vous m'avez dit, lorsque vous m'avez pressée de vous laisser accompagner la délégation.

Olivier et Hyacinthe échangèrent un regard entendu. Bien que Violaine leur ait confié ce qu'elle avait vu de Flavie et de Rowan, ils ne vinrent pas à son secours.

— J'ai glané quelques renseignements inconnus de vos espions, Votre Majesté, protesta-t-elle. J'ai senti en la mageresse de Rowan une possible trahison.

— Que me chaut cette information ? Son armée marche déjà sur Valfleuri !

Rosalia avait élevé la voix.

— Vous ne me servez à rien ! Votre Don – s'il existe – est inutile !

La tête brûlante, Violaine redressa le menton et s'efforça, une dernière fois, de faire valoir ses talents de fantassine, mais la réponse fut cinglante :

— Assez ! Vous ne porterez ni arme ni armure. Sortez !

Violaine s'inclina et quitta précipitamment la pièce, les dents serrées pour retenir le flot de colère et de peine qui s'amoncelaient dans sa gorge.

Depuis cet affront, plusieurs jours s'étaient écoulés, et elle restait enfermée dans sa chambre à ressasser les mots de la reine comme un animal blessé léchant ses plaies. Son Don, inutile... Combien de fois ne s'était-elle pas demandé à quoi pouvaient lui servir ces extraordinaires pouvoirs, puisqu'elle n'avait pas le droit d'y recourir ? Et pourtant, c'était à cause de ce Don qu'elle avait été arrachée aux siens. À cause de lui qu'elle se retrouvait seule, ici, dans ce pays où, même après en avoir étudié la géopolitique, elle restait perdue face aux mouvements qui s'amorçaient sur son échiquier.

Elle avait espéré, un temps, pouvoir enfin mettre son Don au service de la communauté, mais sa funeste vision l'en avait vite découragée. Rosehaÿ allait tomber. Elle sentait, dans toutes les fibres de son être, que cette chute était désormais toute proche. Si proche que, déjà, les pas de l'armée de Rowan lui paraissaient vibrer dans le sol avant que celle-ci n'atteigne les portes de la ville.

Ses pensées la ramenèrent à l'entretien qu'elle avait eu avec cet officier, Ciaran Laoch. Il avait compris son dilemme. Il avait même paru éprouver de la compassion pour le poids que la clairvoyance faisait peser sur elle. Son cœur accéléra. Cet homme n'était pas comme les militaires avec lesquels elle avait noué des relations amoureuses, à Charbourg. Là où Beibhinn voyait en lui un chevalier austère et ennuyeux, Violaine saisissait qu'il attachait autant d'importance qu'elle à son entraînement et aux valeurs liées à son statut. Grâce à leur conversation, sans le parasitage d'oreilles indiscrètes, elle avait deviné que, derrière l'apparente froideur de ses yeux gris-bleu, se cachait un tempérament loin d'être glacial. À ses réactions, pourtant mesurées, elle avait constaté que certaines de ses paroles faisaient mouche.

Ce qui lui rappela, par la même occasion, qu'elle l'avait provoqué sans raison lors du banquet et n'avait rien pu tirer de son avenir. Le destin du chevalier noir, quel qu'il soit, lui demeurait fermé. Même ses cartes restaient muettes.

Elle ruminait cet échec, tout en jouant distraitement avec ses lames de tarot, quand quelqu'un frappa à la porte :

— Ma Dame ?

Sylvain entra avec déférence, un sac en toile de jute à la main. Violaine se précipita vers lui.

— Vous avez trouvé ce dont j'avais besoin ?

Il hocha la tête en rougissant et sortit du sac un gambison, une rondache, et enfin, une épée rangée dans son fourreau.

— C'est tout ce que j'ai pu glaner sans susciter de questions, s'excusa-t-il.

Violaine le remercia avec tant de chaleur qu'il quitta la pièce avec, sur le visage, une expression si extatique qu'elle s'en voulut.

Elle espérait que le garde survivrait à la bataille à venir, mais elle n'en était pas sûre. À force qu'il vienne la voir, lui parler ou lui offrir des cadeaux, voire les deux en même temps, elle avait glané quelques fragments de son chemin de vie. Mais ils restaient aussi évanescents et changeants que des volutes de brume effilochées par le vent.

Violaine empoigna la lame, la tira de son fourreau et effectua quelques passes. Ses lèvres esquissèrent un sourire satisfait comme elle constatait que ses mouvements n'avaient pas perdu en précision et que ses muscles, loin de protester, s'enivraient des postures familières.

Son sourire s'évanouit lorsqu'elle repensa à Vivien et Anicet. Violaine espérait que ses deux bienfaiteurs sauraient éviter la tempête à venir. Le ménestrel divertissait différentes cours, sans doute privilégierait-il celle de Silurbem ou encore, très au nord, celle de Sniegas. Les seuls monstres qui y vivaient disparaissaient avec la fonte des glaces, qui surviendrait bientôt. Quant au mercenaire, il voyageait beaucoup, selon ses contrats. Violaine s'inquiétait moins pour lui. Il savait se battre.

Elle glissa épée, bouclier et armure sous son lit.

*

Bien plus tard, Sylvain tambourina à sa porte avec urgence :

— Ma Dame, ils sont là ! L'armée de la reine est partie à leur rencontre.

Les traits du garde n'affichaient plus aucune joie.

— Je dois voir Rosalia.

Sylvain voulut l'en empêcher, mais elle se dégagea et se précipita dans les couloirs du palais. Elle n'alla pas bien loin – Églantine venait à sa rencontre et la tira dans une alcôve pour s'entretenir avec elle en toute discrétion :

— La reine a été évacuée, une escorte l'emmène à l'abri.

Violaine pâlit.

— Que veux-tu dire ?

— Les vassaux ont insisté. Ils refusent qu'elle risque sa vie. De plus, ce n'est pas une maîtresse de guerre.

La mageresse étira une bouche moqueuse.

— Pas comme toi. Tu as de quoi te défendre ?

Violaine opina.

— Bien. Voici le plan en cas de défaite et d'entrée de l'ennemi : Florentin et moi, ainsi que la plupart des gardes, défendrons le palais comme si la reine s'y trouvait toujours. Ils s'accrocheront telles des mouches sur un pot de miel, et cela laissera le temps à Rosalia de prendre assez d'avance pour se mettre en sécurité.

— Vous ne pouvez pas appuyer l'armée sur le champ de bataille ?

Églantine secoua la tête.

— Il est interdit aux mages de participer aux guerres. Protéger notre souverain, sans ôter la vie à qui que ce soit, est la seule exception envisageable.

Un élément qui lui avait échappé jusqu'alors revint à Violaine, comme si le soleil venait d'éclairer une flaque d'obscurité :

— Que font les vassaux ? Ils n'ont pas envoyé la totalité de leurs forces pour que la défaite soit envisagée de façon aussi quasi certaine ?

Les yeux de la magaresse étincelèrent.

— Non. Ils...

La rage l'étouffait, et Églantine dut se reprendre pour expliquer :

— Ces idiots s'imaginent qu'en laissant les hommes de Rowan prendre la capitale, et en gardant leurs propres forces pour ensuite sauver le pays, Rosalia leur en sera tellement redevable qu'elle épousera celui qui commande l'armée victorieuse.

Violaine serra les poings. Les imbéciles ! Au lieu de joindre leurs forces, ils les avaient divisées pour servir leurs intérêts individuels, oubliant qu'ils offraient ainsi leur propre tête sur un plateau à l'ennemi.

— C'est trop tard pour y changer quoi que ce soit. Le pays a été livré aux vautours dès la mort du roi, hélas.

Violaine acquiesça. Elle serra la main de la mageresse, en signe de soutien, et s'en fut vers sa chambre.

Les hommes de Rosalia allaient être défaits. Ce n'était plus qu'une question d'heures avant que les soldats de Rowan n'envahissent la ville. Il lui fallait quitter cette robe pour une tenue plus appropriée au combat. Elle ouvrit son coffre à vêtements et en tira, bien cachés sous une pile de robes, le pantalon et la chemise qu'elle était parvenue à se procurer, en plus d'une paire de bottes dissimulée au fond.

Quand elle eut fini de s'habiller, elle dénoua son élégante coiffure et rassembla, en un geste rapide, ses longs cheveux bruns dans une tresse. Elle hésita un instant, puis ramassa son jeu de tarot et le glissa dans sa poche.

Elle observa brièvement son reflet dans le petit miroir posé sur sa table. Elle eut, l'espace d'une seconde, la sensation d'observer un fantôme, le spectre de celle qu'elle aurait été si elle était demeurée à Charbourg. L'impression disparut. Il n'y avait pas de spectre. Juste elle, son regard déterminé et son menton volontaire.

*

Restés sur place dans la cour du palais, une centaine de gardes et deux mages défendaient le bâtiment. La nuit enrobait tout de sa mélasse sombre, engluée de l'âcre fumée des incendies. L'armée ennemie avait déjà pénétré l'enceinte de Rosehaÿ et commencé à mettre la capitale à sac. Ce n'était qu'une question de minutes avant que les premiers soldats ne pénétrèrent dans la cour. Chacun se préparait à se battre jusqu'à la mort. La reine était déjà loin, partie se réfugier à l'abri des combats, depuis la défaite de son armée sur le champ de bataille. Plus ils tiendraient, plus longtemps l'ennemi la croirait enfermée dans l'enceinte du palais que Florentin et Églantine avaient entourée d'une muraille magique, qui luisait telle une lueur jaune pâle d'espoir. Le temps qu'ils franchissent cette dernière défense, qu'ils comprennent qu'elle en était absente, Rosalia aurait gagné une confortable avance qui lui permettrait peut-être de freiner la progression des hommes de Rowan dans son royaume.

Les cris des malheureux habitants déchirèrent la toile sonore formée par les flammes grondantes et les explosions des projectiles crachés par les trébuchets. À mesure que les hurlements enflaient, les gardes surent que l'ennemi se rapprochait. Lorsqu'un bélier éventra la porte déjà fragilisée par les combats, les premiers soldats se déversèrent par sa gueule béante. Maculées de cendres, leurs armoiries rouges ne se distinguaient plus des projections écarlates qui formaient un motif de dentelle sur leurs armures.

Violaine leva son arme et positionna sa rondache. Elle ne portait qu'un gambison et savait qu'elle devrait faire d'autant plus attention aux coups ennemis. Sa main se resserra sur la poignée de son épée. La lame était longue, ce n'était pas celle avec laquelle elle était la plus à l'aise, surtout avec un bouclier rond, mais au moins avait-elle pu s'armer. Intérieurement, elle remercia Sylvain qui se trouvait non loin d'elle et lui jetait des coups d'œil ébahis.

Elle banda ses muscles, se prépara au choc. Quand un soldat surgit, le souvenir des années d'entraînement et des batailles disputées mut ses muscles. La lame fendit, la pointe trouva la gorge dépourvue d'armure. Elle le tua d'un geste souple. Une giclée de sang l'éclaboussa. À peine l'homme fut-il tombé qu'un autre prit sa place. Bientôt, Violaine dut faire face à plusieurs assaillants. Elle se battit, mue par l'instinct. Sous l'effort, des grognements s'échappèrent de ses lèvres. Sa lame éventra un fantassin, puis para une épée menaçante. Elle se battit, fermement décidée à survivre et à accomplir son devoir. Elle préféra ignorer ce qu'elle savait.

Elle se battit. Sa lame bougea vivement, puis son bouclier. Elle agit d'instinct, comme une automate. Ses bras obéirent avec fluidité à sa volonté, son corps répondit, par réflexe, aux lames qui menaçaient de percer ses chairs. Sa résolution comme l'adrénaline infusèrent ses veines de leur flamme vibrante. Elle frappa de taille, usa de sa rondache pour parer ou cogner. Dans cette mêlée, la moindre erreur pourrait lui coûter la vie.

Elle avait vu Rosehaÿ tomber, elle avait vu ses habitants périr. Malgré la certitude de la défaite, elle combattit. Pour Rosalia, qui lui avait offert un toit et un sens, aussi léger soit-il, lorsqu'elle s'était retrouvée loin des siens et de son pays. Pour les mages, les gardes, tous ceux qui lui avaient tendu la main à elle, l'étrangère, l'apatride.

À ses côtés, ces mêmes gardes se battaient avec une énergie comparable. L'un d'eux tomba. Un ennemi aussi. Violaine regarda furtivement derrière elle. Florentin transpirait, courbé, et Églantine semblait épuisée. La bulle de protection magique faiblissait. Les deux mages se trouvaient en difficulté.

Violaine esquiva un coup d'épée, frappa en retour. Elle ne fit qu'entailler le bras de son adversaire. Si la magie des mages s'épuisait, la porte du palais céderait bientôt. Violaine hésita. Elle tenta un coup fatal,

leva de justesse sa rondache pour parer celui d'un autre assaillant. Elle pourrait utiliser son Don, au risque de le révéler.

Nouveau coup d'œil aux mages. La lueur, autour de leurs mains, avait encore pâli. Le mur magique était si affaibli qu'il en était devenu presque transparent. Violaine se replongea vite dans le combat, évitant de justesse qu'un coup tranche net son fil de vie. Brandons et débris tombaient en pluie irrégulière, sans que la jeune femme s'en rendît compte, malgré sa joue cuisante du baiser d'une braise.

Elle se décida, égorgea son adversaire et courut vers les mages. Elle n'avait pas encore saisi leur destinée, elle restait fluctuante. Incertaine. Alors, autant tout tenter pour les aider. Que son Don soit utile, plutôt que d'assister, impuissante, aux tragédies.

Elle rangea son épée et leva les bras, convoquant sa puissance enfouie. Une vague invisible souleva les ennemis et les projeta de côté, les désarmant. L'un d'eux se brisa le cou. Un autre heurta un mur. Il hurla, les jambes brisées. Violaine, quoiqu'enivrée par sa force mentale, plus efficace que son épée, moins fatigante à utiliser, resta cependant concentrée. Elle prit garde à ne pas blesser les mages ni les gardes survivants. Elle veilla à conserver la maîtrise de ses actes pour éviter d'atteindre des alliés ou des innocents. Elle mit ainsi en déroute une vingtaine d'hommes, tuant la moitié d'entre eux. Violaine s'avança de quelques pas et s'apprêta à repousser une nouvelle vague de soldats. Un choc la surprit, un mur s'écroulait, percé par un projectile. Une ombre attira son regard. Trop tard. Violaine n'eut pas le temps de réagir. La pierre la frappa à la tempe. Elle s'écroula. Une nuit silencieuse et opaque s'empara d'elle.

Chapitre 21

Quand elle reprit connaissance, Violaine avait un goût de cendres et de sang dans la bouche. Elle s'était mordu la joue en tombant. Elle toussa, la gorge encombrée. Sa tête l'élançait au niveau de la tempe. Elle voulut y porter une main prudente et s'aperçut que des liens de cuir entravaient ses poignets. Elle leva ses mains immobilisées, tâta doucement la plaie, puis examina ses doigts. Du sang à moitié coagulé les maculait.

Elle se redressa, sans pour autant se lever. Les soldats l'avaient traînée près d'Églantine et de Florentin. Les deux mages peinaient visiblement à conserver les yeux ouverts, épuisés par l'usage intensif de leur magie, abattus par la défaite. Comme les siennes, leurs mains étaient liées. Autour d'eux, dans la cour, tout n'était plus que ruines et cadavres sous la pâle lumière de l'aube. Par la porte béante, Violaine vit des rues couvertes de cendres grisâtres et de divers fluides. L'odeur âcre de la ville meurtrie, de ses habitants massacrés, imprégnait l'air. Bien qu'encore debout, le palais portait les traces de fumée des incendies, et certains de ses murs comme de ses fenêtres étaient brisés. Les seuls soldats qui s'activaient portaient les armoiries à gueules de Talamh Dorcha. Deux d'entre eux montaient la garde, encadrant le trio de leur visage dur et maculé.

Une femme s'approcha. La capuche de son manteau jaune la protégeait des cendres qui continuaient à tomber lentement dans une danse parodiant celle des flocons. Elle arrêta son cheval juste devant eux et, mettant pied à terre avec élégance, ordonna à l'un des gardes en faction de redresser les prisonniers.

Sans ménagement, l'homme obligea les mages à se relever. Violaine n'attendit pas qu'il vienne la tirer avec violence par le bras. Elle se leva

malgré ses étourdissements et resta debout, chancelante, tandis que sa vision essayait tant bien que mal de stabiliser le tangage du paysage désolé.

Quand la femme glissa sa capuche en arrière et dévoila ses traits, Violaine la reconnut.

Flavie s'approcha de Florentin et d'Églantine, avec un sourire sans chaleur.

— Je me souviens de vous. Je vous ai connus à l'École, autrefois.

Les mages de Rosalia gardèrent le silence. Paupières baissées sur leurs regards fatigués, ils attendaient.

— Vous serez à présent au service de Rowan, souverain de Talamh Dorcha. Comme le veut l'usage, puisque votre maîtresse a perdu la guerre.

Ils ne protestèrent pas. Tête ployée, épaules basses, ils n'avaient plus la moindre force pour résister. Et, comme l'avait souligné leur consœur, c'était la loi. Même si Rosalia demeurerait reine en théorie, la perte de sa capitale lui ôtait son titre de souveraine, les obligeant à se placer au service du vainqueur, Rowan.

Flavie fit signe à un chevalier qui patrouillait :

— Prévenez Conn. Sa compagnie escortera les mages jusqu'à Ruadh.

Le chevalier obéit et lança sa monture au trot hors de la cour dévastée. Flavie parut alors découvrir Violaine. La surprise élargit son regard doré, mais elle se reprit rapidement et vint examiner ses poignets. Quand elle constata l'absence de marque étoilée, elle fronça les sourcils et leva les yeux. Bien que plus petite en taille, Violaine soutint son regard sans broncher.

Flavie héla un fantassin qui se reposait non loin. Il se redressa avec précipitation.

— Oui, ma Dame ?

— Ce n'est pas une mageresse, asséna-t-elle en désignant les poignets vierges de Violaine, que fabrique-t-elle ici ?

L'homme eut l'air embarrassé.

— Elle a utilisé de la magie. On a supposé que c'en était une aussi.

Devant la mine sévère de Flavie, il bredouilla :

— Je l'ai vue envoyer valser une dizaine d'hommes, sans même les toucher. Si ça, c'est pas une mageresse...

À ces mots, elle lâcha les poignets de Violaine.

— Elle n'a pas utilisé de magie.

Son ton assuré fit balbutier le fantassin :

— Une sorcière, alors...

Flavie secoua la tête, mécontente, puis scruta la prisonnière comme si son visage maculé de sang pouvait parler. Alors qu'elle réfléchissait, indécise, un cavalier entra dans la cour et s'approcha d'eux. Sa cape noire, étalée sur la croupe de son cheval, masquait en partie le rouge éclat des armoiries de son roi brodé sur le caparaçon. L'armure du chevalier était tachée de sang et de cendres. Il avait relevé la visière de son heaume. Violaine reconnut tout de suite ce visage atypique, tout en angles, et son cœur s'affola, sans qu'elle comprenne pourquoi. Les traits de Ciaran portaient eux aussi la trace d'une longue journée, suivie d'une nuit de combats. Sa bouche forma une ligne dure quand leurs regards se croisèrent.

— Que fait-elle ici ?

Il s'adressait à Flavie et ne s'embarrassait pas de marque honorifique, signe manifeste de sa lassitude.

La mageresse ne cilla pas.

— C'est exactement ce que je demandais à ce fantassin. Il s'avère qu'elle a été confondue avec une mageresse. Comme si l'on pouvait confondre !

Ciaran détailla Violaine, qui déglutit avec difficulté, consciente du sang qui imprégnait en quantité son gambison et ses mains. Son épée avait disparu, probablement récupérée ou perdue, de même que sa rondache. Le visage de l'officier n'exprima rien, tandis qu'il l'observait des pieds à la tête, mais elle sut qu'il prenait note qu'elle s'était battue, et suffisamment bien pour encore tenir debout.

Flavie reprit :

— Elle ne porte pas la marque des mages, encore moins les traces d'une pratique magique, ce qui exclut la sorcellerie. Ils se seront trompés, auquel cas elle ne nous est d'aucun avantage. Je suggère...

— C'est une clairvoyante, la coupa Ciaran avec brutalité, du haut de sa monture.

Il jeta de nouveau un coup d'œil à Violaine, qui assistait à cet échange sans mot dire. Il ajouta, d'un ton moins cinglant :

— Elle pourrait nous être utile.

— À quoi ?

Flavie n'appréciait guère l'ingérence du chevalier dans son travail, d'autant plus qu'elle le considérait avec mépris.

Le regard gris-bleu se planta dans celui de Violaine. Cette dernière n'arrivait pas à percer ses intentions. Pourquoi son Don restait-il aussi muet en la présence du chevalier, alors qu'il lui avait ouvert le cœur duplice de Flavie et la nature avide, dominatrice de Rowan ?

— À trouver les autres mages de Rosalia. À anticiper les mouvements de la reine comme de ses partisans.

Il se détacha des yeux déterminés, mais fatigués de Violaine. À son autoritaire signe de tête, l'un des deux gardes lia les entraves de la jeune femme à une longue corde, qu'il alla ensuite attacher à la selle d'un chevalier que Ciaran commandait. Le cavalier désigné lança son cheval au

pas pour quitter la cour du palais. Violaine fut forcée de le suivre pour ne pas être traînée au sol comme un vulgaire ballot. Ses vertiges s'étaient calmés, mais elle conservait une allure vacillante.

Tout en s'éloignant, Violaine entendit une réponse sèche de l'officier au scepticisme de Flavie. Elle perçut ensuite un trot et avisa Ciaran qui la dépassait pour s'adresser au cavalier qui la menait :

— Notre compagnie fera halte à l'orée de la ville, près des bois. Veille à ce que la prisonnière soit installée dans ma tente, sous bonne garde. Je l'interrogerai avant qu'on reparte.

Ciaran donna un coup de talon, et son cheval accéléra, puis il se fondit dans le ventre ravagé de la ville. Il ne jeta pas un regard en arrière, mais Violaine le suivit des yeux longtemps après qu'il eut disparu.

Chapitre 22

La lumière rasante du petit matin révélait l'horreur de Rosehaÿ tombée. Des pétales de fleurs tachaient de leurs couleurs vives les traces de fumée et les rigoles de sang. Ils recouvraient parfois, en une parodie d'ornement funéraire, les entrailles fuyantes d'un corps abandonné aux charognards. Les rues étaient jonchées de citoyens qui n'avaient pu fuir à temps l'avancée implacable de l'armée de Rowan. Pris dans le feu de la bataille, les soldats s'étaient, pour beaucoup, livrés à des débordements.

Violaine s'efforçait de ne pas laisser son regard s'attarder sur ces corps sans sépulture. Elle possédait l'expérience de la guerre sur le terrain, mais n'avait qu'une seule fois assisté à un combat en ville, à la frontière de Vielacier, quand son armée avait perdu sa position et dû refluer dans les rues pour y défendre la population. Elle se souvenait des pénibles ramassages des corps. Des charniers. Elle se souvenait aussi, quand la bataille faisait encore rage, des soldats ennemis passés par le fer, trop occupés à violer d'innocentes habitantes pour la voir arriver, la mort au bout du bras. Horrifiée à la pensée que ses propres compagnons d'armes pourraient se livrer aux mêmes exactions, en envahissant un territoire ennemi.

Elle cligna des yeux. Des larmes débordèrent de ses paupières, malgré elle, et vinrent tracer des rigoles claires sur ses joues sales.

Ici ou là-bas, la guerre montrait le même visage pétri de laideur, dès lors que des civils s'y trouvaient mêlés.

Quand ils sortirent enfin de Rosehaÿ, elle avala une grande goulée d'air. Malgré les champs jonchés des cadavres des soldats, déjà livrés à l'appétit des corbeaux, des chiens errants et même de quelques loups,

l'atmosphère y était dégagée des cendres qui irritaient sa gorge. Mêlé à celui de la puanteur du champ de bataille, le parfum des roses l'écœurerait. Il ne lui rappelait plus sa mère, mais la décomposition d'un beau visage.

Le chevalier qui menait Violaine ne disait mot. Il s'éloigna bientôt du lieu où s'étaient affrontées les forces de Rosalia et celles de Rowan pour s'approcher du bois qui longeait la route. Des tentes y avaient été dressées, cachées par les arbres. Des soldats allaient et venaient, mais la plupart prenaient du repos ou se sustentaient. Le campement serait bientôt replié, l'armée reprendrait son avancée dévastatrice dans le pays dès que chacun aurait repris des forces.

Le chevalier s'arrêta près d'une tente un peu plus luxueuse, celle d'un officier. Un jeune garçon en surgit. Violaine reconnut l'écuyer qui l'avait introduite auprès de Ciaran, lors de sa visite à Ruadh.

Le chevalier héla un fantassin désœuvré. Il lui transmit l'ordre de Ciaran. Le fantassin jeta un œil curieux à la prisonnière, puis dénoua la corde de la selle et l'emmena vers la tente pendant que le cavalier s'éloignait vers son propre abri.

Dans la tente, tandis que le soldat l'attachait à l'un des poteaux de soutien, Violaine examina rapidement les lieux. Il n'y avait là qu'un couchage confortable, une petite table et des sièges. Une épée et une armure de rechange. Des vêtements pliés, noirs. Des parchemins roulés et rangés. Un petit miroir posé avec soin. Aucun désordre, rien qui n'ait pas son utilité mis à part, peut-être, le miroir. Et encore... De ce qu'elle avait observé du chevalier, il ne prisait pas les atours et arborait toujours une tenue impeccable, les cheveux bien peignés. Le miroir devait lui servir à soigner son apparence, non à se complaire de son reflet, contrairement à certains hommes imbus d'eux-mêmes.

La respiration du fantassin s'alourdit. Alarmée, Violaine tendit ses muscles. Les mains de l'homme commencèrent à palper sa taille et remonter vers sa poitrine.

— Je ne ferais pas ça, si j'étais vous, avertit-elle, entre ses dents serrées.

L'homme éclata d'un rire gras et lui empoigna un sein d'une main, tout en extirpant son sexe de son pantalon.

Elle bascula brutalement la tête en avant et le cueillit à la pomme d'Adam. Il grogna, mais, avant qu'il se soit trop éloigné, elle prit appui contre le poteau pour lui asséner un coup de genou dans l'entrejambe, en un geste vif.

Il se plia en deux en hoquetant. Elle resta crispée, prête à user de nouveau de ses jambes, quand Ciaran entra.

— Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

Violaine n'eut pas besoin d'expliquer, il comprit aussitôt. En deux enjambées, il fut sur le soldat et le traîna dehors par le col.

Le pan de la tente retombée derrière eux, elle entendit le chevalier agonir le fantassin. Cela la surprit. Était-ce là une stratégie pour endormir sa méfiance ? Et ainsi mieux obtenir d'elle les informations désirées ?

Elle essaya, en dépit de sa tempe douloureuse, de puiser dans son Don. Comme toujours, rien ne filtra, ni des intentions ni du chemin de vie de Ciaran.

Violaine tâcha de réfléchir.

Rosalia avait perdu. Sa vision ne montrait rien quant au devenir de Valfleuri au-delà de la chute de Rosehaÿ. Un instant, Violaine en voulut à la reine. Si seulement Rosalia avait agi en véritable souveraine, compris les basses manœuvres de ses propres vassaux qui espéraient l'épouser, et par là,

gagner le trône. Si, au moins, elle avait proposé de donner des mages, au lieu de provisions, pour compenser sa réponse négative.

Violaine secoua la tête. Quel chemin empruntaient donc ses pensées ? Quoi qu’ait fait la reine, sa capitale se trouvait condamnée. Rosalia n’en portait pas la responsabilité. Même si elle avait opté pour une autre stratégie, la ville serait tombée. Rowan était dévoré de pouvoir et du désir de rendre à son pays sa gloire oubliée.

Ressasser tout cela ne donnait cependant pas d’indications à Violaine quant à l’attitude à adopter. Elle ne s’estimait plus redevable envers Rosalia, plus après leur dernier échange houleux et sa participation à la bataille de Rosehaÿ. Cependant, elle se refusait à la trahir.

Violaine pourrait s’enfuir. Ce n’étaient pas de simples cordages qui la retiendraient ! Mais pour aller où ? De Valfleuri, elle ne connaissait que Rosehaÿ. Et le souvenir de l’araignée géante hantait encore son esprit.

De plus, elle était curieuse de s’entretenir davantage avec le chevalier. Les éclats de voix se turent.

Ciaran entra de nouveau dans la tente. Il ôta son heaume, le posa. Il se plaça face à Violaine qui le défia du regard, malgré leur différence de taille.

— Depuis quand punissez-vous vos hommes pour leurs actes ?

Les yeux froids du chevalier étincelèrent, mais il répondit d’un ton égal :

— Chaque fois qu’ils enfreignent le code de la chevalerie.

Cette réponse la déstabilisa. Il y avait bien des cavaliers à Vielacier, mais elle n’avait jamais entendu parler d’un code lié à cet ordre. Ciaran expliqua, de sa voix rendue rauque par les fumées respirées durant la nuit :

— Un chevalier doit faire montre de fidélité à son roi, de bravoure et défendre les innocents comme les opprimés.

Il avait récité cela d'une façon presque extatique, le visage soudain éclairé malgré la fatigue et la sévérité de ses traits. Violaine comprit qu'il baignait dans ces préceptes depuis longtemps et qu'il y adhéraient pleinement. Elle se détendit un peu. Ainsi, il méprisait sincèrement les exactions commises par les soldats. Quelque part, elle en fut soulagée.

Ciaran retrouva l'expression qu'elle lui connaissait le mieux : le regard perçant, la bouche formant une ligne serrée, déterminée.

— Où se trouvent les autres mages ?

Elle se redressa, le dos contre le poteau, ses épaules douloureuses d'être tirées constamment vers l'arrière. Le soldat avait solidement serré le cordage.

— Je ne sais pas.

C'était vrai. Elle n'avait aucune idée d'où pouvaient se trouver Narcisse et Ambroise. Ils ne formaient pas la garde rapprochée de Rosalia en fuite, leur rôle se limitait à gérer les monstres. Et elle ne maîtrisait pas cette donnée.

— Vous êtes une clairvoyante. Vous devez le savoir.

Violaine soupira.

— Ça ne marche pas ainsi.

Il arqua la bouche, suspicieux. Alors, elle lui expliqua, de la même façon qu'il lui avait brièvement décrit les valeurs de son ordre :

— Je ne vois pas les destinées de tout le monde ni leur entièresité. Heureusement pour moi, d'ailleurs, car cela ferait bien trop d'informations, certaines fluctuantes, pour ma seule tête.

Elle remua les doigts, ses liens commençant à gêner la circulation du sang. Elle se concentra, émit une brève poussée mentale. Le cordage se desserra. Ses doigts la picotèrent comme le sang y revenait.

— Des visions me viennent quand je dors, poursuivit-elle. Des intuitions, aussi, à n'importe quel moment. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont des fragments, des événements précis. Certains peuvent être modifiés, d'autres sont inéluctables.

Il fronça les sourcils.

— Comment cela ?

Elle haussa les épaules.

— C'est ma mère qui m'a appris à différencier les deux. Elle aussi possédait la clairvoyance...

Parler d'Ermeline raviva la douleur sourde de se savoir loin des siens. Toutefois, elle réalisa, avec surprise, que cette douleur la perçait avec moins d'acuité qu'auparavant. Comme émoussée. Elle s'en attrista.

— Qu'est-ce qui peut provoquer vos visions ? s'enquit durement Ciaran, la tirant de ses réminiscences.

Elle le fixa, stupéfaite. N'avait-il donc rien écouté ? Puis elle se souvint de son tarot, caché dans sa poche et dont elle sentait le poids léger, ainsi que des effets de l'alcool. Elle décida de passer ce dernier sous silence. Révéler cette faiblesse serait trop dangereux.

— Elles viennent, je ne choisis pas de les faire apparaître. Les intuitions, je peux les faciliter, mais elles se montrent souvent capricieuses. Mon tarot m'aide pour cela. Et puis, comme je l'ai dit, je ne peux pas tout voir. Mon propre destin, comme celui des personnes qui y sont liées, me reste et me restera toujours fermé.

Il l'étudia entre ses paupières plissées.

— Pourquoi me dire tout cela ?

Sa question était légitime. Pendant leur longue conversation, à Ruadh, elle n'avait cessé de louvoyer ou presque. À ses yeux, autant de clarté dans ses réponses dissimulait un piège.

Violaine ne put s'empêcher de sourire avec provocation.

— Parce que même si j'avais des visions ou des intuitions, vous ne pourriez le deviner si je ne décide pas d'en parler.

Ciaran garda le silence un instant, ses traits durs marqués par la bataille. Il se détourna finalement d'elle et héla son écuyer.

— Attache-la dehors, autour de cet arbre. Qu'un garde la surveille.

Il marqua un temps, puis ajouta :

— Et qu'elle ait à manger.

Le garçon s'exécuta. Alors qu'elle le suivait, elle s'arrêta sur le seuil de la tente et interrompit Ciaran, qui commençait à ôter son armure sans attendre l'aide de son écuyer.

— Je n'ai plus de raison de mentir, à présent que la guerre est là, mais je n'en ai pas non plus de dire la vérité. Tout comme vous n'en aviez pas de me garder en vie.

Il cligna des yeux, déstabilisé à son tour.

— Votre talent... commença-t-il.

— Vous est inutile si je reste muette. Vous n'avez aucune certitude que je coopérerai. Ni...

Elle jeta un coup d'œil à l'écuyer, mal à l'aise au vu de la tension régnante, avant de poursuivre :

— Que je resterai aussi docile.

Ciaran se redressa de toute sa haute taille. La regardant de ses yeux plus froids qu'à l'ordinaire, il l'avertit :

— Ne présumez pas de moi, Violaine. Vous ne me connaissez pas.

— Vous ne me connaissez pas non plus.

Sa voix était dure, bien plus dure qu'elle ne l'escomptait. Mais en prononçant ces mots, elle s'était rappelé les mois écoulés. Son enlèvement, les expériences, les tortures. La fuite, l'araignée, cette nouvelle contrée,

sans amis, sans famille, pleine de guerres en germination et de monstres menaçants. Elle avait grandi dans un univers sous tension martiale, mais au moins avait-elle disposé du cadre rassurant, aimant, des siens. Ici, ce n'était que sauvagerie dissimulée sous un semblant d'ordre.

Mais elle était toujours là, debout. Vivante. Entière. Et elle ne plierait pas.

OceanofPDF.com

Chapitre 23

Boadach décida de laisser à Rosehaÿ la compagnie dirigée par Riagal, afin de consolider leur position. Malgré le départ de Conn et de ses hommes qui accompagnaient les mages capturés à Ruadh, il ordonna à ses troupes de reprendre leur avancée avec, pour objectif, la traque des mages restants. L'armée, amoindrie par les pertes et les compagnies détachées, s'étira le long de la route.

Ciaran chevauchait en tête de sa compagnie, sa cape noire étalée sur la croupe de sa monture. Comme les autres chevaliers, les armoiries rouges du roi figuraient sur son destrier et son bouclier, non sur son armure ou sa cape. Les compagnies de Niall, Oney et Boadach, bien loin devant lui, avaient disparu de son champ de vision. Les officiers s'étaient entendus pour se retrouver dans un hameau, à quelques heures de chevauchée de là.

Le chevalier restait attentif, conscient qu'une embuscade pouvait se dissimuler derrière les épais fourrés. Flavie, qui chevauchait à sa hauteur, conservait un visage tranquille. Sa cape couleur de blé mûr tranchait sur la verdeur de la végétation où pointaient des fleurs d'un rose éclatant.

Ciaran n'était encore jamais venu à Valfleuri et, à mesure qu'ils progressaient à l'intérieur des terres, il comprenait d'où provenait son nom. Ici, point d'étendue désolée où planaient les croassements des charognards, volant en cercle avant de se repaître des restes laissés par les monstres. Ici, où que portât le regard, il ne voyait qu'arbres, buissons, arbustes. Pas de montagnes rocheuses pour barrer l'horizon, mais des voûtes feuillues où perçaient des touches de blanc, de rose, de mauve... C'était le cœur du printemps, et les plantes étalaient toute leur beauté et répandaient leur

parfum délicat, prêtes à charmer ces hommes venus prendre possession de leurs trésors.

Ciaran se sentit un peu honteux d'apporter, au milieu de tant de splendeur, la crudité du sang versé et l'âcre odeur des batailles. Comme s'il souillait ces terres abondantes des graines de mort qui étouffaient Talamh Dorcha. Il savait, toutefois, les décisions de son roi justifiées. En refusant son offre de mariage, Rosalia avait ôté à son royaume l'espoir de bénéficier de la généreuse nature de Valfleuri. Si, encore, elle lui avait proposé quelques mages pour les aider à juguler la population de monstres...

Un craquement résonna, et Ciaran, alarmé, porta la main au pommeau de son épée, prêt à dégainer. Mais ce n'était qu'un chevreuil qui surgit des fourrés et s'arrêta, surpris, avant de fuir d'un bond élégant. Un léger soupir de soulagement s'exhala d'entre ses lèvres, et Ciaran reprit les rênes de sa monture. Celle-ci n'avait pas bronché. Il en fallait plus pour effrayer un cheval de bataille.

La route qu'ils suivaient longeait une rivière, dont le chant soulignait le bruissement des herbes agitées par le vent. Le cours d'eau demeurait caché par les fourrés, mais, de temps à autre, une éclaircie permettait d'apercevoir l'éclat de l'onde qui scintillait en mille fragments sous le soleil, telle une pierre précieuse aux multiples facettes.

Flavie paraissait perdue dans la contemplation de ce paysage. Tout à coup, son visage étale s'anima. Elle arrêta sa jument grise, glissa à terre, tendit les rênes d'un geste vif à un soldat et descendit vers la berge.

Contrarié, Ciaran ordonna une halte et approcha son cheval des fourrés. Il discerna la silhouette de la mageresse qui se penchait sur l'onde. Lorsqu'elle revint, l'air satisfait, les paumes refermées sur quelque trouvaille, il la tança avec tout le respect dû à son rang :

— Ma Dame, je vous prierai de m'avertir en cas d'arrêt intempestif. Nous sommes en terrain ennemi, non en promenade.

Flavie ne se laissa pas démonter. Elle n'avait jamais sourcillé quand leur roi s'emportait, ce n'était pas un jeune chevalier tout juste nommé officier qui allait la perturber.

— J'ai repéré cette pauvre âme, expliqua-t-elle en entrouvrant les doigts pour révéler une grenouille à la gorge palpitante.

Ciaran retint à grand-peine sa colère. Il se mordit les lèvres avant de s'emporter, songeant que la mageresse ne se serait pas arrêtée pour sauver n'importe quel animal. Sans doute avait-elle un usage en tête. Mais il ne comptait pas faire halte si tôt, et des explications lui semblaient la moindre des choses.

— Ce n'est pas une grenouille ordinaire, lui rétorqua Flavie, d'un ton suffisant.

Elle rangea l'animal avec précaution dans l'une des besaces attachées à sa selle et poursuivit :

— Son aura est celle d'un autre être. Il s'agit probablement d'un hère qu'une sorcière agacée aura transformé.

Perché sur sa monture, Ciaran fronça les sourcils. Sans doute la mageresse comptait-elle utiliser l'animal pour retrouver la responsable de son sort et la châtier. C'était son rôle, à Talamh Dorcha, en plus de faire décroître le nombre de monstres. Rowan ne souffrait pas la présence de sorcières dans son royaume. Elles n'appartenaient à aucune école. Libres de toute règle, elles n'en étaient que plus dangereuses. Mais parfois, Ciaran s'interrogeait. Il avait assisté, enfant, à un bûcher. Il se rappelait encore les cris de la malheureuse, la fumée qui l'avait pris à la gorge et cette odeur de chair calcinée... Ce qui l'avait frappé, c'était la détresse de cette femme, son épouvante quand les flammes avaient commencé à consumer le bois

sous ses pieds. Si une sorcière s'avérait si terrible qu'elle devait être exécutée, pourquoi ne pouvait-elle donc échapper au feu ?

Aujourd'hui encore, il se posait la question. Cependant, il se gardait bien de l'exprimer à haute voix. Lui-même s'efforçait de ne pas trop y songer. Et pourtant...

Il jeta un œil à sa compagnie.

Les chevaliers avaient mis pied à terre. Adhamhan ôtait son heaume et passait une main gantée dans ses cheveux empoissés de sueur.

Les soldats savouraient cette pause dans leur longue marche. Certains grignotaient un bout de ration, d'autres profitaient de la proximité d'un cours d'eau pour s'y désaltérer afin de ne pas entamer leurs réserves ou partaient derrière un buisson pour s'y soulager.

Assise parmi eux, les poignets toujours attachés, Violaine jouissait elle aussi de cette halte imprévue. Quoiqu'encore sale, son visage n'était plus couvert de sang séché et de traces de cendres. Elle avait probablement utilisé une partie de l'eau distribuée avec son repas pour nettoyer la plaie qui étoilait à présent sa tempe d'une vilaine marque violacée et encroûtée. Des mèches brunes s'étaient échappées de sa longue natte et pendaient autour de sa figure. Son gambison, comme ses vêtements, portait encore les traces du combat dans la cour du palais de Rosehaÿ.

La posture de la jeune femme, qui n'avait nullement l'air abattu qu'ont d'habitude les prisonniers, laissa Ciaran décontenancé.

— Pensez-vous qu'elle soit sorcière, elle aussi ? s'enquit-il auprès de Flavie, sans quitter Violaine des yeux.

La mageresse releva le nez de sa besace et observa un court instant leur prisonnière. Puis elle secoua la tête :

— Non. Elle n'utilise pas de magie.

Ciaran se tourna vers Flavie, dubitatif :

— Comment pouvez-vous en être certaine ?

— Chaque mage est entraîné à percevoir les traces de magie. C'est ainsi que j'ai détecté cette grenouille.

Ciaran hocha la tête. Il dissimula son soulagement en descendant de cheval, conscient que Flavie le détaillait de son regard doré.

Comme il attachait sa monture, elle le mit en garde :

— Méfiez-vous d'elle. Même si elle n'utilise pas de sorcellerie, elle reste dangereuse.

— Je le sais, répondit-il sèchement.

Il gardait un œil sur la route encadrée de végétaux qui s'étalait devant eux, tout en fouillant dans ses provisions pour en sortir du pain et un morceau de fromage sec.

Flavie n'eut pas l'air d'apprécier son ton.

— Je ne comprends pas pourquoi vous avez insisté pour qu'elle nous accompagne.

Elle marqua une pause.

— Ni même qu'elle reste en vie.

Il serra les mâchoires. Lui-même ignorait l'origine de l'intuition qui lui avait soufflé que Violaine ne devait pas être passée au fil de l'épée et il n'avait aucune envie de creuser le sujet plus avant.

— Elle a un don de clairvoyance. C'est précieux, en temps de guerre, pour mieux percer à jour les tactiques ennemies.

— Encore faut-il qu'elle accepte de partager ses visions, rétorqua vertement la magesse.

Ciaran lui lança un regard noir.

— Elle finira par parler. De gré ou de force, elle finira par le faire.

Il enfourna le pain recouvert d'une tranche de fromage émietté dans sa bouche et mâcha comme s'il cherchait à réduire en bouillie sa frustration.

Violaine restait un mystère. Elle était capable de franchise et, dans le même temps, gardait les lèvres scellées sur les informations qu'il désirait. Cela l'agaçait au plus haut point. Mais son roi voudrait certainement qu'il utilise toutes les ressources disponibles pour retrouver les mages, voire la reine en fuite. Entre son don de clairvoyance et son ancien rôle de dame de compagnie, la jeune femme s'avérait une prisonnière de haute valeur. Il ne pouvait s'en débarrasser négligemment.

Il termina son maigre repas, puis extirpa une pomme de sa besace et soupesa le fruit. Il hésita en regardant Violaine. Elle n'avait pas de provisions, et sa survie dépendait de ses geôliers, de lui. En suivant le rythme de l'armée, elle avait besoin, elle aussi, de recouvrer des forces.

Avec un soupir, Ciaran ajouta une gourde à sa prise. Puis il héla un soldat et lui désigna la prisonnière, en lui confiant pomme et boisson.

Ce qui l'irritait, ce n'était pas tant le refus de coopérer de Violaine, mais cette sensation trouble qui naissait là, entre ses côtes, chaque fois qu'elle lui retournait son regard décidé.

Chapitre 24

La pause permit à Violaine de récupérer. Elle glissa un coup d'œil à Ciaran, perché sur son cheval, qui discutait avec la mageresse tout en l'observant. Malgré le soleil et les haies en fleurs, la présence de tous ces militaires, tachés de l'éclatant blason à gueules de leur roi, apportait un fleuve d'ombres écarlates parallèle à la rivière.

Violaine tourna la tête vers l'onde qu'elle devinait, derrière la végétation. Elle poussa un soupir. Elle se serait volontiers plongée dans cette eau fraîche et pure, pour ôter de son corps toute trace de sang, de poussière et de sueur, si elle avait été libre de ses mouvements. Ses vêtements sales commençaient à empester.

Un soldat lui tendit une pomme et une gourde. Surprise, elle les accepta. Sans doute Ciaran avait-il donné des ordres pour qu'elle soit nourrie. Une stratégie pour l'amadouer ? Ou pour la maintenir en forme et ainsi favoriser l'éclosion de ses visions ? Auquel cas, il faisait preuve de présence d'esprit.

Tout en dévorant le fruit, elle resta troublée par l'attention que Ciaran lui portait. Elle se désaltérait lorsque la fin de la halte fut sonnée. Elle se releva en grognant. La tête ne lui tournait plus, mais la plaie l'élançait encore, comme un point de pression sur le côté de son crâne. Elle emboîta le pas aux soldats. Si ses poignets restaient attachés, plus personne ne la menait par une corde comme une chienne récalcitrante.

En d'autres circonstances, elle aurait savouré les parfums des fleurs qui s'épanouissaient avec tant de splendeur en cette belle journée de printemps. Elle aurait goûté à l'harmonie du chant des oiseaux, du bruissement du vent dans les feuilles et du bourdonnement des insectes,

soulignée par le clapotis du cours de la rivière. Mais elle n’y prêta attention que trop tard, quand une note de viande avariée vint fausser la symphonie florale et que les oiseaux se turent. Alarmée, Violaine se figea. Aucun des soldats ne parut se rendre compte que l’atmosphère avait changé, et l’un d’eux la poussa pour qu’elle se remette à avancer.

À ce moment, le bosquet bougea. Trois arbres s’en détachèrent dans un fracas de craquements, leurs branches devenues mains avides et crochues. Les trous qui perçaient leurs troncs s’ouvrirent sur des gueules d’où émanaient une odeur fétide. Des cris éclatèrent. Les hommes se mirent en position de combat, puis hésitèrent. Comment se battre contre ces végétaux qui fondaient sur eux ?

Violaine, elle-même, demeura estomaquée. Jamais elle n’avait vu une chose pareille.

— Reculez !

Flavie poussa sa monture qui renâclait. Elle leva les bras, paumes tournées vers les arbres qui cueillaient déjà des soldats comme s’il s’agissait de fruits. Deux jets de flammes en jaillirent, en direction des monstres végétaux. Ceux-ci poussèrent d’étranges plaintes très aiguës, semblables à des branches sèches crissant les unes contre les autres. Flavie effectua un geste ample. Les flammes grossirent. La mageresse contrôla son feu magique, afin qu’il ne blesse pas les hommes qu’il frôlait. En revanche les arbres-monstres furent rapidement engloutis dans un brasier où leurs mains-branches se tordaient. Les créatures battirent en retraite. Elles s’effondrèrent dans la rivière où elles achevèrent de se consumer, sous l’œil concentré de Flavie, qui veillait à ne pas abîmer la végétation naturelle.

Le feu s’éteignit. La mageresse baissa enfin les bras. Seuls sa poitrine qui se soulevait plus amplement qu’à l’accoutumée et un filet de sueur, sur

son front, témoignaient de la concentration mentale dont elle avait dû faire preuve.

Violaine en eut le souffle coupé. Pour la première fois de sa vie, elle rencontrait quelqu'un dont les capacités surnaturelles pouvaient se mesurer aux siennes. Son sang se glaça. Elle se souvint de son intuition, lors du banquet à Ruadh, lui indiquant que la mageresse était pétrie d'ambition. Or, Violaine savait que l'ambition, couplée au pouvoir, constituait souvent une équation dangereuse. Rowan en était l'exemple le plus parlant. Cependant, le souverain de Talamh Dorcha, malgré son pouvoir nuisible, ne possédait pas la maîtrise de la magie. La méfiance de Violaine se renforça. Il lui faudrait se montrer prudente, avec la mageresse dans les parages.

Celle-ci se détourna de son œuvre. Elle talonna sa jument grise, la fit volter et reprit son avancée, bientôt suivie des soldats. Elle avait rempli son rôle, en s'occupant des monstres. Violaine frissonna et emboîta le pas de la compagnie. Combien de créatures de ce genre hantaient les terres de Valfleuri ? Elle savait se battre contre des humains, elle y avait été entraînée depuis l'enfance. Mais personne ne lui avait appris comment gérer ces êtres, qui n'étaient même pas animaux. Elle prit conscience, tout en dépassant l'immense tas d'écorce calcinée que l'eau contournait en chantant, de sa chance lors du voyage à Ruadh.

*

Ciaran et sa compagnie atteignirent bientôt un petit hameau. Niché au cœur de bocages, il était formé de trois corps de ferme. Le reste de l'armée s'y trouvait déjà, comme convenu, et y amorçait le montage d'un campement. Aussi donna-t-il l'ordre à ses hommes de faire de même. Tandis que les soldats s'activaient, Ciaran observa les lieux d'un œil circonspect. Les bâtiments étaient déserts, tout comme les prairies. Pas âme qui vive, pas même un chat ou un mouton. Sans doute les habitants, ayant

eu vent de l'approche des ennemis après la chute de Rosehaÿ, avaient-ils jugé plus prudent de s'enfuir en emmenant leurs bêtes avec eux.

Le chevalier mit pied à terre et chercha son écuyer pour lui confier sa monture.

La sonnerie urgente d'un cor s'éleva alors par-dessus le brouhaha des soldats, ravis de cette pause rapprochée de la précédente.

Ciaran sauta aussitôt sur son cheval. Il chercha l'origine d'une telle alerte. Il n'eut pas à attendre longtemps : deux armées se précipitaient vers eux, les prenant en tenaille. Mais que fabriquaient les éclaireurs pour ne pas les avoir vues approcher ?

Il ne s'attarda pas sur la question, alors que Boadach hurlait déjà à l'ensemble des hommes de se mettre en formation. Rapidement, Ciaran aboya ses ordres, avant de claquer la visière de son heaume.

Les autres chevaliers se regroupèrent. Les archers, décontenancés, se mirent en place trop tard. Leurs flèches n'émaillèrent qu'à peine les deux flots tumultueux. Au-dessus des soldats flottaient des bannières portant la rose emblématique de la reine ainsi que deux armoiries distinctes. Ciaran dégaina son épée. Il talonna sa monture pour affronter les cavaliers ennemis, suivi d'Adhamhan et de ses compagnons.

Deux vassaux de Rosalia s'étaient finalement décidés à défendre leur reine. Où étaient-ils, songea Ciaran avec mépris, quand elle avait eu le plus besoin d'eux, à Rosehaÿ ?

Puis les armées se rencontrèrent, comme des marées allant l'une contre l'autre et mêlant leurs eaux tumultueuses.

Ciaran cessa d'y penser. Il tailla, frappa de sa lame en grands gestes expérimentés. Ses jambes menèrent sa monture avec dextérité, jusqu'à parfois l'utiliser pour renverser de la piétaille avant de l'occire.

Quelque part en lui, une inquiétude vint perturber le chant de la guerre qui rythmait ses mouvements. Violaine se trouvait-elle à l'abri ?

Un cavalier ennemi déboula et manqua l'atteindre de sa lance. Ciaran en esquiva la pointe. Il manœuvra sa monture, se rapprocha du cavalier qui peinait à effectuer son demi-tour et tendit le bras d'un coup précis. Son épée saisit l'autre à la base du cou, là où, entre son casque et son armure, s'offrait une ouverture. L'homme perdit un instant la maîtrise de sa monture. Juste assez pour que Ciaran s'approche et l'achève.

La dernière fois qu'il l'avait aperçue, Violaine se trouvait à l'arrière, à l'opposé des deux zones d'où avaient surgi les ennemis.

Un homme se jeta sur le chevalier, hache en main, et tenta de trancher les jarrets de sa monture. D'un vif coup de talon, Ciaran fit faire un bond de côté à son cheval. Il abaissa aussi son bouclier, pour protéger le flanc du destrier. D'un mouvement du bras, son épée traça un sillon dans la gorge offerte de l'assaillant, qui s'effondra dans un gargouillis écarlate.

La raison du chevalier lui soufflait qu'il s'inquiétait à cause de sa valeur de clairvoyante, mais, entre ses côtes, son cœur lui murmurait une tout autre chanson. Il se refusa à l'écouter. Elle lui indiquait que cette anxiété malvenue révélait un sentiment qu'il n'acceptait pas. En réaction, sa colère enfla et se joignit au feu de la bataille dans ses veines. Il s'en nourrit pour donner plus de vigueur à ses coups.

Il passa près d'un fantassin, qui portait un simple gambison. Il se baissa. Son épée éventra l'homme qui, incrédule, tenta en vain de retenir ses entrailles entre ses mains. Le chevalier le dépassait déjà, son épée rougie semant de nouveaux cadavres sur son chemin. Un autre cavalier ennemi le repéra et le chargea, lance pointée en avant. Ciaran se prépara et leva sa lame. Prêt à tuer l'ennemi.

La clairvoyante savait se battre. Si elle en avait la possibilité, elle se défendrait.

Une âcre odeur de sueur commençait à imprégner l'intérieur du heaume de Ciaran. Il écarta la hampe d'un geste rapide de sa lame. La pointe, au lieu de percer son épaule, érafla l'armure qui protégeait son torse. Il pivota, son épée fila, et la tête du cavalier bascula en avant, un flot rouge s'échappant de sous son casque, sa lance de sa main.

Ciaran tira sur les rênes et dirigea sa monture dans la mêlée. Sa lame ne cessa pas de mordre. Il poussa le cheval à contre-courant. Vers l'arrière-garde.

*

Violaine se retrouva sans surveillance, comme les soldats se précipitaient vers l'avant pour accueillir les forces ennemies. Elle reconnut l'emblème de la reine. Elle eut plus de peine à identifier ceux des belligérants et y renonça comme les deux flots pénétraient l'armée de Rowan dans un fracas de lames et de hurlements.

C'étaient des vassaux de Rosalia, peu importaient leurs noms. Ils étaient ses hommes liges. Malgré leur position irréfléchie qui avait affaibli Rosehaÿ, ils demeuraient du même camp. D'un autre côté, elle ne portait aucun blason et n'était pas certaine que les liens de cuir qui entravaient ses poignets soient aperçus dans le chaos du combat.

La jeune femme regarda rapidement autour d'elle. Il n'y avait plus qu'une poignée d'hommes, elle se trouvait à l'arrière-garde. La mêlée se rapprochait. Violaine hésita, le sang résonnant à sa tempe douloureuse comme un tambour. Elle avait envie de se jeter dans la bataille. Elle n'avait pas l'habitude de demeurer passive en de telles circonstances.

Les soldats aux couleurs de Rowan qui se trouvaient à proximité tombèrent rapidement. Ceux des vassaux entourèrent Violaine, leurs épées

rougies à la main, et s'immobilisèrent. La jeune femme expira lentement, soulagée. Ils l'avaient reconnue. L'un d'eux esquisça alors un sourire cruel :

— Te voilà donc, traîtresse. J'aurai la joie d'être celui qui t'occira !

Le soulagement disparut aussi vite qu'il était venu. Elle, une traîtresse ? Elle voulut reculer d'un pas, mais ils s'approchèrent.

— Je n'ai pas trahi la reine !

Peine perdue. À leurs yeux, elle était une étrangère ; ils lui attribuaient d'office la responsabilité de la chute de la capitale.

Tout son corps se tendit. Elle n'était pas en mesure de se battre, pas avec ses mains attachées. Quand son accusateur leva sa lame ensanglantée, elle utilisa son Don.

Les hommes furent propulsés dans toutes les directions. Violaine n'attendit pas qu'ils reprennent leurs esprits. Elle se pencha sur ses liens, les défit d'une pensée rapide. Puis elle bondit et se saisit d'une épée tombée au sol.

Ainsi équipée, elle accueillit les premières lames. Le choc de l'acier contre l'acier résonna dans sa main. Familier. Rassurant. Elle para la lame, tournoya sur elle-même et fendit. La pointe traversa la gorge d'un homme, raclant les vertèbres. Il porta les mains à son cou, tentant de juguler le flux de sang. Avant de s'effondrer dans un gargouillis. Elle para une épée à nouveau. D'un geste vif, elle manœuvra la pointe de sa lame et transperça son assaillant par l'aisselle. Elle arracha la lame hors des chairs, à temps pour parer un autre coup.

Malgré leur surnombre – ils étaient cinq –, elle l'emporta.

Le souffle court, la lame couverte de sang, elle regarda autour d'elle, au cas où d'autres attaquants surviendraient.

Elle avisa alors un chevalier à la cape noire, sa monture comme son armure décorées de giclées de sang. Il releva son heaume, brièvement. Juste

le temps pour qu'elle le reconnaisse. Son cœur s'accéléra sous le regard gris-bleu, admiratif. Puis Ciaran referma sa visière d'un coup sec et repartit dans la mêlée, la laissant seule avec sa respiration saccadée.

*

Ciaran avait atteint l'arrière-garde et découvert, soulagé, que Violaine était en vie, bien qu'en fâcheuse posture. Il s'apprêtait à talonner sa monture pour se porter à son secours, quand les hommes qui entouraient la jeune femme s'envolèrent loin d'elle. Comme projetés par une force invisible dont l'origine était Violaine. Était-ce cela qu'avaient vu ses hommes, quand ils avaient pensé à tort qu'elle usait de magie ?

Son souffle résonna à ses oreilles, sous son heaume fermé. Il ne ressentait aucune peur pour elle. Déjà, elle se libérait de ses entraves et se jetait sur une épée pour parer les coups de ses ennemis. Elle n'usait pas de son pouvoir pour les éliminer en un clin d'œil. Elle s'avérait une combattante de valeur. Pas seulement en raison de ses compétences – il admira ses passes, précises et sûres, comme ses parades vives –, mais parce qu'elle refusait de s'abaisser à un tel déséquilibre. Elle affrontait l'ennemi à armes égales.

La flèche plantée dans son cœur, depuis leur entretien, s'enfonça un peu plus sans qu'il s'en rende compte.

Quand elle termina de défaire le dernier de ses assaillants, elle se rendit enfin compte de sa présence. Elle n'avait pas besoin de lui, tout compte fait. Il retourna dans la mêlée.

*

Plus tard, lorsque les soldats victorieux de Boadach eurent achevé de ramasser leurs blessés et qu'un campement fut monté, Ciaran rejoignit le commandant sous la tente des officiers.

— Nous savons où se trouve l'un des mages restants, déclara Boadach, d'un ton satisfait.

Il n'avait pas encore ôté son armure maculée, pas plus que les officiers qui l'entouraient.

— Un des survivants a parlé.

Il pointa le doigt sur la carte du pays. Le mage ne se cachait pas loin.

— C'est à cause de lui que nos éclaireurs n'ont pas repéré l'armée.

Ciaran leva des yeux suspicieux vers Flavie qui se tenait, silencieuse, près de la table.

— Je croyais que les mages n'avaient pas le droit d'interférer, en temps de guerre ?

— C'est effectivement le cas, acquiesça-t-elle, mais ce mage-là paraît avoir enfreint la règle.

Une telle entorse ne paraissait pas l'émouvoir. Malgré son mécontentement, Ciaran garda cependant les lèvres closes.

Adhamhan fit alors son entrée, essoufflé.

— La prisonnière est entière, informa-t-il. Elle n'avait plus ses liens, mais elle n'a pas fui.

Niall fronça les sourcils.

— C'est étrange.

Il y eut un court silence. Ciaran tenait là l'occasion de témoigner de ce qu'il avait vu : Violaine n'était pas seulement une clairvoyante. Elle était bien plus puissante qu'il n'y paraissait.

Le chevalier ne dit mot.

Il se convainquit que c'était pour mieux user de cette information cruciale comme moyen de pression sur Violaine. Il préféra ignorer que ce qui le poussait à maintenir sa bouche scellée venait d'une volonté de la protéger des exactions qu'elle pourrait subir si d'autres étaient au courant.

Il échangea un coup d'œil avec son ami et décida que même à lui, il ne révélerait rien.

C'était son secret. Le premier qu'il taisait à la fois à Adhamhan et à son roi.

Il aurait dû s'en inquiéter, mais il se sentit plutôt porteur d'un précieux et fragile trésor.

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Pour capturer le mage, Boadach détacha Ciaran avec Flavie, ainsi qu'une escorte qui ne représentait pas l'ensemble de sa compagnie. Le commandant poursuivrait la percée dans le royaume de Valfleuri avec la majorité des forces armées.

Ciaran fronça les sourcils.

— Ce n'est pas là la stratégie convenue...

— Officier Laoch, c'est un ordre. Il n'a pas à être discuté !

Le chevalier se mordit la lèvre pour ne pas répliquer.

— Vous pouvez disposer, conclut Boadach.

Ciaran croisa le regard goguenard de Niall et sortit, furieux, de la tente, Adhamhan sur les talons.

— Ciaran, quand veux-tu partir ?

Il s'arrêta, réfléchit un court instant.

— Nous avons des informations sur la position du mage. Il ne faut pas perdre de temps.

Il donna quelques noms.

— Dis-leur qu'ils ont une demi-heure pour se reposer, puis que nous partons.

Adhamhan hocha la tête et s'exécuta. Ciaran héla un soldat :

— Amène-moi la prisonnière.

Il voulait interroger Violaine. Entre la fatigue du combat et l'attaque de ses soi-disant alliés, elle serait sans doute plus encline à coopérer. Elle pourrait peut-être donner des indications quant aux mouvements futurs de sa cible, ce qui leur donnerait une précieuse avance.

Il se rinçait la figure quand elle entra.

Il s'essuya rapidement et, d'un signe de tête, indiqua au soldat de les laisser. Il nota que Violaine avait de nouveau les poignets attachés. Il se servit de l'eau, but avec une lenteur délibérée, tandis qu'elle patientait. Il ne lui proposa rien, ni à boire ni à manger. Ciaran comptait bien obtenir ce qu'il voulait.

Quand il eut terminé de se désaltérer, il lui fit face et la toisa de sa haute taille :

— Il est étrange, pour une personne si déterminée à conserver le silence pour ne pas trahir sa reine, de porter sur elle le sang de ses alliés.

Elle tiqua, et il ne put s'empêcher de sourire.

— Quel genre de loyauté est-ce donc là ?

Il commença à tourner autour d'elle, à pas lents, sans la quitter des yeux. Elle le suivit du regard, méfiante.

— D'ailleurs, poursuivit-il, peut-être savais-tu dès le début que Rosehaÿ allait être attaquée. N'est-ce pas ce que tu m'avais sous-entendu, à Ruadh ? Que tu connaissais l'issue de cette guerre ?

Il avait opté pour le tutoiement afin de la déstabiliser davantage. Il vit que le rappel de ce passage de leur conversation avait porté, car les iris verts de Violaine fuirent son regard comme son accusation implicite. Contre toute attente, elle redressa les épaules et, la tête droite, expliqua :

— Ce n'est pas une question de loyauté, mais d'intégrité.

Elle se tourna vers lui, planta ses yeux dans les siens :

— Je suis une apatride, t'en souviens-tu ? Je savais, oui, que ce royaume qui m'avait accueillie était condamné. Quoi que je fasse ou dise.

— Alors, pourquoi ne pas fuir ? Pourquoi ne pas t'établir ailleurs ?

Il s'arrêta face à Violaine, les mains croisées derrière lui. Il avait conscience du sang qui éclaboussait son armure et ses bottes. Elle n'était pas en plus bel état. Une traînée rougeâtre, coagulée, zébrait sa figure, et sa

natte brune était poisseuse de sang comme de sueur. Malgré son aspect, elle le fascinait toujours. Il se rappelait ses gestes avec la lame, expérimentés. Fluides. Magnifiques.

— Je suis une combattante entraînée, pas une lâche qui fuit un combat, même s’il est perdu d’avance.

Ses yeux flamboyaient.

L’admiration de Ciaran augmenta d’un cran. Il était un chevalier qui obéissait à des principes de bravoure et il savait reconnaître un homme de valeur quand il en voyait un. En l’occurrence, il s’agissait d’une femme.

Il imputa l’accélération de son cœur à la colère, même s’il avait conscience qu’il se mentait à lui-même.

— Pourquoi, alors que tu possédais ces précieuses connaissances, ne pas en avoir informé ta reine ?

Elle esquaissa un sourire triste :

— Quelle est l’utilité pour un souverain de savoir que sa prochaine bataille est vouée à la défaite, quelles que soient ses actions ?

Ces paroles firent écho à celles qu’elle avait prononcées lors de leur entretien. Elles le frappèrent avec la même force.

Ainsi donc, le mystère était levé. Avant même d’arriver à Ruadh, Violaine savait que les efforts de la délégation diplomatique seraient vains. Que la bataille, à Rosehaÿ, était vouée à l’échec.

Il se souvint qu’au cours de leur conversation, il avait songé que c’était là un bien lourd fardeau, et elle avait rétorqué, avec une ardeur admirable, devoir le porter seule. Son poulx s’accéléra.

Il décida de la pousser un peu plus dans ses retranchements.

— Tout de même. Il t’aurait été bien plus simple de te rendre dans un royaume à l’avenir plus... accueillant.

L'attitude de Violaine changea. Ses mâchoires se crispèrent, et ses mains se serrèrent en poings. Pas par colère. Ses yeux brillèrent, ses cils ourlés de larmes. Elle cligna des paupières pour les dissimuler.

— Pour aller où ?

Sa voix s'étranglait. Elle se racla la gorge, releva le menton.

— Ma patrie ne figure sur aucune carte. Je suis arrivée ici contre ma volonté. Là d'où je viens, il n'existe ni monstres ni magie. Le jeu des gouvernements y est complètement différent. Rosalia m'a proposé une place sûre. Malgré ma certitude que la ville n'avait plus que quelques mois devant elle, je ne pouvais partir.

Elle fit une pause, poursuivit sans se rendre compte que ses propos le sidéraient :

— Par reconnaissance envers la reine, aussi. Et parce que j'ignorais trop des autres royaumes et de leurs dangers pour m'y risquer. Parce que je n'avais rien d'autre que ce que m'a offert Rosalia.

Elle se tut enfin et détourna son regard vers un point précis, dans la tente, attendant la question suivante.

Ciaran avait oublié le but premier de son interrogatoire. Il s'aperçut que sa bouche béait et la referma. Il savait, bien sûr, qu'elle était étrangère. Il l'avait su avant même de la rencontrer, quand il avait pris ses renseignements sur elle. Il n'avait pas voulu croire ces rumeurs qui la disaient venue d'un pays si lointain que les cartes de Talamh Dorcha ne le mentionnaient pas.

Elle venait de les confirmer. Sa posture et l'expression de son visage ne mentaient pas.

Elle était déracinée. Et, tout en la détaillant avec une admiration aussi muette qu'incrédule, il songea qu'elle devait posséder une volonté d'acier

pour avoir traversé un tel arrachement à sa patrie, à sa famille, à ses amis, peut-être même à un amant, à tout ce qui lui était familier, sans s'effondrer.

S'il l'avait pu, il aurait exprimé sa sympathie et salué son courage.

Au lieu de cela, il héla son écuyer et lui ordonna d'escorter la prisonnière au-dehors. Il la suivit du regard comme elle sortait en l'ignorant, la tête haute, les yeux fixés droit devant elle et la démarche raide.

Le chevalier réalisa alors qu'en cherchant à la déstabiliser, il avait remué en elle une plaie encore vive.

Quand le pan de toile de la tente se fut rabattu derrière elle, il s'effondra sur un siège. Il avait pourtant dominé l'interrogatoire, mais, étrangement, ce dernier lui laissait un amer goût de défaite sur la langue.

Chapitre 26

Violaine patientait au pied d'un arbre. D'une humeur à la fois triste et revancharde à la suite de l'interrogatoire que lui avait fait subir Ciaran, elle avait accompagné la troupe partie en quête du mage. Ce dernier localisé avec certitude, elle avait été laissée sous la surveillance d'Adhamhan, tandis que les soldats partaient s'occuper du fuyard.

Le chevalier ne cessait de bavarder. Violaine aurait aimé qu'il se taise. Sa tête était douloureuse – la blessure, à sa tempe, cicatrisait lentement et l'élançait toujours. Et elle n'avait que faire des exploits amoureux d'Adhamhan ou de sa langueur pour une certaine Aoife, en souvenir de laquelle il portait au poignet un lien de cuir rouge.

Elle plongea la tête entre ses bras posés sur ses genoux et ferma les yeux. Elle essaya de trouver un peu de paix et de repos, malgré la voix du chevalier et l'odeur âcre qui émanait de ses vêtements souillés. Les paroles de Ciaran l'avaient atteinte plus profondément qu'elle ne l'aurait voulu. Elle se rendait compte, aussi, que la douleur s'émoussait. Elle se relèverait. Elle irait de l'avant.

Comme sa famille lui manquait, en cet instant ! Elle était seule, ici, plus seule que jamais, à présent que Rosehaÿ était tombée, que Rosalia avait fui et qu'Églantine était conduite à Ruadh. Maigre consolation, Sylvain avait survécu au combat et figurait parmi les prisonniers détenus dans les ruines de la capitale.

Elle ne s'était jamais vraiment attachée à qui que ce soit, ici.

La poitrine de Violaine se souleva par saccades. Pour tenir à distance ses pleurs et sa douleur, elle se remémora ceux qui, les premiers, l'avaient aidée lorsqu'elle avait surgi de ces bois étrangers. Le mercenaire, qui avait

compris d'emblée qui elle était, et le ménestrel. En songeant à la façon dont s'exprimait Vivien, elle redressa la tête et jeta un coup d'œil au chevalier. Il avait les yeux tournés vers l'horizon où il guettait le retour de la troupe. Elle arbora un léger sourire. Si Vivien s'était trouvé là, il aurait trouvé en Adhamhan son double. À ceci près que l'un maniait la harpe pour charmer ces dames, l'autre l'épée.

Elle repensa malgré elle à la façon dont Ciaran l'avait regardée, après le combat. Au frisson ressenti face à l'admiration qu'elle y avait lue. Elle en percevait encore l'écho, rien qu'à se rappeler cet instant. Violaine se demanda bien pourquoi.

À Vielacier, elle avait l'habitude de susciter des réactions quand elle s'entraînait. Il y avait celles des hommes attachés aux rôles traditionnels répartis entre les sexes, réprobatrices. Et il y avait celles, éblouies, parfois même concupiscentes, des autres.

Ciaran n'appartenait à aucune de ces catégories. Son admiration était celle d'un combattant qui reconnaissait un adversaire de la même trempe. Elle s'était sentie rougir, sous ce regard tout à coup plus chaleureux, comme un ciel lavé de frais, et non plus la surface d'un lac gelé. Elle avait perçu en elle une langueur qu'elle ne s'expliquait pas. Le regret qu'il se soit montré si dur avec elle, lors de l'interrogatoire, alors qu'elle se sentait prête à coopérer.

Du mouvement, à l'horizon, attira l'attention de Violaine. Adhamhan cessa enfin de parler et se tendit, prêt à intervenir au cas où les silhouettes encore indiscernables soient des ennemis. Ils se détendirent en reconnaissant la haute et mince silhouette de Ciaran, sur son cheval. Flavie chevauchait à ses côtés, comme toujours, et deux hommes à pied en encadraient un autre qui trébuchait, les poings liés derrière lui.

Violaine plissa les yeux pour essayer de déterminer l'identité du mage. Quand la troupe se fut approchée, elle n'eut plus de doute. C'était Narcisse.

Adhamhan la quitta pour s'entretenir avec Ciaran. Les soldats poussèrent sans ménagement le prisonnier, qui s'effondra près de Violaine. Il lui jeta un regard courroucé et se redressa pour s'asseoir.

— J'imagine que je te dois cette capture ?

Elle ne lui accorda même pas un regard.

Il secoua la tête.

— Dire que Rosalia a nourri en son sein une telle vipère...

Violaine serra les dents, mais ne répondit pas. S'il pensait, à tort, qu'elle avait joué un rôle dans son sort, elle ne s'abaisserait pas à riposter.

Flavie s'approcha, sa tenue toujours immaculée malgré les événements. La mageresse devait se tenir à l'écart des batailles pour n'arborer qu'un peu de poussière sur son vêtement en tissu précieux. Ciaran la suivit, en restant à distance des prisonniers, le visage anguleux et sévère, les lèvres formant une mince ligne dure. Il concentra son regard sur le mage, comme s'il évitait sciemment de regarder Violaine. La jeune femme en ressentit de la déception, sans qu'elle s'en explique la raison.

Flavie s'adressa à Narcisse et lui répéta les mêmes mots qu'à Florentin et Églantine. Narcisse observa tour à tour la mageresse et le chevalier, conscient du statut de ce dernier.

— Ou bien je vous révèle quelques informations utiles, et vous me laissez recouvrer ma liberté ?

Flavie échangea un coup d'œil avec Ciaran, qui prit la parole :

— Quel genre de renseignements ?

Narcisse s'installa plus confortablement, sûr de lui :

— Combien de mages il reste. Où ils se trouvent. Où se cache la reine.

À ces mots, Violaine tourna vivement la tête dans sa direction. Il osait l'accuser de trahison, alors qu'elle n'avait jamais accompli rien d'autre que son devoir, et il proposait d'offrir la reine et Ambroise sur un plateau ?

Elle se redressa pour le frapper, mais un avertissement de Ciaran retint son geste :

— Suffit !

Elle dénoua ses poings. Il avait raison. Elle n'avait pas à s'abaisser à cela. Narcisse ne méritait même pas qu'elle lui accorde son attention. Elle contint sa fureur. Le mage ne l'avait jamais portée dans son cœur, mais elle ne l'aurait pas pensé capable d'une telle fourberie.

Ciaran s'avança :

— Tu seras envoyé à Ruadh pour servir Rowan, comme les autres.

Il jeta un bref coup d'œil à Violaine :

— Nous n'avons pas besoin de tes renseignements.

Flavie opina. Elle s'adressa à la jeune femme :

— En parlant de renseignements, il serait temps que vous vous montriez utile.

À l'expression autant surprise que méprisante de Narcisse, Violaine comprit qu'il l'avait réellement crue de même nature que lui, alors qu'il avait simplement projeté sur elle sa propre trahison, trop lâche pour la porter seul.

Elle rassembla ses genoux entre ses bras, ses poignets toujours liés. Le tic qui avait crispé la mâchoire de Ciaran lorsque Flavie avait parlé ne lui avait pas échappé. La magesse n'était de toute évidence pas du même avis que le chevalier quant à la méthode d'interrogatoire. Toutefois, comme Narcisse, cette dernière cachait son jeu. Elle ne valait guère mieux que lui.

— Et vous donc, rétorqua Violaine avec agressivité, avec votre manteau aussi jaune qu’à la sortie de chez la couturière !

Le regard doré de Flavie s’agrandit, surprise qu’une prisonnière ose lui parler sur un tel ton.

— À moins, bien sûr, que vous ne disposiez, vous aussi, d’informations que vous seriez peu désireuse de partager, cracha Violaine, avant de se taire brutalement, consciente que son éclat de colère fragilisait sa position.

Le visage de Flavie se ferma.

— Voilà qui conforte mon opinion à votre sujet.

Elle se tourna vers Ciaran pour exprimer ladite opinion, mais il l’en empêcha :

— Elle reste en vie. Elle peut nous servir.

Le regard de la mageresse étincela de colère face à ce ton péremptoire. Violaine crut un instant qu’elle allait passer outre l’avis du chevalier, cependant, malgré son allure hautaine, Flavie restait suffisamment intelligente pour comprendre quand elle risquait d’aller trop loin. Elle devait encore protéger ses ambitions cachées.

— Bien, admit-elle du bout des lèvres, mais prenez garde que ce ne soit pas elle qui se serve de vous, Officier.

Elle observa tour à tour Ciaran et Violaine d’un œil équivoque et s’en fut pour installer sa couche pour la nuit. Ciaran l’imita quelques instants plus tard, laissant les deux prisonniers se jauger sous l’œil fatigué des gardes.

Narcisse eut la sagesse de se tenir coi, et Violaine, qui avait grand besoin de repos, bascula la tête en arrière et ferma les yeux.

Elle ne chercha pas tout de suite le sommeil. Avant cela, elle convoqua son Don. En raison des propos de Narcisse, elle s’inquiétait pour

Rosalia et pour Ambroise. Elle sentait, dans la poche accrochée à sa ceinture, l'appel de ses cartes rescapées. Elle rouvrit les yeux. De ses mains entravées, elle extirpa de la petite sacoche de cuir une carte. Une seule.

Les flots.

Elle avait rarement tiré cette carte. Elle l'étudia. Des flots bleus et déchaînés parcouraient la carte, mais une langue de terre arborée était visible, dans un coin. Calme, intouchée. Une petite tache rose teintait l'arbre qui y figurait. Comme une fleur. Comme une rose.

Violaine rangea la carte, soulagée. Malgré la tempête qui agitait Valfleuri, Rosalia avait trouvé refuge. Cette carte symbolisait aussi un nouveau départ, ailleurs. Sans doute la reine s'engagerait-elle vers une autre destinée que celle de régner, suivant enfin son rêve d'explorer les îles.

Restait le sort d'Ambroise. Elle referma ses paupières, mais ne put éteindre l'inquiétude qui sourdait sous son crâne.

Chapitre 27

À l'aube, la troupe se prépara à prendre la route pour rejoindre le point de rencontre indiqué par le commandant avant leur départ. Ciaran discuta un instant avec Adhamhan. Ce dernier craignait que l'armée n'ait modifié son trajet – une autre attaque ou quelque mouvement ennemi pourrait tout à fait les y obliger. Le chevalier le rassura :

— Boadach se tiendra à l'itinéraire convenu.

Il avisa un soldat qui s'approchait.

— Qu'y a-t-il ?

— La prisonnière demande à vous parler.

Ciaran fronça les sourcils. C'était la première fois qu'elle agissait ainsi. Il ne savait pas s'il devait y voir les fruits de son dernier interrogatoire, et s'en réjouir, ou se méfier d'un piège. Il avait été étonné de la façon avec laquelle elle s'était adressée à la mageresse, la veille. Étonné et, à vrai dire, satisfait. Pour une fois que quelqu'un s'exprimait avec franchise face à Flavie ! Ce ne serait pas assez pour lui ôter son perpétuel sourire suffisant, mais au moins avait-elle rencontré une adversaire plus coriace qu'elle le pensait.

D'un signe de tête, Ciaran indiqua au soldat de lui amener la jeune femme.

— On dirait qu'elle va enfin coopérer, remarqua Adhamhan, ta méthode a fonctionné.

Il lui donna une tape amicale sur l'épaule et le laissa seul avec Violaine.

Des cernes violacés soulignaient ses yeux verts. Elle était encore plus sale que la veille. Sa natte se décoiffait. Elle aurait eu besoin d'un bon bain,

et sans doute y aspirait-elle. Ciaran lui-même avait hâte de rejoindre le gros de l'armée et de profiter d'un instant de répit, où il pourrait ôter toute trace de crasse de son corps et changer d'armure comme de vêtements. Seule sa lame était propre. Il l'entretenait après chaque combat. Il veillait aussi à ce que son écuyer soigne bien sa monture.

Violaine attendit que le garde s'éloigne pour parler.

— Ambroise est mort, dit-elle d'un ton fatigué, comme si le poids de son don de clairvoyance pesait plus lourdement qu'à l'accoutumée sur ses épaules.

Il croisa les bras.

— Qui est Ambroise ?

Elle paraissait lasse. Pas uniquement à cause des marques d'une mauvaise nuit de sommeil. Elle semblait usée par le déroulement des événements.

— Le quatrième et dernier mage de Rosalia. Il était au nord-est, depuis plusieurs semaines, quand vous avez... pris Rosehaÿ.

Elle se tut. Il comprit que c'était là un silence où elle cherchait à puiser du courage, non la fin de la conversation. Elle trouva la force de prononcer les mots suivants :

— J'ai eu une vision, cette nuit. Il est mort ce matin.

Elle ne révéla ni où ni comment, mais aux fantômes qui dansaient dans ses yeux, aussi pâles qu'une fine feuille d'arbre, il se demanda à combien de morts elle avait assisté au cours de sa vie, en dehors du champ de bataille. Combien de spectres en devenir hantaient son esprit, sans qu'elle puisse agir pour dévier le fatal coup du destin ?

Il resserra la posture de ses bras contre son torse pour s'empêcher de céder à l'élan qui le poussait à l'étreindre. Il se morigéna de ressentir une telle impulsion.

— Que me vaut cette coopération soudaine ?

Son ton abrupt trahit sa colère. Violaine cligna des paupières. Elle ne s'était pas attendue à cette réaction.

— Vous êtes venus pour les mages de Rosalia.

Elle n'eut pas besoin de développer davantage sa pensée.

Le but premier de l'armée envoyée par Rowan avait été, en effet, de priver la souveraine de son droit de règne en prenant sa capitale, puis de capturer les mages. La défaite de leur reine les obligeait à servir le vainqueur. Dès lors qu'il n'en restait aucun à ramener à Talamh Dorcha, l'armée n'avait plus vocation à poursuivre son avancée dans Valfleuri. Violaine était consciente que cette information s'avérerait vitale pour épargner le reste du royaume.

Ciaran se mordilla la lèvre tout en l'observant.

Elle ne mentait pas. Elle paraissait éprouvée par la nuit, nettement moins sûre d'elle que la veille. Elle avait bel et bien eu une vision, et celle-ci n'était pas jolie.

Il hocha finalement le menton.

— Bien. Je transmettrai l'information au commandant dès que nous serons arrivés.

Il leva la main pour que le soldat revienne et raccompagne la prisonnière auprès du mage capturé la veille. Il était temps de lever le camp.

Avant de monter en selle, il se retourna et la regarda.

Elle semblait soulagée, comme si exprimer sa vision l'avait délivrée d'un fardeau invisible. Sa colère reflua. Il se sentit plus léger de partager ce poids avec elle.

*

L'armée se trouvait bien au point convenu. Ciaran confia Violaine à la garde d'Adhamhan et lui indiqua de la laisser accéder à un baquet d'eau

pour qu'elle puisse se laver. Son ami fut surpris qu'il lui demande de l'escorter, plutôt qu'un simple soldat. Lorsque Ciaran lui expliqua l'incident avec le fantassin, le premier jour où Violaine s'était trouvée entre leurs mains, il l'arrêta d'un geste :

— Pas besoin d'en dire plus. Je sais bien que c'est ta protégée.

Il lui adressa un clin d'œil. Ciaran voulut lui rétorquer qu'il s'agissait avant tout de garder leur clairvoyante dans les meilleures dispositions pour qu'elle coopère, mais il était attendu.

Il alla trouver Boadach dans la tente réservée aux officiers pour lui signifier le succès de sa mission, ainsi que lui délivrer l'information fournie par Violaine. Le commandant y étudiait des cartes, planifiant une attaque, sous l'œil attentif de Niall qui l'écoutait avec déférence. Oney n'était pas là. Boadach se redressa à l'entrée de son officier.

— Vous l'avez trouvé ?

Ciaran opina.

— Il est sous bonne garde.

— Bien.

Le commandant lui adressa un sourire satisfait.

— L'oracle de la reine a coopéré, ajouta Ciaran.

Le sourire disparut pour laisser place à une expression circonspecte :

— Qu'a-t-elle dit ?

— Qu'il ne restait plus qu'un seul mage, mais qu'il est mort près de la frontière nord-est. Les monstres ont eu sa peau.

Boadach détourna les yeux et tapota du doigt la carte, plongé dans ses pensées.

— Vous et la moitié de votre compagnie – je vous laisse le choix des hommes, mais privilégiez les fantassins – escorterez les prisonniers à Ruadh.

Il lui jeta un bref coup d'œil :

— La clairvoyante pourrait être utile à notre roi.

Il se repencha sur la carte :

— Nous mènerons l'invasion à son terme.

De son point de vue, la discussion était close, pourtant, Ciaran resta immobile, incrédule. La stratégie visait à affaiblir la reine et à prendre le contrôle de ses mages, en aucun cas à envahir tout le pays. Puis la colère afflua, en une vague noire et familière. Pourquoi le mettait-on de côté, comme un élément à l'utilité limitée ? Sa nomination couronnait des années d'efforts et de mérite. Cela le contrariait d'apprendre que, non seulement, l'armée poursuivrait sa percée, mais qu'il en serait écarté, alors qu'il avait attendu toute sa vie de pouvoir faire ses preuves en terrain ennemi.

— Pourquoi ne pas détacher seulement une poignée d'hommes sous la houlette d'un chevalier de confiance ?

Il songeait à Adhamhan. Ce serait dans ses cordes.

Le commandant secoua la tête, ruinant ses espoirs et ravivant son ressentiment :

— Nous n'allons pas pousser jusqu'à la côte. Simplement nous assurer que le pays est assez fragilisé pour ne pas donner aux mages l'illusion qu'ils pourront revenir y servir. Inutile, en ce cas, de garder toutes les forces présentes.

Il s'appuya sur la table pour marquer son argument :

— Par ailleurs, Flavie restera avec nous. Elle s'assurera de la véracité de l'information que votre prisonnière a fournie, avant de retourner à Ruadh.

Ciaran comprit que Boadach ne changerait pas d'avis. Il serra les dents, claqua des talons et fit volte-face.

Il avait à peine quitté la tente que Niall le rattrapa :

— Hé ! Ciaran !

Le chevalier se retourna, un flot de paroles désagréables au bord des lèvres. Il les retint de justesse.

— C'est *Sire* Ciaran. Qu'y a-t-il ?

Il avisa du coin de l'œil Adhamhan qui s'approchait, alarmé. Son ami connaissait bien l'inimitié entre les deux hommes. Niall étira un sourire cruel :

— Qu'est-ce que cela fait de passer d'officier à simple chien de garde ?

Ciaran serra les poings.

Niall n'en avait pas terminé avec lui. Il avança d'un pas, osa le toiser malgré leur différence de taille, comme s'il n'avait pas l'air d'un nain à côté du mètre quatre-vingt-cinq du chevalier.

— Qu'as-tu fait d'utile, depuis le début de la campagne ? Une prisonnière peu coopérative ! Qui serait plus utile morte que vive, sauf, bien sûr, si tu te la gardes pour ton plaisir personnel... chien de garde !

Des postillons lui volèrent à la figure. Ciaran avait déjà franchi le cap de la fureur, à l'accusation qu'il s'abaissait à de tels actes odieux sur la personne de Violaine. D'instinct, l'un de ses poings entama un arc de cercle pour frapper l'importun.

Quelqu'un lui saisit le bras. Il tourna la tête, prêt à aboyer sur l'intrus, mais les mots s'évanouirent dans sa bouche quand il reconnut son ami. Adhamhan secoua discrètement la tête.

— Promu ou pas, acheva Niall avec son sourire narquois, tu restes juste bon à jouer les escortes de prisonniers, et rien d'autre. Comme les subalternes.

Il s'écarta et retourna auprès du commandant.

Ciaran se dégagea de la poigne d'Adhamhan et s'en fut à grandes enjambées furieuses vers sa propre tente. Son ami lui emboîta le pas. Il essaya de lui parler et de le raisonner. Seule la colère rugissait aux oreilles du chevalier. Il n'entendit pas un mot.

Son écuyer était occupé à nettoyer son armure aux abords de l'entrée. À la vue du visage courroucé de son maître, il redoubla d'énergie pour frotter le métal. Ciaran franchit le seuil de la tente sans lui jeter un regard et alla se servir aussitôt une coupe de vin, lui qui ne buvait que modérément. Ses nerfs trop excités avaient besoin d'un exutoire.

Adhamhan entra et s'arrêta à deux pas de l'ouverture, respectueux de l'espace de son ami.

— Ciaran, commença-t-il, j'aimerais qu'on parle un peu, tous les deux.

L'officier vida son verre et hésita à le remplir à nouveau.

— De quoi ? fit-il, en posant finalement la coupe sur le plateau.

Il regarda son ami, la bouche arquée en un pli amer :

— De Niall et sa langue de vipère ? De Boadach qui va au-delà de ce qui avait été planifié ?

Adhamhan secoua la tête, désolé.

— Niall est un salaud, admit-il, un salaud qui quête les friandises de plus haut gradé que lui tel un chiot mal aimé. Toi, tu as toujours été droit dans tes bottes, quand lui s'inclinait pour lécher celles des autres.

Ciaran serra les lèvres. Ces mots, bien que vrais, n'étaient guère une consolation.

— Le commandant suit les ordres du roi, poursuivit Adhamhan de sa voix raisonnable. Il est sans doute en possession d'informations que nous n'avons pas. Après tout, nous étions détachés en mission.

Ciaran hocha la tête :

— Et nous l'avons remplie. Nous renvoyer te semble-t-il une juste récompense ?

— Certes non. Mais Niall n'a peut-être pas tort...

La colère, qui désenflait telle la marée, emplit de nouveau la poitrine de Ciaran.

— Adhamhan ! avertit-il.

Le jeune homme leva les paumes en signe de paix :

— Doucement, Ciaran, je suis ton ami. Laisse-moi terminer.

Il attendit, sans que la fureur en lui ne diminue.

— Après chaque interrogatoire de notre prisonnière, tu sembles... comment dire ? Perturbé.

Ciaran grinça des dents, mais garda le silence. Se brouiller avec son ami de toujours était bien la dernière chose qu'il souhaitait.

— Ce devrait être l'inverse, poursuivit Adhamhan.

Tout à coup, son expression inquiète fit place à celle, à laquelle Ciaran était davantage habitué, de la taquinerie :

— Bon sang, Ciaran, toute ta vie, j'aurais pensé que l'amour ne t'atteindrait jamais de ses flèches, et voilà que tu t'entiches d'une ennemie !

— Je ne suis pas amoureux d'elle !

Les mots avaient jailli d'eux-mêmes, tant il se les répétait ces derniers temps.

Il évita le regard goguenard de son ami en se resservant du vin. La meilleure façon d'arrêter Adhamhan était de parler des tâches à venir, aussi donna-t-il ses instructions. Celui-ci ferait bien sûr partie de son détachement, de même que plusieurs hommes de confiance qu'il nomma.

— Trouve aussi une armure et une épée pour Violaine.

Le jeune homme cessa brusquement d'arborer son air plaisantin :

— Pardon ?

Cette fois, Ciaran se laissa aller à sourire. Il leva sa coupe vers son ami :

— Toi, tu ne l'as pas vue se battre, l'autre jour !

— Comment cela ?

Le chevalier but une gorgée, puis reposa la coupe. Il avait déjà bien assez bu à son goût.

— Quand nous avons été attaqués par les hommes liges de la reine... Ils s'en sont pris à elle, elle s'est défendue. C'est une bonne combattante, et elle ne sera pas de trop si nous avons affaire à des monstres, sur la route.

— Et si elle se retourne contre nous ? C'est de la folie !

Ciaran reprit sa gravité coutumière :

— Elle ne le fera pas. Elle n'a aucune raison de le faire, je l'ai assez interrogée pour cerner ses intentions.

Il était loin d'être certain desdites intentions, toutefois, il refusa de pousser plus avant ses réflexions.

— Le mage, en revanche, n'est pas digne de confiance. Nous ne pourrons pas compter sur lui.

Adhamhan comprit qu'il ne le ferait pas changer d'avis.

— J'espère que tu sais ce que tu fais.

— N'oublie pas de la protéger des importuns, quand elle fera ses ablutions.

Son ami acquiesça avant de se détourner et de quitter la tente.

Ciaran poussa un long soupir et s'assit. Il croisa son regard dans le reflet du petit miroir que son écuyer avait posé là, croyant lui faire plaisir. À tort. Ciaran ne se laissait pas acheter par des cadeaux, aussi innocents soient-ils qu'un miroir offert par un jeune garçon soucieux de plaire à son maître.

En repensant aux mots de son ami, Ciaran se demanda s'il pouvait avoir raison. Mais son reflet resta muet, ses traits anguleux aussi sévères que d'ordinaire.

Il grogna et s'en détacha. Il ne pouvait pas être amoureux de Violaine. De ce qu'il avait pu voir chez Adhamhan, ce sentiment le poussait à couvrir sa belle de cadeaux, à laisser s'échapper des soupirs enamorés et à réciter de mauvais vers. Pas du tout son genre. Il dormait mal, c'était vrai. Il ressassait chaque parole qu'elle prononçait, chacune de ses expressions. Ses yeux étaient comme aimantés vers elle, quand elle se trouvait dans les parages. Il se remémorait leur premier entretien, le banquet, la danse, la bataille. Seulement parce que la personnalité de Violaine ne pouvait être ignorée. Elle agissait sans chercher à s'effacer ni à s'imposer. Elle se battait avec aisance et traitait ses ennemis avec respect.

Il secoua la tête. De toute façon, comme Adhamhan l'avait souligné, elle appartenait au camp ennemi... Cependant, était-ce encore le cas, alors même que les alliés de sa reine s'en étaient pris à elle ?

Il croisa de nouveau les yeux gris-bleu de son reflet. Un jour ou l'autre, il ne pourrait plus se mentir à lui-même.

Chapitre 28

Violaine fut agréablement surprise de bénéficier d'un baquet d'eau pour se laver, ainsi que de vêtements de rechange qu'elle accueillit avec joie. Peu avant le départ, Adhamhan, qui s'était chargé de la libérer de ses liens, lui désigna l'armure, le bouclier et l'épée que portait un jeune adolescent :

— Voici de quoi vous équiper. Mon écuyer pourra vous aider, si besoin.

Abasourdie par tant de liberté offerte, Violaine ne pensa même pas à lui répondre qu'elle n'avait pas besoin d'assistance. Elle s'équipait seule depuis des années, à Charbourg. Elle saurait se débrouiller, même si le modèle différait quelque peu de ceux en cours à Vielacier.

Comme le chevalier s'en allait, elle le héra :

— Adhamhan !

Il se retourna, la figure avenante malgré les balafres qui la barraient.

— Pourquoi ?

Elle se trouva incapable de mieux formuler sa question et pointa du doigt le matériel.

Le jeune homme esquissa un sourire étrange, comme s'il avait en sa possession un secret qu'il brûlait de partager, mais se refusait à livrer par respect pour la personne le lui ayant confié.

— Ordre de Ciaran.

Il fit une pause, comme pour jauger sa réaction. Elle eut beau essayer de se contenir, elle songea qu'il dut s'en régaler. Son visage s'échauffa malgré elle, sa bouche s'arrondit de surprise. Elle ne parvenait même plus à

le regarder en face. Elle porta son poids d'une jambe à l'autre, telle une jeune fille prise en flagrant délit d'écriture d'un billet doux.

Qu'est-ce qui lui prenait ?

— L'escorte sera réduite et privée de l'aide magique de Flavie. La route n'est pas sûre, ni pour nous ni pour vous, vos alliés ne l'étant plus. Vos compétences seront appréciées.

Elle l'écouta distraitement, occupée à calmer son trouble, et acquiesça par automatisme.

Quand il fut parti, Violaine chassa l'écuyer pour s'équiper seule et se morigéner. Elle ne perdait pas ses moyens si facilement, d'ordinaire ! Mais apprendre, de la bouche du chevalier, que Ciaran était à l'origine de cette décision l'avait réellement bouleversée. Il ne lui avait pas paru ouvert à une telle marque de confiance, au cours du dernier interrogatoire. Était-ce là une façon de récompenser sa coopération ? Ou bien... Elle se rappela son regard, quand elle avait défait ses assaillants. Son cœur accéléra de plus belle, et elle se concentra sur l'enfilage de l'armure.

*

Ciaran menait la troupe à marche forcée afin d'atteindre rapidement Rosehaÿ, où ils pourraient retrouver la relative sécurité offerte par la compagnie de Riagal, toujours sur place. D'ici là, ils risquaient de rencontrer un bataillon appartenant à un vassal de Rosalia, ou encore venu d'Hakroma. En préparant l'itinéraire, le chevalier avait appris que les désordres survenus à Valfleuri fragilisaient sa frontière sud, déjà peu sûre. Certains des belligérants avaient commencé à déborder d'Hakroma, pensant que l'acquisition de terrain supplémentaire leur offrirait plus de poids contre les autres factions en lutte dans leur pays gangrené par les guerres intestines. Une rumeur inquiétante faisait état d'une faction qui commençait à prendre l'ascendant, aidée par les conseils de stratèges étrangers.

Ciaran avait été clair : pas de pause superflue, un éclaireur toujours en poste, des gardes par roulement la nuit. À ceux qui avaient protesté, en voyant Violaine équipée de pied en cap, sa lame rangée dans un fourreau suspendu à sa ceinture, il avait répondu d'un ton sans équivoque :

— Nous sommes une vingtaine et dépourvus de mage.

Narcisse allait s'indigner, mais face au regard étincelant du chevalier, il eut la sagesse de garder la bouche close.

— Tout combattant supplémentaire est le bienvenu.

— Mais, Sire Ciaran, la prisonnière est une ennemie ! s'exclama l'un des fantassins.

Le seul autre chevalier à les accompagner était Adhamhan. Ciaran avait pensé que Boadach ferait meilleur usage de ses cavaliers. Le commandant, saluant l'intelligence du geste, était d'ailleurs passé souhaiter bonne route à son officier avant son départ. Si cela n'apaisait pas son ressentiment d'être ainsi rabaissé à un rôle d'escorte, Ciaran avait apprécié le geste.

— Non, réfuta le chevalier, d'une voix qui ne laissait place à aucune contestation. Elle a été attaquée au même titre que nous. Elle est apatride. Ils ne feront aucune différence entre elle et nous. Et elle ne vous égorgera pas durant la nuit.

Violaine sourit à cette phrase. Ciaran croisa son regard et ne put s'empêcher d'y répondre, comme s'ils venaient de partager une plaisanterie secrète.

— Enfin, Sire, insista le même soldat, c'est une femme !

Ciaran le regarda longuement, le visage plus sévère que jamais. L'homme comprit enfin qu'il n'en démordrait pas et se tut.

— Quelqu'un d'autre a une objection à formuler à son officier ?

Le chevalier observa la cantonade muette.

— Bien. Partons !

Depuis, ils cheminaient sans ralentir l'allure. Si Violaine gardait un bon pas, malgré le poids de son armure, Narcisse peinait à suivre. Les années de la jeune femme comme fantassine à Vielacier avaient forgé ses muscles à ce genre d'effort. Bien que son équipement soit incomplet, comparativement à celui des soldats, elle n'allait pas s'en plaindre. Les mailles d'acier seraient nettement plus efficaces que son ancienne protection d'étoffe rembourrée. Elle accéléra, pour le simple plaisir de dépasser le mage et lui jeter un sourire méprisant. Sa natte brune, qu'elle avait renouée après s'être rafraîchie la veille, se balançait au rythme de ses pas. Elle saisit le regard méfiant des fantassins, leur main posée sur le pommeau de leur arme.

Qu'ils la craignent donc ! Elle saurait respecter la confiance que Ciaran plaçait en elle. Pas seulement par intégrité. Puisqu'il avançait d'un pas vers elle, elle désirait faire de même. Parce qu'elle en avait envie. Parce que cela lui plaisait. Parce que Ciaran lui plaisait ?

Elle fronça un sourcil et arrêta là ses pensées. Elles prenaient une tournure dangereuse, malgré les drôles de chatouillements qui voletaient entre ses côtes.

*

Le soleil, déjà, avait bien entamé sa décline. Les oiseaux rejoignaient leurs nids pour laisser la place aux rapaces nocturnes, ainsi qu'aux chauves-souris. Ciaran calcula la distance qu'ils pourraient encore parcourir avant d'installer leur campement, puis jugea préférable de cesser leur avancée, l'endroit paraissant exempt de monstres – pas de traces de prédation ni d'empreintes indiquant un passage régulier.

Il s'apprêtait à ordonner la halte quand son éclaireur revint, essoufflé :

— Sire Ciaran ! Une bande armée vient droit sur nous, du sud !

Le chevalier donna aussitôt ses ordres, et tous se mirent en position, prêts à accueillir les assaillants.

Ceux-ci, comme s'y attendait Ciaran, ne portaient pas de couleurs spécifiques. Ils étaient venus d'Hakroma soit dans le but de piller les lieux désertés, non protégés, soit pour s'en emparer. Sans véritable meneur, désorganisée, la défaite de cette bande paraissait vraisemblable. Elle se trouvait toutefois en supériorité numérique.

Adhamhan et lui étant les seuls montés, ils se placèrent de façon à protéger les flancs de la troupe. Les écuyers se chargèrent d'emmener Narcisse à l'abri. Du coin de l'œil, le chevalier avisa la démarche paniquée du mage, si pressé de fuir qu'il en dépassait ses geôliers. Il eut un reniflement de mépris.

Avant de claquer la visière de son heaume, il chercha Violaine des yeux. Elle s'était positionnée avec les fantassins, l'épée au clair, le regard rivé sur les silhouettes hurlantes en approche.

Ciaran aboya le signal et talonna sa monture. Le cheval bondit en même temps que celui d'Adhamhan. Peu après, les fantassins suivirent. Il entendit leur cri commun, voué tant à effrayer l'ennemi qu'à se donner du courage.

Le chevalier avait déjà son arme en main. Quand son étalon pénétra la foule, il l'éclaircit dans une gerbe de sang et de hurlements étranglés.

Deux de moins.

Il poursuivit sa sanglante moisson. Son souffle, sous son casque, résonnait. Son bras s'abaissait et se levait en larges arcs de cercle. Ses jambes menaient sa monture. Son épée effectuait sa besogne, tranchait les chairs, perçait les corps mal protégés.

L'un des assaillants s'attaqua à son cheval. Ciaran manœuvra pour le soustraire à l'offensive. Trop tard. Le coup de hache saisit l'étalon au

poitrail. L'animal se cabra en hennissant. Ciaran se maintint en selle, effectua un geste vif. La pointe trouva le cou, le traversa dans une éclaboussure écarlate.

Son cheval trébucha, assailli de nouveau. Il allait s'effondrer !

Ciaran n'eut pas le temps de déterminer d'où venait ce coup. Il ôta ses pieds des étriers et roula sur le sol pour éviter d'être pris sous sa monture qui sombrait. Il perdit son bouclier. Il avisa des mollets, près de lui. Un mouvement rapide. Sa lame, fidèle, entama profondément les tendons des chevilles. L'homme s'écroula en hurlant, mains tendues vers ses jambes blessées, son arme tombée à ses côtés. Ciaran se redressa rapidement. Il ne prit pas la peine de lui donner le coup de grâce, déjà menacé par d'autres armes.

Le chevalier reçut un coup à l'arrière du crâne. Le bruit résonna dans son casque comme si une cloche sonnait tout contre ses oreilles. Une bile amère lui emplit la bouche. Il poussa un râle et porta les mains à sa tête, tout en luttant contre la nausée.

Tu es vulnérable !

Vite, il ôta son heaume. À temps pour voir la hache revenir, droit vers sa tête non protégée. Il se baissa, tendit le bras. La lame porta au flanc, laissant une entaille profonde. Il revint à l'attaque, alors que l'autre levait de nouveau sa hache. Cette fois, Ciaran l'attrapa au ventre. Un flot d'intestins se déversa de la béance tracée par son épée.

Ciaran n'avait pas le temps de penser, encore moins de s'émouvoir. Il était davantage habitué à se battre à cheval, non à pied. Néanmoins, il ne pouvait se laisser déstabiliser par la tournure prise par le combat. Il se défendit âprement, tandis que le cercle d'ennemis se resserrait autour de lui. Il tournait sans cesse sur lui-même, afin de prémunir son dos contre un coup traître.

Un mouvement, des grognements d'efforts qui ne sonnaient pas masculins.

Violaine.

Des éclaboussures rouges zébraient déjà son visage, au milieu desquelles ses yeux brillaient, plus verts que jamais. Elle lui lança un bref regard entendu, auquel il répondit d'un hochement de tête.

Elle se positionna dos à dos avec lui.

Ainsi sécurisés, ils s'occupèrent du flot qui se déversait sur eux. Ciaran se sentit pousser des ailes. Ce n'était pas la première fois, pourtant, qu'un frère d'armes le soutenait.

Mais Violaine n'était pas un frère d'armes.

Sa présence lui donnait une vigueur nouvelle, comme s'il ne défendait plus seulement sa propre vie, ou même celle de la jeune femme.

Il éventra et égorgea. Il percevait, derrière lui, la présence de Violaine. Il entendait son souffle haché en écho au sien, les halètements qu'elle poussait quand elle frappait. L'odeur du sang et des viscères répandus imprégna l'air. Elle était toujours là, à se battre, et il tint bon. En reflet. Comme s'ils s'étaient toujours entraînés l'un avec l'autre.

Chapitre 29

Après l'attaque, Ciaran mena sa troupe à une distance suffisante pour qu'ils ne soient pas ennuyés par les charognards qui viendraient se repaître des cadavres. Il avait perdu une partie de ses hommes et son étalon dans le combat, mais ne se laissa pas déstabiliser, pas plus que les autres militaires. Violaine apprécia d'ailleurs que ceux-ci ne la regardent plus avec méfiance. Elle avait prouvé qu'ils n'avaient rien à craindre d'elle. Elle avait risqué sa vie à leurs côtés et s'était même portée en soutien de Ciaran quand son cheval avait succombé.

*

Les combats avaient toujours eu un effet vivifiant sur Ciaran. Comme si sa nature ombrageuse y trouvait un exutoire, un moyen d'épancher cette colère qui avait tendance à l'emplir comme la marée. Il gardait pourtant la tête froide, même au cœur de l'action, conscient que laisser la vague l'emporter le mènerait à l'erreur, et l'erreur à la mort.

Cette fois, se battre aux côtés de Violaine lui avait procuré une excitation nouvelle. Ce n'était plus la colère qui s'exprimait et se diluait avec son épée. Ce n'était pas seulement l'adrénaline qui le portait. Il y avait autre chose de plus intense, qu'il n'avait jamais ressenti jusqu'alors. Quelque chose qu'il se refusait encore à regarder en face.

Le campement installé et les tours de garde organisés, chacun s'empressa de laver les traces du combat malgré l'obscurité de la nuit déjà tombée. Ciaran voulut voir Violaine. Sa tête bourdonnait encore du fracas des armes et des cris. Il tardait à soigner les éraflures sur sa figure et à se décrasser, mais il ne voulait pas repousser cette visite à plus tard.

Il l'aperçut qui se glissait dans une tente vide et la suivit pour lui parler. Mais lui dire quoi ? L'esprit trop embrouillé par ses émotions, Ciaran se retrouva planté derrière Violaine. Il tentait de clarifier ses idées, quand elle s'approcha de lui.

*

La bataille avait laissé Violaine pantelante. Elle pénétra dans une tente, lâcha son bouclier et jeta son épée au sol, sans la rentrer dans son fourreau. Elle aurait dû s'atteler d'emblée à nettoyer la lame des fluides qui la maculaient, puis ôter son armure tout aussi tachée. Au lieu de cela, elle se tourna vers Ciaran qui l'avait suivie, sans doute pour lui parler de l'attaque. Ou l'interroger de nouveau, pour ce qu'elle en savait.

Violaine sentait son corps vibrer, après avoir frôlé la mort. Son sang rugissait, un chant de vie qui résonnait dans tout son être. Un chant qu'elle ne voulait plus taire. Elle n'avait pas de patrie. Plus de souveraine à servir. Elle n'était plus que ce corps, si vivant, si entier, qui avait souffert, avait vaincu et réclamait, à présent, sa part de plaisir. Elle en avait assez d'étouffer ce désir, ce trouble qui la prenait chaque fois que le chevalier se trouvait dans les parages. Alors, elle s'avança vivement vers lui avant qu'il ne puisse ouvrir la bouche, noua ses mains autour de son cou et, s'étirant sur la pointe des pieds, l'embrassa.

Elle s'attendait à ce qu'il recule, voire qu'il la repousse violemment.

Ciaran se pencha et répondit avec fougue à son baiser. Ses mains descendirent sur sa taille, encore enrobée par la cotte de mailles, l'attirèrent davantage contre lui. Ses lèvres pressèrent les siennes avec un sentiment d'urgence semblable au sien. Elle perdit un peu l'équilibre, chancela sans pourtant pouvoir se détacher de lui ni interrompre ce baiser passionné. Ciaran l'enserrait fermement et la retint. Il se pressa davantage contre elle, son armure heurtant la sienne.

Il finit par se détacher d'elle, à bout de souffle. Ils se regardèrent l'un l'autre un instant, les yeux troubles, ses mains à lui toujours sur sa taille et celles de Violaine autour de son cou. Confusion, désir, peut-être culpabilité, elle ne parvenait plus à cerner quelle émotion tourbillonnait en elle.

*

Il aurait dû la repousser. Il aurait dû résister. Elle appartenait au camp ennemi, malgré le désaveu de ses alliés et son statut d'étrangère. Elle était sa prisonnière, sa responsabilité. Une possibilité, pour son roi, d'atteindre son but. Mais Ciaran, échauffé par le désir si pressant de Violaine, ne put davantage réfréner le sien, qui attisait en lui un feu inextinguible depuis la toute première fois qu'il l'avait rencontrée.

Il lui rendit son baiser avec une passion qui le surprit le premier. Mais il refusa de le rationaliser. Ses mains descendirent d'elles-mêmes, saisirent la taille de la jeune femme. Malgré ses gantelets qui émoussaient son sens du toucher, malgré la cotte de mailles qui enveloppait Violaine, il raffermi sa prise, pencha la tête pour mieux appuyer son baiser, goûter encore plus d'elle.

Ciaran avait chaud sous son armure, mais il ne pouvait se détacher d'elle. Il sentait les mains de Violaine nouées autour de son cou, légères. Pourtant, elles le faisaient ployer, elles le soumettaient à cette étreinte. Et il se rendait sans condition. Sans résister.

Quand le souffle commença à lui manquer, il dut, à regret, quitter ses lèvres. Il s'écarta légèrement, plongea son regard dans le sien. Les yeux verts de Violaine scintillaient comme la lumière du soleil à travers une épaisse forêt. Il faillit se pencher pour l'embrasser de nouveau.

Tout à coup, il réalisa ce qu'il venait de faire.

*

Ciaran se libéra d'un geste sec de ses bras noués. Il quitta précipitamment la tente. Violaine resta seule, haletante. Déroutée. À pas lents, elle se rapprocha de son épée, s'accroupit, ramassa la lame et entreprit de la nettoyer avec application. Elle espérait que le geste, si souvent accompli, calmerait le bouillonnement de son sang, en vain. Quand elle eut terminé et qu'elle ôta son armure, elle ferma les yeux, frustrée. Ce baiser lui avait laissé un goût d'inachevé.

Pourquoi l'avait-il repoussée, après avoir répondu si intensément à son avance ? Pourquoi s'être refusé la chaleur d'une étreinte, après la bataille ? Violaine ne comprenait pas ce qui avait amené ainsi le chevalier à la lâcher, comme s'il venait de s'ébouillanter les mains.

*

Ciaran se sentait comme ivre. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ? Il essaya de se calmer, de réfléchir, peine perdue. Une part de lui protestait de ce baiser interrompu et l'intimait de retourner auprès d'elle. Une autre exultait. Une autre l'admonestait. Une autre encore, froide, émettait des remarques sarcastiques. Cette cacophonie intérieure l'étourdit encore plus. Il quitta l'enceinte du camp, sans prêter attention au soldat de garde qui le hélait, surpris de le voir s'éloigner ainsi dans l'obscurité.

Enfin seul, loin de tout regard scrutateur, de questions muettes auxquelles il n'aurait pas su répondre, Ciaran se laissa tomber au sol. Le souffle court, son sang encore échauffé par ce baiser inattendu, il essaya de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Il l'avait désiré, pourtant, ce baiser, même s'il avait refusé d'admettre son inclination pour Violaine. Ciaran bascula la tête en arrière et se perdit dans la contemplation des étoiles.

Il avait écouté son cœur.

Il ferma les yeux. Adhamhan avait raison. Lui qui pensait ne jamais devenir le jouet de l'amour... Il venait, irrévocablement, de s'offrir de lui-même à ses chaînes.

OceanofPDF.com

Chapitre 30

Bien avant l'aube, Ciaran ordonna le lever du campement. Il ne voulait pas traîner, pas plus que le reste de la troupe qui s'empressa d'obéir. Tous désiraient arriver au plus vite à Rosehaÿ. En tant qu'officier en charge, Ciaran récupéra la monture d'Adhamhan.

Durant les préparatifs du départ, il avait soigneusement évité Violaine et, même à présent, alors que tous allaient bon train sur la route, il s'arrangeait pour chevaucher loin d'elle, sans même lui jeter un regard.

Violaine ruminait sa déception, depuis leur baiser avorté. Après s'être rafraîchie, elle avait longuement hésité. Elle aurait volontiers quitté la tente – étant la seule femme, elle bénéficiait du luxe d'y dormir seule, surtout depuis que Ciaran lui avait offert davantage de liberté de mouvement. Elle désirait le retrouver, pour au moins comprendre ce revirement. Peut-être même reprendre là où ils s'étaient arrêtés.

Elle avait jugé plus sage de n'en rien faire. Elle s'était alors tournée vers ses cartes, espérant percer enfin le mystère qui entourait la destinée du chevalier et qui continuait à hanter ses pensées. Après tout, elle restait aussi pour cela. Elle aurait pu s'enfuir tant de fois ! Hélas, son jeu resta obstinément muet. Les symboles tirés ne signifiaient rien. Elle effectua trois tirages, sans davantage de succès. Frustrée, tant par cet échec que par ce baiser interrompu, Violaine avait peiné à trouver le sommeil.

En chemin, la jeune femme essaya quelques fois d'accélérer le pas pour se porter à la hauteur de Ciaran et échanger un signe discret. Chaque fois, il s'en rendit compte et mit sa monture au trot, au prétexte de s'assurer qu'aucun danger ne se présentait en amont. Ils n'étaient plus assez nombreux pour bénéficier d'un éclaireur.

Alors, elle cessa ses tentatives. Elle ne pouvait l'invectiver à voix haute. Elle se refusait à l'embarrasser devant ses hommes. Encore moins à révéler sa propre inclination à la vue de tous. Les soldats avaient certes cessé de se méfier d'elle depuis le combat, mais ils n'étaient pas pour autant dignes de confiance. Violaine restait, à leurs yeux, une étrangère. Une potentielle source d'ennuis.

Elle se promit toutefois de ne pas renoncer. Elle trouverait bien une occasion de rencontrer le chevalier loin de tout regard indiscret.

*

Après deux longues journées de voyage, la capitale blessée apparut à l'horizon, au grand soulagement de Ciaran. Malgré la fatigue de ses hommes, il les harangua à maintenir une cadence soutenue. Il ne se sentirait en sécurité qu'une fois entre les murs de Rosehaÿ. Par chance, aucun monstre ne s'en prit à eux, et ils parvinrent à la ville sans être inquiétés. Ils y furent accueillis par les gardes en faction.

Ciaran se rappelait encore l'état des rues, à son départ. Les cendres qui tombaient en neige, les corps de soldats et de citoyens confondus. L'odeur prégnante du bois brûlé. En quelques jours, la compagnie de Riagal avait tout nettoyé. Si les fleurs n'avaient pas repoussé, la ville reprenait doucement vie. Les citoyens survivants déambulaient de façon éteinte, silencieuse, mais ils vaquaient de nouveau à leurs tâches, sous la nouvelle autorité régnante. Les militaires de Rosalia qui n'avaient pas été passés au fil de l'épée croupissaient en prison. Seuls ceux qui avaient rendu les armes et s'étaient proposés comme forces de reconstruction, au prix du rejet des armoiries de la reine, en étaient libérés.

Le chevalier songea que c'était là la différence entre Valfleuri et Talamh Dorcha. Le premier se remettrait vite, grâce à ses terres riches et convoitées. Quelle que soit la main qui le dirigerait. Talamh Dorcha, avec

son paysage aride, mettait du temps à cicatriser ses plaies, après le passage des monstres. Il avait besoin d'un gouvernant solide, comme Rowan. C'était une bonne chose d'annexer un morceau de ces terres.

Toutefois, Ciaran estimait que s'aventurer plus avant, pour gagner davantage de terrain, ne ferait que les affaiblir et risquer la perte de celui déjà acquis. Il ne comprenait pas que Boadach ne voie pas son erreur stratégique. Sauf s'il s'agissait d'un ordre de Rowan, qui ne s'était jamais fourvoyé depuis son couronnement. Il menait bien son pays.

Ciaran secoua la tête, chassant ces réflexions inopportunes. Il n'avait pas à douter de son roi !

— Sire Ciaran !

Riagal s'en venait à sa rencontre. Le chevalier lui rendit son salut.

— La route a été rude, à ce que je vois.

Il avisait Adhamhan à pied, les hommes à la mine fatiguée, leur nombre réduit par rapport aux renseignements dont il disposait.

— Nous avons réquisitionné une des auberges qui ont réchappé aux flammes. Installes-y tes hommes.

Ciaran confia la troupe à Adhamhan et ignora ostensiblement Violaine quand elle le dépassa.

Riagal observa la jeune femme d'un œil circonspect.

— Tu lui as confié une arme ?

— Comme tu l'as toi-même constaté, la route a été rude. Son concours nous a été précieux.

— Si tu le dis.

L'officier n'insista pas, ce dont Ciaran lui sut gré. Après ce qui s'était passé entre lui et Violaine, il n'avait nulle envie d'avoir à justifier ses choix la concernant.

Riagal fit volter sa monture et indiqua à Ciaran de le suivre au palais. Il avait des informations à lui transmettre.

— Venons-en au fait, attaqua Riagal, lorsque les deux officiers se furent installés.

Ciaran jeta un rapide coup d’œil circulaire. Ils se trouvaient dans un grand bureau réquisitionné par Riagal pour y établir son quartier. Relativement épargné des flammes et de la destruction, le palais avait subi des pillages. Les étagères des bibliothèques avaient été vidées par endroits, les emplacements privés d’ouvrages béant telles les orbites évidées d’un crâne. La grande table de travail à laquelle il était assis portait des éraflures récentes. Un pied avait dû en être rafistolé.

Dans un coin, un fauteuil éventré perdait sa bourre. Riagal y avait jeté une couverture. Sans doute dormait-il là, en plus d’y travailler à établir ses stratégies de reconstruction et la consolidation de leur mainmise sur la ville et les alentours.

— Aux dernières nouvelles, Boadach rencontre une sérieuse résistance au nord-est.

Ciaran serra les lèvres. Cela ne l’étonnait pas.

— Ils n’envisagent pas encore de cesser leur avancée. Mais ils ont jugé préférable de renvoyer Flavie.

Le chevalier pâlit.

— Tu as l’ordre d’attendre son arrivée. Elle rentrera avec les prisonniers, à Ruadh.

Une fois Flavie dans les parages, qui n’avait jamais caché sa méfiance et son antipathie pour Violaine, il lui faudrait se montrer prudent.

Tout à coup, il réalisa que l’arrivée prochaine de la mageresse le contrariait, non pas parce qu’il s’inquiétait qu’elle découvre les capacités de

Violaine, mais parce que sa présence constituerait un obstacle de taille à ce qu'il rencontre la jeune femme en toute intimité.

Il contracta les mâchoires, furieux contre lui-même. Contre cet élan qui le poussait à retourner auprès de Violaine, reprendre leur baiser là où ils s'étaient arrêtés. Aller plus loin, peut-être...

Riagal continuait à parler. Tête penchée sur un plan de la ville, il effectuait son rapport quant aux actions menées depuis la prise de Rosehaÿ. Il ne vit pas la rougeur qui avait pris d'assaut les joues de son compagnon.

Ciaran tâcha de se concentrer sur ses paroles. Mais ses pensées le ramenaient, sans cesse, vers Violaine.

Il ne s'agissait pas que d'un élan du corps.

Son cœur se pressait douloureusement entre ses côtes, se languissait de revoir la jeune femme. Pourtant, en sa présence, il s'était trouvé incapable de croiser même son regard. Adhamhan rirait bien, s'il l'apprenait.

— Sire Ciaran ?

Riagal l'observait, le sourcil incliné. Le chevalier s'efforça de reprendre ses esprits.

— Désolé. La route a été rude.

L'officier le regarda longuement sans rien dire, puis replongea dans son rapport. Ciaran essaya de l'écouter avec attention, mais, malgré ses efforts, il repensa à Violaine et cessa bientôt de prêter intérêt à la voix monocorde de Riagal.

Son devoir lui dictait de renseigner le roi – et donc Flavie – au sujet des extraordinaires capacités de la jeune femme. Quelques soldats en avaient été témoins, lors de la prise de la ville. Le scepticisme de la mageresse et le désordre lié à la bataille avaient empêché la rumeur de se répandre. D'un autre côté, s'il agissait ainsi, il la condamnait. Soit elle

serait exploitée, quoique la connaissant, il doutait qu'elle se laissât faire. Et si elle résistait trop, elle serait mise à mort. À la simple idée de la perdre, il eut l'impression qu'on creusait dans sa poitrine.

Ciaran se demanda pourquoi Violaine ne s'était pas enfuie. Depuis la prise de Rosehaÿ, elle se trouvait entre leurs mains, risquant un sort funeste. Après l'avoir vue à l'œuvre, avec les hommes des vassaux de Rosalia, il se posait la question. Elle aurait pu s'échapper n'importe quand. Sans la moindre difficulté. Alors, pourquoi était-elle restée ? Même si elle se trouvait étrangère, ignorante des subtilités politiques des royaumes ou des dangers présentés par les monstres, la liberté offrait plus de sûreté que son statut de prisonnière.

Il déglutit, tout à coup empli d'une étrange émotion. Et si elle était restée pour lui ?

Son regard se posa sur Riagal qui achevait tout juste de parler. Il se reconcentra, prêt à établir son propre rapport. Avant, il ne put s'empêcher de chérir, dans le secret de son âme, cette possibilité que, peut-être, Violaine était restée dans les environs à cause de lui.

Et, à son corps défendant, cette idée le rendit heureux.

Chapitre 31

Logée dans l'une des chambres du palais pour y être mieux surveillée dans ses allées et venues, Violaine peinait à trouver le sommeil. Elle restait frustrée par ce qui s'était passé avec Ciaran. Alors qu'il paraissait partager son attirance, sa réaction froide du lendemain l'avait désarçonnée. Et elle n'était plus si sûre d'elle-même ni de ses sentiments, à présent.

Elle finit par quitter son lit, incapable d'y rester immobile à guetter un repos qui ne venait pas. Elle ralluma les lanternes, puis s'équipa, par automatisme, alors que l'heure avancée ne l'exigeait pas. Elle marcha ensuite dans la pièce comme une bête encagée, essayant de rétablir l'ordre dans ses émotions. De préparer l'inévitable interaction qu'elle aurait avec le chevalier.

Quelqu'un frappa doucement à la porte. Elle sursauta et réalisa à quel point elle était plongée dans ses pensées, les nerfs excités.

Ciaran entra.

Il ne portait plus son armure ni son épée. Uniquement son uniforme noir, plus noir encore que ses cheveux. Le chevalier ferma la porte derrière lui et se tint là, si grand, et pourtant l'air perdu. Son visage anguleux reprit rapidement sa gravité coutumière. Son regard gris-bleu, quoiqu'encore troublé, se durcit à nouveau.

Déçue, bien qu'elle ne se soit pas attendue à de chaleureuses démonstrations, Violaine avait au moins espéré un adoucissement de son attitude. Surtout qu'il venait lui rendre visite de son propre chef.

— J'ai un problème, dit-il finalement.

Le cœur de Violaine fit un bond. Peut-être n'était-il dur qu'en apparence, après tout.

— Je ne sais pas quoi faire de toi.

Elle retint un soupir dépité. À quel jeu jouait-il ? Elle n’aimait pas ces émotions en forme de montagnes raides.

Ciaran quitta enfin son immobilisme. Il se mit à tourner autour d’elle, les mains réunies derrière le dos, comme la dernière fois qu’il l’avait interrogée. Se rappelant la manière dont il avait éveillé ses blessures émotionnelles, Violaine se tendit.

— Tu es une clairvoyante. Et tu es bien davantage.

Il s’arrêta et la regarda droit dans les yeux.

— Bien davantage, répéta-t-il. Je t’ai vue envoyer valser tes ennemis sans même les toucher.

Violaine déglutit, tout à coup glacée.

Elle était perdue.

Ciaran allait la livrer à son roi, lequel chercherait à l’utiliser, comme Paxt, Kyre, Sirah et Shaw avant lui. Elle refuserait de lui obéir et, comme il n’était pas homme à tolérer l’indépendance d’esprit d’une femme, encore moins sa résistance, il userait de tous les moyens pour la faire plier.

Le souvenir des tortures endurées vint aiguiller son corps. Elle recula.

Ciaran en parut blessé.

— Je n’en ai parlé à personne, avoua-t-il, comme si elle l’avait accusé de quoi que ce soit.

Toutefois, ces mots n’étaient pas suffisants pour qu’elle se détende.

— Je ne sais pas quoi faire de toi, reprit-il alors.

Violaine se força à expirer, lentement.

Cette phrase était sincère. Ciaran paraissait réellement déchiré entre sa loyauté envers son roi, qui lui intimait de livrer ses renseignements à qui de droit, et l’élan qui le poussait vers elle, lui soufflant de garder le silence.

— C’est le Don, chuchota-t-elle tout à coup.

Le mot avait franchi de lui-même la barrière de ses lèvres. Puisqu'il s'était confié – certes à demi-mot et à son corps défendant –, elle lui devait bien la pareille.

Il n'eut pas l'air de comprendre.

Elle se racla la gorge et répéta, à peine plus fort, de peur qu'une oreille indiscrete n'écoute derrière la porte :

— C'est comme ça qu'on appelle mes capacités.

Il garda le silence. Elle décida de pousser sa chance, comptant sur le lien qui existait désormais entre eux, fragile, mais assez fort pour les empêcher de s'éloigner longtemps l'un de l'autre :

— Si tu me donnes à ton roi, qu'arrivera-t-il ? Que m'arrivera-t-il ?

*

La question prit Ciaran au dépourvu, peu sûr de la raison de sa venue. Son interrogation, exprimée à deux reprises, reflétait ce qui le tourmentait. Lui, le chevalier intègre, l'officier fraîchement nommé en récompense de ses actions, lui qui gardait toujours l'esprit clair sauf quand il s'emportait, le voilà qui se trouvait face à un problème qu'il ne parvenait pas à résoudre.

Alors qu'il retournait la question de Violaine sous tous les angles, Ciaran comprit où elle voulait en venir.

Il se trouvait tiraillé entre deux aspects contraires du code de chevalerie auquel il répondait. La loyauté envers son souverain et la défense des opprimés.

Il observa Violaine, détailla son armure abîmée, l'épée rangée dans son fourreau, le menton volontaire, les cheveux rassemblés en une seule natte, simple, pratique. Et ses yeux écarquillés de terreur, ses poings serrés si fort que ses phalanges en étaient blanches.

Elle avait reculé. Elle ne se préparait pas à se battre, mais à fuir. Or, Ciaran n'avait jamais vu Violaine fuir.

Il se rappela une phrase qu'elle avait prononcée, lors de son dernier interrogatoire.

Je suis arrivée ici contre ma volonté.

Que lui était-il arrivé pour qu'elle craigne à ce point que l'on découvre son Don ? Qui l'avait arrachée à son pays pour l'emmener dans celui-ci ? Comment ? Était-ce pour cela qu'elle n'avait utilisé son Don que deux fois, à sa connaissance ? Au cours de l'assaut de Rosehaÿ, dans une tentative désespérée de défendre la ville, et face aux hommes des vassaux de Rosalia, convaincus qu'ils avaient affaire à une traîtresse et prêts à la passer au fil de l'épée bien qu'elle soit sans défense, les poignets entravés.

Trop de questions. Pas de réponses.

Ciaran se recentra sur la problématique qu'elle lui avait présentée et qui l'avait hanté toute la journée. S'il la livrait à Rowan comme clairvoyante – il savait déjà qu'elle discernait l'avenir, des messages le tenaient régulièrement au courant – et dotée d'une force psychique inédite, non imputable à la magie, que se passerait-il ? Ciaran connaissait bien son roi. Il confierait son cas à Flavie, qui se chargerait d'elle en lui infligeant le même sort que celui réservé aux sorcières que le roi désirait faire disparaître de son royaume.

Ciaran se souvint du bûcher auquel il avait assisté, enfant. Il se rappela la femme hurlante, engloutie par la fumée, puis le brasier. La silhouette tordue de Violaine vint remplacer celle de son souvenir.

Il frissonna, un goût amer lui emplit la bouche.

— Je ne dirai rien. Pas même à Rowan.

C'était fait. Il avait parjuré.

Il redressa le menton et raffermi sa voix. Autant assumer jusqu'au bout :

— Car si je le faisais, il te ferait exécuter.

Un silence. La suite se bloquait dans sa gorge.

Dis-le-lui.

— Et je ne pourrai pas le supporter.

Voilà. Les mots étaient sortis. Il eut la sensation d’être tout à coup vidé de ses forces et il voûta les épaules, comme lorsqu’il était adolescent et gêné par sa grande taille.

Violaine poussa un soupir de soulagement. Ses doigts se desserrèrent. Elle parut se détendre.

— Merci, souffla-t-elle.

Il secoua la tête. Il ne cherchait pas sa gratitude. Elle insista :

— Non, vraiment. Merci. C’est la première fois que quelqu’un – en dehors de ma mère et ma tante, qui m’ont formée et gardaient le secret –, la première fois qu’une personne au courant de mon Don ne cherche pas à toutes forces à l’exploiter.

Ses yeux brillaient. Elle ne céda pas aux larmes, mais il comprit à quel point sa vie avait dû être solitaire et difficile jusqu’alors.

Il lui restait encore une question et, comme elle paraissait encline aux confidences, Ciaran s’engouffra dans la brèche, le cœur battant :

— Pourquoi es-tu restée ? Tu aurais pu fuir n’importe quand, avec un tel Don.

Au fond de lui, il espérait une réponse en particulier.

Violaine l’observa longuement sans mot dire, et le silence s’étira de façon insupportable.

— Je suis restée à cause de toi, avoua-t-elle finalement.

Ciaran eut la sensation qu’un poids lui était ôté de la poitrine, mais Violaine ajouta :

— C’est la première fois que je me trouve face à quelqu’un devant lequel mon don de clairvoyance reste muet. Même mes cartes ne disent

rien.

La joie du chevalier décrut aussitôt. Il s'était mépris sur les intentions de la jeune femme.

Il serra les poings, tout à coup furieux contre lui-même.

Inconsciente des tourments intérieurs qu'elle lui infligeait, Violaine continua ses explications :

— Je pensais qu'à force de te fréquenter, une intuition finirait par jaillir. Mais non. Ton destin me reste aussi hermétique que celui de mes proches – ou le mien.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, le regard fuyant. Ses joues rosirent.

— Toutefois, ce serait mentir que de dire que c'est la seule raison pour laquelle je suis restée...

Ciaran cessa de tempêter en lui-même, comme son cœur ratait un battement. Insinuait-elle ce qu'il pensait ? Ou projetait-il une nouvelle fois ses seules espérances ?

Elle se mordilla la lèvre, puis, tout à coup, elle décroisa les bras, et s'avança vers lui d'un air résolu. Elle leva la tête et planta ses yeux verts dans les siens.

— Et à moins que tu ne me repousses encore, je ne partirai pas, déclara-t-elle.

Violaine n'était pas plus à l'aise que lui pour parler de ce qui se déroulait au creux de son âme, mais il comprit, entre les mots, qu'elle évoquait davantage qu'une simple attirance physique. Qu'elle évoquait la même chose que ce qu'il ressentait.

Et quitte à trahir un peu son roi... autant aller plus loin.

Il jeta un coup d'œil par la croisée. La nuit, complice, dissimulait tant le paysage que les rapprochements qui n'auraient jamais dû se produire.

Personne ne se mettrait en mouvement avant l'aube. Ils avaient un peu de temps devant eux.

Ciaran s'avança alors vers elle, le cœur battant.

— Je ne dirai rien. Je te le promets, assura-t-il à nouveau, incapable d'exprimer autrement qu'il méritait la confiance qu'elle plaçait en lui.

Et le reste.

Violaine n'eut pas besoin de davantage. Elle se jeta dans ses bras et, quand il se pencha pour l'embrasser, lui rendit son baiser avec passion.

Chapitre 32

Cette fois, quand ils se séparèrent pour reprendre leur souffle, Ciaran ne repoussa pas Violaine. Pas après les paroles échangées. Surtout pas après la force qui gisait dans leurs non-dits, reliant un pont invisible entre eux. Au contraire, ses mains, qui entouraient fermement la taille de Violaine, commencèrent à dénouer les liens de cuir qui attachait les pièces de son armure. En réponse, Violaine dégrafa la ceinture qui portait son épée et laissa tomber son arme au sol, dans un fracas métallique auquel son armure, qui rejoignait le même chemin, fit écho. Elle s'étira encore sur la pointe des pieds et chercha sa bouche. Il s'empessa de répondre à son appel muet en se penchant vers elle, comme pour se faire pardonner leur premier baiser avorté.

Tout en l'embrassant, Ciaran passa sa main dans les cheveux de Violaine, défit au passage une partie de sa natte. Elle sentait faiblement la lavande, une fragrance légère sans doute laissée là par son dernier bain.

Violaine glissa les doigts sous la tunique du chevalier, suivit le contour régulier de sa musculature discrète. Puis elle remonta dans son dos et se pressa contre lui, libérée de l'obstacle formé par l'armure. Attisée par un désir qu'elle n'avait plus à contenir, elle le poussa doucement vers le lit. Il s'écarta d'elle le temps de s'asseoir et d'enlever ses bottes, la respiration lourde, et elle profita de ce temps pour se débarrasser des siennes. Elle ne le laissa pas retirer tout de suite son pantalon, elle voulait encore goûter à ses lèvres. Elle s'assit sur lui et, cette fois, elle n'eut pas à lever la tête pour cueillir sa bouche. Ciaran croisa ses mains derrière le dos de la jeune femme. Il bascula en arrière, sur le lit, et entraîna Violaine contre lui. Quelques mèches des longs cheveux bruns de la jeune femme, échappées de

sa natte, tombèrent de chaque côté de sa tête. D'une main distraite, Violaine chassa les plus inopportunes.

Alors qu'elle le chevauchait toujours, Ciaran lui dénuda avec empressement le buste. Envolés ses doutes, ses tourments. Il les chassait loin de lui. Il répondait à l'appel ardent, de son corps comme de son âme, qui le poussait irrésistiblement vers Violaine. Cet instant n'appartenait qu'à eux, et il refusait de l'altérer. Avec fébrilité, il explora sa poitrine libérée de sa chemise, du bout des doigts, puis de la langue, ne se souciant aucunement des quelques cicatrices qu'il rencontrait au passage. Il en portait lui-même, c'était là les marques des combattants. Et quelle combattante était Violaine ! Le souvenir de leur bataille commune, l'assurance qu'elle était son égale sur le terrain, tout cela l'excita davantage.

Violaine repoussa doucement Ciaran, retrouva sa bouche, puis quitta ses lèvres pour l'embrasser sous la mâchoire, dans le cou, et plus bas encore en lui ôtant sa tunique. Elle goûtait sa peau, partout, heureuse de pouvoir agir à sa guise. Heureuse de pouvoir, enfin, s'offrir en toute confiance. Il lui avait donné sa parole, et jamais encore, personne n'avait connu ses secrets. Il l'avait pourtant pleinement acceptée, telle qu'elle se présentait, avec ses forces, ses failles, son Don. Elle aimait que Ciaran la traite en égale. Il l'avait toujours respectée, d'une certaine façon, même quand elle était sa prisonnière. Elle aimait qu'ils partagent le même attrait pour le combat, se fassent instinctivement confiance en pleine bataille. Elle comptait bien le lui prouver dans cet abandon complet d'elle-même.

Violaine se redressa. N'y tenant plus, Ciaran l'écarta doucement sur le côté, haletant, le temps qu'ils retirent chacun les barrières de tissu qui séparaient encore leurs corps.

Les derniers vêtements rejoignirent les autres, jetés au hasard. Ciaran enlaça Violaine, qui revint sur lui avec fougue. Il la laissa le chevaucher, lui

confia les rênes de leur étreinte passionnée. Ses doigts glissèrent sur les hanches de la jeune femme, pendant que ses yeux prenaient plaisir à l'observer onduler du bassin sur lui. Elle ne dissimula ni son désir ni son plaisir. Il aimait qu'elle agisse au lit avec autant de franchise qu'en dehors.

Violaine savoura de pouvoir maîtriser ses mouvements en toute liberté. Ses précédents amants rechignaient à ce qu'elle prenne trop souvent l'initiative de leurs ébats, déjà gênés par sa domination à l'entraînement. Ses reins flamboyèrent, attisèrent la vague de jouissance qui l'emportait déjà. Elle se pencha tout à coup, gémissante, vint cueillir une nouvelle fois la bouche de Ciaran. Il était déjà en elle et, de ses mains, il lui agrippa les fesses pour appuyer leur étreinte, grognant de concert. Elle bascula sur le côté, se détacha brièvement de lui.

Incapable de rester loin d'elle même une minute, il vint sur elle, la pénétra à nouveau pendant qu'elle l'enfermait entre ses cuisses, le souffle brûlant. À son tour, elle l'empoigna pendant qu'il allait et venait en elle et guida subtilement ses mouvements pour mieux accentuer son propre plaisir. Ses doigts se contractèrent sur sa chair, et son corps s'arqua sous lui comme elle gémissait avec bruit. Le souffle court, désireux de la rejoindre, Ciaran accéléra la cadence. Quand il jouit à son tour, elle murmura quelque chose à son oreille, des mots très simples, mais qui l'emplirent d'une chaleur qui n'avait rien de physique. Il resta sur elle, tout en reprenant son souffle, le front appuyé contre le sien. Il passa une main caressante contre sa tempe blessée, puis le long de sa joue pendant qu'elle lui rendait son regard, son buste se soulevant comme elle retrouvait progressivement un souffle régulier, ses mains glissant dans son dos couvert de transpiration.

— Je t'aime, murmura-t-il en réponse à ces mots.

Ils s'embrassèrent. Le chevalier s'allongea au côté de la jeune femme. Épuisés, ils plongèrent l'un après l'autre dans le sommeil, leurs corps

encore entrelacés.

*

Ciaran s'éveilla bien avant l'aube, tiré de son sommeil par quelque bruit lointain. Il se redressa à demi, frissonnant, et écouta attentivement, l'œil rivé sur la porte fermée. Rien ne bougeait. Il se détendit et se tourna vers Violaine, toujours endormie à ses côtés. Elle avait ramené le drap sur elle, mais il avait glissé et laissait paraître ses épaules nues, ainsi que la naissance de ses seins. De fines cicatrices zébraient sa peau. Ses cheveux défaits encadraient son visage serein. Son souffle était régulier. Ses rêves paraissaient doux, à voir l'expression de ses traits, apaisés. Ciaran sourit. Il avança la main et prit celle de Violaine qui reposait sur son ventre caché par le drap. Elle remua un peu, mais d'instinct, ses doigts se refermèrent sur les siens.

Tout à la contemplation de son amante assoupie, le chevalier repensa à ce qu'elle lui avait dit juste avant, au sujet de son destin dont elle ignorait tout, elle, la clairvoyante. Il se souvint du premier interrogatoire qu'il avait mené, quand elle était encore sa prisonnière. Son regard s'attarda sur leurs doigts entremêlés.

Mon propre destin, comme celui des personnes qui y sont liées, me reste et me restera toujours fermé.

La phrase avait surgi dans son esprit, avec la voix de Violaine et une intonation identique à celle qu'elle avait eue à l'époque.

Il blêmit tout à coup, comme il réalisait, comprenant ce dont elle n'avait pas encore pris conscience.

Nos destins sont liés.

Ses yeux quittèrent le spectacle de leurs mains unies, remontèrent à nouveau vers son visage détendu. Violaine ne saurait jamais ce que les fileuses avaient prévu pour lui, pas plus qu'elle ne le savait pour elle-même,

parce que ces mêmes fileuses avaient noué ensemble leurs chemins, pour qu'ils ne fassent en fin de compte plus qu'un.

Ses doigts pressèrent ceux de Violaine.

S'il pouvait vivre avec cette certitude, il n'en était pas aussi sûr pour elle. Son incapacité à déterminer son futur l'inquiétait visiblement. Ciaran craignait qu'elle n'accepte pas aussi facilement ce fait que lui. Sans quoi, elle serait déjà arrivée à la même conclusion.

Nos destins sont liés.

Comme si elle avait perçu ses pensées, elle ouvrit les yeux. Elle esquissa un sourire, s'étira à demi sans pour autant lâcher sa main.

— Tu m'as ensorcelé, dit-il, à moitié pour plaisanter, à moitié sérieusement.

Qu'il ait rejeté sa loyauté envers son roi avec autant de facilité l'étonnait encore.

Le sourire de Violaine s'élargit, et il se rappela celui qui l'avait harponné de son éclat, lors de leur première rencontre.

— Comment, autrement, expliquer que je sois tombé amoureux d'une ennemie ?

La jeune femme lâcha sa main pour se redresser et, rejetant ses cheveux derrière ses épaules, répondit avec un rire clair :

— Si c'est le cas, alors, je fais une bien mauvaise sorcière !

Elle se glissa au bord du lit et repoussa le drap.

— Car je me suis ensorcelée moi-même au passage.

Elle accrocha son regard et lui adressa un clin d'œil.

Il sourit en réponse, ce qui réchauffa Violaine jusqu'au fond de l'âme. Elle avait rarement vu Ciaran sourire. Et jamais de cette façon qui adoucissait les angles de son visage austère. C'était un sourire simple,

franc, léger. Elle sentit son cœur palpiter. Elle se détourna pour natter ses cheveux.

Elle ne vit pas le sourire de Ciaran s'évanouir. Dans son mouvement, Violaine avait dégagé son dos de sa longue chevelure brune, et il découvrait les traces des sévices qu'elle avait endurés. C'était là que s'étaient le plus souvent acharnés ses tortionnaires, et sa peau en portait la marque indélébile. Ciaran s'approcha. Des doigts, délicatement, il traça les contours des multiples coupures et brûlures. Des cicatrices, certes, mais il savait distinguer d'anciennes plaies dues à des actes de torture de celles laissées par les combats.

À son contact, la jeune femme se raidit et cessa de nouer ses cheveux.

— Ce ne sont pas là des blessures de guerre, murmura-t-il.

Il avait repéré des marques dues à des batailles sur le corps de Violaine. Il en portait de similaires. Celles-ci n'en étaient pas.

— Non, dit-elle.

Son ton était anxieux. Elle ne bougeait toujours pas. Doucement, il passa la main autour de sa taille et déposa un baiser dans son cou. Il ne posa aucune question.

Il sut alors qu'il avait pris la bonne décision. Il ne révélerait rien à Rowan. Il ne regretterait pas son parjure.

Violaine se détendit enfin. Elle ne se sentait pas le courage, pas encore, de verbaliser ce qu'elle avait vécu aux mains de ses tortionnaires. Elle avait craint que Ciaran ne cherche à lui tirer ces douloureux souvenirs, mais son attitude l'avait rassurée. Elle termina de rassembler sa chevelure en une unique natte et se tourna à nouveau vers lui. Dans ses yeux, il retrouva la lueur défiante qu'il connaissait si bien. Qu'il aimait.

Quand elle lut dans son regard gris-bleu la même lueur étale qu'un lac en plein été, la peur qui l'avait saisie quand il avait touché ses cicatrices,

éveillant sans le savoir l'écho du martyre enduré alors qu'il tenait sa vie entre ses mains, cette peur s'envola.

Jamais il ne la trahirait, elle en avait à présent la certitude.

Tout comme elle eut la certitude qu'elle pourrait, toujours, lui tourner le dos en pleine bataille. Il la couvrirait comme elle le couvrirait.

Elle se pencha, inclina la tête et l'embrassa. Ce n'étaient plus les baisers passionnés qu'ils avaient échangés jusque-là, mais un baiser long, tendre, un baiser qui, pour elle, signifiait que, désormais, elle savait où se trouvait sa place, en ce pays qui n'était pas le sien. Là, auprès de Ciaran.

Chapitre 33

Ils s'étaient rendormis, enlacés, après avoir de nouveau laissé s'exprimer leur désir. Quand Ciaran s'éveilla, il jeta un œil par la croisée et avisa l'horizon où des lueurs roses annonçaient l'aube. Il ne pouvait pas être aperçu quittant la chambre. Il se leva, ramassa ses vêtements et se rhabilla.

Violaine remua et se frotta les paupières.

— Déjà l'aube ?

Le chevalier acquiesça. La jeune femme repoussa les draps et entreprit de s'habiller également. Prêt avant elle, Ciaran se tint là, un peu gauche.

— Flavie ne devrait pas tarder. Dès qu'elle sera arrivée, nous reprendrons la route vers Ruadh.

Parler de ses ordres l'aida à reprendre contenance. Son corps reprit son attitude rigide et familière de militaire.

Violaine se crispa au nom de la mageresse.

— Est-ce qu'elle sait ?

Ciaran fut à la fois surpris et blessé. Il lui avait donné sa parole. Pourquoi en doutait-elle ?

— Je n'ai rien dit à qui que ce soit.

Elle soupira.

— Je ne te mettais pas en doute, Ciaran.

Elle se détourna pour achever d'enfiler sa chemise, puis sa tunique.

— Je me méfie d'elle, et tu devrais faire de même. Elle cache son jeu.

Le chevalier se rappela l'étrange agressivité de Violaine à l'égard de Flavie, lorsqu'ils avaient ramené Narcisse. Elle était probablement arrivée à cette conclusion grâce à son Don. Il opina du menton.

— Entendu.

Nouveau coup d'œil vers la fenêtre. Il devait se dépêcher. En deux enjambées, il s'approcha de Violaine, qui noua ses bras autour de son cou. Il ploya la tête avec bonne grâce et l'embrassa. Il avait l'étrange sensation qu'il la quittait pour un long moment, alors qu'il la reverrait au cours de la journée. Mais ils ne pourraient pas, alors, se comporter l'un envers l'autre avec la même liberté, encore moins la même intimité qu'à présent.

Il laissa ses mains glisser le long du dos de Violaine, savoura l'instant tant qu'il le put, puis, à regret, se détacha d'elle.

— Ce soir ? souffla-t-elle.

— Ce soir.

Il se détourna, le cœur lourd, et quitta la pièce, non sans jeter un regard prudent dans le couloir.

Il regagna rapidement sa propre chambrée et effectua une rapide toilette. Alors qu'il essuyait son visage et ses cheveux trempés, il croisa son reflet dans le miroir posé sur un coin de table. Il trouva à ses traits une infime différence. Comme si les angles de son visage s'étaient un peu adoucis et que ses yeux gris-bleu avaient gagné un nouvel éclat.

Il se sentait bien plus léger que la veille et, malgré le secret qui devait entourer leur relation, il se réjouissait de poursuivre la route avec Violaine à ses côtés.

Ciaran sortit et gagna le bureau de Riagal. Le soldat en faction à l'entrée l'informa que l'officier l'attendait à l'extérieur, dans la cour. Ciaran repartit et retrouva Riagal, qui paraissait levé depuis longtemps. À son visage fatigué, ses cheveux dont certaines mèches se dressaient sur son crâne et son uniforme froissé, le chevalier comprit qu'il avait dû travailler jusque tard dans la nuit. Au fond de lui, il se sentit coupable de n'avoir pas fait preuve du même zèle. Il y a peu, encore, il aurait renoncé à une telle

nuit de plaisir et préféré agir ou se reposer. C'était avant de rencontrer Violaine. Il ne regrettait pas d'avoir passé la nuit entre ses bras.

Il repoussa cet agréable souvenir. Ce n'était guère le moment de s'y perdre, d'autant qu'Adhamhan arrivait à pas rapides et se postait à côté de lui.

Ciaran lui jeta un coup d'œil interrogateur, auquel le jeune homme balafre répondit par un haussement d'épaules. Le son des sabots de nombreux chevaux battant le pavé, accompagné de celui des pas de plusieurs hommes, roula entre les rues tel le grondement lointain d'un orage.

Le chevalier observa la cour. À la posture des soldats présents, il s'agissait d'alliés qui s'en venaient. Boadach et le reste de l'armée ? Pourtant, Riagal lui avait assuré qu'ils demeuraient au cœur de Valfleuri, obéissant probablement à des ordres de Rowan. Malgré le parjure dont il s'était entaché la veille, Ciaran ne put s'empêcher de grincer des dents.

Il se redressa et attendit que l'armée franchisse l'arche sans porte et à demi détruite – mais dégagée des gravats – qui marquait l'entrée dans la cour du palais. Quand les premiers cavaliers, flanqués des armoiries dorées de Silurbem, pénétrèrent dans l'enceinte, Ciaran ne put contenir son étonnement. Riagal se tourna vers lui, les sourcils froncés :

— Je te l'ai dit hier. Le roi Lilian a détaché une partie de ses forces pour appuyer celles de notre souverain.

Le chevalier resta confus. Comment pouvait-il avoir été troublé au point de ne pas prêter attention à cette information ?

— Tu paraissais ailleurs. Tu n'as pas écouté la moitié de ce que je t'ai dit.

Riagal le détailla avec circonspection.

— La route a été dure, mais à ce point...

Il ne poursuivit pas sa phrase.

La tête brûlante, Ciaran se redressa et masqua sa honte en se raclant la gorge. Qu'il trahisse son vœu de fidélité en se donnant corps et âme à une servante de l'ennemie – même si Violaine ne servait plus personne d'autre qu'elle-même, son intégrité demeurerait intacte, ce qui n'était pas le cas de Narcisse – était une chose. Qu'il risque leur relation tout juste consommée en prêtant le flanc aux rumeurs par un comportement erratique en était une autre.

Il surprit le regard d'Adhamhan. Son ami paraissait s'amuser de la situation, et cela ne fit qu'attiser sa colère.

Plutôt que d'être furieux contre son propre manquement, il s'en voulait de risquer son bonheur tout neuf, encore fragile. En ces temps de guerre, la situation de Violaine restait plus qu'incertaine. Et la dernière chose qu'il souhaitait, alors qu'il avait enfin rendu les armes face à ses propres sentiments, était bien de trahir sa confiance malgré lui.

Ciaran se promit de se montrer plus prudent à l'avenir. Il ne s'agissait plus seulement de protéger sa carrière, à présent. Mais bien davantage.

*

Violaine quitta sa chambre d'un pas léger. Sa nuit avec Ciaran l'avait comblée. Elle ne s'était pas sentie aussi vivante depuis bien longtemps ni aussi complète. Malgré elle, les commissures de ses lèvres s'étiraient en un demi-sourire. Elle gagna la cuisine et y glana de quoi se restaurer, indifférente au regard inquiet des soldats présents comme à leur main qui se portait à la poignée de leur épée. Ils n'ignoraient pas qui elle était. Seuls ceux qui l'avaient côtoyée au cours du trajet demeuraient détendus. Eux savaient qu'ils n'avaient rien à craindre de celle qui s'était jetée à leurs côtés dans la mêlée, au risque de sa propre vie, alors que rien ne l'y obligeait. Même la mageresse qui servait leur roi ne s'était jamais abaissée

à les soutenir. Le code strict entourant la pratique de la magie interdisait aux mages d'interférer dans les conflits armés. Pourtant, elle aurait pu, comme les deux mages de Rosalia avaient protégé l'enceinte du palais, utiliser sa magie pour apporter du soutien aux combattants.

Violaine dénicha un endroit où elle pourrait se sustenter seule. Son repas terminé, elle se rappela tout à coup qu'elle n'avait pas sur elle de plantes médicinales pour éviter que ses étreintes avec Ciaran ne donnent lieu à une grossesse indésirable. Son sourire disparut, fit place à une mine préoccupée. Vu leur situation, ce n'était pas le moment de se retrouver enceinte. Elle avait conscience que leur liaison devait rester secrète tant que la situation entre les royaumes demeurerait incertaine. Elle ne pouvait pas partir en quête d'un apothicaire sans risquer de dévoiler ce secret, aussi jugea-t-elle préférable de s'adresser à une herboriste, plus discrète.

Violaine eut quelque peine à obtenir l'autorisation de s'aventurer hors de l'enceinte du palais sans gardien. Elle finit par obtenir gain de cause, en prétextant qu'elle souffrait de ses menstrues et désirait faire appel à une femme de sa connaissance, qui possédait le remède pour soigner ses maux. À la mention de ses règles, les soldats affichèrent des mines dégoûtées et préférèrent la laisser passer, en prenant soin de lui rappeler que si elle ne revenait pas, elle serait recherchée, puis mise à mort.

Elle préféra passer sous silence le fait qu'elle avait donné sa parole à Ciaran et qu'elle ne la trahirait pas. En s'éloignant, elle les entendit lancer quelques plaisanteries sur les femmes qui ne pouvaient combattre quand elles saignaient. Elle se serait volontiers retournée pour exprimer son point de vue sur le sujet, mais cela aurait ruiné sa fausse excuse. Aussi tint-elle sa langue, non sans difficulté. Elle avait participé à certaines batailles, à Vielacier, alors qu'elle se trouvait en plein milieu de ses menstrues. Les maux de ventre, bien que désagréables, de même que les autres symptômes

associés, n'avaient diminué en rien ses compétences. Sur le terrain, quand elle se battait pour son pays, pour sa famille, pour sa vie, aidée des herbes dont on lui avait enseigné les propriétés curatives, elle mettait tout cela de côté. Elle n'était plus qu'adrénaline et concentration.

Décidément, songea Violaine, les hommes se montraient bien frileux face au sang naturel d'une femme, mais s'en allaient gaillardement faire couler celui des autres, au risque de voir gicler le leur. Sans même se rendre compte de leur propre contradiction.

Son mensonge n'en était qu'un demi. Violaine avait eu quelques cycles difficiles peu après son arrivée à Rosehaÿ. Angoissée par l'intensité inhabituelle de ses crampes, elle avait consulté une herboriste recommandée par Églantine. C'était chez elle qu'elle se rendait. À mesure que Violaine s'approchait de sa destination, elle s'inquiéta. Le quartier se trouvait en piteux état. Beaucoup de maisons semblaient vides, leurs occupants ayant péri ou fui. Violaine se tendit. Si l'herboriste – une dénommée Hortense – se trouvait parmi les disparus, elle n'aurait plus qu'à espérer qu'aucune graine ne se soit plantée dans son ventre.

Quand elle parvint devant l'habitation aux balconnières déjà regarnies de plantes, elle soupira de soulagement. Hortense avait survécu et était restée fidèle à ses patients.

*

Ciaran avait passé la matinée en compagnie de Riagal, de Marius – le commandant du bataillon envoyé par Lilian – et de ses officiers. Selon le plan qu'ils établirent, la majorité du bataillon resterait basée à Rosehaÿ pour assurer à Rowan sa mainmise sur la capitale et l'annexer à Talamh Dorcha, ainsi que ses terres environnantes. Le reste se verrait adjoindre Ciaran et ses hommes pour se rendre plus au sud, où une inquiétante concentration d'hommes armés avait été repérée par les patrouilleurs frontaliers. Les

rapports avaient corroboré les rumeurs de la présence d'étrangers parmi eux, deux hommes dont le visage portait d'étranges marques – tatouages ou implants, les rapports n'en disaient rien. Si Lilian pouvait défendre ses propres frontières, ce n'était plus le cas de Valfleuri. Aussi avait-il jugé préférable d'envoyer davantage que les forces demandées pour soutenir son allié dans son invasion du pays, ainsi qu'un mage pour garder les monstres de la région sous contrôle, en attendant que ceux anciennement au service de Rosalia prennent leurs fonctions.

Flavie ne devrait plus tarder et, sitôt arrivée, elle quitterait la ville pour accompagner les prisonniers à Ruadh, avec une escorte.

Le chevalier fut ennuyé par cette nouvelle. Face au regard de Riagal, il ne le montra pas.

Au déjeuner, plutôt que de s'attabler dans la salle commune, Ciaran préféra retrouver le calme et la solitude de sa chambre. Il pourrait y ruminer sa contrariété sans avoir à craindre d'être observé.

Lui au combat, Violaine en route vers Ruadh avec Flavie à l'encontre de laquelle elle l'avait appelé à se méfier. Il n'aurait pu imaginer pire situation. À peine s'était-il enfin permis d'aimer qu'il allait se trouver séparé de celle qui hantait ses pensées. De surcroît, il n'aurait aucune assurance que le trajet des prisonniers se passerait sans encombre. Violaine aurait peut-être à recourir à son Don, et si la mageresse en était témoin...

Il coupa rageusement sa pièce de viande et l'enfourna dans sa bouche.

Quelqu'un frappa à la porte.

Il allait rétorquer vertement à l'importun de le laisser seul, mais le battant s'ouvrit sur la figure avenante d'Adhamhan.

Ciaran hésita avant de le laisser entrer.

Son ami referma derrière lui et se posta au milieu de la pièce. Il avisa le lit, ses draps lisses et bordés, l'oreiller qui ne portait aucune trace du

poids d'une tête. Ciaran était méticuleux dans la tenue de ses affaires, cela ne signifiait peut-être rien. Cependant, Adhamhan le connaissait bien. Il cessa d'examiner la pièce, étira un sourire en coin et s'approcha de Ciaran qui terminait son repas.

— Alors ?

Le chevalier prit le temps de se servir du vin pour faire passer son pain, avant de répondre :

— Alors, quoi ?

Adhamhan éclata d'un rire franc.

— Ne joue pas les innocents. Tu n'as jamais été distrait pendant les rapports ou les transmissions d'informations.

Son regard marron pétillait.

— Alors, dis-moi, comment c'était ?

Ciaran se pinça les lèvres, son visage anguleux refusant de laisser transparaître quoi que ce soit.

— Je suis ton ami. Je ne dirai rien à personne, voyons.

Il poussa une exclamation :

— Surtout pas quand, enfin, le Ciaran de glace a daigné laisser les flèches de l'amour l'atteindre et le faire fondre !

Le chevalier lui jeta un regard courroucé. La rougeur qui prit ses joues, au souvenir de sa nuit intense avec Violaine, parla pour lui.

Comme il demeurait silencieux et fuyait son regard, Adhamhan désigna le lit.

— Tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu as dormi ici... Pas après l'incident de ce matin.

Ciaran soupira, vaincu. Il se leva, mais, toujours incapable d'observer son ami dans les yeux, resta perdu dans la contemplation des draps blancs. Il repensa à ceux, froissés, qui avaient voltigé pendant ses étreintes avec

Violaine. Aux soupirs de plaisir de la jeune femme. À son corps sous ses mains, sur lui. À ses mots qu'elle avait murmurés à son oreille et qui ne cessaient de chanter en lui depuis.

Tout à coup, il réalisa qu'il n'avait pas contenu une seule fois de la nuit l'expression de son désir. Il ne s'était jamais montré aussi imprudent, avec les rares amantes qu'il avait eues avant Violaine. Et si, à cause de cette seule nuit, elle se retrouvait enceinte de ses œuvres ? Parce qu'il n'avait pas su garder la tête froide, parce qu'il n'avait pas pu se retenir ?

— Je n'ai pas dormi ici, non, admit-il enfin, en notant de s'occuper de ce problème plus tard.

Il y avait forcément des herboristes dans les parages.

Adhamhan lui donna une accolade sur l'épaule.

— Et donc ? Cela valait-il le coup d'attendre deux ans ?

Ciaran ne put retenir un sourire. Pas seulement à cause de la taquinerie de son ami. Mais parce qu'il réalisait que ses amantes n'étaient que pâles fantômes dans sa mémoire. Il ne leur avait jamais été attaché. Il n'avait jamais pensé à elles comme il songeait à Violaine. Et le souvenir de leur première nuit d'amour, il le savait, demeurerait au creux de ses réminiscences comme un trésor.

— Bon, céda enfin Adhamhan, je crois que tu ne me dévoileras rien de tes prouesses nocturnes. Mais à voir ta figure, clairement, elles ont dû satisfaire la demoiselle autant que toi. Je me trompe ?

Le chevalier se rappela tout à coup qu'il se trouverait séparé de Violaine dès le lendemain. Son sourire s'évanouit. Il regarda enfin Adhamhan dans les yeux :

— Non. Mais puisque l'avenir est incertain, tu m'excuseras si je ne viens pas jouer aux dés avec toi ce soir.

Avec un clin d'œil complice, Adhamhan hocha la tête.

— Pas de problème. Amuse-toi bien.

Il lui donna une seconde accolade, son poignet toujours orné du lien de cuir rouge rappelant Aoife. Ciaran se demanda s’il risquait, un jour, de porter aussi sur lui la marque d’un amour perdu. Ou si la destinée se montrerait suffisamment clémentine pour lui permettre de retrouver sa bien-aimée.

OceanofPDF.com

Chapitre 34

— C'est l'heure.

Violaine poussa un grognement et enfouit son visage contre le torse de Ciaran. Elle n'avait pas envie qu'il parte. Pas tout de suite. Elle voulait le garder auprès d'elle encore un peu, quelques minutes arrachées. À la façon dont il glissait ses doigts le long de son dos, avec une grande tendresse en dépit de ses nombreuses cicatrices, elle savait qu'il n'avait, pas plus qu'elle, le désir de quitter le lit.

— J'aurais préféré partir me battre avec toi.

Sa voix était un peu étouffée. Elle redressa la tête et croisa le regard du chevalier, qui passa la main dans ses cheveux bruns défaits. Il glissa une mèche en arrière.

— Moi aussi.

Il étira un sourire, sans cesser ses caresses.

— Ne serait-ce que parce que tu es une sacrée combattante ! ajouta-t-il, en la contemplant d'un regard aussi fier qu'amoureux.

Elle s'esclaffa, vint pianoter des doigts le long de son épaule et descendit le long du bras, vers la taille :

— Rien que pour ma dextérité à l'épée ?

Ses doigts descendirent encore. Il lui saisit le poignet au vol, avant qu'elle aille plus loin. Son regard gris-bleu pétillait, et un sourire illuminait son visage atypique. Il embrassa la paume de sa main, prisonnière de la sienne.

— Non. Pas que pour ça.

Il lui donna un long baiser. Elle le retint sur ses lèvres aussi longtemps que possible, mais il devait partir.

Il se glissa hors de ses bras, hors des draps et commença à s'habiller. Violaine resta à demi redressée, le drap couvrant à peine sa nudité. Tout sourire avait disparu des visages de l'un comme de l'autre. Ils ne savaient pas quand ils se reverraient ni même s'ils se reverraient jamais.

Violaine n'avait pas ressenti pareil déchirement, autrefois, avec ses anciens amants, quand ils devaient partir au combat. Elle se battait certes à leurs côtés, mais cette fois, c'était différent. Et pas seulement parce que le destin du chevalier lui restait toujours aussi hermétique. Son cœur palpita douloureusement. Le goût froid et métallique de la peur emplit sa bouche.

Son uniforme noir revêtu, Ciaran vint s'asseoir sur le lit. Ils se regardèrent en silence.

Les mots, songea Violaine, auraient été bien insuffisants pour exprimer ce qu'elle ressentait et, elle en était certaine, ce qu'éprouvait Ciaran à cet instant. Elle remonta le drap, non pour cacher sa nudité, mais pour ne pas lui rendre le départ plus difficile.

— Je serai prudente, assura-t-elle, répondant à son inquiétude muette.

— Moi aussi.

L'angoisse lui noua tout à coup la gorge, et elle essaya de la repousser.

Ciaran se releva. Il ôta la chevalière de son doigt, qui portait l'insigne de son ordre, et la tendit à Violaine. Elle s'en saisit délicatement, puis leva des yeux étonnés vers lui, les joues empourprées :

— Je n'ai rien à te donner.

Il secoua la tête :

— Tu me la rendras quand nous nous reverrons.

Elle acquiesça, soulagée. Une promesse, alors, plutôt qu'un cadeau. Elle préférait cela. Elle tourna la bague entre ses doigts et la glissa à son pouce. Le métal qui composait le bijou était encore tiède de la chaleur de

son précédent porteur. Quand il se pencha pour l'étreindre, elle ferma les yeux. Avant qu'il ne s'éloigne, elle noua ses mains autour de son cou et l'embrassa avec fougue. Il lui rendit son baiser avec la même intensité. Au fond d'elle, elle ne put s'empêcher de craindre qu'il ne s'agisse de la dernière fois.

*

Flavie menait le groupe d'un bon pas, sans tenir compte du fait qu'elle seule bénéficiait d'une monture. Si Narcisse se permettait de grommeler, Violaine refusa d'accorder à la mageresse le plaisir de se plaindre. Elle portait toujours l'armure que Ciaran lui avait fait transmettre, en dépit des protestations de Flavie, lors de leur départ, quelques jours plus tôt.

— C'est un ordre de sire Ciaran, avait rétorqué Violaine, en écho aux explications d'un soldat.

Flavie n'avait guère apprécié le ton de Violaine, mais, quand l'un des fantassins désignés pour les escorter avait renchéri en exposant ses faits d'armes, elle avait compris qu'elle n'obtiendrait pas gain de cause. Depuis, elle se montrait intransigente avec les deux prisonniers, rappelant leur statut, quand bien même l'une d'entre eux portait épée et armure et marchait sans entraves.

Sa mauvaise humeur s'avéra pourtant profitable au groupe, lorsqu'un dragon de taille modeste, sans doute un jeune tout juste envolé du nid, les menaça. La mageresse l'incendia avec une telle ardeur que la bête, quand elle toucha le sol, n'était déjà plus qu'une forme noire et racornie.

Elle obligea également la troupe à une halte pour capturer la sorcière qui avait enchanté la grenouille qu'elle transportait toujours, identifiée grâce à la trace magique laissée par le sort. L'enchanteresse, une vieille femme qui vivait seule dans un cabanon loin de la route, ralentit leur

avancée, et Flavie ordonna qu'elle soit portée. L'un des fantassins protesta qu'il serait plus simple de l'exécuter sur place, mais la mageresse se montra intransigeante. Elle s'occuperait de son sort à Ruadh.

Violaine regardait avec pitié la vieille femme, qui demeurait muette et ne paraissait guère comprendre ce qu'il lui arrivait. Elle finit par douter des accusations de Flavie. Toutefois, quand la sorcière avisa la grenouille qui sautait hors de la poche de la mageresse avant d'être rattrapée *in extremis*, elle ricana en dévoilant quelques chicots grisâtres. Violaine frissonna.

Le campement fut établi dès que la lumière déclinante du jour ne permit plus d'avancer. Flavie était pressée de retourner à Ruadh, tandis que Violaine aurait préféré l'inverse. Si elle l'avait pu, elle aurait volontiers ralenti le pas au maximum. Elle songeait à Ciaran, parti se battre au sud, pendant qu'elle se dirigeait vers le nord-ouest, bien loin de lui. Elle s'était languie de lui, à peine avait-il refermé la porte de sa chambre, la laissant seule.

En raison de la taille de leur groupe, seules deux tentes avaient été empaquetées – une pour la mageresse, dont le rang permettait un tel luxe en termes de confort, et une pour ceux qui ne seraient pas de garde. Narcisse et Violaine dormiraient ainsi aux côtés des soldats, décision que la jeune femme accueillit avec circonspection. Elle craignait que l'un d'eux se permette des gestes déplacés, mais son équipement et ses compétences au combat parurent ôter toute envie aux fantassins de tenter de la violenter. Aucun ne se risqua à troubler son sommeil.

Son Don, en revanche, n'eut pas le moindre scrupule.

Elle se trouvait perchée sur une colline et, à ses pieds, s'étaient deux armées. Celle des hommes de Lilian et de Rowan, jaune parsemé de touches noires et rouges, en face d'une autre, bariolée et sans unité ni de ton ni

d'armes. Cependant, dans cet apparent désordre, elle cernait une tactique. Un cavalier menait le bataillon disparate et l'unissait.

Tout à coup, le tableau immobile se métamorphosa en une toile déchaînée de cris, de lames entrechoquées, de chevaux hennissant dans la mêlée. Les couleurs se mélangèrent. Le ciel devint gris de tempête, veiné d'éclairs rouges. Ne restèrent bientôt plus que les ruines de l'armée formée par les forces conjointes de Lilian et Rowan. Quelques soldats échappèrent au massacre et fuirent au loin, petites taches trop floues pour en discerner les traits.

Violaine s'éveilla en sursaut, le cœur cognant si fort qu'elle crut un instant qu'il allait jaillir d'entre ses côtes. Un goût cuivré lui emplissait la bouche. Elle s'était mordu la langue durant sa vision.

Elle se redressa. À côté d'elle, Narcisse remua, son sommeil troublé par le cauchemar éveillé de sa voisine. Les soldats ronflaient. Hors de la tente, la sentinelle n'avait ni parlé ni bougé. Personne ne s'était rendu compte du sommeil agité de la jeune femme. Personne n'avait conscience du tumulte qui régnait en elle.

Violaine ressentit la nécessité urgente de respirer l'air frais de la nuit. De bouger. De hurler.

Elle quitta la tente. Le garde sursauta et tira en partie son épée, avant de la rentrer dans son fourreau en reconnaissant la clairvoyante.

— Je ne me sens pas très bien, je vais prendre l'air.

— Restez à portée de vue.

Elle acquiesça. Ils approchaient de la frontière de Talamh Dorcha, terre des monstres, elle n'avait guère envie de tomber entre leurs griffes.

La nuit était claire, et la lune, pleine, inondait les terres de sa lumière douce et argentée. Violaine se mit à tourner en rond, essayant de calmer ses

nerfs. Hélas, rien n’y fit. Plus elle s’activait, plus un impérieux besoin d’agir envahissait ses veines, et plus la peur enflait, vague impérieuse.

Ils allaient perdre la bataille. Les pertes seraient énormes.

Et si Ciaran perdait la vie, là-bas, loin d’elle ?

Ses doigts jouèrent avec la bague autour de son pouce.

Elle se sentit sombrer dans un gouffre. Elle avait refusé de s’attacher à qui que ce soit à Rosehaÿ, trop consciente du destin funeste de la ville. Alors qu’elle s’était laissé prendre à ses sentiments pour le chevalier, malgré l’absence de vue sur sa destinée. Ou peut-être à cause de cela. À présent, elle regrettait de ne pouvoir établir le chemin de vie de Ciaran. Elle aurait pu être rassurée – ou, au contraire, basculer dans les affres du désespoir.

Elle était complètement impuissante. Les flots noirs de la rage vinrent se mêler à ceux, glauques, de la terreur. Violaine était une combattante. Elle n’était jamais restée inactive, quand la situation exigeait qu’elle agisse.

Las ! Elle était trop loin pour intervenir. Elle ne pouvait accompagner Ciaran et ses hommes de son épée. Et cela ne changerait rien à l’issue du combat – la défaite était inéluctable –, mais au moins aurait-elle eu la consolation d’être présente, à ses côtés, quoi qu’il arrive. Elle aurait risqué sa vie comme lui la sienne, son propre destin lui étant aussi opaque que celui du chevalier.

Violaine cessa brusquement ses allées et venues. Une idée subite, dangereuse, avait germé dans son esprit.

Elle retourna dans la tente et éveilla la sorcière, qui s’était désignée sous le nom de Lys, entre deux phrases inintelligibles, lors de son arrestation.

Violaine exposa sa requête à voix basse, sans circonvolutions :

— Quel sort pour protéger quelqu'un de la main de la mort, lors d'une bataille ?

Elle était tellement étouffée par la peur de perdre l'homme qu'elle aimait et la colère de ne pouvoir l'aider qu'elle en perdait son souffle.

La vieille femme rit, un caquètement insupportable qui enflamma Violaine, mais elle contint son geste de colère. C'était sa seule chance. Elle refusait de la gâcher.

Heureusement, ce rire ne réveilla personne.

— Pourquoi me le demander ? répondit Lys, à intelligible voix.

Violaine se tint coite, estomaquée par cette réponse si bien formulée. Ainsi, Lys avait prétendu l'insanité pour mieux voiler l'étendue de son savoir.

La sorcière poursuivit en chuchotant, l'air grave :

— Un sort de protection de l'être aimé fonctionne mieux quand il est lancé par celui ou celle qui désire le protéger.

— Comment... ?

— Comment je le sais ? l'interrompt Lys. Mais enfin, ma fille, crois-tu être la seule, en ce monde, à craindre pour ceux et celles qui te sont chers ?

Violaine se mordit la lèvre. Elle avait déjà perdu les siens, demeurés loin, là-bas, dans un pays qu'elle ne reverrait plus. Ici, dans cette nouvelle contrée si hostile, son seul lien, sa seule lumière, c'était désormais Ciaran. Si elle venait à le perdre, lui aussi...

Elle vacillait, au bord de ce gouffre sombre et glacé. Elle ne pouvait se permettre d'y chuter.

— Je ne peux pas pratiquer la magie, avoua-t-elle finalement. Là d'où je viens, ça n'existe pas.

Lys la dévisagea longuement en silence.

— Tu es forte. Très forte, dit-elle finalement. C’est là que se trouve la source de la sorcellerie. Toute femme peut la pratiquer, car toute femme, même celle qui paraît la plus fragile, en possède une étincelle.

Elle ajouta dans un chuchotis :

— Parce qu’il en faut, de la force, pour survivre dans un monde d’hommes, bâti et dominé par les hommes, quand on est une femme.

Violaine acquiesça. Elle ne le savait que trop bien.

— Tu possèdes quelque chose lui appartenant ? Car il s’agit d’un homme, n’est-ce pas ?

Violaine confirma en présentant son pouce gauche bagué.

— Un anneau...

La sorcière approcha et plissa les yeux pour décrypter le symbole gravé en relief sur le bijou à la lumière de la lune qui passait par la toile mal refermée.

— Qui porte un insigne de chevalier. L’ordre des hommes de parole par excellence.

Elle se redressa et la fixa de nouveau :

— Il te l’a offert ?

— Prêté. Je suis censée le lui rendre quand nous nous retrouverons.

Elle abaissa la main, joua avec le bijou d’un air pensif, se remémorant leur dernier échange.

Lys esquissa un sourire moqueur :

— Ton cœur est jeune. Il ne sait pas encore reconnaître la marque d’un véritable amour.

Violaine leva un sourcil perplexe, mais Lys désigna la chevalière :

— Aucun homme ne donnerait un tel objet, si symbolique et si chargé de ses valeurs guerrières, à une femme en simple prêt. C’est un lien fort. Puissant.

Elle hocha la tête comme pour elle-même.

— Ton sort sera efficace, car en te confiant cette bague, il a exprimé sa reddition pleine et entière à l’amour qu’il te porte. À toi.

Elle eut un petit rire, un rire croassant de vieille femme, en contrepoint des ronflements ambiants.

— Ce qui est logique, vu que tu es une guerrière !

— Mais pas une sorcière ! la coupa vertement Violaine.

Son cœur battait à un rythme effréné. Les paroles de la vieille femme l’avaient profondément troublée. Chacun de ses mots avait fait mouche.

Violaine prit peur. Avait-elle eu raison de faire appel à cette femme, qui avait suffisamment de pouvoir pour changer une personne en grenouille ? Le poids de la bague à son pouce, la vision encore si récente et si affreuse, et enfin la possibilité terrible que le chevalier lui soit brutalement arraché achevèrent de la décider :

— Montrez-moi.

Lys sourit. Elle lui fit signe de s’approcher, puis lui glissa à l’oreille les paroles et les gestes nécessaires. Violaine écouta, son sang pulsant douloureusement à sa tempe, encore marquée par un hématome.

— Je n’ai besoin de rien ?

Lys secoua la tête.

— La bague est assez chargée. Tu n’auras besoin de rien d’autre pour cette fois.

Violaine hésita.

— Tu n’as pas besoin de moi.

La jeune femme hocha la tête et quitta l’aïeule. Quand le garde la vit ressortir, elle lui intima d’un regard de ne pas poser de question.

Cette fois, elle s’éloigna de sa vue. Elle ferma les yeux, ôta la bague de son pouce et, la tenant précieusement entre ses mains, calma sa

respiration. Elle suivit les conseils de Lys, fit le vide dans son esprit. Elle ne lui avait pas parlé du Don, mais jugea utile d'utiliser les mêmes exercices de concentration, tout en visant un objectif différent.

Ce soir-là, sous le seul regard de la lune à son apogée, Violaine réalisa son premier sort. Pour protéger celui qu'elle aimait d'un éventuel coup mortel durant la bataille qui se déroulerait le lendemain. Quand elle eut terminé, elle n'avait aucune certitude que cela ait fonctionné, et son cœur battait toujours douloureusement entre ses côtes. Toutefois, en replaçant la chevalière autour de son pouce, elle se sentit un peu mieux.

Elle avait agi.

Chapitre 35

Sous le commandement de Quentin – l'un des militaires de Silurbem –, les troupes s'élancèrent. Mais quand Ciaran talonna son cheval, il n'eut pas le cœur de pousser le cri de guerre habituel. Pas alors que Violaine n'était pas à ses côtés pour accompagner les fantassins de son épée. Pas alors qu'elle se trouvait en route vers Ruadh, vers un sort incertain.

Tandis que le grondement des ennemis courant vers eux faisait vibrer ses os, en plus du martèlement des sabots de sa monture, Ciaran perçut la morsure âcre de la peur. Cette troupe-là, aussi nombreuse que la leur, n'était pas désorganisée. Un cavalier la menait, son uniforme sans couleur se détachant sur la crête de la colline d'où il gardait un œil sur la mêlée.

L'affrontement s'annonçait sérieux.

Ciaran arma son bras juste avant que son destrier ne pénètre les rangs ennemis et entama sa sanglante moisson. Le vacarme des cris et de l'acier qui s'entrechoquait emplit ses oreilles. Le chevalier fendit les chairs, encore et encore. Il repoussa les assauts. Un instant, il pensa que la belle discipline des forces conjointes de Silurbem et Talamh Dorcha écraserait les bataillons d'Hakroma.

Petit à petit, pourtant, le rapport de forces se renversa. Les soldats adverses, réunis sous la bannière d'un homme qui avait su, mieux que les autres, associer différentes factions, offrirent une résistance inattendue.

Ciaran poussa son cheval de côté, menacé par la hallebarde d'un fantassin. Le tranchant laissa une estafilade douloureuse sur sa cuisse mal protégée. Une masse de soldats piégea alors le chevalier. Son poulx cognait à ses tempes, résonnait sous son heaume au même rythme que son souffle.

Il se rappela fugitivement l'hématome étoilant la tempe de Violaine, où il avait passé une main caressante.

Une pique heurta violemment le métal de son bouclier, qu'il perdit sous le choc comme la fatigue. À force de coups d'épée, il parvint à se dégager du cercle pressant de fantassins avant qu'ils ne lui portent un coup fatal.

Ciaran jeta un coup d'œil rapide vers la crête pour vérifier si leur meneur s'y trouvait encore. Son sang se figea, et il ne dut qu'à Adhamhan d'éviter la hallebarde qui visait sa gorge.

Aux côtés du commandant ennemi se trouvait une silhouette dont la tenue ne laissait aucun doute quant à son rôle. C'était un mage. Un mage aux mains auréolées de lumière rouge. Et il bafouait toutes les règles de combat en recourant à sa magie. Se déversaient à côté de lui des créatures que Ciaran n'aurait jamais imaginé rencontrer sur le champ de bataille, même dans ses pires cauchemars.

Salamandres et scorpions, aussi gros que des chevaux. Les uns, prêts à lâcher leur haleine enflammée, les autres, leur venin. Ils dévalèrent la colline de façon aussi disciplinée que des soldats, menés par le mage d'Hakroma.

Les troupes adverses, galvanisées par l'arrivée des créatures, revinrent à la charge. Rapidement, le chevalier se trouva submergé.

Une douleur cuisante, au mollet. D'instinct, l'épée de Ciaran balaya le fantassin qui venait de l'entailler.

Un cri. Ciaran aperçut le corps du commandant, soulevé au-dessus de la mêlée par le scorpion qui l'avait transpercé de son dard.

— Quentin est tombé !

Un juron s'échappa de ses lèvres, sous son heaume empoissé par l'odeur piquante de la sueur et de la peur mêlées.

D'autres cris. De victoire, cette fois, et pas de son camp.

Ciaran esquiva une pique qui menaçait sa gorge. Il avisa son écuyer en difficulté et talonna son destrier pour lui porter secours, alors que le garçon cherchait à échapper à la gueule embrasée d'une salamandre. Trop tard. Un coup de hallebarde entailla mortellement le cou du garçon. Sa tête pencha de façon obscène, du sang s'échappant à gros bouillons de la plaie. Ciaran n'eut pas le temps de s'apitoyer sur son sort. Déjà, le monstre venait sur lui. Le chevalier se pencha pour échapper à son souffle brûlant. Il sentit la chaleur embraser l'intérieur de son heaume, qu'il ôta d'un geste pour ne pas y cuire. Son cheval, paniqué par les flammes, hennit et chercha à s'enfuir, piétinant au passage des hommes sans tenir compte de leur allégeance. Ciaran peina à en récupérer le contrôle.

Un cor sonna. Une note qui l'emplit à la fois d'humiliation et de soulagement.

Le successeur de Quentin sonnait la retraite.

Ciaran n'avait jamais fui un combat, jamais tourné le dos à ses ennemis. Néanmoins, il n'était pas suicidaire. Le cor émettait sa plainte grave, bientôt soulignée par les cris rauques des siens.

— Retraite, retraite !

Ce fut la débandade. Ciaran talonna de toutes ses forces son destrier pour s'extirper de la mêlée. La bile aux lèvres, le corps saturé d'adrénaline, il n'espérait qu'une chose : sortir vivant de cette boucherie.

*

Ciaran se demandait par quelle chance inouïe lui, Adhamhan et les survivants avaient pu regagner Rosehaÿ sans être inquiétés par les monstres. Il ruminait encore cet échec cuisant. Balayés, les soldats à l'armure dorée. Écrasés, les cavaliers et fantassins à l'écusson rouge. Mort, son écuyer.

Ciaran s'en voulait encore de cette perte. Le garçon était sous sa responsabilité. Il n'aurait pas dû mourir ainsi.

Le chevalier ne pouvait s'empêcher de penser qu'avec Violaine dans les rangs, la bataille aurait peut-être suivi un autre cours. Cependant, la jeune femme n'aurait sans doute pas utilisé son Don à la légère. Et elle y aurait risqué sa vie...

Il frissonna. Il espérait que son trajet se déroulait sans encombre. Il s'inquiétait surtout de Flavie. Si la magesse découvrait son secret, c'en serait fait de sa bien-aimée.

La pensée de la perdre lui fut encore plus insupportable que celle de mourir. Jusqu'à ce qu'il rencontre Violaine, il n'avait jamais craint cette éventualité, qui avait fait partie de son quotidien dès lors qu'il avait intégré l'armée. Il reconnaissait en Violaine, fantassine entraînée, cette même résolution à se battre quoi qu'il arrive. Mais il n'avait jamais eu qu'à défendre sa propre vie ou celle de ses frères d'armes. Tout comme ses sentiments pour la jeune femme lui étaient nouveaux, cette anxiété au sujet de Violaine était inédite.

Il jeta un œil à Adhamhan qui chevauchait, la mine sombre, à ses côtés. Ils s'en étaient tous les deux sortis avec des blessures aux jambes. Celles d'Adhamhan étaient plus profondes que les siennes, mais les plaies ne paraissaient pas s'infecter.

Alors qu'ils entraient dans l'enceinte du palais, un messager vint à leur rencontre. Il s'adressa à l'officier en charge des restes de la troupe. Ciaran, non loin, entendit le plus important, et cela ne fit qu'aiguïser sa sombre humeur.

Niall se trouvait en ville. Pour l'armée sur le front nord-est, le vent avait aussi tourné. Boadach, pris d'une mauvaise fièvre, était alité à Rosehaÿ et trop délirant pour assurer le commandement, désormais partagé

par les officiers restants : Riagal, Oney et Niall, pour ce qui concernait les forces de Rowan. Celles de Lilian restaient administrées par Marius.

Ciaran espéra un moment de répit en mettant pied à terre, mais à peine ses bottes touchèrent-elles le pavé, la douleur fusant dans ses jambes blessées, qu'un soldat lui fit savoir que les officiers l'attendaient pour son rapport. Il était le plus haut gradé représentant l'armée de Rowan, il était donc logique qu'il fasse un retour circonstancié du combat. Toutefois, le tableau en était si noir qu'il y rechignait. Il quêtâ Adhamhan du regard, qui lui adressa un signe de tête d'encouragement. Son ami se dirigea, en boitant sévèrement, vers l'infirmerie. Un fantassin vint le soutenir.

La démarche de Ciaran, quoique plus assurée, avait perdu de sa superbe. Ses plaies l'élançaient à chaque pas. La perspective de voir Niall, après leur dernière discussion houleuse, ne l'encourageait pas, et c'est de fort méchante humeur qu'il entra dans la bibliothèque reconvertie en salle de travail.

L'officier répondant aux ordres de Lilian entama le premier son récit des événements. Ciaran lui fit écho ; il n'avait pas grand-chose à ajouter. Les autres conservèrent un silence lourd, tandis qu'ils prenaient la mesure de cette défaite. Elle était d'autant plus difficile à admettre pour Marius, qui avait disposé de forces vives et fraîches. Il jouait des mâchoires, comme s'il peinait à avaler les deux rapports.

Il prit la décision qui s'avérait la plus judicieuse.

— On ne peut pas vous aider à tenir le sud. Vous aurez au moins Rosehaÿ et ses terres environnantes. Cela suffira pour que les mages restent au service de Rowan.

Il désigna la carte de Valfleuri – caduque, désormais.

— Les anciens vassaux de Rosalia sont déjà en train de consolider leur mainmise sur l'Est. La reine a définitivement rendu sa couronne et a

trouvé refuge sur l'une des îles, leur laissant le champ libre. Au sud, Hakroma a créé une brèche qu'il sera difficile de refermer. Néanmoins, je pense qu'ils ne pourront pas monter aussi loin. Ils ont bénéficié du désordre, ils se heurteront ici à une ville fortifiée.

Il jeta un œil à Riagal :

— Les travaux vont bon train, confirma celui-ci.

Marius hocha la tête.

— J'en ai terminé. Comme prévu, moi et mes hommes resterons jusqu'à ce que la région soit sécurisée. Étant donné l'état de votre commandant, je pense que vous avez des décisions à prendre de votre côté.

Il adressa un signe à son officier et, saluant ceux de Boadach, quitta la pièce pour les laisser débattre de la suite des opérations.

Les quatre chevaliers entamèrent aussitôt les discussions. Ils parvinrent vite à un consensus. L'idée de conquérir tout Valfleuri fut abandonnée. La région entourant Rosehaÿ serait solidement maintenue sous la coupe de Talamh Dorcha. Les cartes seraient prochainement redessinées en ce sens.

La tension régnait entre Niall et Ciaran. Le premier rongait visiblement sa rancœur, tel un chien s'acharnant sur un os fraîchement arraché à son hôte, tandis que les estafilades du second, qui l'élançaient à la cuisse et au mollet, n'améliorait pas son humeur.

Riagal clôtura la réunion. Oney se retira. Niall, n'y tenant plus, attaqua, la lèvre supérieure retroussée sur ses dents comme un animal flairant une proie blessée :

— Si nous avions su, à l'avance, que des barbares d'Hakroma étaient parvenus à s'unir sous la houlette de deux étrangers... qu'ils utiliseraient un mage et des monstres...

Il contourna la table où étaient disposées les cartes et s'approcha de Ciaran à pas lents, prêt à déclencher l'hallali.

— Si seulement nous avions bénéficié d'une clairvoyante.

Ciaran serra les dents, au point que ses pommettes anguleuses en parurent plus saillantes encore.

Nous y voilà.

— À quoi donc a servi ta clairvoyante ?

Il se planta face à Ciaran et lui cracha au visage :

— À rien ! Elle savait, elle savait qu'on perdrait du terrain et elle n'a rien dit !

Ciaran resta dans sa posture raide, le regard fixé au-dessus de Niall, qu'il dépassait suffisamment pour ignorer son visage congestionné. Tous ses muscles étaient tendus, endoloris par la bataille. Il se contenait à grand-peine de le frapper. Il savait que s'il se laissait aller à ce mouvement, il le cognerait à plusieurs reprises.

— Est-ce vrai, Sire Ciaran ?

Riagal se montrait plus mesuré, il ne nourrissait pas la même rancœur que Niall envers Ciaran. Toutefois, son ton n'admettait ni de mensonge ni de fuite.

— La clairvoyante ne peut discerner tous les événements à venir ni tous les destins.

En prononçant ces mots, il songea à nouveau aux liens qui unissaient leurs chemins de vie. La présence de Violaine lui manqua cruellement, comme si quelque rongeur lui grignotait les entrailles.

— Elle a coopéré lorsqu'elle a eu une vision concernant le dernier mage de Rosalia.

Niall poussa une exclamation dégoûtée et s'éloigna de lui en gesticulant :

— Parce qu’il était mort ! Quel intérêt pour nous ?

Il tendit un doigt accusateur vers Ciaran :

— Non, tu ne cesses de la défendre parce que...

Ciaran serra les poings dans son dos. Il crut que son rival l’accuserait à voix haute de s’être laissé infléchir par la jeune femme. Son cœur battait à grands coups, comme il s’apprêtait à s’élancer sur Niall, avant qu’il n’éveille de sérieux soupçons quant à la véritable nature de leur relation.

— Suffit, Sire Niall ! Tu déshonores notre ordre !

L’officier dut ravalier son insulte. Ciaran, soulagé par l’intervention de Riagal, détendit ses mains. Juste un peu.

— Sire Ciaran a obtenu ce qu’il a pu de la prisonnière. C’est à notre roi, désormais, de statuer sur son sort. Plus à nous.

Il se détourna de Niall pour s’adresser à Ciaran :

— À ce sujet, comme tu as été celui qui l’a interrogée, tu détiens les renseignements qui pourraient être les plus utiles à notre souverain.

Ciaran eut la sensation qu’on lui déchirait la poitrine. Il ne pouvait offrir tout ce qu’il savait de Violaine et de ses capacités à Rowan. Plus maintenant.

— La journée est encore jeune. Prends le temps de sélectionner des hommes, de te soigner et de te reposer. Tu prendras la route en début d’après-midi. Tu rejoindras Flavie et les prisonniers au poste-frontière.

Le chevalier était interloqué. Au poste-frontière ? Ils auraient déjà dû avoir passé ce point.

— La mageresse a dû s’occuper de sorcières sur place. Elle se trouve à présent avec un trop grand nombre de prisonniers par rapport à son escorte. Par ailleurs, il serait préférable d’annoncer les derniers revers de vive voix à Rowan plutôt que par un coursier.

La tâche était ingrate et le placerait directement sous la colère du roi. En revanche, il pourrait retrouver Violaine plus vite que prévu. Ciaran hocha donc la tête avec raideur et ignora Niall, qui restait contrarié de n'avoir pu l'humilier comme il le souhaitait.

Quand il quitta la salle, Ciaran fit un rapide passage à l'infirmierie. Il n'y vit pas son ami. Puis il passa par les cuisines pour s'y sustenter rapidement. Il détermina ensuite quels hommes l'accompagneraient et le leur fit savoir. Toutes ces tâches accomplies, il fila droit vers la chambrée qui lui avait été attribuée, désireux de prendre du repos avant la longue route qui l'attendait. À sa grande surprise, il y trouva Adhamhan allongé sur le lit, jambes étendues. À l'entrée de son ami, ce dernier voulut se lever, mais à peine son poids posé sur un pied, il grimaça. Ciaran lui fit signe de rester au repos et s'appuya contre la cloison.

— Comment vas-tu ? s'enquit-il.

Adhamhan était un peu plus pâle qu'à l'accoutumée, ses cicatrices sur son visage n'en ressortant que davantage. En dépit de sa souffrance, il sourit vaillamment :

— Bien. Mes blessures sont en bonne voie de guérison. Pas d'infection, des soins corrects malgré les circonstances. J'ai eu de la chance.

Ciaran hocha la tête. Ils avaient tous les deux eu de la chance.

— J'ai entendu dire que tu partirais dans quelques heures.

Le chevalier fronça un sourcil.

— Les bruits vont vite, ma parole.

— Je t'accompagne.

Ciaran désigna ses jambes, mais le jeune homme, d'un geste du bras, balaya l'argument :

— Mon cheval me portera. Si j'ai pu tenir jusqu'à Rosehaÿ, je tiendrai jusqu'à Ruadh.

Il abandonna son air chaleureux pour arborer une expression plus grave, qui lui était peu coutumière :

— Tu auras besoin de soutien. Vis-à-vis de Violaine.

C'était la première fois que son ami prononçait le nom de la jeune femme. L'entendre ainsi dans la bouche d'un autre, sans qu'une menace y soit jointe, lui rappela son absence.

— Tu n'arrives pas à garder la tête froide, quand elle est dans les parages.

Ciaran sentit la colère monter en lui.

— Je n'ai pas commis d'erreurs.

Adhamhan soupira et secoua la tête.

— Non, ce n'est pas que je voulais dire. Mais à Ruadh, il te faudra redoubler de prudence. Votre liaison ne peut être découverte. Ici, quelques soupçons ne représentent rien.

Il haussa les épaules.

— En temps de guerre, on pardonne volontiers ce genre d'incartade.

Ciaran restait muet. Son ami l'observa avec sérieux :

— Mais c'est davantage qu'une incartade. Et en présence du roi, le moindre indice de ce que tu ressens pour elle pourrait vous coûter très cher.

— Tu crois que je n'en ai pas conscience ? grinça Ciaran.

— Est-ce vrai ? le coupa tout à coup Adhamhan.

Déstabilisé, le chevalier s'enquit :

— Quoi donc ?

— Qu'elle n'a rien dit au sujet de la tournure que prendrait la bataille ?

— Elle n'en savait sans doute rien, au moment où nous nous sommes séparés. Elle ne contrôle pas la venue de ses visions.

Il songea qu'elle avait pu le voir ensuite. Son cœur se serra à l'idée qu'elle tremblait peut-être de connaître son sort, puisqu'elle ignorait tout de son destin. Comme il se languissait d'elle ! Il avait hâte de la retrouver, de s'assurer qu'elle allait bien. De la serrer dans ses bras. De l'embrasser.

Il repoussa le souvenir de la chaleur de son corps. Ce n'était pas le moment. Ces réminiscences avaient chassé sa colère, et c'est le regard perdu que Ciaran ajouta, employant les mots de Violaine :

— Quelle est l'utilité pour le combattant de savoir que sa prochaine bataille est vouée à la défaite ou à la victoire, quelles que soient ses actions ?

Adhamhan fronça les sourcils, perplexe, avant d'écarter les yeux :

— Où est passée ta chevalière ?

Ciaran, qui avait les mains croisées devant lui, les dénoua et regarda celle qui portait autrefois son insigne de chevalier :

— Je l'ai donnée à Violaine.

Abasourdi, Adhamhan répéta :

— Tu la lui as donnée ?

Le chevalier songea ce qu'il avait voulu signifier, par ce geste, à Violaine que leurs destins étaient liés et qu'il s'y soumettait sans aucune résistance. Il cessa de contempler son doigt vierge de toute bague.

— De la part d'une personne qui porte toujours un gage d'amour de son ex-amante, je trouve ta remarque déplacée.

Adhamhan tripota machinalement le lien rouge qui ornait son poignet.

— Pas ex-amante, rectifia-t-il, elle s'est certes mariée à un autre, mais son amour est toujours intact.

— Alors, tu n'as pas de leçon à me donner.

Son ami secoua la tête. Il se leva péniblement, en refusant le geste que fit Ciaran pour l'aider.

— Il ne s'agit pas de te donner une leçon. J'avais bien compris que c'était du sérieux, entre vous.

Il claudiqua jusqu'à la porte et s'appuya contre le chambranle :

— Mais à Ruadh, en te voyant sans ta bague, et elle la portant au doigt, les questions fuseront. Vous pourriez vous retrouver dans le pétrin. Et je ne pourrai rien y faire.

— Je récupérerai la bague quand je la reverrai. Pour nous préserver.

Adhamhan hocha doucement la tête. Il lui pressa le bras.

— Tous les deux, vous avez mon soutien plein et entier.

— Adhamhan...

Venait-il d'entraîner son ami dans le parjure ?

— Ciaran, je sais ce que je fais. Je suis ton ami, avant tout.

Ne pouvant exprimer sa gratitude autrement, Ciaran lui serra le bras en retour.

Chapitre 36

Au poste-frontière, Violaine fut emprisonnée avec Lys et Narcisse – une cohabitation rendue difficile par les persiflages du mage. Après de nombreux échanges houleux avec la mageresse, qui l’observait désormais avec suspicion, Violaine obtint le droit à quelques promenades surveillées dans le village. Situé juste après la chaîne de montagnes, il était habité par autant de militaires en faction que de paysans. Si Flavie se montra contrariée par ce contretemps, Violaine en fut soulagée.

Ciaran était vivant.

La nouvelle avait chassé l’inquiétude qui la rongait depuis sa vision, elle avait dû se mordre les joues pour ne pas laisser éclater sa joie. Au fond d’elle, elle se souciait de ce qu’il adviendrait de son sort une fois à Ruadh. Rowan serait nettement moins conciliant que Rosalia. Il ne la prendrait pas à son service comme clairvoyante. De toute façon, elle ne pourrait jamais servir un homme comme lui. Sauf que quitter Talamh Dorcha reviendrait à quitter Ciaran, qui demeurerait un chevalier de Rowan. S’imaginer loin de lui à jamais transperçait son ventre d’une douleur insupportable.

Elle était heureuse avec lui et, après son atroce vision, elle ne voulait plus s’écarter de sa route. Elle était résolue à demeurer près de lui dès son retour. Hélas, Rowan, le roi despote, se posait en obstacle de taille à cette résolution.

Son problème était insoluble. Elle renonça à le résoudre et attendit avec impatience, jour après jour, l’arrivée de l’escorte dirigée par Ciaran.

Quand ce dernier et Violaine s’aperçurent enfin, les traits anguleux du chevalier s’éclairèrent. Elle marcha vers lui en s’efforçant de conserver une allure mesurée, pendant qu’il descendait de cheval et en confiait les rênes à

un soldat. Si elle l'avait pu, elle aurait couru vers lui. Apprendre sa survie à la terrible défaite l'avait réjouie, mais le retrouver en chair et en os, après ces craintes qui l'avaient tourmentée au point de se tourner vers la sorcellerie, l'emplissait d'une vague de chaleur indescriptible.

Si elle l'avait pu, elle l'aurait enlacé, là, à la vue de tous.

Seul le secret de leur relation la retint.

— Sire Ciaran, j'ai à vous parler. J'ai eu une vision.

C'était un mensonge, mais Ciaran l'entraîna sans poser de questions dans une pièce désertée du fortin.

À peine la porte refermée, Violaine se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa avec fougue. Ses mains s'étaient nouées, comme à son habitude, autour du cou de Ciaran. Le chevalier l'enlaça et pencha la tête pour mieux répondre à son baiser empressé. Son poids la fit reculer jusqu'au mur. Saisie d'un désir pressant, elle dénoua ses mains et descendit vers sa propre taille, ôta son épée, puis envoya valser ses bottes. Elle se détacha de lui juste le temps d'ôter une partie de ses vêtements.

Après tout ce temps, après avoir craint de le perdre, elle voulait le sentir sous ses lèvres, sous ses doigts, en elle. S'assurer qu'il était bien là, en le touchant, en le goûtant et en l'étreignant.

Porté par le même besoin impérieux et les mêmes sentiments, Ciaran ne se fit pas prier. Il l'imita, se sépara de son arme et abaissa son pantalon. Lorsque Violaine s'agrippa à nouveau à son cou, il la souleva, aidé de la cloison contre laquelle elle était appuyée. Violaine croisa les jambes autour de lui, assurant sa prise. Il fut rapidement en elle, porté tant par son propre désir que par celui de Violaine. Leurs souffles rauques, mêlés, emplirent la pièce, alors qu'ils se laissaient emporter par le plaisir de leurs corps entrelacés.

Leur étreinte fut aussi brève qu'intense. Violaine dénoua ses jambes, aidée de Ciaran qui la portait toujours, et se plaça debout, contre le mur.

Ciaran essayait de retrouver une respiration apaisée.

— Oh non... fit-il tout à coup.

Il réalisait qu'une fois de plus, il ne s'était pas retenu à temps.

— Ne t'inquiète pas, murmura Violaine, il me reste des herbes abortives.

Elle l'enlaçait, refusant de le lâcher. Il ne paraissait pas vouloir non plus s'éloigner d'elle. Violaine s'autorisa alors à lui exprimer le fond de son cœur :

— Tu m'as manqué.

Il hocha la tête, puis déposa un long baiser sur ses lèvres.

— Toi aussi, dit-il enfin, en posant le front contre le sien. Toi aussi.

Ses mains enserraient Violaine, et ses doigts se crispèrent au souvenir de la bataille perdue, où il avait failli mourir, loin d'elle.

Il s'écarta, juste assez pour la regarder. Elle leva vers lui ses yeux verts, interrogateurs.

— Est-ce que... tu savais ? demanda-t-il.

Son souffle redevenait régulier. Il reprit :

— Est-ce que tu savais que nous allions perdre ?

Violaine ne répondit pas, mais, à son regard anxieux, il comprit. Elle avait su la défaite à venir, sans rien dire à personne. Il se rendit compte qu'il n'y accordait aucune importance.

Elle avait autant craint de le perdre que lui s'était inquiété pour elle. Seul cela importait, à ses yeux. Que Niall aille se perdre au plus profond des terres infernales !

Sa main glissa sur le bras de Violaine, noué autour de sa taille, chercha ses doigts et trouva la bague autour de son pouce.

— Je ne savais pas ce qu’il allait advenir de toi, souffla-t-elle, les yeux agrandis par une peur qu’il y avait rarement lue.

Violaine ne craignait pas grand-chose. Se découvrir si vulnérable l’avait bouleversée, mais à présent, Ciaran contre elle, elle ne s’en souciait plus. Elle se sentait légère, malgré ses muscles qui commençaient à protester de cette étreinte sauvage.

— Je ne sais rien de ton destin.

Il poussa un soupir, saisit sa main baguée et la ramena doucement entre eux deux. Il entremêla ses doigts aux siens.

— C’est parce que nos vies sont liées.

Elle le dévisagea.

Comment ne l’avait-elle pas compris plus tôt ?

C’était la première fois qu’elle se trouvait confrontée à cela. Même avec Thibald, qu’elle pensait aimer, mais dont elle connaissait le destin. Elle avait alors supposé que seul le futur des membres de sa famille lui était verrouillé, puisqu’elle se croyait amoureuse.

Cette ancienne relation était très différente. Thibald ignorait tout de son Don. Il pestait parfois quand elle le battait à plate couture sur le terrain d’entraînement, voulait l’épouser avant qu’elle ait terminé les années d’engagement auxquelles elle avait droit. Et malgré le froid que lui laissait la vision de son décès à venir, elle n’avait pas ressenti ce terrible gouffre qui l’avait saisie quand elle avait craint pour la vie du chevalier.

Son cœur s’emballa comme elle pressait ses doigts entre ceux du chevalier. La bague brillait autour de son pouce, telle une promesse à jamais scellée.

Elle s’était pensée amoureuse de Thibald, elle savait désormais à quel point elle s’était trompée.

Ciaran connaissait son Don et conservait ce secret avec soin. Il lui avait attribué épée et armure en dépit de son statut de prisonnière, confiant en ses compétences. Il la laissait libre de ses actes, à présent qu'il ne cherchait plus à l'interroger. À présent qu'il l'aimait.

Elle aurait dû comprendre pourquoi elle ne voyait pas son avenir. Qu'il l'ait su avant elle lui assura, une nouvelle fois, qu'il lui avait rendu les armes. Elle leva le menton, l'embrassa.

L'amour, c'était ce qui la liait à Ciaran. Et si le prix était de ne jamais connaître son chemin de vie, elle le paierait bien volontiers. Car, à la chaleur qui emplissait son âme en cet instant, elle sut qu'en dépit du désespoir qui l'avait si longtemps habitée, elle serait heureuse en cette contrée qui n'était pas la sienne. Elle serait heureuse parce que Ciaran y vivait.

Chapitre 37

Alors que Ciaran se rhabillait, Violaine avisa sur ses jambes les entailles à peine cicatrisées. Elle déglutit, tout à coup glacée, en se rappelant à quel point il avait frôlé la mort. Elle ramassa ses affaires, détourna son inquiétude latente en enfilant son pantalon et ses bottes. C'étaient de légères blessures, sans complications.

Alors qu'elle bouclait la ceinture qui portait son arme, Ciaran se racla la gorge, comme s'il hésitait à lui dire quelque chose. Elle releva les yeux vers lui.

— Je ne voulais pas le récupérer, mais...

Il désigna l'anneau, à son pouce.

Quand il le lui avait confié, Violaine avait été soulagée qu'il ne s'agisse que d'un prêt. La proposition de mariage de Thibald l'avait échaudée, et elle préférait éviter tout cadeau trop chargé en symbole marital.

Mais à présent que Ciaran lui réclamait la chevalière, elle réalisait qu'elle renâclait à l'idée de se séparer de l'objet qui signifiait tant, désormais, à ses yeux comme à son cœur.

— Adhamhan a remarqué son absence. Il ne dira rien, mais à Ruadh, ce ne sera pas le cas.

À regret, Violaine rendit sa chevalière à Ciaran. Si Rowan la remarquait à son pouce, il devinerait aussitôt comment l'anneau s'était retrouvé là. Elle ne risquait pas seulement sa vie, mais celle de Ciaran également. Et elle refusait ce péril.

*

Au cours du long voyage vers Ruadh, quand ils parvenaient à se voir loin des regards indiscrets – souvent grâce à Adhamhan, remarqua Violaine, tout comme elle constata qu’il avait été blessé plus sévèrement que son ami –, ils discutèrent longuement de leur avenir. Ciaran hésitait à tourner le dos aussi ostensiblement à son souverain, en dépit de leur liaison. Il suggéra qu’elle parte, il couvrirait sa fuite, mais elle refusa – et elle en fut la première surprise. En l’absence de solution, ils conclurent qu’il faudrait attendre de connaître l’avis du roi avant de déterminer leurs actions. Violaine pensait déjà le connaître, mais elle préféra ne pas éteindre l’espoir de son chevalier.

Bien que le trajet s’étirât sur une dizaine de jours, ils parvinrent bien trop rapidement à leur goût à Ruadh et, dès l’arrivée de la troupe, Flavie insista pour présenter sans délai Narcisse et Violaine au roi. Lys ainsi que les sorcières capturées près du poste-frontière furent emmenées aux cachots, où la magesse déciderait plus tard de leur sort.

Ciaran et Adhamhan suivirent Flavie vers la salle du trône, encadrant le mage et la clairvoyante. Celle-ci avait conservé son armure, mais pas son épée – elle l’avait ôtée de son propre chef, estimant qu’un homme qui exécrait les femmes de pouvoir serait d’emblée dans de mauvaises dispositions face à une femme armée.

À peine eurent-ils pris place devant le trône où siégeait Rowan que l’instinct de Violaine lui souffla de se méfier. Le roi afficha un sourire cruel, en posant ses yeux couleur d’or sur elle.

— J’ai là quelqu’un qui désire vous voir.

Son sourire s’élargit, il contenait le même augure qu’une sombre nuée.

Une silhouette, jusque-là dissimulée dans l’ombre d’un pilier, s’avança.

Violaine sentit son sang se glacer dans ses veines.

Un bras lui manquait, et sa peau portait des marques violacées, là où le venin avait laissé ses traces.

Paxt grimaça un air de triomphe.

Violaine recula en secouant lentement la tête.

C'était impossible. Elle lui avait lancé une araignée géante. Elle les avait entendu crier, lui et Kyre. Ils ne pouvaient avoir survécu au monstre ! Pourtant, son tortionnaire se trouvait là, abîmé, bien vivant. Et aux côtés du roi qui avait envahi Rosehaÿ.

Le corps de Violaine se rappela brutalement toutes les souffrances subies et hurla à tous ses muscles de fuir. Elle se détourna pour s'élancer vers la porte. Hélas, le battant en était fermé et, devant celui-ci, lui barrant la route, se trouvait Kyre. Il leva le bras, armé d'un étrange appareil, et contracta un doigt.

Violaine sentit quelque chose s'enfoncer dans son cou. Elle y porta la main, incrédule. Un liquide froid s'insinua sous sa peau. Elle essaya d'utiliser son Don, mais déjà, son champ de vision s'assombrissait.

Elle s'effondra sur le sol de pierre, son esprit hurlant entre les murs de son corps qui ne lui répondait plus. Puis les ténèbres de l'inconscience la coupèrent de tout.

*

Tout se passa très vite et dans un enchaînement si inattendu que Ciaran resta tétanisé. Il ne comprit pas lorsqu'il vit Violaine amorcer sa fuite. Ce n'était pas du tout dans les habitudes de la jeune femme d'agir de la sorte. Il n'avait jamais vu non plus, sur son visage d'ordinaire plein de défi et d'assurance, le masque pétrifié de la terreur. Désarmé, il assista à sa chute, quand elle s'écroula inanimée, une minuscule flèche plantée dans son cou.

Mais lorsque l'homme qui avait tiré s'approcha et saisit Violaine par les bras, la faisant glisser sur le sol tel un vulgaire paquet, ses réflexes revinrent enfin. Sa confusion s'effaça pour laisser place à la rage. Il porta vivement la main à son épée et s'apprêta à la sortir de son fourreau, quand Adhamhan le retint d'un geste. Dans sa colère, Ciaran faillit achever son mouvement et blesser son ami. Il se contint de justesse, tandis qu'Adhamhan secouait la tête et désignait discrètement le trône.

Ciaran rangea à contrecœur son arme, ses doigts restèrent crispés sur la poignée. Il jeta un œil vers Rowan. Vers son roi qui autorisait l'autre étranger, celui à la peau marquée, à quitter la pièce à la suite de son acolyte.

Le chevalier se trouva pris en pleine tempête, sans pouvoir le montrer. Il serrait si fort les mâchoires pour contenir son élan de porter secours à Violaine, de passer par le fil de l'épée ses ravisseurs, qu'il percevait le grincement de ses dents. Il devait presser la poignée de son épée pour ne pas laisser ses mains trembler, tant la peur de perdre sa bien-aimée vrillait ses nerfs.

Il n'écoula pas Narcisse offrir ses services à Rowan selon le protocole établi par l'École des Mages. Il réagit à peine lorsque Rowan, après toutes ces années de dur labeur, lui accorda enfin la reconnaissance qu'il avait autrefois tant souhaitée.

Où était Violaine ? Que pouvait-il faire, sans trahir sa parole envers elle, pour la tirer des griffes de ces hommes que, de toute évidence, elle connaissait et craignait ? Que lui avaient-ils infligé pour qu'elle les redoute à ce point ?

Dans l'état second où il se trouvait, Ciaran ne se rendit compte qu'il était temps de se retirer que lorsqu'Adhamhan le tira par le bras. Une fois sortis de la salle du trône, Adhamhan le lâcha enfin. Bien que ses blessures guérissent vite, il boitait toujours, et la station debout lui pesait. Perdu entre

l'envie d'agir pour aider Violaine et celle de soutenir son ami, Ciaran resta planté là.

Quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit de nouveau sur Flavie.

— Sire Ciaran ! J'aimerais m'entretenir avec vous.

Ses yeux se posèrent sur la mageresse, éclat sombre dans ses atours jaunes où seuls brillaient ses iris dorés. La tempête, en lui, changea de couleur. Elle devint noire. Aussi noire que son uniforme. À l'image de sa rage.

Ce ne pouvait être qu'elle. Seule Flavie avait ainsi pu livrer Violaine à ses tortionnaires.

La mageresse les guida tous deux vers son étude, proposant à Adhamhan d'apaiser ses douleurs lorsqu'elle aurait terminé de discuter avec Ciaran. Celui-ci bouillonnait, mais il y avait trop de passages dans les couloirs pour laisser libre cours à sa colère.

À peine la porte de l'étude refermée, il se jeta sur Flavie sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche. Il la saisit par le col de sa robe, la plaqua contre un mur et leva le poing pour la frapper. Adhamhan s'interposa d'un pas maladroit :

— Ciaran !

Ce dernier baissa vers lui des yeux égarés :

— C'est sa faute, parvint-il à articuler.

Flavie profita de cet instant d'inattention pour le projeter au loin d'un éclat de magie. Il tomba sur les fesses, se releva rapidement et dégaina sa lame. Son ami se plaça entre les deux belligérants malgré ses jambes qui le faisaient souffrir. Les paumes levées, l'air effaré.

Ciaran ne quitta pas Flavie des yeux :

— C'est vous qui l'avez livrée ! Vous saviez qu'elle sortait de l'ordinaire, alors, vous l'avez rendue à son pire cauchemar !

La mageresse éteignit le charme qu'elle préparait, l'air confus :

— Sire Ciaran, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Il contracta les mâchoires, mais elle se justifia :

— Ce n'est pas moi.

Bien qu'elle paraisse sincère, Ciaran se rappelait que Violaine l'avait enjoint à se méfier du double jeu de la mageresse.

— Vous saviez, insista-t-il, vous saviez qu'elle était bien plus qu'une clairvoyante et vous l'avez traitée comme une sorcière.

— Elle est une sorcière.

Ciaran cherchait à comprendre cette réplique quand, tout à coup, la mageresse se décomposa.

— Attendez. Vous n'étiez pas là, cette matinée où j'ai perçu ces vestiges d'une pratique magique... Que... que voulez-vous dire ?

Adhamhan l'observait avec le même étonnement, et Ciaran se souvint que son ami ignorait tout au sujet du Don. À l'attitude de Flavie, il n'était plus aussi certain qu'elle ait été au courant. Indécis, il baissa son épée. La mageresse jouait-elle franc jeu ?

Il avait juré à Violaine qu'il ne dirait rien. Mais plus longtemps il restait là, plus s'amenuisaient les chances de la retrouver.

Avec réticence, il rangea son arme et révéla ce qu'il savait.

Si Adhamhan accusa le choc, Flavie parut la plus secouée. Elle chercha un siège, s'y assit. Comme le chevalier restait tendu, incapable de se défaire de l'idée que sa main se trouvait derrière tout cela, elle expliqua :

— Sire Ciaran, si j'avais su cela plus tôt, j'aurais agi quand ces hommes sont intervenus. C'est Rowan qui est responsable.

À ces mots, Ciaran s'apprêta à s'élancer. Adhamhan le bloqua de justesse, résolu :

— Laisse-la finir, l'enjoignit-il, entre ses dents serrées.

Le chevalier n'aurait jamais levé la main sur son ami. Cependant, il ne tolérerait pas qu'on l'empêche de venger Violaine ou de se porter à son secours.

— D'accord, concéda-t-il, mais quand elle aura fini, tu me laisses faire ce que j'ai à faire.

Flavie poursuivit :

— Je n'ai transmis à Rowan que les noms des mages capturés et le nombre de sorcières appréhendées. Je ne lui ai pas parlé de Violaine dans mes messages, vous l'aviez fait au cours de vos premiers rapports.

Ciaran s'en souvenait. Il y avait indiqué le statut d'apatride de la jeune femme, son don de clairvoyance et son opinion quant à son utilité. Rien d'autre. Il la traitait alors encore en prisonnière, malgré le trouble qu'elle provoquait en lui. À mesure qu'il s'attachait à elle, il avait cessé assez rapidement de parler d'elle dans ses retours.

— Les traces magiques laissées par son sort, un matin, étaient trop faibles et trop ponctuelles pour que je juge utile de le mentionner à Rowan.

Elle se passa une main sur son front emperlé de transpiration :

— Ce que vous ignorez, c'est que deux étrangers, récemment alliés à l'un des belligérants d'Hakroma, ont approché Rowan durant la campagne. Ils ont indiqué être à la recherche d'une personne extrêmement dangereuse. La description correspondait à celle de Violaine, et ils ont proposé une alliance avec leur faction d'Hakroma, en bonne voie de gagner, en échange de cette prisonnière.

— Comment se fait-il que nous n'ayons pas été mis au courant ? l'interrompit Adhamhan, en écho aux questions confuses qui se mêlaient au brouillard régnant dans l'esprit de Ciaran.

— C'est très récent. Je n'ai eu l'information qu'une fois arrivée au poste-frontière. Et votre attitude envers la prisonnière, depuis le début, ne

me donnait guère matière à vous faire confiance.

Elle marqua une pause et reprit, d'un ton inhabituellement peiné :

— J'ignorais qu'il la livrerait dès notre arrivée. Ni qu'elle était si spéciale.

Elle se tut, mais elle aurait pu continuer son discours que Ciaran n'en aurait pas compris un traître mot.

Rowan ? Son roi avait livré Violaine sans scrupules à des inconnus, sans la moindre idée du sort qu'ils lui réservaient ?

Il n'en était pas conscient, mais il tremblait de tous ses membres.

Tout son univers partait en lambeaux. D'abord, Violaine, emmenée loin de lui, il ne savait où, vers un funeste destin. Maintenant, sa confiance envers son souverain, déjà effritée par la décision de pousser l'avancée dans Valfleuri, s'écroulait. Lui-même l'avait sabordée de son côté, en se laissant aller à ses sentiments envers Violaine. Mais là... Rowan l'aurait poignardé dans le dos qu'il n'aurait pas ressenti plus terrible détresse.

Flavie reprit la parole. À l'expression scandalisée d'Adhamhan, Ciaran réalisa qu'il avait manqué une révélation d'importance. Il demanda à la mageresse de répéter :

— Je n'approuve pas les actes de Rowan, dit-elle. Je ne les ai jamais approuvés. C'est pour cela que toutes celles qu'il m'a demandé d'exécuter, je les ai cachées et protégées. J'aurais fait de même avec Violaine, si j'avais connu les projets du roi.

— Vous n'étiez donc pas au courant ?

Elle secoua la tête.

— Je lui ai demandé des explications juste après votre départ.

Elle revint à sa déclaration initiale :

— J'aurais dû me méfier... Depuis le temps qu'il m'ordonne de massacrer des innocentes, qui se tournent vers la sorcellerie pour s'en

sortir... Je sais parfaitement qu'il ne supporte pas les femmes de pouvoir.

La colère de Ciaran se retourna tout à coup contre lui-même.

Rowan avait rencontré Violaine lorsqu'elle avait accompagné la délégation diplomatique. Il savait qu'elle n'obéirait jamais. Elle ne portait pas le tatouage étoilé des mages qui les liait à leur serment et pouvait user de son Don à sa guise. Comme les sorcières leur magie. Jamais il ne l'aurait prise à son service. En dépit de son parjure, Ciaran lui avait voué une telle loyauté qu'il s'était laissé aveugler par celle-ci.

La chevalière, à son doigt, lui parut tout à coup bien lourde.

Il croisa le regard d'Adhamhan, qui paraissait confus quant à la décision à prendre.

— Je pars à sa recherche.

Son ami hésita, lança un regard vers la mageresse, toujours assise. Elle avait repris un port plus altier, mais ses traits restaient marqués par la culpabilité. Elle paraissait sincèrement se soucier du sort de Violaine.

— Je peux vous aider à la localiser.

Ciaran hocha la tête. Plus vite il pourrait la tirer des griffes de ces étrangers, mieux ce serait. Toutefois, agir ainsi relèverait de la trahison. Bien davantage que de tomber amoureux d'une ennemie. Il fixa de nouveau Adhamhan. Son ami restait indécis. Il avait conscience, lui aussi, de la portée de l'acte et n'avait pas, contrairement à lui, déjà effectué de grands pas dans cette direction. Adhamhan baissa les yeux vers le lien rouge à son poignet.

Cela parut le décider. Il releva la tête, porta la main à la garde de son épée et, sans fuir le regard perçant de Ciaran, l'assura qu'il le suivrait.

Chapitre 38

Les ténèbres refluèrent. Violaine sentait son esprit comme ses muscles recouvrer peu à peu leur vigilance coutumière. Elle se força à garder les paupières closes, le corps aussi mou qu'un amas de chiffons, pour ne pas éveiller la méfiance de ses ravisseurs. Malgré son poulx qui cognait à ses oreilles comme un cheval emballé, malgré les hématomes douloureux qui marquaient sa chute violente.

Violaine était glacée. Ses vêtements humides collaient à sa peau, et le chant de l'averse noyait les paroles des hommes qui l'entouraient. Elle tendit l'oreille.

— Tu penses qu'ils sauront la contrôler, à Hakroma ?

La voix de Kyre.

— Si leur mage a su gérer des monstres, comme on le leur a conseillé, ils en seront capables, oui. Ils se fichent des règles.

Celle de Paxt, dépourvue d'émotion.

— De toute façon, on n'a pas le choix, vu qu'on est coincés ici.

L'inflexion amère de Paxt ne laissait pas de doute. Comme elle, ils étaient prisonniers d'une contrée qui n'était pas la leur. Leur balle magique avait dû être détruite quand l'araignée géante s'en était prise à eux, pour qu'ils soient encore là, réduits à proposer leurs services à une puissance étrangère.

Violaine n'était pas pour autant en meilleure situation que s'ils avaient voulu la ramener là où ils l'avaient déjà détenue. À Hakroma, ils chercheraient à nouveau à la plier pour qu'elle devienne une soldate obéissante. Ils la tortureraient, encore.

Une remontée de bile lui emplît la bouche de son goût infect, pendant que son corps et son âme se rappelaient la souffrance infligée par ses tortionnaires. La terreur l'envahit, une terreur pure qui l'emporta dans une vague si étouffante que Violaine libéra, par réflexe, son Don.

Elle sentit l'onde de sa puissance mentale se déployer dans toutes les directions, brisant le moindre obstacle, qu'il soit de pierre ou de chair. Comme elle ne contrôlait rien, elle sentit sa force mue par le cri intérieur qui avait envahi chaque fibre de son être. L'ivresse qu'elle avait déjà éprouvée la saisit, et elle ne chercha pas, cette fois, à la repousser. Au contraire, elle s'y noya, comme pour chasser l'amertume que la terreur glissait dans sa bouche.

Après le fracas indistinct que provoqua son Don, le silence régna.

Violaine ouvrit enfin les yeux. Elle se redressa timidement, craignant d'être à nouveau droguée. Autour d'elle, sous la pluie qui tombait sans discontinuer, il n'y avait plus que ruines et cadavres. Elle reconnut Paxt et Kyre, leurs corps désarticulés, sans vie, les uniformes des soldats de Rowan, morts eux aussi, et, plus loin, elle discerna des innocents parmi les victimes.

Ses victimes.

Violaine se releva. Elle serra les bras contre sa poitrine, sans savoir si c'était parce qu'elle avait froid ou parce qu'elle était horrifiée.

Elle avait lâché son Don sans lui tenir la bride, alors qu'ils se trouvaient dans un village.

De violents tremblements la secouèrent. La bile revint, et elle dut se faire violence pour ne pas vomir. Elle resta figée, là, sous les gouttes froides qui martelaient son crâne.

Quand un cavalier s'approcha, bien plus tard, elle ne s'en rendit pas compte.

*

Une pluie battante se déversait des cieux aussi assombris que l'humeur de Ciaran et n'en rendait que plus dévasté le paysage. Les rares maisons avaient été comme démolies à coups de pied par quelque troll particulièrement énervé. Un paysan terrifié accourut vers lui, la pluie rayant sa peau couverte de poussière et de sang séché :

— Fuyez, Messire, fuyez !

Il suivit son propre conseil et détala.

Ciaran n'avait emporté ni son heaume ni son armure, l'eau glacée dégoulinait dans son cou, et sa cape imbibée engluait désagréablement son dos.

D'un coup de talon, il pressa son cheval. L'averse roulait sur ses joues et l'étreignait de ses doigts froids ; Ciaran n'y prêta pas attention. Il fouilla les décombres du regard et examina les corps étendus sans démonter de son destrier. Il s'agissait de soldats, l'écusson rouge de Rowan reconnaissable sur leur tenue, ou de villageois. Quelques survivants – des paysans – erraient, hagards, et s'éloignaient de la zone la plus sinistrée. Ciaran ne leur porta pas secours.

Il portait encore la bague de son ordre à son doigt, mais sitôt quittés les murs de Ruadh, il avait arraché les armoiries de Rowan de son destrier. Il serait désormais son propre maître. Et noire serait sa couleur. Il mena son cheval avec prudence entre les gravats, vers l'épicentre de la catastrophe. Plus il s'en approchait et plus les dégâts s'avéraient considérables. Il crispa les mains sur ses rênes, empli d'une angoisse qui lui donnait la nausée. Et s'il retrouvait le corps de Violaine parmi les éboulis ?

Quand il l'aperçut enfin, debout au milieu de débris, Ciaran ne se sentit pas plus soulagé.

Elle tremblait, des mèches échappées de sa natte collées à ses joues. Le regard vide, les bras resserrés autour d'elle, elle ne paraissait pas avoir remarqué sa présence. Non loin, se trouvaient les corps démembrés des deux étrangers, ainsi que ceux de leur escorte.

Ciaran arrêta sa monture et en descendit. Il laissa là son cheval et avança à pas lents vers Violaine.

Comme il s'approchait, elle se tourna vers lui d'un geste vif. Il marqua un temps d'arrêt, le sang pulsant à ses oreilles. Les yeux de Violaine s'agrandirent. Il y lut une horreur pure et sentit son cœur couler dans un puits. Il aurait volontiers franchi les derniers mètres en courant pour l'entourer de ses bras. Mais elle se trouvait visiblement en état de choc, aussi contint-il son élan et reprit-il son avancée à pas comptés.

Quand il fut près d'elle, elle ne cessa pas de trembler ni ne parut plus rassurée. Il sut que les mots ne pourraient rien, aussi ouvrit-il doucement ses bras et l'étreignit-il.

Violaine se raidit d'abord, une fraction de seconde, avant de se laisser aller contre lui.

Elle ne pleurait pas, n'émettait aucun son, mais il sentait son corps frissonner contre le sien. Et il était sûr que ce n'était pas en raison de la pluie glacée. Il cligna des paupières, chassa les gouttes qui lui brûlaient les yeux. À moins que ce ne soient des larmes, il n'aurait su dire.

Avec des gestes lents, Ciaran invita Violaine à marcher jusqu'au cheval. Elle trébucha à quelques reprises, et il la soutint tout du long, peiné. Où était passée sa belle assurance ? Que lui avaient-ils donc fait ?

Il l'aida à se mettre en selle, puis monta derrière elle. Elle s'appuya sur lui, trop choquée pour se maintenir droite, et il l'assura d'un bras pour qu'elle ne tombe pas. Ciaran espérait qu'elle pourrait s'en remettre. Il se rappelait les cicatrices qu'il avait aperçues et se douta que ces hommes

devaient y être pour quelque chose. Il connaissait les dommages que pouvaient causer pareils actes sur l'esprit. Rowan en usait, parfois, sur ses propres prisonniers, et Ciaran s'était toujours réjoui de ne pas œuvrer dans les prisons. Il n'aurait pas pu.

Ils quittèrent les ruines du village. Le chevalier aperçut, au loin, la tente installée par Flavie. Adhamhan montait la garde, appuyé contre son épée plantée dans le sol, pour soulager ses jambes où ses blessures cicatrisaient lentement.

À leur approche, son ami se redressa, ôta son épée de la terre et en rattacha le fourreau à sa ceinture. Il vint à leur rencontre et, sans un mot, tint le destrier de Ciaran pendant que ce dernier aidait Violaine à mettre pied à terre. Le chevalier la mena à l'abri de la toile.

Flavie venait d'y disposer un siège. Avant qu'elle ait pu prononcer un mot, il lui signifia de les laisser seuls.

Violaine maintenait les bras croisés sur sa poitrine comme pour se protéger et tremblait toujours. Ses vêtements étaient bien plus trempés que les siens, aussi Ciaran lui suggéra de les ôter, en échange d'une tenue sèche. Elle ne réagit pas, le regard à nouveau perdu dans le vide. Elle claquait des dents. Il lui offrit une épaisse couverture, en espérant qu'elle ne tomberait pas malade dans sa tenue imbibée d'eau. Violaine s'y enroula et s'assit sur le siège laissé vacant par la mageresse. Ciaran s'accroupit à côté d'elle et attendit qu'elle se calme. Il avait remarqué qu'elle ne cherchait pas son contact et ne voulait pas le lui imposer. Il essayait au mieux de repousser l'atroce sensation qui lui labourait le ventre.

Après un moment qui lui parut une éternité, Violaine parut s'apaiser un peu. Elle cessa de grelotter et posa enfin sur lui ses yeux verts. Sa respiration restait hachée.

— C'est moi, souffla-t-elle.

Elle chercha ses mots, encore bouleversée, et il garda le silence. Il ne voulait pas la presser.

— C'est moi qui ai fait ça...

Elle baissa le nez, encore ébranlée.

— Quand la drogue a cessé son effet... Quand je me suis réveillée, entre leurs mains... J'avais tellement peur que je n'ai pu me contenir.

Elle croisa à nouveau son regard :

— Je ne voulais pas revivre tout ça. Je ne voulais pas être à nouveau leur... sujet d'expériences. Alors, tout est sorti, je n'ai rien contrôlé. J'ai... j'ai...

Elle s'interrompit, étouffa un sanglot comme elle songeait aux innocents qui avaient péri par sa faute.

La gorge de Ciaran se serra. Ces hommes avaient bel et bien été les tortionnaires de Violaine et, au vu des nombreuses cicatrices qu'elle portait, ils l'avaient détenue un certain temps. Guère étonnant qu'elle ait été si reconnaissante, quand il lui avait promis qu'il garderait le silence quant à son Don ! Elle venait d'un pays sans magie, où elle devait conserver cette part d'elle secrète. Ces hommes, quand ils l'avaient appris, l'avaient torturée, imprimant en elle la peur d'être à nouveau découverte.

Il sentit l'ombre familière de la rage l'envahir. Et c'était son propre roi qui se trouvait à l'origine de cette nouvelle épreuve infligée à sa bien-aimée ! Il s'en voulait de n'avoir pas, plus tôt, tourné le dos à ce souverain suffisamment cruel pour livrer sciemment une prisonnière prête à coopérer à des étrangers dotés de mauvaises intentions. Il s'en voulait de n'avoir pas davantage creusé la question, ce jour-là, quand il lui avait juré son silence.

Comment avait-il pu être aussi aveugle ?

— Le pire, c'est que...

Elle prit une profonde inspiration, comme si elle s'apprêtait à se jeter dans une fosse pleine de serpents venimeux. Violaine avait été tellement habituée à cacher son Don qu'en parler ainsi, alors qu'elle l'avait utilisé de façon aussi meurtrière, exigeait d'elle un courage bien plus grand que celui qu'elle mobilisait quand elle s'élançait en bataille.

Ciaran tendit la main vers la jeune femme. Elle la saisit rapidement et noua ses doigts glacés aux siens. Y chercha du courage. Elle tremblait à nouveau, sans parvenir à s'en empêcher.

— C'est que ça ne m'a même pas fatiguée. J'ai détruit tout un village, en quelques secondes, et je ne suis même pas épuisée.

Violaine fixa Ciaran, ses yeux verts emplis d'un tel désarroi qu'il dut se faire violence pour ne pas l'entourer aussitôt de ses bras.

— Je ne sais pas où se trouvent mes limites. Quel genre de monstre cela fait-il de moi ?

Des larmes brillèrent au coin de ses paupières. Elle les aurait volontiers essuyées d'un geste rageur, mais elle refusait de lâcher Ciaran. Ses doigts chauds lui offraient une assise solide à laquelle se raccrocher.

Sans la quitter du regard, Ciaran répondit sans même réfléchir :

— Tu n'es pas un monstre, Violaine. Tu es la femme la plus incroyable que j'aie jamais rencontrée.

Il posa son autre main sur leurs doigts entremêlés :

— Tu as agi pour te défendre. Les dommages collatéraux, cela fait partie des combats.

Elle hocha le menton, comprenant ce qu'il voulait dire. Elle s'était battue en ville. Elle avait vu le sort des malheureux citadins qui se retrouvaient, malgré eux, au milieu des affrontements. Mais les larmes qui coulèrent alors sur ses joues encore humides de la pluie n'étaient plus seulement celles du choc.

Toute sa vie, Violaine avait été élevée dans l'idée que son Don l'isolait des autres, qu'elle devait le dissimuler comme une marque honteuse. Qu'elle serait traitée comme un monstre s'il était connu – ou pire, torturée, comme elle l'avait été aux mains de Paxt et des autres. Pour la première fois, une personne la regardait en toute connaissance de ses capacités, sans peur, sans horreur, sans dégoût. Que cette personne soit Ciaran ajoutait à son émotion. Elle lisait, dans ses mots, dans ses gestes, dans ses yeux, que la flamme de son amour n'était en rien perturbée par son aveu.

— Tu n'as pas à t'en vouloir, poursuivit-il.

Elle serra convulsivement ses mains. Il lui restait une crainte :

— Et si je n'ai pas de limites ?

— Alors, tu es encore plus exceptionnelle que je le pensais. Et ça ne change rien à ce que je ressens pour toi.

Il glissa doucement ses mains hors des siennes, ôta sa chevalière et la lui passa au pouce :

— Pour toujours tien.

Elle garda le silence, bouleversée, le regard posé sur l'anneau.

— Pour toujours tienne, souffla-t-elle enfin.

Elle avait conscience du poids des mots qu'elle venait de prononcer. Dès le moment où elle avait jeté le sort de protection, elle avait su. Elle était prête à ce que sa route ne fasse plus qu'une avec celle de Ciaran.

Elle rassembla les pans de la couverture autour d'elle et vint s'appuyer contre lui, entre ses bras.

Quand Flavie entra, Violaine s'écarta précipitamment, prête à fuir. Ciaran la rassura :

— Elle est avec nous.

— Elle joue double jeu, rappela Violaine, qui restait sur ses gardes.

Flavie l'observa :

— C'est vrai, admit-elle, mais pas comme vous le pensez.

La mageresse s'adressa à Ciaran :

— Vous avez renoncé à votre serment.

— Parce que j'en ai prêté un autre et que les deux s'avèrent incompatibles.

Flavie baissa les yeux vers leurs mains nouées et hocha la tête, puis elle releva son regard doré vers le sien :

— Je vous propose de destituer votre ancien roi.

Il s'était attendu à tout, de la part de la mageresse duplique, sauf à cela. Elle poursuivit :

— Cela fait longtemps que j'officie en ce sens. J'ai convaincu Lilian de n'envoyer que moi, au lieu des deux mages prévus, afin de pouvoir œuvrer dans l'ombre. Déjouer les complots pour gagner la confiance de Rowan et passer des pactes avec les sorcières, en leur offrant un lieu sûr.

— Elle veut le pouvoir, intervint Violaine.

Sa voix s'était raffermie, ce qui allégea l'inquiétude de Ciaran.

Flavie ne démentit pas :

— Oui. Mais pas seulement.

Adhamhan entra à cet instant. Flavie lui jeta un coup d'œil – il avait imité Ciaran et ôté les armes de Rowan de son propre destrier.

— Comment comptez-vous procéder ? s'enquit Ciaran. Personne ne vous suivra. Rowan a su s'attacher ses hommes.

Il se rappela les révoltes matées dans le sang.

— Et éliminé ses ennemis.

Flavie sourit :

— Ils suivront. Parce qu'il sera toujours sur le trône... En théorie.

Le chevalier ne comprenait pas.

— Les sorcières m’ont enseigné leur art. Avec les bons philtres et les sortilèges adéquats, Rowan ne sera plus qu’un pantin entre mes mains.

Adhamhan intervint :

— Les mages ne sont pas censés régner.

L’idée ne lui plaisait pas, mais Ciaran, quoiqu’encore incertain des chances de succès de Flavie, tendait à approuver ce plan.

— Que préférez-vous, un roi despotique qui ne laissera jamais votre ami ni sa bien-aimée en paix ou une reine qui saura gérer aussi bien que lui le pays, mais offrira, de surcroît, une véritable place aux femmes de Talamh Dorcha ?

Elle ajouta doucement, en regardant Violaine :

— De la paysanne la plus inoffensive à la sorcière la plus puissante.

Violaine ravala sa salive. Elle allait nier qu’elle était une sorcière, mais, ayant jeté un sort, elle n’était plus très sûre que ce soit la vérité.

— C’est d’accord, fit Ciaran.

Adhamhan tergiversa un moment, avant de se rendre à l’avis de son ami. Satisfaite, Flavie exposa son plan :

— Vous resterez ici. Le temps que j’influence le roi.

— Je vous accompagnerai. Seule.

Ciaran baissa les yeux vers Violaine, estomaqué. Elle lui rendit son regard, sûre d’elle. Il oscillait entre la joie de retrouver son assurance coutumière et la crainte de la perdre à nouveau, là-bas, à Ruadh.

— Il m’a livrée à mes tortionnaires. Il savait parfaitement ce qui m’attendait. En revanche, toi, tu ne peux pas retourner là-bas. Plus maintenant.

— Elle a raison, approuva la mageresse. Comme Rowan siégera toujours – même si c’est moi qui tirerai les ficelles –, vous devrez garder profil bas quelque temps.

— Nous avons retiré ses armoiries ! argumenta Adhamhan.

La mageresse sourit :

— Vous avez guerroyé avec bravoure. Je suis convaincue qu'un titre et des terres, qui vous donneront le droit de dessiner vos propres blasons, vous seront accordés par le roi.

Elle appuya avec ironie sur ces derniers mots. Ciaran serra la main de Violaine et se rendit à son avis. La peur de la perdre s'enroula à nouveau entre ses côtes, mais il ne voulait pas entraver son besoin d'agir. Quand il vit un sourire s'esquisser sur ses lèvres, sa peur reflua pour laisser place à la fierté et à un élan amoureux qui le prit comme une vague.

Elle était forte. Résiliente. Elle savait se battre et possédait un Don exceptionnel.

Elle s'en sortirait et lui l'attendrait, fidèle et confiant en ses capacités.

Chapitre 39

Afin de ne pas perdre un temps précieux, Flavie proposa à Violaine de chevaucher toutes deux sur sa monture. Une proposition effectuée du bout des lèvres. Malgré sa solidarité, la mageresse, sans doute habituée à œuvrer seule, n'était-elle pas à l'aise de cette soudaine intimité. Violaine n'en nourrit aucun ressentiment, elle-même éprouva quelque embarras à cette proximité forcée, comme lors de ce jour lointain où elle avait voyagé avec les diplomates de Rosalia. L'interrogation fugitive de leur sort l'effleura, chassée par la constatation que Flavie entraînait le destrier dans une tout autre direction que celle escomptée :

— Où allons-nous ? Ruadh ne se trouve pas par là, il me semble...

— Dans un hameau où vit une de mes protégées.

La mageresse menait la monture au galop, aussi le vent soufflant à leurs oreilles empêchait toute conversation prolongée. Violaine dut se contenter de cette réponse laconique.

Lorsqu'elles parvinrent à destination, se dressait un petit groupe de maisonnettes rassemblées comme pour se protéger de la plaine environnante, où ne poussaient que plantes rugueuses et buissons sauvages. Flavie démonta et attacha son cheval. Sans attendre Violaine, elle se dirigea d'un pas hâtif vers une vieille femme occupée à nourrir quelques poules. Cette dernière tourna son visage marqué par les ans vers sa visiteuse et l'accueillit d'un signe de tête.

Violaine s'empressa de rejoindre la mageresse et l'entendit formuler sa requête :

— Il faut changer l'apparence de cette jeune femme.

La sorcière arqua un sourcil :

— Une métamorphose ?

— Non. Un déguisement temporaire.

Violaine reconnut que la démarche était avisée. Elle ne pouvait pénétrer l'enceinte de Ruadh sans risquer d'être identifiée, encore moins destituer Rowan à visage découvert. Un simple travestissement serait trop risqué, étant donné l'enjeu.

La vieille femme la détailla de haut en bas, avant de hocher la tête :

— C'est possible. Mais pour que ce soit plus efficace, j'aurai besoin de son assistance.

D'un signe de la main, elle invita Violaine à la suivre à l'intérieur de sa maisonnette.

Le sol était de terre battue, le mobilier réduit au strict minimum. Toutefois, la pauvreté des lieux disparaissait sous la profusion de bouquets mis à sécher, suspendus au toit, d'autres accrochés par des ficelles aux aspérités des murs. Des bocaux se serraient sur les rares étagères, où flottaient dans un liquide trouble divers fragments organiques. Un feu ronronnait dans le foyer, son parfum familial écartant à peine celui, riche et multiple, des plantes qui emplissaient l'espace.

La sorcière désigna un chaudron en fonte et lui ordonna de l'emplir d'eau tirée du puits. Violaine s'acquitta de sa tâche, pendant que la vieille femme sélectionnait ses ingrédients. La jeune femme reconnut de la gentiane, des plumes de chouette et une peau de serpent.

Tout en broyant, liant, puis jetant les composants dans sa mixture, la sorcière marmonnait des incantations sibyllines. Lorsque des bulles commencèrent à éclater à la surface de la potion, remuée diligemment par Violaine selon les instructions de la sorcière, cette dernière termina sa litanie en arrachant d'un coup sec un cheveu à la longue natte de la jeune femme, qui grimaça en silence.

Le procédé prit un certain temps, si bien que lorsque Violaine ressortit, Flavie s’impatiait, tant que son cheval piaffait. La mageresse fronça le nez en la voyant approcher :

— Il y a un petit air de ressemblance, mais ça devrait faire l’affaire.

Elle sortit une corde de ses fontes et esquissa le geste d’entraver Violaine. Saisie par de mauvais souvenirs, celle-ci croisa les mains et recula d’un pas.

— Je dois vous faire passer pour une de mes prisonnières, expliqua Flavie.

Avec réticence, la jeune femme tendit ses poignets et la laissa les lier. La mageresse l’aida ensuite à monter en croupe, avant de prendre place derrière elle. Elle donna du talon, et le destrier s’élança au galop :

— Il nous faut nous dépêcher, hurla Flavie pour couvrir le vent cinglant, et agir avant que la nouvelle de votre fuite n’arrive aux oreilles de Rowan.

Violaine s’agrippa davantage à la crinière, tout en regrettant l’absence de Ciaran. Cependant, il ne pouvait retourner à Ruadh, pas tant que Rowan serait au pouvoir. Elle savait sa propre présence non nécessaire – Flavie lui apparaissait tout à fait capable de mener sa délicate et dangereuse tâche sans son aide –, mais Rowan l’avait livrée à ses anciens tortionnaires. Elle voulait assister à sa chute et y contribuer. Une maigre vengeance pour l’horreur éprouvée qui hantait encore son corps. Peut-être Flavie avait-elle accepté sa présence parce qu’elle regrettait d’avoir, malgré elle, contribué à ce nouveau traumatisme. Ou par culpabilité.

Peu importaient les motivations de la mageresse, Violaine lui savait gré de son autorisation à l’accompagner.

Elles franchirent sans peine les portes de la muraille du château de Ruadh. Un palefrenier se précipita pour attraper les rênes de leur monture,

tandis qu'un garde venait s'enquérir auprès de la mageresse :

— Une nouvelle sorcière, répondit sèchement celle-ci. Prévenez le roi que je viendrai le voir à ce sujet dès que j'aurai terminé de l'interroger.

L'homme obéit, et Flavie aida Violaine à descendre avant de la conduire par des gestes rudes vers son étude.

— Vous ne m'emmenez pas au cachot ? murmura Violaine qui, malgré sa détermination à frapper Rowan de son ire, se trouvait aiguillonnée par les crocs glacés de la peur.

— Je mène toujours mes « interrogatoires » dans mon étude. Taisez-vous !

L'ordre claqua entre les murs du couloir qu'elles parcouraient. Violaine garda la bouche close jusqu'à ce qu'elles se trouvent à l'abri. La mageresse défit alors les liens de Violaine et, ouvrant un coffre, entreprit d'en extraire plusieurs ingrédients. Elle les posa sur son plan de travail et expliqua qu'elle connaissait une potion qui, avalée par la victime, placerait celle-ci sous sa volonté.

— Je n'ai encore jamais eu à la mettre en pratique moi-même, mais j'en ai vu le résultat. Rowan sera mon pantin, et vous n'aurez plus rien à craindre de lui.

— Ne faudra-t-il pas qu'il en boive régulièrement ? s'inquiéta Violaine.

Obéissant aux indications de Flavie, elle arracha des feuilles d'une plante séchée et en saupoudra l'eau contenue dans un petit bol.

Flavie secoua la tête :

— Il restera sous mon joug tant qu'il ne recevra pas le contre-sort adéquat. Et je doute qu'une sorcière se porte à son secours...

Elle ajouta une pincée d'une poudre rouge au mélange.

— La seule difficulté sera de nous assurer qu’il boive la potion, lui, et personne d’autre. Si j’ai sa confiance, ce n’est pas au point de lui servir sa boisson. C’est là que vous entrez en scène.

Flavie exposa son plan dans le détail, tout en dispersant différents ingrédients dans le récipient.

— C’est rare que je fasse mon rapport au roi en présence de l’inculpée. Il vous faudra agir vite.

Dès que la potion fut achevée, elle la glissa dans une fiole qu’elle dissimula dans les replis de la corde avec laquelle elle noua de nouveau les mains de Violaine.

Cette dernière simula au mieux son statut de prisonnière durant le trajet vers la salle du trône, mais alors qu’elles patientaient devant la porte, elle n’eut plus à feindre la panique qui l’étreignit à nouveau de son étouffante emprise. Malgré l’aveu de Flavie quant à ses véritables desseins, elle peinait à lui offrir toute sa confiance. Si son plan échouait, ce serait Violaine qui en subirait les conséquences, non la mageresse. Celle-ci ne risquerait pas sa position, si patiemment gagnée, en se dévoilant.

Les gardes leur ouvrirent enfin le battant, et elles purent s’avancer. Malgré elle, Violaine ne put s’empêcher de fouiller du regard les ombres, de peur d’y retrouver la silhouette de ses tortionnaires. Et lorsque le regard d’orage du roi se posa sur elle, elle se raidit, oubliant l’espace d’une seconde que la mixture infâme avalée plus tôt, accompagnée du sortilège incanté par la sorcière, avait modifié son apparence.

Rowan se détourna vite d’elle

— Pourquoi mener cette engeance ici ? Ne pouviez-vous donc pas la faire conduire au cachot ?

— Le temps pressait, Majesté.

Tandis que Flavie s'expliquait en entamant le rapport de son interrogatoire fictif, un échanton s'avança le long des murs, portant la carafe de vin destinée au roi. Violaine se ressaisit et cessa d'écouter la conversation. Elle évalua rapidement la trajectoire probable que suivrait l'officier, puis l'environnement immédiat de Rowan. Ce faisant, elle avisa ses traits sévères.

La peur se mua en colère.

Le souverain l'avait livrée à ses tortionnaires, sans même lui permettre de se défendre ou de proposer sa collaboration. Il l'avait considérée comme une simple monnaie d'échange, tout comme Flavie. N'étaient-elles donc que des objets dont il pouvait user à sa guise, ce roi si porté à restaurer l'ancienne gloire de son pays qu'il était prêt à broyer sous ses pas ses propres sujets ?

Laissant son ressentiment infuser ses veines, elle se concentra. Portée par le flux invisible de son Don, la fiole quitta discrètement l'abri de ses mains, dans son dos, et glissa sur le sol, dissimulée dans la flaque d'ombre projetée par le pilier contre lequel elle se tenait. Vite, elle lâcha une autre impulsion. L'échanton trébucha et manqua renverser son précieux chargement, attirant ainsi le regard du roi comme celui de ses gardes.

Violaine profita de la diversion pour porter rapidement la fiole au niveau de la petite table, près du trône, sur laquelle reposait une coupe d'or. D'une pensée rapide et précise, elle la déboucha, la renversa au-dessus du récipient, avant de la précipiter sans bruit dans les tentures suspendues derrière le trône.

Lorsque l'échanton vint servir le roi, les mains encore tremblantes d'avoir irrité le souverain par sa maladresse, il ne se méfia pas du fond de liquide pourpre, qu'il interpréta comme un reste de vin. Personne d'autre

que Rowan ne touchait à cette coupe. Il l'emplit à ras bord et s'en fut en murmurant de nouvelles excuses.

Rowan reporta son attention sur la mageresse. Il prit une première gorgée de vin. Flavie poursuivit son rapport, étirant la conversation autant qu'elle le pouvait sans susciter de suspicion. À mesure qu'elle parlait, le roi vidait sa coupe.

Ses yeux bleu orage, peu à peu, perdaient de leur acuité.

Quand Flavie eut terminé, elle marqua une pause et posa la question qui confirmerait l'efficacité de la potion :

— Votre Majesté, ne pensez-vous pas qu'il serait utile de prendre une clairvoyante à votre service, comme Rosalia l'a fait ?

Rowan dodelina de la tête. Il cligna des paupières, comme s'il peinait à comprendre les mots de la mageresse. Elle insista :

— Il serait vraiment sage, Votre Majesté, de ne pas laisser une prisonnière aussi précieuse que Violaine aux mains des hommes d'Hakroma. Son Don pourrait vous être utile. Une fois libre, elle collaborerait avec d'autant meilleure volonté.

Un long silence répondit à ces paroles. Un silence durant lequel Rowan l'observait d'un air absent. Enfin, il inclina le menton et parvint à articuler :

— Oui... Gardes ! Envoyez des soldats sur les traces des envoyés d'Hakroma. Récupérez la prisonnière.

Flavie se tourna vers Violaine, un sourire satisfait aux lèvres.

Elles avaient réussi. Rowan ne répondrait désormais plus qu'à la seule volonté de la mageresse.

Chapitre 40

Ciaran et Adhamhan ne durent patienter qu'une paire de semaines avant qu'un messenger ne leur soit dépêché pour leur signifier qu'ils étaient convoqués par le roi. Comme la mageresse l'avait promis, Rowan offrit à son officier le titre de baronnet et les terres de Dubhcastel, au sud-ouest. Ciaran connaissait la région, principalement montagneuse. Le fortin qu'il occuperait se trouvait aux pieds des monts.

Violaine obtint sa place auprès de lui grâce, officiellement, à son don de clairvoyance. Ce fut en tout cas l'explication qui sortit de la bouche du roi. Ce dernier s'excusa de n'avoir pas su les véritables intentions des étrangers venus lui réclamer Violaine. De l'entourage proche du souverain, seule Flavie était au courant que Rowan avait, en vérité, sciemment livré Violaine, et elle se trouvait derrière chaque parole du roi. Lequel ne paraissait guère différent, quoique parfois, un tic agitait sa main ou sa lèvre. Un détail, que son entourage interpréta comme les premiers signes du même mal qui avait rendu son père incapable de régner. Personne ne se douta qu'il s'agissait de l'effet secondaire de l'influence magique de Flavie.

La mageresse fut assez maligne pour distribuer également titres et terres aux autres officiers qui avaient mené campagne, notamment Niall.

— Elle ne restera pas dans l'ombre éternellement, avertit Violaine, alors qu'elle et Ciaran chevauchaient vers ce qui serait dorénavant leur domicile.

Le chevalier lui jeta un coup d'œil. Elle avait retrouvé son assurance coutumière, après avoir aidé la mageresse dans sa subtile subversion du roi. Mais à l'évocation de ses tortionnaires, quand Rowan avait présenté ses

humbles excuses, il avait vu passer dans son regard le reflet d'une terreur qu'il ne voulait plus y lire.

— Que veux-tu dire ?

— Flavie a de l'ambition. Elle veut régner par elle-même, pas juste en agitant les ficelles de Rowan. Tu verras. D'ici quelques années, je suis certaine qu'elle aura trouvé le moyen de se rendre indispensable et lui deviendra totalement inutile.

Il fronça les sourcils :

— Vision ?

Elle secoua la tête :

— Intuition.

Elle lui sourit :

— Mais mes intuitions ne se trompent jamais !

Ciaran lui rendit son sourire. Que Flavie grignote ainsi le pouvoir lui était indifférent. Violaine et lui pouvaient désormais s'afficher au grand jour – au grand déplaisir de Niall, qui avait mal reçu la nouvelle tant de la réhabilitation de Violaine que de la distribution des terres. Le couple disposerait des siennes, qu'ils administreraient comme bon leur semblerait. Ils auraient du travail : Dubhcastel était sans maître depuis longtemps, peuplé d'habitants qui peinaient à tirer leur subsistance et d'une garnison désœuvrée malgré la présence de monstres dans les parages. Leurs terres bordaient Siebenflus, marqué par une chaîne de montagnes. Une fraction de leurs frontières donnait sur des terres libres, coincées entre ce royaume et celui de Silurbem, d'où provenaient régulièrement quelques bandes armées. Ils ne seraient pas de trop, à trois, pour gérer tout cela.

Le chevalier se tourna vers l'arrière, où Adhamhan chevauchait tranquillement. Son ami le salua. Il avait tenu à les suivre, malgré

l'éloignement géographique qui le séparerait d'Aoife, son amante mariée à un autre.

— Vous aurez besoin de bras pour défendre vos terres des monstres et des malandrins. Et puis, vous m'enverrez régulièrement à Ruadh pour communiquer avec le roi, non ?

Il avait accompagné cette justification d'un clin d'œil, et Ciaran n'avait pu s'empêcher de sourire face à cet argument.

*

Le fortin de Dubhcastel était à l'image des monts environnants : compact, solide et sans fioritures. Sa masse de pierre, couronnée de tuiles, surmontait les maisonnettes tassées tout autour. Des champs et des vergers se répandaient dans la vallée, mêlés à quelques zones en jachère, où poussaient un ensemble de buissons épineux et de fleurs sauvages. Les flancs des monts qui se dressaient non loin se paraient de quelques touches de vert sombre, là où des résineux avaient pris racine, de vastes zones d'un vert plus terne ponctué de couleur, où la bruyère s'épandait, et de gris minéral.

Sitôt arrivés, Violaine et Ciaran se mirent au travail, sans même prendre la peine de se reposer du long trajet. Ils se penchèrent ensemble sur les priorités, se répartirent les tâches, établirent un plan de fructification. Le chevalier connaissait bien les spécificités des terres montagneuses, ayant grandi dans un environnement similaire, et Violaine mettait à profit toutes les sciences qu'elle avait acquises à Vielacier, quand elle se plongeait dans des livres ou étudiait davantage que ce que ses professeurs préconisaient.

La jeune femme ne fut pas surprise que son bien-aimé lui laisse les mains libres dans la gestion de leurs nouvelles terres. Un geste qui, s'il était attendu, lui plut tout autant. Elle utilisa son Don quand il fallut nettoyer Dubhcastel des trolls et des wyvernes, trop nombreux pour les forces

armées à disposition. Les soldats à leur service, impressionnés tant par la confiance du baronnet dans sa compagne que par le Don de celle-ci, apprirent très vite à servir l'un comme l'autre de la même manière. D'abord par crainte envers celle qu'ils pensaient sorcière, puis par dévotion quand ils découvrirent ses talents à l'épée face aux brigands. Car, comme Ciaran l'avait déjà vue faire, Violaine préférait se battre à armes égales. Ainsi, de la même façon qu'elle avait su s'attirer la sympathie d'Adhamhan par sa valeur et son intégrité, au fil du temps, ses hommes apprirent à la connaître et à l'apprécier.

Rapidement, Ciaran et Violaine dessinèrent leur blason. Il était de sable, à l'épée posée en pal, adextrée d'une pomme de gueules et senestrée d'une bague d'or. Le noir, couleur de Ciaran de Dubhcastel, serait désormais celle de Violaine. L'épée marquait leur statut respectif de combattants, lui à cheval, elle à pied. Elle disposait d'ailleurs désormais de sa propre épée, d'un bouclier et d'une armure. La pomme comme la bague évoquaient le lien amoureux qui les unissait. La première sous sa forme la plus passionnée, la seconde officielle. Cette bague, dessinée sur les armoiries qu'elle portait désormais avec fierté, rappelait à Violaine la chevalière qu'elle conservait à son pouce.

Pendant plusieurs mois, elle vécut heureuse. Heureuse de chevaucher aux côtés de Ciaran, de parcourir ses contrées en baronesse noire, reflet de son chevalier, pour en chasser les monstres comme les ennemis. Personne ne lui intimait de faire quoi que ce soit. Elle était sa propre maîtresse.

Ciaran, lui, goûtait enfin à la joie de n'avoir plus à dissimuler son élan passionné pour elle. Il ne cherchait plus la reconnaissance d'un supérieur, il n'en avait plus besoin. Le respect que lui portait Violaine, et qu'il lui rendait, lui suffisait. Qu'elle le surpasse parfois à l'entraînement le laissait

toujours aussi admiratif, et il ne se lassait pas de leurs étreintes, quand ils retrouvaient enfin l'intimité de leur chambre.

Lorsque leur travail commença à porter ses fruits, leurs terres à goûter la paix, Ciaran proposa d'organiser un tournoi de chevalerie. Il se trouvait dans leur salle de travail, avec Violaine et Adhamhan, qui les secondait.

Son ami marqua sa joie d'un saut :

— Oh oui, un tournoi ! Ça fait une éternité !

Violaine les observa tour à tour et ne put s'empêcher de sourire devant leurs mines impatientes, mais elle ne comprenait pas vraiment de quoi il retournait :

— Des tournois de quoi ?

Adhamhan cessa sa danse, et Ciaran s'étonna :

— Tu ne sais pas ce que c'est ?

Elle haussa les épaules pour signifier son ignorance. Ciaran lui expliqua en quoi cela consistait sur un ton enthousiaste.

— Oh. À Vielacier, la guerre était trop souvent à nos portes, nous n'avions pas le temps de guerroyer pour le plaisir. C'était l'entraînement ou la guerre, rien d'autre.

Parler de son pays ramena l'ancienne et familière douleur. Son sourire vacilla. Elle aurait aimé, au moins, que sa famille sache qu'elle était heureuse.

— Tu participerais à celui que nous organiserons chez nous ? demanda Ciaran, la tirant de sa mélancolie.

Elle se reprit et afficha un sourire carnassier :

— Que crois-tu ? Je serai ravie de te faire mordre la poussière !

Malgré sa belle assurance, Violaine comprit assez vite qu'elle ne pourrait pas battre son bien-aimé sur tous les fronts. Déjà parce qu'il excellait à la joute qu'elle ne disputerait pas, n'étant pas chevaleresse.

Pendant qu'ils organisaient les festivités, Ciaran l'entraîna aux épreuves auxquelles elle participerait. Si certaines lui parurent un jeu d'enfant, elle peina pour d'autres.

Elle glissa le nom de Vivien lorsqu'ils établirent la liste des artistes qui viendraient divertir l'assistance. Lorsque le ménestrel arriva, escorté d'Anicet, elle fut ravie de les accueillir, cette fois en qualité d'hôtesse et non plus de suivante d'une reine.

— Vous avez fait bien du chemin, depuis notre dernière rencontre, remarqua Anicet.

Son visage était un masque indéchiffrable. Il était originaire de Valfleuri, désormais amputé de sa capitale et d'une partie de ses terres.

— Oui. Un chemin que je n'aurais pas pu prendre sans vous.

Elle n'osa pas lui dire qu'elle avait été rattrapée par ses tortionnaires ni qu'ils étaient morts de sa main.

— Je n'aurais pas pu sauver Rosehaÿ. J'ai su la ville condamnée à passer sous le joug de Talamh Dorcha dès mon arrivée.

Il inclina la tête, mais ne répondit pas. Vivien se chargea d'apporter sa pétillante contribution à la conversation, après une révérence :

— Vous rayonnez auprès du baronnet Laoch, Dame Violaine !

La jeune femme sourit, les joues rosies par le compliment.

*

Quand le tournoi commença, elle se laissa si bien gagner par l'excitation ambiante qu'elle ne se soucia aucunement de ne pas être la meilleure. Elle se réjouit des brillantes victoires de son bien-aimé, qui porta haut leurs couleurs communes auxquelles il avait ajouté un ruban mauve, pour signifier que la dame de son cœur était la même que celle qui partageait son quotidien. Il battit Niall – dont les terres avoisinaient les leurs – et remporta toutes les joutes, même celles contre Adhamhan qui se

défendait bien et qui, malgré son lien de cuir toujours à son poignet, couchait chaque nuit avec une dame différente.

Comme elle sortait de l'enceinte, après avoir gagné les épreuves de combat à pied, Violaine surprit, dans la foule près des barrières, une femme au ventre si proéminent que sa robe dévoilait une partie de ses chevilles. La femme caressait son ventre avec un sourire distrait aux lèvres, comme si elle portait en elle quelque trésor unique au monde, et seulement sien. Violaine, malgré elle, ralentit le pas. Quelque chose, au fond d'elle, remua. Un appel. Une douleur. La femme surprit son regard. Violaine lui répondit d'un sourire mécanique et, détournant la tête, accéléra le pas. Dès qu'elle eut quitté le gros de la foule, elle s'appuya contre le poteau qui retenait la toile d'un chapiteau, le cœur battant, perplexe.

Quelques jours plus tard, le tournoi terminé, une sensation similaire la prit alors qu'elle avisait une domestique guider son petit dans ses premiers pas dans la cour, sous le regard fier d'un soldat, visiblement le père. Violaine alla s'enfermer dans sa bibliothèque, tout à coup fébrile. Elle posa les mains sur son ventre, là d'où naissaient ces étranges sentiments qui lui étaient si inconnus.

Plus tard, lors du dîner, elle se surprit à observer Ciaran et à imaginer ce que pourrait donner le mélange de leurs traits. Ce dernier s'aperçut de son examen et s'en étonna :

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, j'étais distraite, c'est tout.

Elle plongea le nez dans son assiette, mal à l'aise. Elle ne lui avait jamais menti. Mais si elle-même ne comprenait pas ce désir bizarre qui germait dans ses entrailles, comment le pourrait-il ?

Violaine pensa alors que cela finirait par passer. Elle se trompait. Plus elle cherchait à repousser ce besoin qui s'ouvrait, plus il étirait ses membres

en elle, jusqu'à l'emplir tout entière. Et elle se sentait de plus en plus perdue face à ce désir d'enfant qu'elle n'aurait jamais imaginé éprouver un jour.

Dubhcastel s'épanouissait, pour la plus grande joie de Ciaran qui n'avait pas encore perçu le trouble de sa compagne. Sa famille commença alors à lui proposer, dans des courriers d'abord timides puis plus insistants, quelques partis. La colère, tempête familière, revint gronder en sourdine.

— Pourquoi persistent-ils ainsi ? grommela-t-il un soir, alors qu'il avait reçu dans la journée un message l'informant de la prochaine arrivée de son père.

Il n'était pas dupe. Cette visite avait trait à des pressions maritales, non à un quelconque intérêt pour son fils.

Ciaran délaça sa tunique et l'ôta avant de s'asseoir auprès de Violaine, qui l'attendait déjà sur le lit. Elle avait quitté sa tenue quotidienne pour une robe d'intérieur qu'il trouvait ravissante. Les motifs mauves lui rappelaient le fameux banquet où ils avaient dansé ensemble, elle, pleine de défi, et lui, piqué au vif.

— Ton père me rappelle ma mère, dit Violaine en glissant ses doigts dans les courts cheveux noirs emmêlés de Ciaran. Elle insistait toujours pour que je me marie.

Sa voix avait pris une intonation triste, et il se rappela, honteux, qu'il se plaignait de sa famille, alors qu'elle ne reverrait jamais la sienne. Il s'excusa, mais elle secoua la tête :

— Ne sois pas désolé. Je ne t'aurais pas rencontré, si j'étais restée là-bas.

Elle étendit la main, contempla l'anneau à son pouce. Un soupir gonfla sa poitrine. Elle vint entremêler ses doigts aux siens.

— Tes parents ne peuvent pas comprendre que nous sommes déjà liés l'un à l'autre.

Ciaran baissa les yeux vers leurs mains réunies, vers l'anneau sur lequel chacun avait prêté son serment d'amour. Il eut une idée.

— Si je t'épousais ?

Son cœur battit la chamade. Connaissant Violaine, il ne serait pas surpris d'un refus. Elle tenait à sa liberté, même si, aux yeux du chevalier, un mariage ne changerait rien à son attitude. Aux yeux de la loi, en revanche...

Violaine resta longtemps perdue dans la contemplation de leurs mains unies. Elle finit par acquiescer, à la grande surprise de Ciaran, puis leva les yeux vers lui et déposa un baiser sous sa mâchoire. En détachant sa main de la sienne, elle présenta son pouce bagué :

— Par cet anneau, nous nous sommes déjà mariés, en quelque sorte. Alors, oui. Je t'épouserai selon la coutume.

Le sujet étant réglé, elle se glissa sur lui, l'embrassa longuement, avant d'entreprendre de lui ôter le reste de ses vêtements. Il ne se fit pas prier.

Quand il se détacha d'elle, essoufflé, il bascula sur le flanc, et elle vint se blottir entre ses bras. Elle le caressait distraitemment, tandis qu'il jouait avec sa longue chevelure dénouée. Il sentait, à son silence, qu'elle s'apprêtait à lui dire quelque chose et patienta.

— Tu sais, quitte à se marier, on pourrait songer à...

Ses doigts ralentirent leur mouvement, comme elle cherchait la manière de lui avouer ce qui la tracassait depuis quelque temps.

— On pourrait songer à faire un enfant, se lança-t-elle finalement.

D'habitude, elle se serait redressée et aurait planté ses yeux verts dans les siens. Pas cette fois. Il percevait, contre lui, les battements précipités du

cœur de Violaine.

— Je pensais que tu voyais un enfant comme une entrave ?

Elle soupira. Ciaran avait raison. Quelques mois auparavant, elle aurait encore répugné rien qu'à l'idée de se retrouver avec un nourrisson dans les bras. Mais il n'y avait plus d'obstacle à leur relation ni de menaces permanentes sur leurs vies. Son don de clairvoyance ne s'était plus manifesté depuis longtemps. Et sa famille lui manquait. C'était comme une boule hérissée de tristesse, qui demeurait attachée à elle et infusait sa teinte grise à ses jours heureux.

Elle ne retrouverait jamais ses parents ni ses frères. Cependant, elle pouvait se créer sa propre famille. Transmettre son attrait pour la liberté, ne rien imposer à son enfant s'il s'agissait d'une fille, mais lui donner les clés pour se tailler sa place, dans ce monde encore trop masculin. Elle avait confiance en Ciaran pour ne pas s'interposer dans une telle éducation. Si c'était un garçon, lui apprendre à traiter les femmes en égales, et non en créatures soumises. Elle pourrait évoquer Vielacier, Charbourg, parler des siens. Garder leur souvenir vif, en le racontant à la chair de sa chair.

Violaine exposa ces raisons, doucement, pendant que ses doigts faisaient naître, sur la peau du baronnet, des frissons qu'il ne se lassait pas d'éprouver. Lorsqu'elle se tut, il pesa la mesure de sa requête. Il avait toujours évité, contrairement à Adhamhan, de laisser derrière lui des graines vouées à devenir ses bâtards. C'était pour préserver sa carrière qui, en ce temps-là, représentait tout pour lui. À présent, cette carrière était solide, établie. Et il tenait là, entre ses bras, une personne qui lui était bien plus précieuse que toutes les médailles imaginables. Une femme qui, il le voyait, n'était pas totalement heureuse. Jusqu'à présent, il avait respecté son souhait de ne pas envisager de grossesse. Après les premiers élans passionnés, il était parvenu à se retenir quand il le fallait, même s'il n'y

arrivait pas à tous les coups. Il ne voulait pas qu'elle porte seule la responsabilité des conséquences de leurs ébats.

Ciaran essaya d'imaginer ce que pourrait être leur vie, avec un enfant. Ou même plusieurs. Cela paraissait plaisant. Il imagina avoir une fille. Une fille qui serait aussi têtue que sa mère. Il imagina l'élever, avec Violaine, la regarder grandir, puis la laisser mener sa vie, libre. Il sourit rêveusement.

Il releva doucement le menton de Violaine et, les yeux dans les siens, lui répondit :

— Alors, qu'attendons-nous ?

La jeune femme vint l'embrasser, et ils se plongèrent dans une nouvelle étreinte, sans aucune inquiétude, cette fois, envers une éventuelle maternité.

Chapitre 41

Ciaran et Violaine s'unirent selon la cérémonie traditionnelle de Talamh Dorcha, bien qu'à leurs yeux, il ne s'agissait que d'une formalité. Ils se savaient déjà liés par un lien si fort qu'ils ne ressentaient nul besoin de l'officialiser. Pourtant, quand le célébrant termina de nouer leurs mains avec les rubans, Violaine avait été saisie d'une forte émotion. Elle aurait aimé que sa famille soit là. Elle aurait aimé que sa mère assiste à ce mariage qu'elle avait toujours rêvé pour sa fille. Elle aurait aimé voir son doux sourire, sentir sur elle le regard fier de son père, à présent qu'elle portait un titre et son propre blason. Se sentant défaillir, elle avait dû cligner des paupières pour en chasser les larmes naissantes.

Lors du banquet qui clôtura la célébration de leurs noces, en présence de la parenté de Ciaran, la présence réjouie et familière de Vivien ne suffit pas à chasser ces regrets qui ombrageaient le bonheur de cette journée.

Comme escompté, la famille Laoch cessa alors de presser Ciaran. Mais contrairement aux espérances du couple, Violaine voyait revenir ses menstrues avec la même régularité que le cycle de la lune. Au début, elle ne s'en était guère souciée, cependant, à mesure que les mois passaient et que le flot rouge revenait, implacable, elle commença à perdre pied.

Elle commença à tirer régulièrement ses cartes, espérant un signe en dépit de sa raison qui lui rappelait que son Don, et donc son jeu de tarot, demeurerait muet quant à un enfant né de leur union, puisqu'elle ne pouvait entrevoir ni son destin ni celui de Ciaran.

Son désir inassouvi vira peu à peu à l'obsession, écrasant son discernement. Elle consulta l'apothicaire et consomma des herbes médicinales réputées pour aider à concevoir, jusqu'à s'en rendre parfois

malade. Rien n'y fit. Chaque nouvelle lune, le sang familial s'écoulait entre ses jambes et ruinait toutes ses attentes, creusant davantage ce vide en elle qui demandait à être comblé.

Elle se mit à se cacher pour pleurer, quand les crampes reconnaissables venaient saisir son ventre, alors qu'elle espérait, une nouvelle fois, qu'elles ne viendraient pas. Mais elle ne pouvait pas dissimuler son désespoir à celui qui partageait tant avec elle. Ciaran se rendit compte qu'elle souffrait de ce bébé qui n'arrivait pas. Il lui offrit de se rendre, tous les deux, auprès de l'apothicaire pour y glaner quelque remède. En dépit du traitement commun, rien ne vint.

Violaine commença à envier, de plus en plus, les femmes qu'elle croisait et qui portaient fièrement leur ventre rebondi, puis, plus tard, leur nouveau-né dans les bras. L'envie tourna bientôt à l'aigreur. Elle se mura en elle-même, dégoûtée par ces émotions qui lui étaient si peu habituelles, au grand désarroi de son bien-aimé. Elle ne pouvait lui dire qu'à sa peine s'ajoutaient des sentiments aussi sombres.

Depuis que Ciaran avait manifesté le même enthousiasme qu'elle à l'idée de concevoir un enfant, elle se sentait fautive de ne pas parvenir à nourrir en son ventre la moindre étincelle de vie. Il s'excusa auprès d'elle, se pensant responsable de leur échec, et elle lui sourit bravement sans pouvoir lui avouer qu'au fond d'elle-même, elle sentait qu'elle seule était stérile. Elle connaissait son corps. Son intuition lui soufflait que le problème venait d'elle, pas de lui, mais Ciaran produisait tant d'efforts pour combler son désir d'enfant qu'elle ne se résolut pas à le lui confier.

Ne comprenant pas comment cela pouvait ronger Violaine à ce point, alors qu'il était moins atteint par ces insuccès, il finit par s'en ouvrir à Adhamhan.

Ce dernier, après avoir confié que l'un des enfants d'Aoife était le sien et non celui de son mari, le mit sur la voie :

— Violaine en a parlé la première, non, de ce souhait d'enfant ?

Ciaran acquiesça.

— Un désir d'enfant, c'est quelque chose de puissant. Je l'ai bien vu avec Aoife...

L'ancien chevalier leva un sourcil perplexe :

— Je croyais que c'était un accident ?

Adhamhan éclata de rire :

— Un accident ? Elle est mariée à un autre, je te rappelle. Je n'allais pas risquer qu'un gosse portant mes traits vienne dénoncer son adultère !

Il reprit son sérieux, en laissant son regard dériver au loin, en direction de Ruadh. Il portait toujours, à son poignet, le lien de cuir rouge. Malgré ses nombreuses liaisons et les enfants illégitimes qui en étaient nés, il restait amoureux de la même femme.

— Non, elle voulait un enfant de moi. J'ai refusé, au début, mais cela la rendait tellement malheureuse que j'ai fini par plier.

Il y eut un silence.

— Maintenant, je regrette. J'aurais aimé pouvoir l'élever comme un père, plutôt que de le voir en douce, une poignée de fois par an... L'élever avec Aoife.

Ciaran lui serra l'épaule. Adhamhan se tourna vers lui :

— Tu me l'as souvent dit, Violaine est une femme exceptionnelle.

Son ami acquiesça. En dépit de ses failles, son épouse possédait des qualités qu'il ne se lassait pas d'admirer.

— Cela doit lui rendre cet échec encore plus difficile à supporter. Le seul conseil que je puisse te donner, c'est de continuer à être là pour elle. Ne la juge pas, ne la critique pas, soit simplement présent, en soutien.

— Comme je le fais déjà.

— Exactement.

Ciaran redoubla donc d'attentions, sans réaliser que Violaine se sentait de plus en plus seule, avec ce désir d'enfant inassouvi qui lui rongeaient l'esprit. Elle essaya de tromper ses pensées, qui ne cessaient de tourner autour de son ventre vide, en s'entraînant plus que de raison.

Un jour, alors qu'elle rentrait dans leurs appartements pour y ôter sa tenue d'entraînement, le visage et les cheveux trempés de sueur, elle croisa une servante qui terminait tout juste d'y remettre de l'ordre. La domestique s'inclina pour saluer la maîtresse des lieux et s'apprêta à la laisser seule. Mais Violaine ne vit rien de ces marques de respect. Tout ce qu'elle vit, ce fut le ventre gonflé qui tendait le tissu de la robe de chanvre.

Cette vision eut l'effet d'un douloureux coup de poignard. Il lui renvoyait en un reflet inversé le vide qui persistait à grignoter ses propres entrailles. Dévorée de chagrin et de colère, envers cette femme qui possédait la seule chose qu'elle désirait sans pouvoir même l'effleurer, Violaine se jeta sur elle :

— Dehors ! Dehors !

La servante ne comprit pas tout de suite. Elle n'était pas habituée à voir sa maîtresse éclater ainsi, aussi imprévisible qu'un orage. Quand, emportée par les mois sans sommeil, tourmentée par cet enfant qui ne venait pas, à passer de l'espoir au désespoir chaque fois que ses menstrues revenaient, Violaine leva la main pour la gifler, la fille s'empressa de quitter la pièce, un gémissement au coin de la gorge.

Restée seule, Violaine s'écroula au sol et pleura. Ses actions lui firent horreur. Elle se haïssait. Elle détestait ce corps qui la trahissait, cet éclat de colère qui lui était si peu familier. Cette jalousie qui lui ressemblait si peu.

Si elle avait pu arracher l'enfant du sein de sa mère, elle l'aurait fait, et cette seule pensée la dégoûtait d'elle-même.

Elle ne sut pas combien de temps elle resta ainsi, secouée de sanglots, les mains pressées sur ce ventre si désespérément vide. Quelqu'un se plaça derrière elle, s'accroupit et l'enlaça. Elle reconnut l'étreinte de Ciaran. Il ne dit rien et se contenta de lui offrir sa présence. Il savait l'importance que revêtait pour elle ce désir et se désolait de ne pouvoir le combler. Elle s'appuya contre lui, puisa dans son étreinte la force de calmer ses pleurs.

Elle ne pouvait plus continuer ainsi. Il lui fallait aller plus loin, tenter le tout pour le tout. Il lui fallait agir.

Elle se rappela ce jour où elle avait lancé un sort pour protéger Ciaran. Elle se souvint qu'ensuite, malgré la peur encore présente, elle s'était sentie un peu mieux. Il était revenu vivant de la débâcle, peut-être grâce à son sortilège. Sûrement même. Elle se souvint de la sensation laissée par l'incantation. Ce picotement, au bout de ses doigts, à la marge de son esprit.

Toute femme peut pratiquer la sorcellerie.

Et elle n'était pas n'importe quelle femme. Elle possédait le Don.

Alors, Violaine se tourna de nouveau vers la magie. Elle investit une pièce et la transforma en étude. Elle se rendit chez la sorcière la plus proche pour lui demander de lui enseigner tout ce qu'elle savait et apprit à dénicher les ingrédients nécessaires à des potions. Violaine commanda également des grimoires. Certains venaient des lointains royaumes du Nord, de Sniegas et de Grauesland, où se trouvait l'École des Mages.

Elle étudia la sorcellerie avec une fébrilité qui en aurait inquiété d'autres. Contre toute attente, Ciaran l'y encouragea. Malgré sa crainte de la voir se perdre dans son obsession – il voyait bien qu'elle recherchait, auprès de ces grimoires et de ces potions, un remède miracle qui l'aiderait à

tomber enceinte –, il se tut. Il estima que cette occupation la distrairait et finirait par remplacer son désir inassouvi par la satisfaction de combler sa soif d'apprendre.

Il ne se trompa pas. Petit à petit, Violaine trouva dans l'étude de la sorcellerie une échappatoire à ses tourments. Elle ne supportait toujours pas de voir des femmes enceintes ou des nouveau-nés – cela ravivait sa douleur –, mais, au fil du temps, elle parvint à ne plus penser sans cesse à ce bébé qui ne venait pas. Son intellect, aiguisé par cet apprentissage si neuf et si grisant, vint remplacer progressivement le vide qui hurlait dans son ventre.

Quand elle eut la joie de réussir sa première potion – un philtre pour apaiser un animal enragé –, elle courut annoncer son succès à Ciaran et en oublia de détester la femme au ventre arrondi qu'elle croisa dans un couloir, même si la jalousie vint, comme toujours, mordre dans ses entrailles.

Chapitre 42

Au fil des mois, Violaine remonta du gouffre où elle était tombée. Ses sourires, devenus factices, reprirent leur éclat, au grand soulagement de Ciaran. La sorcellerie la passionnait, aussi décida-t-il de lui faire un présent, lors de son prochain voyage à Ruadh.

Malgré l'inquiétude qui la saisissait toujours lorsqu'il partait – elle n'avait pas oublié l'atroce vision de cette bataille à laquelle il avait autrefois survécu, et l'absence de vue sur son destin ne l'apaisait pas –, Violaine avait préféré rester à Dubhcastel. Elle pensait maîtriser bientôt les potions qui offraient un déguisement temporaire. Mais elle ne voulait pas se risquer à le tenter sur elle-même et utilisait plutôt, sur le conseil d'une consœur, les rongeurs qui infestaient les greniers. Ciaran partit donc, accompagné d'Adhamhan, et laissa à son épouse la gestion de leurs terres. Son absence dura quinze jours, pendant lesquels Violaine s'acquitta de ses tâches tout en passant de longues heures, parfois des nuits entières, penchée sur sa table de travail, dans le laboratoire qu'elle s'était aménagé. Une absorption dans son étude qui lui permit de ne pas laisser libre cours à son anxiété, trop prégnante quand elle regagnait leur lit, seule et épuisée.

Un domestique vint la prévenir que Ciaran s'en revenait enfin de la capitale. Violaine se dépêcha d'aller se changer. Les ingrédients utilisés, les débordements de ses mixtures, tachaient ses vêtements de substances peu ragoûtantes. Elle avait assez étudié. Elle voulait retrouver son époux, dont la chaleur lui avait manqué au plus sombre de la nuit.

Elle se précipita dans la cour, s'aperçut qu'elle ne s'était pas recoiffée et natta rapidement ses cheveux. Impatiente, elle guetta la venue de Ciaran.

Quand les cavaliers entrèrent dans l'enceinte du fortin, elle courut vers la monture que chevauchait le baronnet.

Le visage de Ciaran s'éclaira d'un franc sourire. Il se félicita de n'avoir pas cherché à limiter Violaine dans son étude de la sorcellerie. Surtout, il était heureux de la retrouver aussi pétillante qu'au début de leur vie commune.

Il mit pied à terre, et elle se pressa contre lui, nouant ses bras autour de son cou. Il se pencha pour l'embrasser.

— Sire Laoch ? Où dois-je emmener ceci ?

Ciaran interrompit à regret leur baiser, sans briser leur étreinte. Il se tourna vers l'homme qui s'était adressé à lui. Violaine avisa alors la caisse, de laquelle débordait de la paille.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il afficha un sourire énigmatique :

— Un cadeau.

Il donna l'instruction de porter l'objet dans l'étude de Violaine. Il se pencha à nouveau vers elle qui l'observait avec, dans ses yeux verts, une lueur de défi qu'il connaissait bien.

— Il te faudra attendre un peu.

Il se détacha d'elle, déposa un baiser sur son front et s'en alla à la suite des domestiques qui ahaïaient sous le poids de la caisse. Violaine se tourna vers Adhamhan qui secoua la tête, sa figure illuminée d'un sourire :

— Ne compte pas sur moi pour révéler quoi que ce soit !

Elle hocha le menton et le laissa descendre de cheval avant de s'enquérir d'Aoife. Adhamhan lui donna des nouvelles en évitant de parler de son fils. Il savait le sujet sensible, si elle ne posait pas de question à ce sujet, il préférait ne pas l'aborder de lui-même.

Violaine retourna à l'intérieur de la demeure et attendit Ciaran dans la bibliothèque. Pour patienter, elle parcourut un livre sans parvenir à se concentrer sur la page, jusqu'à ce qu'il vienne enfin la chercher.

— Tu pars quinze jours et tu me laisses languir aussi longtemps à ton retour ? lui reprocha-t-elle, comme il l'enlaçait.

— Attends de voir ce que je t'ai ramené !

Il lui prit la main et l'entraîna à sa suite. Il n'avait même pas pris le temps d'ôter ses vêtements poussiéreux.

— Ferme les yeux.

Docile, elle s'exécuta, et il la guida à l'intérieur de la pièce, ses mains toujours dans les siennes.

— Ouvre les yeux.

Comme elle relevait les paupières, il la lâcha.

Un miroir ornait désormais le mur. Il mesurait la moitié de la taille de Ciaran. Ovale, sa surface reflétait avec fidélité la silhouette ébahie de Violaine. Le cadre ouvragé se formait d'une double frise. Une première, pleine, gravée de motifs étranges, et une seconde, composée d'entrelacs délicatement ciselés.

Ciaran s'approcha du miroir, qui capta une partie de son reflet.

— C'est un miroir magique.

Sortie de sa stupeur, Violaine avança une main hésitante vers le miroir et toucha la surface froide, lisse, intacte. Elle la retira, tout à coup saisie de frissons.

— Qu'a-t-il de spécial ?

Elle se frotta les doigts pour en ôter la sensation désagréable.

— Je ne sais pas. Mais il est magique, c'est certain. Je m'en suis assuré.

Il se glissa derrière elle, entoura sa taille. Elle observa leur double reflet, la haute taille de Ciaran lui permettant de détailler chacun de ses traits.

— Et je ne doute pas, ajouta-t-il d'une voix caressante, que tu sauras dévoiler son mystère.

Violaine posa ses mains sur celles de Ciaran et s'appuya contre lui. Le miroir lui laissait une impression bizarre. Il émanait de lui une aura puissante, qui la mettait aussi mal à l'aise qu'il la rassurait. Il lui faudrait de nombreuses recherches, avant de percer ses secrets. Elle était surtout bouleversée de la splendeur d'un tel cadeau. Elle savait que Ciaran avait un certain penchant pour les miroirs, non pour s'y mirer, mais pour s'assurer de la correction de sa tenue. Cette fois, il l'avait acquis en pensant à elle.

Il avait toujours été là, alors qu'elle s'enfonçait dans une spirale infernale, obsédée par son désir d'enfant.

Elle pressa les mains de Ciaran.

— C'est... un superbe présent, articula-t-elle enfin.

Elle se retourna vers lui et le trouva souriant, fier de sa surprise. Elle se hissa sur la pointe des pieds, et il pencha la tête pour lui permettre de l'embrasser. Elle resta longtemps accrochée à lui, pressant ses lèvres sur les siennes, et il ne chercha pas à interrompre leur baiser, trop heureux de constater l'effet de son cadeau sur sa bien-aimée. Violaine se promit de ne plus jamais mettre de côté celui qu'elle aimait. Aucune souffrance ne valait qu'elle s'isole de lui.

*

Quatre mois plus tard, Ciaran dut s'absenter à nouveau, cette fois pour une visite qui ne le réjouissait guère. Les terres de Niall jouxtaient en effet en partie les leurs, et l'ancien officier, devenu lui aussi baronnet, voulait s'entretenir d'une violation de territoire par un braconnier.

— Veux-tu que j’y aille à ta place ? proposa Violaine, qui connaissait l’inimitié entre les deux hommes.

Ciaran secoua la tête.

— Il te déteste encore plus que moi.

Il tripotait le message portant le sceau de Niall.

— Il paraît que Rowan est sur son lit de mort.

Violaine, qui était jusque-là penchée sur le livre de comptes, releva la tête :

— Je t’avais dit qu’elle ne resterait pas longtemps dans l’ombre.

Ciaran paraissait encore incrédule de la tournure des événements. Incrédule, aussi, de l’indifférence dans laquelle cette nouvelle le laissait. Rowan avait été son roi, pourtant, la perspective de son décès ne lui procurait aucune autre réaction que le sentiment d’un châtiment mérité.

— J’ai du mal à me faire à l’idée qu’une mageresse veuille régner.

— Ce qui m’étonne, c’est que cela ne se soit pas produit plus tôt.

Il la dévisagea, attendit qu’elle s’explique :

— Mages, sorcières ou, comme moi, dotées d’un Don, toutes ces personnes restent avant tout des êtres humains. Avec leurs failles.

Elle avait raison, mais Ciaran ne pouvait se débarrasser du sentiment désagréable qu’en violant aussi ouvertement la règle qui stipulait que les mages ne pouvaient régner, Flavie risquait de jeter à nouveau le pays, à peine stabilisé, dans le chaos.

— Je suis moins pessimiste que toi. Flavie est maligne. Elle a su se rendre indispensable, en sortant de l’ombre à mesure qu’elle incapacitait le roi.

Il céda à son argument.

— Peut-être suis-je trop pessimiste, en effet.

Il cessa de plier et déplier la lettre de Niall et poussa un soupir ennuyé.

Violaine perçut son appréhension. Elle savait que cette visite ne lui serait pas agréable, comme chaque fois qu'il devait se rendre à Tolldubh. Et elle n'aimait pas voir son époux aussi contrarié.

Elle abandonna le livre de comptes pour venir se placer face à lui. Elle l'enlaça, la bouche relevée en un demi-sourire :

— Si tu as besoin de passer ta frustration, je te rappelle que c'est moi qui t'ai battu ce matin, à l'entraînement.

Un sourire taquin étira les lèvres de Ciaran.

— Il n'est pas dit que tu me battras à nouveau.

Il laissa tomber le courrier au sol, lui passa les mains autour de la taille et s'appuya contre elle. Pressée par le poids de son corps, Violaine s'assit sur la table et leva le menton pour cueillir son baiser. Ses bras se nouèrent, comme à leur habitude, autour de son cou.

Ciaran releva sa robe et glissa une main le long de sa jambe nue. Quand ses doigts vinrent frôler la peau sensible de l'intérieur de sa cuisse, le brasier familial enfla au creux de ses reins. Elle l'attira encore plus près d'elle, sa bouche toujours accrochée à la sienne. Ses mains quittèrent son cou pour se faufiler sous sa tunique.

Les doigts de Violaine connaissaient par cœur le paysage du corps de Ciaran. Les marques laissées par les combats, les muscles qui roulaient discrètement sous sa peau, ils les avaient parcourus tant de fois, et pourtant, la flamme allumée en elle voici si longtemps ne perdait pas en intensité. Elle savait, tandis que Ciaran poursuivait ses caresses sur sa cuisse couverte de cicatrices, traçant des sillons de feu sous sa peau, qu'il en était de même pour lui.

Il quitta ses lèvres pour venir déposer des baisers pressants le long de la ligne de son cou. Le souffle de plus en plus haché, elle descendit ses mains et glissa le pantalon de Ciaran plus bas sur ses hanches. Elle écarta davantage les cuisses, prête à l'accueillir en elle.

Ciaran répondit aussitôt à son invite. Il lui empoigna les hanches, son désir attisé par le sien. Violaine se laissa entraîner par la vague de plaisir qui l'emportait déjà. Ses mains s'accrochèrent à sa taille, tandis que son corps s'arquait. Elle perçut à peine, comme un écho insignifiant, le son mat du livre de comptes qui chutait de la table malmenée par leurs ébats et ne prêta pas plus d'attention à l'encrier qui se renversait.

La vague reflua doucement. Pantelante, elle rouvrit les yeux, tandis que Ciaran libérait ses hanches pour poser une main caressante derrière sa nuque, où perlaient quelques gouttes de sueur. Ses yeux gris-bleu, encore troubles, s'aimantèrent à son regard.

— Ma sorcière... murmura-t-il doucement, en reprenant son souffle.

— Mon chevalier.

Elle passa une main dans ses cheveux noirs, écarta tendrement une mèche de son front. Il se pencha pour l'embrasser, avant de reprendre, sa bouche à peine détachée de la sienne :

— Alors, prête pour la revanche ?

Elle sourit avec défi, et il l'embrassa de nouveau. Elle rajusta sa robe avant de ramasser le livre de comptes pour le ranger, tandis que Ciaran redressait l'encrier et nettoyait l'encre répandue. Puis elle entremêla ses doigts aux siens comme il l'entraînait hors de la pièce, laissant au sol le courrier vindicatif de Niall.

Chapitre 43

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je t’accompagne ?

Adhamhan et deux soldats patientaient dans la cour, déjà en selle. Le cheval de Ciaran attendait encore son cavalier.

Il secoua la tête :

— Ce ne sera l’affaire que de quelques jours.

Violaine fit la moue. Elle glissa les mains à son cou :

— Les entraînements n’ont pas la même saveur, sans toi !

Il étira un sourire avant de l’embrasser. Il saisit ensuite ses mains et les ôta doucement de son cou.

— Je serai vite revenu. Tu n’auras même pas le temps de t’apercevoir de mon absence, avec ton nouveau sujet d’étude.

Ciaran avait raison, elle serait bien occupée. Outre leurs propres affaires, elle poursuivrait son apprentissage de la sorcellerie. Après les potions, qu’elle maîtrisait désormais, et le miroir dont elle avait enfin compris la fonction – elle en frissonnait encore –, elle cherchait à présent à allier la magie à son Don. Ce n’était pas un exercice facile, mais elle avait bon espoir de diversifier ainsi ses capacités.

Néanmoins, l’inquiétude familière restait là. Comme toujours, quand son époux s’absentait.

Il se mit en selle et, accompagné des trois hommes, franchit la porte de l’enceinte. Violaine les regarda s’éloigner jusqu’à ce que le lourd battant soit refermé. Elle se détourna à regret. Ce n’était l’affaire que de quelques jours. Ce n’était pas la première fois que Niall râlait au sujet de la jonction entre leurs terres et que Ciaran devait se rendre auprès de lui. Le pays était en paix, en dépit de l’effritement du contrat passé par Rowan avec

Hakroma, puisque Violaine ne leur avait jamais été livrée. La faction qui l'emportait portait ses vues sur les terres de Valfleuri qui n'étaient pas contrôlées par Talamh Dorcha. Privé du soutien stratégique, sans pitié, de Paxt et Kyre, son dirigeant avait épuisé les rares mages à son service pour asseoir sa conquête sur les autres prétendants au trône. Églantine n'avait pas exagéré : tous ceux qui avaient usé de leur magie pour contrôler des monstres avaient fini par y perdre l'esprit, devenant aussi utiles que des pantins privés de fils.

Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Plus depuis qu'ils vivaient ici. Alors, pourquoi l'aiguillon de la peur perçait-il ainsi son flanc ?

Elle se plongea dans ses occupations pour ne plus y penser.

Comme elle l'avait subodoré, ses entraînements n'étaient pas aussi satisfaisants, sans Ciaran. En dépit de ses compétences, les parades du maître d'armes ne lui apportaient pas la même excitation que lorsqu'elle affrontait son époux. Durant ces sessions, Ciaran lui manquait autant qu'au soir, quand elle regagnait leur lit vide.

Trois jours plus tard, elle terminait tout juste son entraînement quotidien quand un garçon d'écurie vint lui annoncer qu'ils étaient de retour. Pressée de retrouver Ciaran après ces quelques journées d'absence qui lui avaient paru si longues, Violaine ne perdit pas de temps à aller se changer. Encore haletante après l'exercice, elle passa la main sur son visage pour en ôter la transpiration, puis se précipita vers la cour.

Fébrile, Violaine chercha la haute silhouette de Ciaran et ne la vit pas.

Où est-il ?

Les hommes avaient la tête baissée, comme abattus. L'un des chevaux ne portait pas de cavalier.

Où est-il ?

Son cœur se mit à tambouriner à grands coups entre ses côtes. Violaine vit alors le chariot. Tétanisée, elle lâcha son épée. La lame résonna en frappant le sol pierreux de la cour, la ramenant durement à la réalité.

Elle s'élança vers le chariot. Le chariot qui transportait le corps de son chevalier. Ses genoux cédèrent avant qu'elle ne l'atteigne. Un hurlement jaillit. Le sien. Elle rampa vers le corps immobile, pâle, si pâle.

Elle tendit les mains vers lui, chercha sa chaleur enfuie, des larmes dévalant déjà ses joues en rivières déchaînées. Elle cria son nom.

Adhamhan mit pied à terre et voulut l'aider à se relever, tout en lui exprimant des paroles de réconfort, en dépit de son propre chagrin.

Violaine eut à peine conscience de sa présence.

Tout son univers était là, devant elle, raide et sans vie. Jamais plus il ne sourirait, jamais plus ses mains ne courraient sur son corps. Jamais plus il ne lui murmurerait à l'oreille ces mots dont elle savait avoir été l'unique destinataire.

Quelqu'un essaya de l'écarter de son époux, peut-être Adhamhan, peut-être un de ses hommes, elle ne savait pas. Sans se soucier de qui il s'agissait ni de sa force, elle le projeta au loin d'une impulsion mentale. Violaine se pencha à nouveau sur Ciaran, étouffée par les sanglots. Elle baisa son front, ses lèvres glacées. Elle s'effondra sur lui, le corps secoué par de nouveaux hurlements. On lui aurait arraché son âme qu'elle n'aurait pas ressenti pareille douleur.

Ils durent attendre qu'elle se calme, avant de pouvoir porter le corps de Ciaran à l'intérieur. Elle avait cessé de crier, la gorge en feu. Elle les regarda emporter son chevalier, dans son uniforme noir avec, brodé sur sa poitrine, leur blason si atrocement déchiré. Les larmes dévalaient toujours les joues de Violaine, ruisseaux silencieux après le flot tempétueux qui l'avait ébranlée, mais elles commençaient à se tarir. Adhamhan, les yeux

rougis, posa une main sur son épaule. Il ne dit rien. Il n'avait pas les mots pour la soutenir.

Hélas, elle était trop enfoncée dans sa souffrance pour sentir l'amitié présente dans ce geste. Elle nota à peine sa lèvre fendue, les traces de coups.

Elle se dégagea et courut se réfugier dans son étude. Les poings pressés avec violence sur la table, elle ferma les paupières, dents serrées, essaya de contenir les sanglots qui menaçaient de ressurgir à gros bouillons. La nausée la saisit. Elle lutta contre le haut-le-cœur en gémissant, la tête penchée. Elle se courba jusqu'à effleurer le bois de son front, comme si cela pouvait diminuer l'intensité de sa souffrance.

Elle se redressa et rouvrit les yeux. Son regard se posa sur ses cartes de tarot posées là, au milieu de ses grimoires. Machinalement, elle tendit la main et les saisit. Trois cartes tombèrent à ses pieds. Elle reposa le reste du paquet, s'accroupit et retourna les cartes qui avaient chu.

Son cœur se figea.

L'épée, l'anneau, le miroir.

Elle avait tiré exactement les mêmes cartes, longtemps auparavant.

Les larmes lui brûlèrent les yeux. Elle se mordit la lèvre pour contenir le cri qui enflait dans sa gorge abîmée par tous les précédents.

Il lui avait d'abord confié une épée.

Il lui avait donné sa chevalière.

Il lui avait offert le miroir.

Ciaran. Ciaran. Ciaran.

C'était là ce qu'avaient désigné les trois cartes, la poussant à se rendre à Ruadh, non pour aider Rosalia, mais pour aller à la rencontre de son propre destin. De Ciaran.

Nos destins sont liés.

La seule et unique fois de sa vie où les cartes lui avaient parlé de son futur à elle. De celui de Ciaran. De leur avenir commun.

D'un geste rageur, elle ramassa les cartes et les lança au feu. Elle les regarda se consumer en serrant les poings. Ce Don inutile ne lui avait valu que souffrances et ennuis ! Elle le haïssait. Elle se haïssait. Elle avait tout perdu, à cause de ce don de clairvoyance capricieux. De ce Don tout court. Sa famille. Son pays. Son bien-aimé. Il ne lui restait plus rien. Plus rien...

Elle s'effondra, secouée de tremblements, la gorge nouée tant par l'envie de vomir que par les pleurs qu'elle étouffait. Elle serra convulsivement les mains contre son ventre, des plaintes s'en échappant malgré elle.

Elle se tourna et avisa son reflet dans le miroir magique.

À moins que...

Violaine suspendit son souffle, tandis qu'elle se rappelait les propriétés de l'objet.

Le miroir peut capturer les âmes des vivants comme des morts.

Elle ne prêta aucune attention à son double.

Capturer les âmes des morts.

Tout à coup, un espoir plus noir que les ténèbres l'envahit. Elle ne l'avait peut-être pas perdu.

L'esprit vide, seulement tendu vers cet espoir qui l'emplissait là où elle avait cru n'être plus que coquille vide, elle se releva. Violaine se précipita vers ses ingrédients, fouilla dans les bocaux, récupéra ce dont elle avait besoin. Elle prit des craies, ouvrit un grimoire et se remémora les paroles du sortilège du miroir.

Un coup discret résonna à sa porte. Elle leva la tête de l'ouvrage, hagarde. Adhamhan entra.

— Dame Violaine, la veillée va commencer. J'ai pensé que vous souhaiteriez vous changer avant...

Il avait repris le ton protocolaire.

— Aimeriez-vous... Aimerais-tu que je sois présent ?

Elle secoua la tête, sans se soucier de sa mine peinée. Ciaran avait été son ami, mais elle avait besoin d'être seule. Elle savait qu'elle ne ferait pas que le veiller.

Toutefois, Adhamhan avait raison. Violaine ne voulait pas que Ciaran la revoie comme cela, la tenue débraillée, le visage barbouillé de larmes. Elle prit le temps de se rafraîchir. Elle hésita entre une robe d'une teinte si sombre qu'elle en frôlait le noir et une robe mauve, sa couleur préférée à elle, celle qu'il avait portée lors des joutes. Elle eut la sensation que des griffes lui labouraient les côtes comme elle se remémorait cette soirée, à Ruadh, il y a si longtemps, alors qu'elle venait tout juste de le rencontrer. Cette soirée où elle avait perçu, déjà, son cœur palpiter pour lui. Elle opta finalement pour la robe sombre, en souvenir de la couleur du chevalier, mais noua un ruban violet dans ses cheveux quand elle les natta. Une tresse simple. Pas de bijou, hormis la chevalière, à son pouce.

Quand elle entra dans la salle où il reposait, revêtu de son armure, l'épée posée sur sa poitrine, entre ses mains jointes, et des fleurs séchées disposées tout autour de lui pour chasser l'odeur de la mort, elle crut qu'elle allait s'évanouir.

Les deux hommes présents se retirèrent, par respect pour son chagrin.

Violaine se plaça au bout de la table, près de la tête de Ciaran. D'un geste tendre, elle passa la main dans ses cheveux, chassa une courte mèche noire de son front. Cette main où brillait, à son pouce, l'anneau qui avait scellé leurs vies. Elle déglutit, ravala péniblement ses larmes et s'efforça de rester debout en dépit de ses jambes saisies de faiblesse.

À le voir ainsi, son expression figée impénétrable, presque sereine, elle hésita. Ce qu'elle allait faire, elle le commettrait sans son accord. Elle piégerait son âme, sans qu'il ait pu lui signifier ce qu'il en pensait.

Elle ne parvenait plus à réfléchir. Elle n'était plus qu'un gouffre où rugissait un flot salé de souffrance, un gouffre qui hurlait le nom du gisant. Et si elle n'agissait pas rapidement, il serait perdu à tout jamais.

Elle baisa longuement le front glacé, plus pâle qu'il ne l'avait jamais été, les doigts glissés dans sa courte chevelure. S'il réclamait son droit au repos éternel, elle le libérerait. Mais qu'elle puisse, au moins, lui parler une dernière fois. Entendre encore sa voix...

Elle se détacha de lui. Oui, c'est ce qu'elle ferait. Elle se persuada ainsi du bien-fondé de son acte, niant sa réelle portée.

Elle inspira profondément. Dans la bourse qu'elle avait accrochée à sa ceinture et où elle avait fourré ses ingrédients, elle préleva la craie. Elle se pencha et traça au sol les symboles magiques. Puis, elle se releva et en dessina d'autres sur les tempes du chevalier, sur sa bouche. Sa main trembla comme la craie touchait la peau pâle, suivait les contours des traits anguleux qu'elle avait si souvent embrassés et caressés. Les dessins terminés, elle alla brûler les plantes nécessaires à la flamme des bougies disposées pour la veillée funéraire. Elle retrouva sa place, leva les mains et prononça l'incantation pour que le miroir capture l'âme de Ciaran.

Quand elle eut terminé, elle ramassa ce qu'il restait des herbes et effaça rapidement les dessins au sol. Elle eut plus de difficultés avec celles qui marquaient le visage de Ciaran. Toucher ses traits figés dans la mort, sans réaction sous ses doigts, était comme s'enfoncer chaque fois des lames dans le cœur.

Elle avertit les gardes que, s'il le voulait, Adhamhan pouvait prendre sa suite pour la veillée, et fila vers son étude, les mains tremblantes

agrippées l'une à l'autre contre sa poitrine.

Violaine se précipita vers le miroir.

Pour ouvrir la communication avec les âmes prisonnières, s'adresser clairement et en quelques mots rimés au miroir.

Elle posa les mains de chaque côté du cadre, le souffle court. L'espoir chevillé à sa douleur. Un espoir noir, un espoir qui la déchirait autant que son chagrin.

— Miroir, miroir...

Sa voix était rauque, à force d'avoir crié sa souffrance. Violaine chercha ses mots, ferma les paupières en les prononçant. Elle craignait d'avoir raté le sortilège et se trouvait trop ébranlée pour affronter cette éventualité.

— Montre-moi mon chevalier noir.

Elle ne perçut rien. Aucun cri lugubre, ni gémissement spectral ou courant d'air glacé. Elle n'osait pas rouvrir les yeux.

— Violaine ?

La voix familière, tant aimée. Elle releva les paupières, guetta le visage anguleux qu'elle avait si souvent parcouru des doigts et des lèvres.

Mais le miroir était vide. Seuls des lambeaux de brume blanche y dansaient, sur un fond ténébreux, impénétrable. La déception la mordit au ventre.

— C'était Niall, reprit la voix, c'est lui qui a commandité cet homme.

Elle avait réussi. Elle s'appuya sur le mur, le front contre la surface lisse du miroir. Si froide. Si impersonnelle. Des sanglots s'étouffèrent dans sa gorge.

— Je suis désolé, Violaine. Je n'ai pas vu venir le coup de poignard. Il m'a eu en plein cœur. En plein cœur...

— Je suis désolée... bafouilla-t-elle, désolée, désolée...

Elle n'arrivait pas à dire autre chose. Elle essaya de se reprendre. Elle se sentait si misérable, si seule. Si déchirée.

— Tu n'as pas à l'être. Tu m'avais parlé du miroir. De ce que tu avais trouvé quant à son utilité.

Elle releva la tête, comme s'il avait pu se trouver là, baissant les yeux sur elle. Elle dut retenir l'impulsion familière de nouer ses bras autour de son cou. Il n'était plus, et pourtant, elle sentait sa présence, là, dans le miroir.

— Je te prive de ton repos ! gémit-elle.

Elle se sentait écartelée entre son besoin de le sentir encore auprès d'elle et la culpabilité de lui infliger ce sort.

— Et par mon inattention, je te prive de ma présence, répondit-il.

Il n'y avait aucun reproche dans sa voix. Pas envers elle, tout du moins. Puis, d'une voix plus caressante, Ciaran ajouta :

— Pour toujours tien.

— Pour toujours tienne.

Violaine s'effondra au sol, se laissant sombrer dans son chagrin pendant que les volutes blanches se déroulaient avec lenteur sur la surface du miroir magique où demeurerait désormais, à tout jamais, l'âme de Ciaran.

Chapitre 44

Elle se relevait tout juste quand Adhamhan entra dans la pièce. Il ne porta pas tout de suite attention aux étranges volutes qui flottaient à la surface du miroir, en lieu et place de reflet.

— Violaine, si tu as besoin de... commença-t-il.

— Adhamhan ?

Le chevalier s'interrompit, tout à coup blême sous ses cicatrices et ses hématomes. Il recula, horrifié :

— Qu'as-tu fait ?

Violaine se releva en prenant appui contre le mur. Elle se sentait encore faible, l'âme et le cœur réduits en miettes.

— Ce que j'avais à faire, répondit-elle d'une voix blanche.

Le regard du jeune homme allait d'elle au miroir.

— C'est de la nécromancie !

— Adhamhan !

La voix autoritaire de Ciaran retentit si fortement que, par réflexe, son ami le chercha dans la pièce. Avant de revenir au miroir.

— Je suis là de mon plein gré. Ne rajoute pas à son chagrin en la culpabilisant.

Violaine grimaça et porta la main à sa poitrine. Elle pouvait presque voir le regard gris-bleu étinceler, reflet de cette colère qui dormait en lui comme l'instinct de combattre sommeillait en elle.

Adhamhan déglutit et se tourna vers elle.

— Bien. Je ne dirai plus rien. Mais je ne veux pas me retrouver mêlé à cette... À ça.

Il quitta la pièce, le pas raide. Violaine laissa s'échapper un soupir soulagé.

— Ne lui en veux pas, fit Ciaran à travers le miroir.

Elle secoua la tête. Elle ne lui en voulait pas. Pas à lui. Au fond d'elle, elle le sentait, gonflait tout doucement une tempête.

— C'était Niall, dis-tu ?

— Oui. Il a payé un homme, lui a donné son propre poignard.

Un silence, rempli d'une rage qu'elle comprenait et partageait.

— Le lâche... Même pas capable de venir m'affronter en face.

— Pourquoi ? Il t'a toujours détesté, mais à ce point...

— Parce que Rowan est mort.

Violaine serra le poing, contre le mur.

— Tu n'as rien à voir avec ça ! C'était Flavie !

Elle n'en tenait pas rigueur à la mageresse. Elle-même n'avait pas porté Rowan dans son cœur.

— Niall n'a jamais été très malin, tu sais... Il cherchait un prétexte, il l'a trouvé.

Violaine rumina l'information, la mine sombre.

— Est-ce qu'ils savent ? Adhamhan et les autres ?

— Non. Ils ont tué mon assaillant, mais ils pensent à un acte isolé. Enfin, peut-être pas Adhamhan.

Elle hocha la tête, osa enfin détacher la main du mur et s'appuyer sur ses propres pieds. Son doigt vint trouver la bague autour de son pouce.

— Que vas-tu faire ?

— Ce que j'ai à faire, répondit-elle machinalement, tout en jouant avec l'anneau.

Elle prononça la formule d'usage pour couper la conversation. Elle devait se préparer. Se préparer pour la tempête à venir.

*

Violaine assista à la crémation, la tête droite, le corps raide, les yeux secs. Elle avait épuisé tout ce qu'elle possédait en elle de larmes. Elle avait pris sa résolution. À peine le brasier éteint, elle expliqua à Adhamhan ce que Ciaran lui avait confié la veille. Il pressa les lèvres quand elle évoqua le miroir, mais, comme promis, il ne dit rien. Ses yeux marron flamboyèrent quand elle révéla qui se cachait derrière le meurtre.

Elle lui ordonna de rassembler les hommes, de les en informer et de préparer les troupes pour mener l'assaut sur Tolldubh. Pendant qu'il s'exécutait, elle revêtit ses vêtements ornés du blason qu'elle avait dessiné avec Ciaran. Elle accrocha son épée à sa taille et laissa là son bouclier ainsi que son armure. Elle n'en aurait pas besoin.

Elle passa dans son étude, observa brièvement son reflet dans le miroir. Le blason brodé sur sa tenue, la pomme et l'anneau inversés.

— Miroir, miroir, montre-moi mon chevalier noir.

Son reflet disparut, remplacé par les ténèbres où flottait la brume blanche.

— Je suis là, Violaine.

— Je vais tuer Niall.

Un silence, épais, où elle perçut son courroux, dirigé non contre elle, mais celui qui l'avait assassiné.

— Je vais venger ton trépas.

Elle coupa la conversation avant qu'il ne réponde, bien qu'elle ait senti sa colère. Ciaran était furieux de la façon dont il avait été tué, furieux de ne plus être à ses côtés. Furieux de ne pouvoir la soutenir autrement que prisonnier du miroir qu'il lui avait lui-même offert.

Quand elle revint dans la cour, une quinzaine de cavaliers armés l'attendaient. Adhamhan s'avança vers elle et lui tendit les rênes de sa

monture sans dire un mot. À ses traits résolus, elle sut qu'il partageait son désir de représailles. Elle sauta en selle. Alors qu'elle s'apprêtait à lancer le départ, l'un des soldats intervint, d'une voix peu assurée :

— Dame Violaine, êtes-vous sûre ? Ils sont plus nombreux que nous...

Le regard vert de la veuve étincela d'une lueur inquiétante.

— Vous ne désirez donc pas rendre justice à votre baronnet, si lâchement assassiné ?

Le soldat se ratatina et n'osa pas répliquer. Elle aboya son ordre, et ils s'élancèrent. Elle soumit les chevaux à un rythme intense, pressée de faire payer sa trahison à Niall. Pressée de laisser s'exprimer la rage qui enflait en elle, à présent que ses pleurs s'étaient taris. Elle préférait ignorer qu'une partie de cette colère était dirigée contre elle-même. Si elle l'avait accompagné, si elle avait pensé à lancer un sort de protection, Ciaran serait sans doute toujours en vie. Sa raison avait beau lui rappeler que Ciaran s'était déjà rendu auprès de Niall sans incident, qu'il n'y avait aucune raison pour l'accompagner ou le protéger cette fois-là plutôt qu'une autre, la culpabilité lui dévorait l'esprit. Elle se trouvait dans une telle détresse que l'affronter risquait de la briser davantage encore. De couper son propre fil de vie. Et cela, sa volonté d'acier, si ancrée au fond d'elle, s'y refusait.

Quand les murs de Tolldubh furent en vue, Violaine arrêta sa troupe. Une petite garnison stationnait déjà aux pieds des remparts, prête à défendre les lieux comme leur maître.

Violaine démontra et tendit les rênes de sa monture à Adhamhan.

— Vous passerez derrière moi, ordonna-t-elle. Pas de pitié.

Elle avança, seule, vers les hommes rassemblés. Quelques flèches s'élevèrent, se plantèrent devant elle en sommation. Elle les ignora. Une autre volée, qu'elle chassa d'une impulsion distraite. Un rictus cruel

commença à poindre sur ses lèvres, terrifiant écho d'un sourire prédateur. Croyaient-ils donc qu'ils allaient l'effrayer, avec leurs arcs et leurs épées ? Croyait-il donc, Niall, qu'il pourrait échapper à sa fureur et à son chagrin ? Il avait oublié à qui il s'en prenait. Et elle comptait bien le lui rappeler.

Violaine rassembla, sous sa tête, tout son Don. Toute sa douleur. Elle y ajouta la magie qu'elle avait accumulée, étudiée, apprivoisée. La tempête, plus grosse que jamais, gronda dans son crâne. Elle se composait d'énormes nuages noirs parcourus d'éclairs violets, des nuages qui n'attendaient que d'enfler encore pour mieux déverser leur terrible puissance de destruction.

Elle tendit les bras vers cette armée dérisoire. Ces remparts inutiles. Elle dessina une trajectoire pour cette tempête impatiente.

Et elle la libéra.

Ce fut comme si un gigantesque souffle de vent, poussé par les dieux, balayait hommes et chevaux, les précipitant contre les murailles qui s'écroulaient déjà dans un épouvantable fracas, tel un interminable roulement de tonnerre. La plupart s'en sortirent vivants, mais pas indemnes. Il y eut des cris, des appels. Les hennissements affolés des chevaux. Violaine se ferma à tous ces sons. Elle n'attendit pas qu'ils se relèvent. Elle continua d'avancer et lança une nouvelle impulsion. Plus forte. Certains des blessés n'y survécurent pas. Elle ne se soucia pas d'achever les autres qu'elle projeta au loin. Ils n'étaient pas sa cible principale.

Elle donna toute liberté à l'immense tempête qui tournoyait en elle, en veillant à ne pas détruire le château. Elle voulait s'occuper personnellement de Niall.

Le chaos sombra sur la ville.

Violaine entra dans son enceinte. Devant elle, les bâtiments s'écroulaient. Les personnes qui croisaient son chemin s'envolaient de tous côtés et retombaient, certains les jambes brisées, d'autres le cou tordu dans

un angle obscène. Des nuées de poussière et de gravats se répandaient devant elle et la firent tousser sans qu'elle cesse de déverser son Don mêlé de magie.

Elle ne ressentait plus rien, plus de chagrin, plus de douleur, juste cette puissance qui l'habitait tout entière, la grisait et la poussait à l'utiliser, encore et encore. Pour ne plus souffrir, ne plus ressentir ce vide immense que la mort de Ciaran avait laissé.

Violaine pénétra dans la cour du château dont elle démolissait déjà des pans entiers des murailles extérieures. Elle y entra en ignorant les cris de ceux qui n'avaient aucun parti dans l'affaire et qu'elle balaya sans remords. Combattant ou non, elle était trop aveuglée par ses propres tourments, trop noyée dans ses propres pouvoirs pour faire la différence.

Elle trouva Niall dans sa salle de réunion, tremblant sur son siège qu'il avait fait sculpter comme un trône.

Sa bouche se tordit en un pli amer. Méprisant.

Lâche.

Il n'avait même pas défendu sa propre ville, aux côtés de son armée.

Il leva son épée vers elle, mais ses mains tremblaient tant que la lame menaçait de lui échapper. Il empestait la peur et l'urine. Violaine pencha la tête, l'étudia comme un monstre prêt à emporter sa proie vers son funeste destin. Sans un mot, elle lui ôta, à distance, son épée des mains. L'arme retomba sur le sol dans un fracas métallique. Elle sortit la sienne de son fourreau. Les doigts serrés autour de la garde, elle s'avança et lui transperça lentement le ventre.

Là.

Là où il mettrait des heures à agonir, dans la souffrance.

Un sourire noir étira les lèvres de Violaine.

Elle retira l'épée d'un coup sec. Il poussa un cri inarticulé et se recroquevilla en essayant convulsivement de retenir son intestin qui cherchait à fuir par la plaie.

Violaine essuya la lame avant de la ranger dans son fourreau. Ses yeux verts brillaient d'une lumière glauque comme elle observait l'assassin de son bien-aimé se tordre de douleur.

Puis elle quitta la pièce et la condamna en basculant les pierres du mur d'en face contre la porte. Une fois dans la cour, elle parut retrouver ses esprits et regarda autour d'elle, désœuvrée.

Une partie de la ville tenait encore debout. Des soldats couraient en tous sens, désorganisés. Certains, l'apercevant, se préparaient déjà à l'attaquer.

Elle se rappela son premier combat aux côtés de Ciaran, quand ils s'étaient trouvés dos à dos dans la mêlée. À nouveau, elle eut ce sentiment atroce qu'on lui arrachait le cœur.

Ce n'était pas assez.

Elle ferma les yeux, abandonnant toute conscience d'elle-même, et se perdit davantage dans son Don, dans sa magie. Elle laissa libre cours à la tempête qui mugissait en elle. Sans contrôle. Sans limites.

Quand elle rouvrit les paupières dans un silence pesant, des nuages de poussière balayaient les ruines de ce qui avait été la ville de Niall. Elle eut une quinte de toux. La poussière la recouvrait comme une seconde peau, grise, sans couleur.

Violaine se sentit vide. Vide de son Don. Vide de magie. Vide d'émotions. Vide de pensées. Elle enjamba les gravats et les corps, quitta la ville dévastée. Elle retrouva ses hommes, qui la regardèrent avec épouvante. Ils ne l'avaient pas suivie, contrairement à ses ordres. Cela avait peut-être été leur salut.

Adhamhan, le teint cendreau sous ses cicatrices, lui tendit les rênes de sa monture.

Elle donna un coup de talons et, sans un seul regard en arrière, prit la direction de Dubhcastel.

Là, elle ordonna qu'on lui fonde une couronne de métal noir. Pendant que le forgeron s'activait, elle se rendit dans sa chambre, saisit son couteau et trancha sa natte qu'elle jeta au feu. Elle se lava, puis couvrit ses cheveux écourtés d'un voile mauve, sa gorge d'une guimpe de même teinte, avant de revêtir sa robe noire, sa robe de deuil. Elle gagna la salle où elle avait l'habitude de recevoir les doléances et prit place sur son siège

Quand le forgeron lui apporta la couronne, elle ordonna à Adhamhan de la lui poser sur la tête. Elle envoya ensuite un message à Flavie, fraîchement couronnée elle aussi, pour l'en informer ainsi que de la mort de Ciaran et du châtimeut infligé à Niall. Flavie demeurerait la régnante de Talamh Dorcha, Violaine ne lui serait plus soumise, mais son égale.

Désormais, elle serait la reine noire de Dubhcastel et Tolldubh. Puisqu'une baronesse n'avait pas suffi à éliminer toute velléité assassine, une reine noire s'en chargerait.

Une reine-sorcière.

Celadon

Troisième partie

I was the one with the world at my feet

Got us a battle, leave it up to me

Leave it up to me

Metric Blindness

Fate don't fail me now

Metric, Speed the Collapse

OceanofPDF.com

Chapitre 45

Violaine et Flavie parvinrent au terme de leur entretien. La reine-sorcière observa sa consœur, la reine-mageresse. Celle-ci portait une robe jaune brodée d'étoiles bleu marine. La couronne qui ceignait son front, ornée d'une étoile, évoquait celle de son ordre auquel elle appartenait toujours, malgré sa prise du pouvoir. L'École des Mages avait condamné cet acte, mais le précédent créé par Flavie, elle le savait, allait changer la donne. Déjà, certains mages avaient exprimé leur souhait de ne plus être considérés comme des ressources. Aucun, cependant, n'avait encore manifesté de velléité à régner, trop pris par leur travail de régulation des monstres.

Les traits de Flavie, toujours hautains, semblaient préoccupés. Comme Violaine s'y attendait, Narcisse avait fui à la première occasion. La dernière fois qu'il avait été aperçu, il se dirigeait vers Hakroma. Sans doute pour y servir le nouveau maître du pays, malgré le risque d'y être exploité. Violaine connaissait la lâcheté du mage. S'il jugeait sa position trop périlleuse, il fuirait son nouveau souverain pour en servir un autre.

Florentin et Églantine, en revanche, restaient fidèles à leur nouvelle souveraine. Ce qui préoccupait la reine-mageresse, c'était que Talamh Dorcha rechignait à la laisser marquer sa société de son empreinte. Les sorcières n'y étaient plus persécutées, sans pour autant être bien vues. Des partisans de Rowan commençaient à souffler sur les braises de la révolte. L'alliance avec la reine noire, qu'ils savaient dotée d'une puissance égale à celle de Flavie, les empêchait toutefois d'allumer l'incendie. La mageresse en était consciente. Pourtant, Violaine avait confiance en sa consœur pour mener à bien son projet. Flavie n'aurait pu conserver les rênes du pouvoir,

si elle n'avait pas, en elle, les qualités nécessaires. Dans son regard doré, Violaine lisait une amertume nouvelle. Elle nourrissait la même, mais pour d'autres raisons.

— Je reçois des demandes en mariage, annonça Flavie, le coin de la lèvre soulevé en une expression narquoise.

Violaine jeta un coup d'œil à son blason, peint sur un bouclier suspendu au mur. La douleur familière revint poignarder son cœur.

— Vous comptez en accepter une ?

Flavie émit un bref rire sonore.

— Certainement pas ! Je ne me suis pas débarrassée d'un roi pour en mettre un autre sur le trône.

Elle détailla Violaine. Les épreuves avaient durci son visage fier, apporté des ombres sous ses yeux verts, aiguisé ses joues rondes. Pourtant, elle restait belle.

— Et vous ? Recevez-vous des propositions ?

La reine-sorcière arqua la bouche. Posté à un pas derrière elle, Adhamhan se crispa. Elle ne dit rien. Seul l'éclat, dans son regard, avertit la mageresse qu'elle s'aventurait trop loin.

Flavie se leva, imitée par son interlocutrice. Les deux reines se saluèrent, puis la mageresse se retira.

Violaine poussa un soupir exaspéré et se laissa retomber sur son siège.

Adhamhan s'avança. Lui aussi avait été marqué par la perte de son ami. Son visage, jadis si avenant, présentait une rigueur que ses balafres renforçaient. Ses doigts parcoururent la poignée de son épée, comme il cherchait la meilleure façon d'aborder un sujet qu'il savait délicat, propice à éveiller la tempête dont il avait été autrefois le témoin et qui hantait encore

certains de ses cauchemars. Pourtant, il était resté au service de cette reine noire au cœur brisé. Il lui était resté fidèle, en mémoire de Ciaran.

— Dame Violaine, vous devriez considérer avec sérieux la proposition de Sa Majesté Carmin.

Elle leva les yeux vers lui, le front plissé par la colère.

— Je ne me remarierai jamais.

Il se mordit la lèvre, pesa ses mots.

— Il ne s'agit pas d'un mariage d'amour. Disons plutôt d'une alliance politique.

Violaine le dévisagea. Elle avait la désagréable sensation de se retrouver à la place de Rosalia, comme jadis. À ceci près qu'elle savait que, si elle refusait et qu'une armée pénétrait ses terres en représailles, elle la balaierait.

La lettre était arrivée alors que ses terres commençaient à périr. Tolldubh ne s'était jamais relevée de sa vengeance. Silurbem voyait ses régions frontalières peu à peu grignotées par l'appétit d'Hakroma, qui avait su retrouver un semblant d'ordre, n'ayant pas hésité à sacrifier ses propres mages pour mieux asseoir sa domination. Une tactique cruelle en laquelle Violaine reconnaissait la trace de Paxt et Kyre. Même morts, leur influence se lisait encore dans les mouvements en cours sur l'échiquier. Au contraire, Valfleuri peinait à retrouver son unicité d'autrefois, déchirée par les anciens vassaux de Rosalia. Cette dernière avait quitté les îles où elle avait trouvé refuge pour accompagner l'un des vaisseaux d'exploration en partance vers l'Est, vers les contrées inconnues.

Occupée à maintenir sa propre position ainsi que sa vision d'une société où les femmes seraient considérées à l'égal des hommes, Flavie ne pouvait être d'un grand secours à Silurbem, son allié et sa patrie d'origine.

En dépit de son Don comme de sa magie, Violaine savait qu'elle n'était pas invincible. Elle pouvait raser une ville, une armée, mais pas plusieurs. Il suffisait d'une maladie, d'une grande fatigue, et elle serait sans défense. Par ailleurs, si elle restait sûre de ses capacités en sorcellerie, elle avait moins confiance en son Don. Depuis ce fameux jour où elle avait libéré tout ce qu'elle avait en elle, plus aucune vision ne lui était venue. Quant à son autre talent, elle avait été incapable de le mobiliser pendant toute une année, avant de le retrouver, rouillé, affaibli. Elle recouvrait lentement sa puissance d'antan, mais cet épuisement ébranlait sa confiance en ses aptitudes à défendre son royaume face à la faim inextinguible d'Hakroma.

Elle restait humaine, après tout.

Son regard fuit celui d'Adhamhan. Sa poitrine se souleva sur un soupir mort-né.

— Je verrai ce qu'en dit Ciaran, conclut-elle.

Elle se releva, avisa l'expression concernée d'Adhamhan.

— Cela fait quatre ans, articula celui-ci d'une voix blanche. Quatre ans ! Quand le libérerez-vous ?

Elle pâlit.

— Il n'est pas prisonnier.

C'était vrai. Elle lui demandait parfois s'il voulait qu'elle le laisse partir. Au fond d'elle, elle ne le désirait pas. Elle s'habituaient tout juste à sa couche froide, la nuit. À l'absence de son corps, de ses mains, de son visage. De son regard. Elle ne pourrait pas supporter le silence.

Il l'avait assurée qu'il voulait rester dans le miroir. Auprès d'elle.

Adhamhan secoua lentement la tête :

— Et vous ? Quand vous libérerez-vous ? Ce n'est pas sain. Ce miroir vous empêche d'accomplir votre deuil.

— Laisse-moi gérer mon deuil comme je l’entends !

Son ton tranchant, appuyé par le soudain recours au tutoiement, lui fit comprendre qu’il valait mieux se taire.

Violaine refusait d’entendre, une fois encore, Adhamhan tenter de la convaincre de se séparer de son bien-aimé. Il refusait de parler à son ami enfermé dans le miroir. Il réprouvait cela et estimait lui avoir fait ses adieux lors de la veillée funéraire.

La reine-sorcière se rendit dans son étude. Comme Flavie, qui se heurtait à des réticences, elle avait aussi touché ses limites. Celles de son Don, comme celles de sa sorcellerie. Si les potions n’avaient plus aucun secret pour elle, elle s’était heurtée aux sorts les plus complexes. Elle avait tenté, aussi, de trouver un sortilège pour rentrer à Vielacier. Plus rien ne la retenait ici, depuis que Ciaran n’était plus. Elle pourrait emporter le miroir, le garder près d’elle. Hélas, elle n’avait jamais trouvé trace d’un sort capable d’ouvrir un portail. Elle avait dû se résoudre au fait que, si aucun mage ne le pouvait, aucune sorcière non plus.

Violaine se dressa face au miroir, qui lui renvoyait son reflet. Celui d’une femme au regard dur, à la bouche marquée par un pli amer. Sa robe noire, son voile mauve masquant ses cheveux bruns qui avaient repoussé, mais qu’elle gardait enroulés en nattes, cachés. Sa couronne, froide, sombre. À l’image de son cœur.

Elle se rappela le jour où Ciaran l’avait assurée de son amour, alors qu’elle craignait que ses pouvoirs ne rencontrent jamais de limites. Une grimace tordit son visage. Elle ignorait, alors, qu’il faudrait lui arracher une part de son âme pour les trouver, ces limites.

— Miroir, miroir, montre-moi mon chevalier noir.

Son double disparut et fit place aux ténèbres. Elle frémit. Cette obscurité lui paraissait un reflet plus fidèle d’elle-même que l’image qui

l'avait précédée.

Puis les volutes blanches s'étirèrent paresseusement, et la voix familière, adorée, résonna dans la pièce :

— Je suis là, ma bien-aimée.

Le coup de poignard, encore, entre ses côtes. Chaque fois qu'elle pensait la souffrance émoussée, elle se ravivait à ces simples mots.

Elle ravala le nœud qui s'était formé dans sa gorge.

— Adhamhan veut que je me marie. Que je te trahisse.

Un court silence, puis :

— Avec qui ?

Elle lui exposa le contenu de la lettre reçue du royaume de Siebenflus. Son souverain veuf, Carmin, désirait épouser Violaine. Son pays jouxtait le sien, séparé seulement par une chaîne de montagnes. Montagnes qui épargnaient Siebenflus de nombreux monstres. Le royaume ne comptait donc qu'un seul mage à son service. Bien nourri par ses fleuves, il possédait des armées capables de repousser les troupes d'Hakroma si celles-ci, lasses de s'attaquer à Silurbem, décidaient de fondre sur Dubhcastel. La reine-sorcière n'était pas sûre de se montrer à la hauteur, avec son Don devenu capricieux, et disposait de trop peu d'hommes.

— Ses terres fertiles pourraient rendre un nouveau souffle à Dubhcastel, ses armées la défendre, énonça finalement Ciaran.

Violaine fit la moue.

— Alors, toi aussi, tu veux que je te trahisse...

— Non.

Il reprit d'une voix plus douce :

— Cependant, je pense au bien de notre terre. Et au tien.

Elle secoua la tête avec énergie, comme s'il pouvait la voir.

— Je ne peux pas.

— Je ne te demande pas de l'aimer. Uniquement de penser à, peut-être, t'ouvrir des possibilités...

Ses mots étaient maladroits, mais elle savait ce qu'ils signifiaient. Ce n'était pas la première fois qu'il lui suggérait de se laisser aller à une inclination, un bref élan du corps ou du cœur, voire des deux, pour un autre homme. Un homme bien vivant.

Elle s'en sentait incapable. Elle avait été emplie de lui et, à présent qu'il n'était plus là, qu'une part de son âme semblait morte en même temps que lui, il lui paraissait inconcevable qu'un autre prenne sa place. Jamais.

— Il a une fille, m'as-tu dit ?

Elle acquiesça. La lettre le mentionnait. Une jeune adolescente, qui entrait dans sa quinzième année.

— Tu rêvais d'être mère...

Violaine sentit le pincement familier dans son ventre, cette vilaine main griffue qui lui rappelait son échec.

— Elle est grande. Elle n'a pas besoin de moi.

— Elle est en âge d'avoir une guide.

Violaine passa la main le long de la surface du miroir. À son pouce brillait la chevalière.

— Je ne partagerai pas sa couche, dit-elle d'un ton menaçant.

Un rire étrange, un rire d'outre-tombe, résonna dans les profondeurs du miroir. Elle sut qu'il l'avait imaginée, une lame au clair, pour repousser ce futur époux non désiré. Elle sourit. C'était un fantôme de sourire, un sourire désabusé.

Violaine s'éloigna du miroir, jusqu'à sa table. Elle prit ses cartes – celles qu'elle n'avait pas brûlées – et, pour aider sa décision, en tira une au hasard.

L'abeille.

Seule, jaune et noire, baignée de miel. En route vers la ruche.

L'abeille qui n'enfante pas, mais nourrit les larves issues d'une autre.
D'une reine disparue.

L'abeille. Symbole de survie. De renaissance.

Ses doigts suivirent le contour des ailes délicatement dessinées.

Symbole d'une âme pure. Comme celle d'un enfant au seuil de l'âge adulte, encore inconsciente des turpitudes du monde.

Violaine poussa un profond soupir.

Ce seul argument l'emporta. L'idée, peut-être, d'endosser le rôle de mère qu'elle n'avait pas eu le bonheur de remplir. Avec Ciaran dans le miroir, ils formeraient un ersatz de famille. Elle conclut la conversation, quitta son étude à pas lents, telle une condamnée se dirigeant vers l'échafaud, mais la tête droite et fière.

Elle concédait à cet argument. À reculons, mais elle concédait. Elle se rappela le nom de l'adolescente.

Blanche.

Un prénom qui sonnait comme une page vierge, n'attendant que d'y voir s'écrire son destin. Un prénom qui réclamait, en effet, une main pour guider la plume qui y tracerait les mots.

Chapitre 46

Dans le chenil royal, les chiens-loups s’impatiaient. Ils savaient, à l’entrée de Celadon, qu’approchait l’instant où s’ouvriraient les portes qui les retenaient de vagabonder la nuit. Qu’ils pourraient s’ébattre dans les bois, pister un animal, le chasser, s’en repaître.

Celadon sourit tout en flattant les bêtes qui s’agglutinaient autour de lui. Il vérifia les pattes, les gueules, s’attarda sur les chiens-loups qui guérissaient de blessures reçues, les uns au cours d’une mauvaise chute, les autres d’un coup de défenses d’un sanglier paniqué. Tout à ses soins, il perçut la princesse approcher, malgré son pas léger. Il n’était pas devenu chasseur royal pour rien.

Il ne se redressa ni ne s’inclina. Ses chiens-loups passaient avant tout.

Blanche s’installa à une distance prudente de la meute excitée. Ses épais cheveux noirs avaient été tressés en de multiples nattes et ornés de perles blanches et noires. Elle lissa sa robe ivoire du bout des doigts, son teint sombre rehaussé par la pâleur de sa tenue.

— Père m’a dit que j’aurais bientôt une nouvelle mère.

Comme tout le monde au château, Celadon avait appris que la reine-sorcière de Dubhcastel avait accepté la proposition de mariage du roi Carmin. Les courtisanes étaient pour la plupart partagées entre le désespoir de n’avoir pu séduire le roi pour se hisser sur le trône à ses côtés et la colère à la nouvelle qu’une adepte de la sorcellerie leur vole leur proie sans l’avoir jamais vue. Celadon, lui, n’avait pas d’opinion arrêtée sur le sujet. Il s’occupait de ses bêtes, accompagnait le roi dans ses parties de chasse ou chassait en solitaire. Son quotidien ne serait probablement pas modifié par l’arrivée de cette étrangère, plus réputée pour son attrait pour la sorcellerie

et le combat que pour la chasse. Mais Carmin ne la laisserait jamais manier une épée. Où trouverait-elle la possibilité de faire de l'exercice, si ce n'est en chassant ? Peut-être son quotidien en serait-il bouleversé, après tout...

Il gratta le dessus du crâne de l'un des chiens-loups qui venait fourrer son museau entre ses jambes, en quête d'une caresse.

— J'ai hâte qu'elle soit là ! soupira Blanche. J'ai entendu dire qu'elle non plus n'aimait pas les banquets, les bals, et tout ce faste ennuyeux.

Celadon lui glissa un coup d'œil compréhensif. Il préférait lui aussi la tranquillité aux brouhahas et toiles d'intrigues qui engluaient ces événements, festifs aux seuls yeux des autres.

Blanche se retourna, épousseta un banc d'une main rapide et s'y assit. Il grimaça. Les chiens-loups allaient devoir attendre un peu. Pour tromper leur impatience, il sortit de sa poche des lambeaux de viande séchée.

— Cela fera du bien, pour une fois, d'avoir affaire à quelqu'un qui s'intéressera vraiment à moi.

Il y avait de la tristesse dans la voix claire de l'adolescente.

Celadon acquiesça. Il fréquentait aussi peu que possible le château, préférant la compagnie de ses bêtes à celles des membres de la cour. Malgré ses rares visites, il avait pu observer la façon dont les courtisanes se pressaient autour de la princesse. Elles n'agissaient ni en amies ni en sœurs, mais comme des prédatrices qui voyaient en Blanche un moyen d'atteindre la couche de son père. Même sa nourrice gardait ses distances avec elle, à cause de la différence de rang. Quant aux garçons, ils n'étaient pas mieux. Derrière leur cour empressée, il lisait dans leurs yeux une aspiration au pouvoir ou à la chair tendre, intouchée, de la jeune fille. Voire aux deux. Il contint une grimace dégoûtée.

Blanche grandissait seule, très seule. Celadon pensa alors que la venue de cette reine implacable et insoumise était une bonne nouvelle.

Blanche pourrait trouver en elle une confidente, une guide, une protectrice. Plutôt que de venir ici, au milieu des odeurs musquées de ses chiens-loups. À troubler sa quiétude.

— Peut-être même pourra-t-elle répondre à mes questions...

Celadon haussa un sourcil alarmé. Que Blanche vienne régulièrement lui confier le poids de sa solitude, à lui qui la recherchait, c'était une chose. Qu'elle se mette à lui ouvrir son cœur en était une autre.

— Qu'est-ce que cela vous fait, Celadon, d'être à part ?

Il termina de nourrir les bêtes. Le subterfuge ne les retiendrait pas longtemps, elles avaient besoin de se dégourdir les pattes.

— Votre Altesse, je dois libérer les chiens-loups.

Elle eut un geste de la main, à la fois autoritaire et insouciant. Avec un soupir, il s'appuya contre l'enclos et se résigna à lui répondre :

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Il avait oublié le titre protocolaire, mais elle ne parut pas s'en offusquer. Elle précisa sa pensée :

— Vous approchez la trentaine et n'êtes point marié.

Ah. C'était donc cela. Soulagé, il haussa les épaules. S'il s'autorisait de temps à autre une liaison discrète, il avait toujours refusé, malgré l'insistance de Carmin, de prendre épouse. Il avait ses raisons. Des raisons qu'il n'avait données à personne. Et ne donnerait pas.

Un chien-loup se cogna dans ses jambes. Il lui donna une caresse distraite.

Il n'avait pas toujours été chasseur royal. Avant, comme son père, il s'occupait du chenil sous les ordres de son prédécesseur. Il se mordit la lèvre, un éclat de colère rarement visible dans ses yeux marron foncé. Comme il arrivait parfois au château, un employeur abusait de ses subalternes. La mère de Celadon n'avait pas échappé à la concupiscence de

celui qui gérait alors le chenil et commandait à son père, lequel avait dû ravalé toute rébellion. Celadon se rappelait encore l'attitude de sa mère, quand le responsable du chenil l'attrapait aux fesses ou à la poitrine. Il se rappelait le mélange de honte et de rage qui l'envahissaient et cette chape de plomb qui contenait ses poings, l'empêchant de voler à son secours. Il était enfant, mais déjà trop conscient des ombres qui emplissaient bien des membres de la maisonnée du roi.

Et puis elle était tombée enceinte. De son père ou de leur employeur, il l'ignorait. Toujours est-il qu'elle mourut dans un lit imprégné de son sang, en délivrant un fils mort-né. Son père ne s'était jamais remis de ce double deuil, et ce jour-là, du haut de ses douze ans, Celadon s'était juré qu'il ne fonderait jamais de famille.

Il avait attendu d'être assez âgé pour régler son sort à l'ancien chasseur royal. Il avait soigneusement préparé ce qui, aux yeux de tous, n'avait été qu'un tragique accident de chasse. Malgré sa position, le chef du chenil était moins doué que Celadon pour percevoir les comportements des animaux sauvages, surtout quand ils étaient traqués. Et Celadon avait bien remarqué que, dans la toile d'intrigues qui engluait la cour de Carmin, il valait mieux mourir par accident plutôt que par un procédé qui entraînerait enquête, condamnation, exécution.

— Je ne vois aucun intérêt dans ces nobles qui me tournent autour comme si j'étais un précieux trésor, poursuivit Blanche, sans réaliser qu'elle avait plongé son interlocuteur dans de bien sombres souvenirs. Mes dames de compagnie me disent pourtant que tel ou tel est fort beau parti, mais je ne vois pas pourquoi elles se mettent dans cet état, alors qu'elles-mêmes sont bien plus attirantes...

Elle s'interrompit, embarrassée, réalisant tout à coup ce qu'elle venait de lui confier.

Il garda un visage inexpressif, bien qu'il ait envie de sourire affectueusement. Une telle confiance l'honorait. Que l'adolescente se découvre une inclination pour le même sexe plutôt que l'opposé, ce n'étaient pas ses affaires. En revanche, il se demandait pourquoi elle venait si souvent lui imposer son babillage. Qu'elle se sente seule, il le comprenait, mais pourquoi venir le voir, lui, dont l'attitude taiseuse décourageait d'habitude les importuns ?

Elle poussa un nouveau soupir, se leva enfin.

— Ce que j'aime bien avec vous, Celadon, c'est que vous m'écoutez. Vraiment. Vous ne cherchez ni à me couper la parole ni à tirer profit de ce que je dis.

Voilà donc le revers de la médaille, à préférer se taire et rester à l'écart des araignées venimeuses qui grouillaient au château.

La princesse quitta enfin le chenil royal. Il ouvrit l'enclos et guida la meute excitée vers les bois, où elle put s'ébattre. Ce faisant, ses pensées revinrent à l'arrivée prochaine de la reine Violaine. Sa bouche afficha un pli contrarié.

Bien sûr, elle offrirait à Blanche la figure maternelle qui lui manquait, au milieu de tous ces vautours qui tournaient autour d'elle. Elle apporterait ses connaissances magiques, peut-être même assainirait-elle cette cour regorgeant d'âmes vénéneuses. De ce qu'il savait, elle n'était pas femme à tolérer le genre d'exactions auxquelles s'était livré l'ancien chasseur royal. Si Carmin fermait les yeux – il n'était guère mieux –, elle, certainement, ne le ferait pas.

Non, son inquiétude provenait de ce que le souverain lui avait annoncé la veille.

Il ne serait plus rattaché au service de Carmin, mais à celui de Violaine. Et si le roi, en dépit de ses travers, lui laissait une relative liberté,

il n'était pas certain que sa future reine agisse de même. Surtout, il ne voulait pas qu'elle lui ordonne de lui fournir des ingrédients quelconques à ses sortilèges. Celadon tenait la chasse pour ce qu'elle était : non pas un sport, contrairement à ce qu'en pensait Carmin, mais une source de subsistance, tout comme un moyen de préserver la part sauvage qui dormait dans ses chiens-loups.

OceanofPDF.com

Chapitre 47

En son absence, Violaine confia la responsabilité de Dubhcastel à Adhamhan. Il l'épaulait dans la gestion de ses terres depuis la mort de Ciaran, et elle savait qu'il se montrerait à la hauteur. Le voyage fut ralenti par ses bagages. Violaine avait refusé de partir sans ses grimoires, ses ingrédients les plus rares et, bien sûr, son miroir. Elle veillait d'ailleurs sur la caisse garnie de paille, chevauchant à la hauteur du chariot pour s'assurer que l'objet ne souffre pas des irrégularités de la route.

Après avoir franchi les montagnes qui séparaient Dubhcastel de Siebenflus, la troupe dut traverser plusieurs fois l'un des méandres des nombreux cours d'eau qui coulaient paresseusement, tantôt sur un pont tantôt à gué. Ces fleuves créaient des champs verdoyants, quand ils ne traversaient pas des forêts fournies. Le contraste était fort, comparativement aux terres plus austères que Violaine administrait.

Elle se pinça les lèvres tout en chevauchant, refusant d'admettre que le paysage ravissait ses yeux autant qu'il apaisait ses nerfs. Il lui rappelait presque Valfleuri. Presque, car son ancienne terre d'accueil ne comportait pas une telle profusion de bois. Des bois si fréquents et si touffus que les champs paraissaient une exception. Ils étaient toutefois bien entretenus. Des chemins praticables leur permirent de les traverser, sans avoir à se frayer un passage à travers les buissons de mûres ou les fourrés.

Outre une végétation fournie nourrie par les cours d'eau, les bois abritaient une faune abondante. À quelques reprises, les voyageurs croisèrent un ours curieux. À d'autres moments, ils entendirent le hurlement d'un loup. Assise près du feu, le sommeil la fuyant, Violaine resserra les pans de sa cape. Ce cri lupin lui semblait porter vers la lune toute la solitude

et la peine qu'elle ressentait. Elle dut lutter contre l'envie de se joindre à l'animal esseulé.

Cependant, ils ne rencontrèrent pas un seul monstre. D'après les renseignements dont Violaine disposait, la population restreinte des monstres de ce royaume était efficacement contenue par un mage, qui vivait dans une tour isolée, quand il ne parcourait pas le pays. Elle aperçut sa tour au loin, au cours du voyage, et se demanda pourquoi le roi éloignait ainsi de son château la seule personne capable de juguler les créatures qui pourraient perturber la tranquillité de ses terres.

Sis à Stauffenburg, capitale du royaume, le château élevait ses nombreuses tours au-dessus des bois environnants, telles des flèches tendues vers le ciel. Ses pierres blanches contrastaient avec l'ardoise des tuiles qui les chapeautaient. L'ensemble possédait une certaine élégance, comme si ses murailles crénelées n'avaient qu'une vocation décorative. Rien d'étonnant pour un pays ne souffrant pas de tensions avec ses voisins.

*

Violaine ne rencontra son nouvel époux qu'au jour du mariage. Elle avait décidé, avant même d'accepter sa proposition, qu'elle ne partagerait jamais sa couche. Quand elle le découvrit, sa résolution s'affermir. Carmin offrait pourtant un physique séduisant, que les œillades des dames de l'assistance confirmaient. Il avait la prestance et l'assurance d'un roi, la silhouette entretenue par l'exercice. Mais, à observer son expression imbue de lui-même, Violaine sut qu'il s'exerçait pour conserver sa musculature, non pour faire valoir ses preuves sur le terrain. Ses courts cheveux noirs, frisés, contrastaient avec sa peau pâle. La barbe taillée de près pour souligner ses mâchoires, le soin apporté à sa mise – une tunique de satin pourpre brodée de rouge, une ceinture ouvragée, de lourdes bagues ornées de pierres précieuses –, tout, en lui, était tourné vers l'apparence. Sa lourde

couronne, en or sculpté, acheva de fournir à Violaine l'impression qu'elle avait en face d'elle un homme qui usait de son physique et de sa position pour obtenir satisfaction à ses moindres désirs. Le genre d'homme qu'elle méprisait.

Sitôt la cérémonie terminée – sobre, à sa demande – et dès qu'ils se retrouvèrent seuls, elle confirma à Carmin sa volonté de ne jamais partager sa couche et de ne porter d'autre anneau à son doigt que celui qu'elle arborait déjà. Comme il paraissait contrarié, la détaillant de ses yeux d'un brun si sombre qu'ils en paraissaient presque noirs, elle lui rappela que sa proposition avait été, avant tout, politique et qu'il était parfaitement conscient de sa stérilité. Elle ne sut si ce furent ces arguments ou la peur de ses pouvoirs qui le retinrent de répliquer. Quand il s'en alla dormir sans elle, la nuit de leurs noces, elle se promit de concocter un philtre pour étouffer son désir, afin qu'il ne cherche pas à l'importuner de ses avances.

Trop éprouvée par le mariage qui lui laissait un arrière-goût amer, Violaine n'avait pas prêté attention à l'assistance, où se trouvait la princesse. Le lendemain, elle fit enfin connaissance avec Blanche, au cours d'une entrevue attendue.

Elle voulait que cette première rencontre se passe dans l'intimité, sans courtisanes ni dames de compagnie. Seuls les gardes se trouveraient présents. Les gardes, et le chasseur que lui avait attaché Carmin. Elle lui jeta un coup d'œil et surprit son regard marron qui l'examinait avec curiosité. De taille moyenne, bien bâti, il avait la silhouette d'un homme rompu à l'exercice physique qui formait son quotidien. Les cheveux bruns coupés court, la mâchoire bien dessinée, la bouche charnue. Une cicatrice barrait son visage hâlé, traçant un sillon net de l'arcade sourcilière gauche jusqu'au centre de la joue. Violaine trouvait sa physionomie plus agréable que celle des courtisans ou même du roi. Elle appréciait aussi son attitude.

Le chasseur ne dissimulait rien de sa curiosité ni de ce qu'il était. Il portait une tenue qu'il ne devait pas revêtir souvent, à en juger son attitude gênée dans la tunique de velours vert brodé de feuilles. Un vêtement d'apparat, porté pour lui faire honneur. Un couteau était suspendu à sa ceinture, la lame encagée dans un fourreau de cuir usé et taché par l'usage comme par les ans.

Violaine se demanda pourquoi le roi lui avait offert les services d'un tel homme. Elle ne chassait pas. Elle goûtait au combat, pas à la traque d'animaux sauvages. Peut-être Carmin ne désirait-il pas la voir dans les rangs de ses combattants et espérait-il orienter son tempérament vers une voie qu'il jugeait plus acceptable pour son sexe et pour son rang.

Elle serra les dents et se détourna du chasseur. Si c'était le cas, Carmin se trompait lourdement. Au moins avait-il eu la sagesse de lui laisser l'espace nécessaire pour pratiquer la sorcellerie.

Enfin, Blanche fut annoncée. Violaine se redressa. Elle avait choisi une robe mauve, pour faire honneur à sa couleur et rappeler son deuil, mais aussi en souvenir du banquet où elle avait croisé, par-dessus les tables, le regard de son chevalier noir. Elle avait accepté de venir en ce royaume dans l'unique but d'essayer de créer la famille qui lui avait tant manqué.

La princesse entra. Elle s'approcha à pas lents, un peu gauche, les yeux baissés.

Blanche portait mal son prénom. Elle avait le teint plus proche de celui de sa défunte mère, originaire de Silurbem, que de son père. Le mélange de ces deux carnations donnait ainsi à sa peau une couleur d'ambre. Sa chevelure, en revanche, était tout à fait pareille à celle de sa mère. Noire, nouée en de multiples tresses ornées de perles.

La princesse s'inclina d'un mouvement maladroit, ses yeux noisette toujours baissés. Elle gardait les mains nerveusement nouées dans son

giron.

Violaine se rappela alors ce que le roi avait dit d'elle, dans sa lettre. Blanche était née un jour de neige, d'où son nom qui tranchait singulièrement avec son teint foncé. Un jour immaculé, recouvert d'une poudreuse sans tache, marqué également par le rouge. Celui du sang de sa mère, aucune des personnes présentes – médecin, accoucheuses – n'ayant su endiguer l'hémorragie qui avait accompagné la délivrance. Une nourrice avait élevé l'enfant, mais elle restait privée d'un modèle qui seyait à son rang. Celui d'une future reine.

Les joues rondes, le regard peu sûr, la démarche hésitante, tout en Blanche criait son innocence et sa timidité.

Violaine n'avait pas à rougir de sa propre beauté. Si les épreuves avaient marqué son visage et son corps, sa silhouette restait entretenue par son entraînement au combat, qu'elle poursuivait avec régularité. Toutefois, Blanche était très belle. Quinze ans et, déjà, Violaine pouvait observer, dans les yeux des gardes, une lueur grivoise qui n'aurait pas dû s'y trouver à l'égard d'une si jeune fille. Elle jeta un coup d'œil au chasseur, qui l'observait toujours, les traits inexpressifs, seul homme de la pièce à ne pas couvrir Blanche d'un œil lubrique.

Violaine revint à la princesse qui nouait et dénouait ses doigts, empruntée.

Elle aurait dû sourire à Blanche. Elle aurait dû tendre la main, saisir la sienne avec douceur, puis l'étreindre, peut-être. Elle était sa belle-mère, destinée à remplacer celle qui lui avait donné vie, sans pouvoir lui offrir son amour maternel.

Au lieu de cela, son visage se durcit. Sa bouche s'arqua en une courbe sévère.

La princesse avait tout : la jeunesse, l'innocence. Un éventail de possibilités s'ouvrait devant elle. Violaine envia la vie qui s'étalait ainsi devant Blanche, encore vierge de toute épreuve, de sang et de larmes. Blanche avait perdu sa mère trop jeune pour la regretter, aucun souvenir ne venait la tourmenter, chaque jour, en douloureuses réminiscences des êtres aimés et perdus à jamais.

Blanche pourrait devenir ce qu'elle voulait, aimer qui elle voulait. Avoir les enfants qu'elle voudrait.

L'ancienne jalousie, au fond de son ventre, se réveilla et la mordit avec la célérité d'un serpent. Violaine se rappela les nuits sans sommeil, à bercer, puis frapper son ventre vide. Elle se rappela le déchirement d'avoir perdu les siens. Son bonheur envolé.

Une colère sourde l'envahit et infusa ses veines de son noir venin. Elle aurait dû la repousser, mais elle préféra s'y noyer.

— Belle-maman, je suis heureuse de vous rencontrer, dit enfin Blanche, embarrassée par le silence qui se prolongeait.

— Eh bien, moi, je ne le suis pas, rétorqua Violaine avec aigreur.

Le visage de Blanche se décomposa. Elle passa son poids d'un pied sur l'autre, déstabilisée par cette acrimonie à laquelle elle ne s'attendait pas.

— Et je ne serai ni ta mère ni ton amie.

Violaine aperçut des larmes briller au coin des paupières de la jeune fille, telles des gouttes de pluie ornant des châtaignes. Elle en ressentit une cruelle satisfaction.

Elle avait souffert, Blanche souffrirait aussi.

Un silence s'abattit sur elles. Lourd des rancœurs et des regrets qui hantaient Violaine, lourd de la peine et de l'incompréhension qui pesaient sur Blanche.

La reine-sorcière ressentit le besoin urgent de quitter cette pièce, se soustraire aux yeux humides et suppliants de la princesse. Elle voulait retrouver Ciaran, son aimé, son miroir.

D'un geste brusque, elle s'élança vers la porte. Les gardes s'écartèrent automatiquement sur son passage, l'un d'eux lui ouvrit obligeamment le vantail. Avant de franchir le seuil, Violaine lança sans même se retourner :

— Et ne t'avise jamais, Blanche, de me déranger lorsque je me trouve dans mon laboratoire.

*

Violaine referma la porte de son étude qui, en ce château, serait aussi son laboratoire. Elle s'appuya contre le battant. Elle tremblait. De rage. D'impuissance. Elle n'aurait jamais dû accepter ce mariage de dupes.

Elle rumina un instant sa colère, puis s'approcha du miroir accroché au mur, à côté de son blason. *Leur* blason.

Cette pièce était sienne, les couleurs de Carmin n'y entreraient jamais. Pas plus que le souverain ni ses serviteurs.

Elle posa les mains de chaque côté du miroir et plongea ses yeux verts dans ceux de son reflet.

— Miroir, miroir, montre-moi mon chevalier noir.

Elle attendit que les volutes blanches apparaissent sur l'ovale enténébré.

— Ça ne marchera pas, grinça-t-elle.

Sur le mur, ses mains se nouèrent en poings. Elle aurait frappé la pierre, si elle n'avait craint de s'y briser les phalanges.

— Laisse-toi du temps, répondit sagement Ciaran.

Violaine secoua la tête. Le temps n'y ferait rien. Voir Blanche, l'innocence incarnée, la page en attente de la plume imbibée d'encre,

éveillait en elle trop de douleur, trop de noirceur. Elle était venue en pensant agir en guide, en mère peut-être. Elle se retrouvait confrontée à ses propres manquements et à ses regrets, et avait aussitôt nourri une inimitié inaltérable pour la princesse.

— Violaine, soupira Ciaran, ce n'est pas parce que mon chemin de vie s'est brutalement arrêté que tu dois demeurer sur place. Le tien se poursuit.

Elle appuya le front contre le miroir. Froid, si froid. Comme la peau de Ciaran, quand elle avait tracé ses symboles à la craie sur son visage pour emporter son âme dans le miroir magique, avant qu'elle ne s'envole à jamais loin d'elle.

— Cela fait quatre ans, dit-il, faisant sans le savoir écho aux paroles d'Adhamhan. Quatre ans que je te vois tourner autour de tes regrets, celui de l'enfant que nous n'avons jamais pu avoir...

Sa voix se fêla. Malgré sa présence forte et réconfortante, Ciaran avait été, lui aussi, hanté par le vide qui régnait dans le ventre de Violaine.

— Et celui laissé par ma mort. Mais je crains qu'à force de rester sur place, cloîtrée dans ces regrets, tu ne finisses par les laisser t'empoisonner.

Elle se redressa, observa les lambeaux de brume dans le miroir, comme si leur danse contenait un message crypté. Elle craignit la suite et préféra se détourner de lui plutôt qu'affronter ses mots. Elle s'approcha de ses étagères et sélectionna des ingrédients.

— Je dois préparer la potion incapacitante, déclara-t-elle pour qu'il ne prononce pas ces mots qu'elle refusait d'entendre.

— Incapacitante ?

L'inquiétude, dans la voix désincarnée de Ciaran, était palpable. Elle réalisa qu'il redoutait qu'elle imite Flavie et change Carmin en pantin sans âme. Un sourire sans joie releva la commissure de ses lèvres.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Je vais juste lui ôter tout désir charnel envers moi. Pour qu'il me laisse tranquille.

Elle s'affaira, alluma le feu qui réchaufferait la potion, prit son mortier et y déposa une poignée de feuilles séchées de millepertuis.

— Je t'ai promis qu'il ne partagerait pas ma couche.

Un silence, puis :

— Je ne t'ai jamais demandé une telle promesse.

Ses doigts se crispèrent autour du pilon.

— Cet homme me dégoûte, cracha-t-elle.

— Je ne te parle pas de lui en particulier. Je veux juste te rappeler que je ne t'ai pas demandé de me rester fidèle après que j'ai trépassé.

Elle se mordit les lèvres et s'acharna sur la plante qui se transformait en poudre sous la force de ses gestes, comme si elle voulait y broyer sa propre peine.

— Tu as connu d'autres hommes, avant moi. Pourquoi te privés-tu ? Pourquoi t'interdis-tu le moindre plaisir ?

Des larmes commencèrent à piquer ses yeux. Violaine versa le millepertuis broyé dans son récipient, y cracha un filet de sa salive, puis ajouta l'eau dans laquelle macérait un serpent mort.

Elle secoua la tête machinalement, comme pour signifier son refus d'écouter. D'admettre. Bien sûr, il n'avait pas tout à fait tort. Elle regrettait sa couche vide et froide, la nuit, et se languissait d'un corps chaud, étendu à ses côtés après avoir comblé son désir. Mais elle ne parvenait pas à s'ôter l'idée qu'en laissant ainsi un autre la toucher, elle trahirait celui qui avait tant représenté pour elle.

— Ce miroir t'a aidée à ne pas perdre pied, il ne faut pas qu'il t'empêche de faire ton deuil.

Ce miroir vous empêche d'accomplir votre deuil.

— Il ne faut pas qu’il te retienne d’avancer sur ton propre chemin de vie.

Elle serra les dents, prit une poignée de perce-oreilles dans un bocal et les concassa dans son mortier pour les adjoindre à sa mixture.

Ciaran se tut. Elle ne clôtura pas la conversation, elle voulait encore sentir sa présence muette dans le miroir. Elle n’était pas encore prête. Pas prête à le laisser partir. Ni à accueillir un autre dans son lit, quel qu’il soit.

Vraiment ?

L’impatience de son corps à retrouver des étreintes contredisait sa résolution. Sans le vouloir, elle se rappela le chasseur qui lui avait été affecté. Ses traits agréables.

Le feu aux joues, elle retourna à sa mixture pour le chasser de ses pensées.

*

Violaine passa les journées suivantes enfermée dans son étude, à compulsier ses grimoires, à élaborer des potions qu’elle rangeait sous clé, et à converser avec son miroir. Ciaran n’aborda plus le sujet de sa solitude, mais l’écho de ses paroles planait toujours dans la pièce.

Blanche essaya de l’aborder à plusieurs reprises, quand elles se croisaient lors d’un repas ou dans un couloir. Mais, comme l’avait deviné Violaine, à peine la princesse avait-elle amorcé la conversation que son amertume, trop souvent ressassée, jaillissait et s’abattait sous la forme de mots aussi aiguisés et tranchants que des lames. Violaine rejetait Blanche, en qui elle voyait toutes les possibilités qu’elle avait perdues, pour peu qu’elle les ait jamais eues. Et quand l’adolescente lui offrit un poignard en gage d’amitié, l’acrimonie de la reine-sorcière augmenta. Ces interactions envenimées ne pesaient pas seulement sur Blanche, elles finirent, comme son quotidien claquemuré, par donner à Violaine la sensation d’étouffer.

Le terrain d'entraînement lui étant interdit – l'humeur de Carmin s'était considérablement dégradée depuis qu'elle lui administrait la potion incapacitante dans son vin –, il ne lui resta bientôt plus qu'une alternative.

Un matin, alors qu'elle n'avait jusque-là jamais recouru à ses services et l'avait laissé mener son quotidien comme il lui plaisait, elle convoqua Celadon. Elle lui ordonna de l'emmener pour une chasse privée, dans la forêt, loin de ce château où elle ne percevait qu'hostilité – la sienne comme celle des autres.

Chapitre 48

C'était vierge de tout préjugé que Celadon était venu assister la nouvelle reine de Siebenflus lors de sa première rencontre avec Blanche. Il en ressortit avec un mauvais sentiment.

Avant l'entrée de la princesse, il avait détaillé la souveraine couronnée de métal noir et essayé de percer les secrets cachés derrière cette petite cicatrice, à la tempe, ce pli amer sur ses lèvres, cette dureté dans le regard vert comme l'émeraude. Il avait entraperçu, quand elle avait quitté son siège, dans le mouvement de sa robe révélant sa cheville, la petite lame dissimulée là. Il avait vu, dans la ligne de ses épaules, dans le maintien de ses bras, dans les cals sur ses paumes, l'habitude de tenir une épée et d'affronter les épreuves sans courber l'échine.

Il avait, brièvement, ressenti de la peine pour elle. Si insoumise, si tendue vers l'action, alors qu'elle venait d'épouser Carmin. Celadon connaissait assez son roi pour savoir qu'il ne la laisserait jamais pénétrer dans l'enceinte d'entraînement, encore moins s'approcher des râteliers d'armes.

Quand Blanche était entrée, tout intimidée par sa nouvelle belle-mère qui paraissait si pleine d'assurance, Celadon avait un temps caressé l'espoir que les deux femmes, perdues dans leurs solitudes respectives, nouent aussitôt un lien. Mais les mots de Violaine, pleins d'un fiel que la princesse ne méritait pas, lui avaient fortement déplu.

Ce sentiment s'accrut quand, au fil des jours et alors qu'il passait le plus clair de son temps avec les chiens-loups, il vit Blanche débarquer au chenil, les joues humides de pleurs, pour lui confier son chagrin et son désarroi.

— Je fais de mon mieux, pourtant, dit-elle de sa voix fragile, j’essaie de lui plaire. Je lui parle de ce qu’elle aime, j’ai même demandé au forgeron un poignard pour le lui offrir, car j’ai appris qu’elle aimait manier les lames.

Elle renifla, essuya ses joues.

— Elle ne m’aime pas... Et les courtisanes me disent que je ferais mieux de me montrer aussi méchante qu’elle. Je ne veux pas !

— En avez-vous parlé au roi ?

Le chasseur manquait encore au protocole, mais si les femmes de la cour y mêlaient leur venin, la princesse risquait d’y laisser plus que des larmes.

Blanche secoua la tête.

— Non. Lui m’en a parlé. Il tient le même discours que ses anciennes maîtresses.

Celadon s’alarma de cette information. D’habitude, le roi ignorait sa fille, qu’il laissait grandir aux soins de sa nourrice et de ceux, plus retors, de ses dames de compagnie. Il s’inquiétait d’autant plus que Carmin ne paraissait pas plus apprécier sa nouvelle épouse que la princesse. S’il se mettait à vouloir monter sa propre fille contre la reine...

Quand Violaine, un matin, le convoqua et lui ordonna de l’emmener pour une chasse privée, il tut son élan de colère. Ce serait l’occasion de parler à la reine, de l’avertir qu’elle devait adopter un autre comportement envers la princesse héritière. C’était tout à fait contraire au protocole, mais Celadon connaissait trop bien les manigances qui ombrageaient les couloirs du château de Carmin. Ici, les protocoles ne servaient qu’à dissimuler les horreurs tapies derrière les masques souriants.

Il prépara une chasse en forêt de deux jours. Il choisit deux chiens-loups parmi la meute et donna ses instructions aux soigneurs pour gérer le reste des bêtes en son absence. Celadon eut un pincement au cœur quand il

sortit les deux animaux du chenil, abandonnant là les autres chiens-loups. Il avait confiance en ses soigneurs, mais sa meute était sa famille. De crocs et de fourrure, certes, mais les chiens-loups étaient des esprits directs, simples, sauvages. Ils ne tissaient pas des toiles d'intrigues, ils ne cherchaient pas à frapper les autres dans le dos, par quelque vil stratagème. Ils le considéraient comme chef de meute, ne pardonnaient pas l'erreur, mais rendaient ses soins par un respect qu'il savait franc et mérité.

Violaine l'attendait à l'entrée du chenil, le visage fermé. Elle portait une tunique en cuir par-dessus une chemise de lin noir, un pantalon et des bottes, avait suspendu à sa ceinture une épée. Elle avait ôté sa couronne et son voile mauve. Pour la première fois, il découvrait la longue chevelure brune, nouée en une simple natte où brillaient quelques fils d'argent. Tenue et coiffure simples, pratiques. Celadon approuva ces choix. Cette femme avait l'habitude du terrain, des combats. De la chasse ? Certainement pas. L'épée ne lui servirait pas, contrairement à l'arc, aux flèches et aux couteaux que Celadon emportait.

Il emmena la reine dans les bois. Les deux chiens-loups trottaient devant lui, la queue fouaillant l'air avec excitation, le nez humant la brise à la recherche d'une proie.

Malgré la présence de Violaine, dont il percevait la tension, le couvert des arbres, le chant familier de la forêt et le parfum d'humus lui apportèrent bientôt l'apaisement que la chasse lui procurait toujours. Violaine restait derrière lui, lui emboîtant le pas en silence. Il ne chercha pas à le briser, concentré sur ses bêtes, sur les indices qu'il guettait dans la terre ou les branches brisées.

Petit à petit, Violaine parut se détendre. Sans doute l'exercice physique lui faisait-il du bien. Il cessa de se préoccuper d'elle, ayant repéré en même temps que ses bêtes la piste laissée par un chevreuil. Les chiens-

loups s'élancèrent sous les arbres, excités par la chasse. Celadon accéléra le pas. Il prit son arc, encocha une flèche. Il perçut, derrière lui, le souffle de Violaine qui le suivait. Tant qu'elle restait discrète et n'effrayait pas le gibier, il n'avait pas à la gérer.

Les chiens-loups étaient bien entraînés. Ils débusquèrent le chevreuil, le prirent en chasse et le dirigèrent vers lui. Celadon banda ses muscles, prêt à décocher sa flèche. Quand l'animal passa devant lui dans sa course affolée, il lâcha la corde, et la flèche fila vers sa cible.

Le chevreuil trébucha, glissa. Les chiens-loups l'encerclèrent et mordirent ses pattes pour l'empêcher de se relever. Le chasseur se précipita vers sa proie, tira son couteau et, d'un geste sec, acheva l'animal pour lui épargner d'inutiles souffrances. Le chevreuil mort, Celadon préleva quelques portions de viande crue, encore chaude, et les donna en récompense à ses bêtes.

Violaine le rejoignit. Il lui désigna les bois et lui proposa de retirer elle-même le trophée, mais elle secoua la tête.

— C'est vous qui l'avez abattu, pas moi.

Il renonça à ôter lui-même les courts bois de l'animal. Habituellement, le roi prélevait son tribut pour orner sa salle du trône.

Violaine resta d'abord les bras ballants, pendant qu'il dépeçait l'animal, puis elle finit par s'enquérir :

— Que puis-je faire ?

Il ne cessa pas son mouvement et ne releva même pas la tête.

— Vous n'avez jamais chassé ?

— Non. Je suis une combattante, pas une chasseresse.

Il hocha le menton, termina de détacher la patte arrière dans un grognement d'effort. Des gouttes de transpiration coulèrent de son front, vinrent piquer ses yeux. Il les essuya d'une main, sans se soucier qu'elle

soit maculée. L'air empestait l'odeur cuivrée du sang chaud. Les chiens-loups tournaient autour d'eux, excités. D'un geste, il les envoya courir sous les arbres, chasser pour leur seul profit.

Il leva enfin les yeux vers la reine. Il n'était pas accoutumé à voir des femmes souiller leurs mains pendant les parties de chasse. Les courtisanes préféraient minauder sur leur cheval quand Carmin ramenait, triomphant comme s'il avait lui-même tué la bête, un gibier abattu par Celadon. Mais Violaine paraissait prête à plonger les mains dans les entrailles du chevreuil, aussi lui indiqua-t-il du doigt les parties dont elle pourrait s'occuper.

— Avec un bon couteau, pas une épée, précisa-t-il, en lui tendant la seconde lame qu'il emportait toujours à la chasse.

Elle acquiesça, saisit le couteau et s'accroupit pour découper le chevreuil selon ses instructions. Il corrigea ses gestes, puis, satisfait, la laissa travailler pendant qu'il s'activait de son côté.

Le soir venu, alors que les chiens-loups s'étaient allongés près de lui, Celadon fit rôtir quelques pièces du chevreuil pour leur dîner. Violaine s'installa en face de lui, de l'autre côté des flammes. Ils mangèrent tous deux en silence. Un silence qui surprenait agréablement le chasseur. Malgré l'attitude de la reine envers Blanche, cette journée de chasse lui avait permis de découvrir Violaine. Il appréciait son attitude active, son absence de bavardage inutile.

Lorsque la reine eut achevé d'aspirer la dernière goutte de moelle de son os, elle le lança aux chiens-loups. Celadon sortit une pomme de sa besace et lui en proposa la moitié. Elle l'accepta, mais refusa le petit couteau qu'il lui tendait. Elle entreprit de couper le fruit avec celui qu'elle avait tiré de sa botte.

C'était le moment.

— Que pense le roi du fait que vous passiez la nuit à la belle étoile ?

Elle coupa une tranche de la pomme, la glissa dans sa bouche, puis haussa les épaules.

— Je n’ai cure de son avis sur la question.

Comme beaucoup de monde au château, Celadon savait que le couple n’avait pas consommé ses noces. Si Violaine s’en satisfaisait pleinement – les rumeurs disaient que c’était elle qui refusait sa couche à son époux –, Carmin n’était pas du même avis. Il n’avait pas l’habitude qu’une femme lui résiste.

Mais ce n’était pas là le sujet dont Celadon souhaitait s’entretenir avec la reine. Elle avait plutôt bien réagi à cette première question. Il attaqua donc :

— Vous ne devriez pas traiter Blanche ainsi. La princesse nourrissait beaucoup d’espoir, à votre venue, vous savez.

À la mention de la princesse, le couteau dérapa, et Violaine s’entailla l’index. Elle suçota la plaie, le front plissé par la colère. C’est alors qu’il vit briller l’anneau, à son pouce. Carmin ne lui avait offert aucun bijou. Cet anneau devait être le vestige de son précédent mariage.

— C’est une jeune fille désireuse de vous plaire. Votre attitude envers elle est impardonnable.

Tout autre n’aurait pas osé parler sur un tel ton à l’épouse du souverain. La reine ne paraissait pas particulièrement attachée au protocole, non plus que Celadon, et il voulait marquer son propos par sa franchise.

Elle ôta son doigt blessé de sa bouche et se perdit dans la contemplation des bois enténébrés. Elle resta silencieuse un long moment, puis lâcha d’un ton aigre :

— Je n’ai jamais pu avoir d’enfant.

— Moi non plus.

Il confia alors, pour la première fois, ce qui était arrivé à sa mère et sa propre résolution d'éviter de créer une famille. Il s'en étonna, puis il songea qu'ainsi, il pousserait la reine à s'épancher également. À lui donner, peut-être, la clé pour la mettre en de meilleures dispositions envers la princesse.

Quand il eut achevé son récit, elle le regardait de nouveau.

— Il y a une différence entre un désir inassouvi et un renoncement choisi.

Il acquiesça, avant de répliquer :

— Et il y a une différence entre rendre coup pour coup à une intrigante et malmenier une innocente.

Elle plia l'index, jeta un coup d'œil au mince filet de sang qui s'échappait toujours de la plaie et le porta de nouveau à la bouche.

— Blanche, innocente ? Allons bon, avouez que vous aussi, vous ne cherchez qu'à la mettre dans votre lit !

Il se redressa, indigné :

— J'ai le double de son âge ! Jamais je ne me permettrais pareille vilenie, même en pensée !

Elle cessa de s'occuper de sa plaie pour étirer vers lui un sourire mauvais :

— Si tel est le cas, vous êtes bien le seul. J'ai vu la manière dont les hommes du château la regardent.

Celadon se rassit, les poings serrés. Où voulait-elle en venir ? Était-elle jalouse de la beauté de la princesse ? Du peu qu'il avait pu en juger, cela ne lui ressemblait guère.

— Vous verrez, il ne s'en faudra que de quelques mois avant qu'elle se retrouve grosse des œuvres de l'un d'entre eux.

C'était donc cela... Il secoua la tête. Tout à coup, ce n'était plus du mépris qu'il éprouvait pour Violaine, mais de la pitié.

— Vous laissez vos propres regrets vous empoisonner. Blanche n’a rien à voir avec eux ni avec vos tourments.

La phrase atteignit Violaine plus profondément qu’il ne l’avait pensé. L’espace d’un instant, il lut de la peine sur son visage. Une peine profonde, ancienne.

— Vous ne savez pas ce que c’est que de perdre un être aimé.

— Si, je le sais.

Son ton était plus dur qu’il ne l’aurait voulu. Mais la reine touchait, elle aussi, un point sensible.

— Je vous l’ai dit. Et je n’en avais jamais parlé à personne jusqu’ici. Vous vous montrez aussi blessante avec moi qu’avec elle.

L’un des chiens-loups, à ses côtés, perçut la tension dans leur conversation. Il releva la tête et émit un grondement sourd, en écho à sa propre colère. Celadon apaisa la bête d’une main caressante. Violaine le regarda calmer l’animal. Une expression étrange passa sur son visage, et un frémissement parcourut ses mains.

— Je suis venue pour elle. C’est pour Blanche que j’ai accepté la proposition de votre roi.

Elle termina son fruit, rangea son couteau et rassembla les genoux entre ses bras, sans se rendre compte que cette confidence le plongeait dans la confusion.

— Parce que je n’ai jamais eu d’enfant et pensais en trouver une, malgré son âge. Au lieu de cela, je découvre une femme presque faite. Formée. Prête à porter la vie...

Elle joua avec l’anneau à son doigt.

— Vous savez ce qu’est le deuil. Vous ne savez pas ce que c’est, quand votre propre corps, si conciliant d’habitude, vous trahit. Vous ne savez pas ce que c’est que d’être enlevée aux siens, de se débattre dans un

nouveau monde et, quand vous pensez avoir enfin trouvé une lumière dans toute cette obscurité, se la voir arrachée avec brutalité.

Celadon continuait de flatter sa bête, mal à l'aise face à ces aveux dont il ne saisissait pas le but. Sa colère avait reflué, disparue sous un trouble qu'il éprouvait rarement. En dépit de sa méchanceté injuste envers Blanche, plus Violaine se dévoilait, plus elle le fascinait. Le silence s'étira entre eux comme il se rendait compte qu'ils partageaient davantage qu'il ne l'aurait pensé au premier abord. Dans le regard de la reine, il reconnut la même lueur que celle qui avait hanté ses propres yeux, quand il attendait son heure. L'heure d'abattre celui qu'il estimait responsable du trépas de sa mère.

— Non, finit-il par répondre, mais je sais ce que c'est que d'être dévoré par l'envie de venger sa douleur sur un autre.

Violaine cessa de jouer avec sa chevalière, les doigts crispés.

— Votre chagrin, tout légitime qu'il soit, a trop longtemps séjourné dans vos veines. Ne le laissez pas se changer en poison.

Elle se rembrunit.

— Il dit la même chose...

Celadon ignorait qui elle désignait par là, mais il approuva :

— Il a raison.

Violaine se redressa brusquement. Les chiens-loups l'imitèrent, alarmés, et il les calma d'un geste. Elle s'éloigna dans la nuit. Il ne chercha pas à la rattraper, respectueux de son besoin de solitude.

Ils rentrèrent plus tôt que prévu. Violaine se précipita dans son étude, oubliant de lui rendre le couteau qu'il lui avait prêté. Après qu'il eut rentré ses bêtes et se fut assuré que le reste de la meute se portait bien, il se rendit au château pour le récupérer. Il espérait que ses paroles porteraient leurs fruits à l'avenir, sans pour autant y croire. Elle nourrissait depuis trop

longtemps ses regrets, et il savait à quel point ils pouvaient vous envahir de leurs ombres, si vous ne les laissiez pas filer.

Violaine ne répondit pas quand il frappa au battant de son étude. Il entrouvrit la porte, mais n'osa pas glisser davantage que sa tête par l'ouverture.

Étendue au sol, au pied d'un miroir ovale qui ne reflétait rien, Violaine sanglotait. Violaine, au visage sévère, au fier port de tête, ployait sous le poids de ses propres larmes. Une voix masculine, qu'il ne connaissait pas, hantait la pièce. Il frissonna quand il comprit qu'elle provenait du miroir.

Celadon referma doucement la porte et s'éloigna, bouleversé. C'était une chose d'accuser la reine de se laisser empoisonner par le chagrin, c'en était une autre d'y assister.

Chapitre 49

Violaine avait été ébranlée par les paroles du chasseur. Quand elle les confia à Ciaran, il abonda dans le sens de Celadon. Quoique ses mots fussent empreints de bien plus de douceur que ceux du chasseur, ils l'atteignirent tout autant.

Après cela, Violaine décida de modifier son attitude envers Blanche. Ce ne serait pas facile, tant ses rancœurs et ses regrets avaient la mainmise sur son âme, mais elle était prête à l'effort. Elle attendit donc, tendue, la prochaine visite de la jeune fille. Qui ne vint pas. À force de rejets, de paroles blessantes, et manipulée par les membres de la cour, Blanche avait cessé ses vaines tentatives de se faire apprécier de sa belle-mère.

Leurs seules interactions se déroulèrent au cours des dîners pris en famille, et elles ne permirent pas à Violaine de mettre en pratique sa résolution. Malgré sa volonté d'approcher différemment la princesse, la présence sombre de Carmin raviva ses pires penchants, et elle ne put retenir sur sa langue de nouveaux propos aussi acérés que la lame de son épée, qu'elle continuait d'entretenir à défaut de pouvoir s'entraîner.

Blanche dîna le nez plongé dans son assiette, son regard noisette brillant de larmes. Elle joua distraitement avec la nourriture, mangea à peine. Violaine finit par se retrancher, elle aussi, dans un silence tendu, déçue par sa propre attitude comme par l'absence de combativité de l'adolescente. Si, au moins, elle lui répliquait quelque chose, peut-être cela suffirait-il à faire taire les méchantes phrases qui émanaient d'elle... Et pourtant, au fond d'elle, Violaine perçut la voix du chasseur lui indiquer que, là aussi, elle se montrait injuste. Blanche avait quinze ans et avait

grandi au milieu d'un nid de vipères. Elle n'avait jamais été guidée par qui que ce soit, se trouvant ainsi désarmée.

Violaine coula son regard vers le roi, seul à manger avec appétit, un léger sourire cruel aux lèvres. Elle serra son couteau. Carmin s'amusait visiblement de la rivalité qui régnait entre son épouse et sa fille. Il n'aurait pas dû agir ainsi. S'il avait été un souverain consciencieux, un père aimant et un époux concerné, il aurait, au contraire, fait en sorte que les deux femmes se rapprochent.

Violaine repensa aux paroles du chasseur. Il s'était montré bien plus soucieux du bien-être de la princesse que son propre père.

Le regard sombre du roi se posa sur sa fille. Le sourire, dans la barbe noire parfaitement taillée, prit une tonalité étrange, perturbante. Répréhensible. Carmin s'aperçut alors que Violaine l'observait, et son visage reprit sa dureté coutumière.

L'instant avait été si bref que Violaine se demanda si elle ne s'était pas imaginé cette expression égrillarde, inconvenante. Que Blanche, par sa beauté, suscite d'intolérables convoitises, elle avait fini par s'y habituer, quand bien même cela lui déplaisait. Elle devait admettre que la jeune fille, loin d'y répondre, était inconsciente des regards grivois qu'elle suscitait. Mais que son père se mette aussi à nourrir le même désir, un désir criminel, cela la révoltait.

Elle pouvait l'avoir imaginé. Tout comme elle avait imaginé que Celadon nourrissait pareille luxure. Elle s'était trompée sur son compte, peut-être se méprenait-elle aussi au sujet du roi.

Elle ne put achever son repas, profondément perturbée. Sa santé mentale vacillait-elle, à force de s'enliser dans son désespoir et ses regrets ? Était-ce là ce contre quoi Adhamhan, Ciaran, puis Celadon avaient voulu la prémunir ?

Elle avait besoin de conseils. Elle avait besoin d'avancer, si elle ne voulait pas se nécroser là, à l'endroit où elle stagnait depuis quatre ans.

*

Le chasseur avait déjà su trouver les mots justes pour l'alerter sur l'abîme au bord duquel elle dansait et menaçait d'entraîner Blanche. Pour s'éloigner de l'attrait dangereux du vide, Violaine se tourna vers Ciaran. Il était le seul qui connaissait tout d'elle, de ses forces comme de ses failles. Elle s'était toujours appuyée sur lui au combat, confiante. En revanche, cette fois, elle allait devoir batailler seule contre elle-même, contre ce qui empoisonnait ses veines.

— Je n'y arrive pas, murmura-t-elle, quand les volutes blanches s'étirèrent paresseusement sur le fond ténébreux du miroir. J'ai essayé, mais c'est plus fort que moi. Les seuls mots qui sortent de ma bouche sont empreints de colère... Je n'arrive pas à considérer Blanche comme je le devrais. Et maintenant, c'est trop tard.

Sa main glissa, malgré elle, sur le cadre ouvragé. En quatre ans, ses doigts paraissaient avoir oublié le tracé de sa peau. Elle le regrettait autant qu'elle regrettait son absence à lui. Elle repoussa une image qui vint sans qu'elle le veuille, celle d'une peau étrangère où glisseraient ses doigts. Elle refusait d'affronter une telle éventualité.

— Blanche ne vient plus te voir, c'est cela ?

Violaine acquiesça. La mine sombre, elle se détacha du miroir et s'assit au sol, dos contre le mur. Sous leur blason commun, comme pour y puiser la force qui lui manquait pour enfin créer ce semblant de famille pour laquelle elle était venue ici, en ce royaume aussi étranger qu'hostile. Elle rassembla ses genoux dans ses bras, peu soucieuse que sa robe traîne dans la poussière.

— Elle m'a offert un poignard.

Elle contracta les mâchoires au souvenir de ce cadeau. Elle avait tempêté sur Blanche, qui s'était retirée, effrayée par l'intensité de sa colère. Tout en prononçant cette phrase, elle eut conscience de se chercher des excuses.

— Elle ne pensait certainement pas à mal, fit doucement Ciaran. Sait-elle comment je suis mort ?

Violaine perçut l'élancement familier de la douleur dans sa poitrine, tel l'écho d'un coup de poignard. Elle déglutit et dut s'y reprendre avant de pouvoir répondre :

— Non. Je ne lui ai pas parlé de toi.

Il y eut un silence, un silence guère pesant, puisqu'elle percevait, dans le miroir, sa présence. Une présence doublée d'un manque, un réconfort mêlé de chagrin.

Elle resserra davantage son étreinte sur ses genoux, comme si ce geste pouvait rassembler les bords du gouffre qui déchiquetait son âme.

— Tu devrais peut-être la rencontrer seule à seule. La plupart des gens d'ici ne t'encouragent guère à aller de l'avant, si j'ai bien compris.

Elle hocha la tête.

— Je ne sais pas si cela servira à grand-chose.

— Essaie.

Il ajouta ensuite, de ce ton à la fois caressant et admiratif qu'il avait souvent quand il lui parlait dans l'intimité :

— Tu n'as jamais baissé les bras face à l'adversité. Ni échoué.

Elle faillit lui rétorquer qu'elle avait échoué à lui donner un enfant, mais elle retint les mots sur sa langue. C'était justement à cause de cette aigreur, née d'un désir inassouvi, qu'elle avait élevé une barrière entre elle et Blanche. Elle repoussait une enfant – certes de quinze ans – au profit d'un autre qui n'avait jamais pu exister.

Elle glissa sa main sur son ventre. Ce ventre creux, qui n'avait jamais voulu nourrir la moindre étincelle de vie. Ce ventre qui l'avait fait tant souffrir. Qui l'empoisonnait encore de son néant.

Elle ne voulait plus se trouver sous cette emprise. Là, sous sa paume, son sang palpitait. Elle était vivante. Blanche était vivante.

Violaine se rappela le regard égrillard de son père.

Blanche avait besoin d'elle. Ses doigts se crispèrent. Elle ne pouvait pas continuer à s'accrocher ainsi à ce qui n'avait pas pu advenir. Au fantôme d'un être qui n'avait jamais existé ailleurs que dans ses désirs et ceux de Ciaran.

Elle tourna la tête vers le miroir, dont elle ne percevait que le cadre ouvragé et, à l'intérieur, la présence invisible de celui avec qui elle avait été, un temps, heureuse.

Ce miroir t'empêche d'accomplir ton deuil.

Elle se releva brusquement et épousseta sa robe d'un geste machinal.

— Tu as raison.

Elle n'était pas aussi certaine que Ciaran du succès de cette ultime tentative, mais ses mots avaient touché juste : elle n'avait jamais renoncé sans se battre.

Et si elle devait pour cela juguler son propre venin, elle le ferait.

Chapitre 50

Violaine avait demandé à Blanche de la rejoindre dans son boudoir. Elle avait jugé la pièce, plutôt vaste, suffisamment neutre et intime pour cette rencontre où elle tenterait, une dernière fois, de chasser ses propres rancœurs pour tendre la main à sa belle-fille.

Elle attendit, nerveuse, un manuscrit fermé sur les genoux. Et si Blanche refusait son invitation ? Elle ne lui avait plus rendu visite, depuis l'incident avec le poignard, et leurs seules interactions, au cours des repas, se trouvaient toujours aussi envenimées par l'aigreur de Violaine.

Un coup léger, à la porte.

Violaine ravala son anxiété, tandis que le battant s'ouvrait sur Blanche.

La princesse balaya la pièce du regard. Dans ses yeux noisette, Violaine lut de l'appréhension. Une crainte qui parut s'amenuir, lorsqu'elle comprit qu'elles seraient seules, sans même un garde. Blanche souffrait-elle aussi des mesquineries et des mots venimeux des dames de la cour ?

— Assieds-toi, Blanche.

Violaine désigna un siège vacant, d'un geste un peu trop vif.

La jeune fille prit place. Elle avait emporté un ouvrage de broderie et se mit aussitôt au travail, en silence. Ses gestes, en passant l'aiguille dans le tissu, étaient aussi gracieux qu'efficaces. Au fil de ses points, ses traits se détendirent. Elle passait et repassait son aiguille dans le tissu avec un plaisir évident.

Un souvenir se superposa à cette image.

Violaine, qui brodait de mauvaise grâce, sa mère à ses côtés, durant le seul moment de la journée où elles pouvaient, toutes deux, jouir de

l'absence d'hommes autour d'elle.

Aujourd'hui, Violaine endossait le rôle d'Ermeline, et Blanche le sien. La situation s'était inversée, en tous points.

Violaine sentit son cœur, noirci par les regrets, se serrer. Qu'avait-elle offert à Blanche, jusqu'alors, en guise de figure maternelle ? Un visage courroucé, des mots emplis de fiel. Même lorsqu'Ermeline l'agaçait par son insistance à vouloir lui trouver un bon parti, à l'entraîner loin des terrains de combat et des champs de bataille où elle s'épanouissait, Violaine sentait que cette attitude était portée par l'amour. Elle percevait sa chaleur, une chaleur qui lui manquait encore.

Si sa mère avait été là, elle l'aurait tancée pour son attitude profondément injuste.

— Tu aimes broder ?

Ses mots étaient plus secs que Violaine ne l'aurait voulu, et elle maugréa intérieurement.

Le visage de Blanche perdit la décontraction qui l'avait gagné.

— Oui. Cela m'apaise.

Violaine hocha la tête. Pour ne pas risquer de l'effrayer davantage, elle se pencha sur son livre et l'ouvrit.

Ce n'était pas un grimoire magique, mais un manuscrit richement enluminé qui provenait de sa bibliothèque personnelle. À l'époque, elle n'avait pas choisi l'ouvrage pour le travail des scribes, bien qu'il soit remarquable, mais parce que le texte s'efforçait de retracer l'histoire de Talamh Dorcha, toutes provinces confondues.

Elle avait choisi de s'y replonger, durant son tête-à-tête avec Blanche, pour puiser du courage. Talamh Dorcha, c'était là où se trouvait Dubhcastel. Son royaume. Son foyer. Qu'il soit amputé de sa moitié ne changeait pas ce fait.

Ses yeux quittèrent les lettres manuscrites.

Blanche l'examinait. Dans ses yeux noisette, Violaine lut, à nouveau, la peur. L'aiguillon de la culpabilité vint percer ses côtes.

Elle glissa l'index entre les pages et referma l'ouvrage. Le poids des pages écrasa son doigt, mais elle n'en eut cure. Il se jouait là quelque chose d'important, elle le sentait.

— Que raconte votre livre ? s'enquit Blanche, d'une voix mal assurée.

Elle craignait sa réaction, mais elle posait un regard de réelle curiosité sur le manuscrit.

— L'histoire du vaste royaume dont j'ai détaché le mien.

— J'aimerais lire davantage, mais on ne m'en laisse guère l'occasion...

Blanche baissa le nez et reprit lentement sa broderie.

Violaine sentit ses vieilles rancœurs refaire surface. Elle prit une profonde inspiration pour les chasser de sa langue et les avaler. Elle avisa l'éclat de la chevalière que lui avait offert Ciaran. Elle joua distraitement avec, tout en y puisant la force de dissiper son aigreur.

— C'est un cadeau de votre premier époux ?

La voix de Blanche était si ténue que la reine ne fut pas sûre d'avoir bien entendu.

Elle releva les yeux, croisa le regard de la jeune fille qui avait suspendu son aiguille.

Violaine réalisa qu'elle ne ressentait nulle colère à la suite de sa question. La bague, à son pouce, ne pourrait jamais être entachée d'un sentiment aussi noir. Parce qu'elle n'en souillerait jamais le souvenir de Ciaran.

Elle hésita, avant de répondre.

— Oui.

Un silence se posa entre elles, inconfortable. Pourtant, dans cette absence de mots, Violaine crut percevoir un fil ténu. Aussi fragile et léger que la soie d'un fil d'araignée, volant au gré du vent.

— Vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas ?

Elle sentit des larmes perler au coin de ses paupières.

— J'aimerais, un jour, éprouver cela, poursuivit Blanche. Ou que quelqu'un éprouve cela pour moi, même de façon subtile. Personne, ici, ne m'aime véritablement.

Blanche marqua une courte pause, comme si elle réalisait qu'elle pourrait l'avoir froissée.

— Mis à part, peut-être, Celadon. Il ne le montre pas, mais je pense qu'il m'apprécie.

Elle reprit tristement son ouvrage. Violaine réalisa alors l'ampleur de la solitude de la jeune fille. Elle s'en voulut d'autant plus de lui avoir jeté au visage ses propres blessures, alors qu'elle représentait probablement la seule personne en ces lieux, en dehors du chasseur, à ne pas intriguer dans l'ombre.

Ses yeux se posèrent à nouveau sur la bague, à son pouce, avec laquelle elle jouait toujours.

Ce miroir t'empêche d'accomplir ton deuil.

Son souffle se figea, comme elle comprenait enfin.

Le miroir attisait sa souffrance. Le miroir devrait disparaître, si elle voulait continuer d'avancer et nouer un véritable lien avec Blanche, sans l'entacher de ses regrets.

Le miroir. Et Ciaran.

OceanofPDF.com

Chapitre 51

Violaine avait ouvert sur sa table un grimoire rare qu'elle venait de recevoir du lointain royaume nordique de Sniegas. Les mots, calligraphiés dans une langue étrangère qu'elle avait pourtant étudiée, dansaient devant ses yeux, fuyant son interprétation. Elle était perdue dans un tourbillon d'émotions, à la fois familières et nouvelles.

Ce tête-à-tête avec Blanche, bien qu'empli de davantage de silences que de paroles, avait été la première interaction durant laquelle elle était parvenue à baisser la lame affûtée de sa jalousie et de ses rancœurs. Lorsque l'adolescente l'avait quittée, elle avait eu le sentiment que, peut-être, elles pourraient tisser, avec du temps et de la patience, un semblant de lien.

Mais ses derniers messages, où elle proposait semblable rencontre, étaient restés lettres mortes. Avait-elle trop tardé ?

Violaine tournait le dos au miroir, qui reflétait fidèlement sa robe mauve.

Quelqu'un frappa à la porte, et elle releva la tête, le sourcil froncé. Elle avait interdit à quiconque, même aux membres de la domesticité, de s'introduire dans son étude et son laboratoire.

L'huis s'ouvrit sur Celadon, qui s'introduisit dans la pièce en refermant le battant derrière lui. Il se planta devant la table, face à elle, et, pendant un instant, ils s'observèrent en silence. La présence du miroir, dans son dos, lui pesait, et elle ne put s'empêcher de couler un regard coupable vers son reflet.

Celadon le surprit.

— Qu'y a-t-il dans ce miroir ?

Elle hésita. Elle se força à planter ses yeux verts dans les siens et avoua :

— Il peut capturer les âmes des vivants et des morts. Lorsque...

Elle prit une inspiration pour prononcer les mots :

— Lorsque mon époux est mort, j'y ai enfermé son âme.

Elle se tut, guetta le changement qu'elle craignait sur les traits du chasseur. Elle n'y décela pourtant ni horreur ni colère. Simplement de la compassion.

Celadon se racla la gorge et expliqua la raison de cette visite impromptue :

— Blanche ne vient plus au chenil royal.

Violaine referma son grimoire. Elle était au courant des visites de la princesse, qui n'avait pas d'autre personne de confiance à qui parler au château.

— Elle reste cloîtrée dans sa chambre depuis des jours.

Cela expliquait le silence offert à ses dernières invitations pour un nouveau tête-à-tête.

La reine pianota du doigt sur la reliure de cuir de son ouvrage, gravée de motifs ésotériques. Elle se rappela la lueur concupiscente qu'elle avait cru apercevoir dans les yeux du roi.

Carmin avait-il commis l'innommable ? Ou interprétait-elle mal les signaux, encore une fois ? Il manipulait peut-être sa fille pour la monter contre elle, sans aucune arrière-pensée sexuelle. Il n'avait pas grand-chose à faire en ce sens, Violaine avait déjà pavé elle-même ce chemin-là par son propre fiel, et sans doute un seul entretien sans heurt n'était-il pas suffisant pour rattraper tout le mal déjà commis.

Si seulement elle pouvait avoir une vision pour éclaircir tout cela !

Son regard se posa sur ses étagères couvertes de bouteilles, bocaux, flacons et autres boîtes emplies de divers ingrédients. Elle s'approcha et tendit le bras vers la bouteille de vin. Elle fouilla parmi ses ustensiles, chercha une coupe, posa le récipient et la boisson sur la table.

— Qu'allez-vous faire ? s'enquit Celadon comme elle hésitait, la main au-dessus du bouchon.

— Vérifier que mon Don n'est pas trop rouillé.

L'alcool provoquait des visions. Trop présentes, trop réalistes, comme des hallucinations. C'était pour cette raison qu'elle n'en buvait jamais, en tout cas, pas plus que quelques gouttes. La reine avait peur. Et si cela ne marchait pas ?

Et si, au contraire, cela fonctionnait trop bien ?

Les visions qui se glissaient dans son sommeil et troublaient son repos n'étaient déjà guère plaisantes, alors, des visions aussi prégnantes...

Violaine leva les yeux vers Celadon. Elle étudia ses traits solides, la mâchoire soulignée par une barbe brune naissante, la cicatrice qui barrait son visage, les yeux marron foncé qui lui rendaient son examen. Il portait, comme souvent, une chemise en lin vert et un pantalon de même couleur, son couteau de chasse pendu à sa ceinture.

— Pouvez-vous rester, pendant que j'essaie de provoquer une vision ?

— Dois-je faire quelque chose ?

Elle secoua la tête. Sa simple présence lui apporterait l'ancrage nécessaire. Elle déboucha la bouteille et versa une bonne rasade d'alcool dans la coupe. Elle prit une profonde inspiration, avant d'avaler le vin en une grande gorgée. Elle se servit une seconde, puis une troisième fois.

Ça devrait suffire.

Elle reposa la coupe vide, maladroitement. L'objet bascula sur la table, roula et tomba au sol. Elle ne se pencha pas pour le ramasser. Déjà,

un vertige la saisissait. Elle posa les mains sur la table, chercha à conserver son équilibre. La pièce parut tanguer autour d'elle. Elle perçut vaguement la silhouette de Celadon qui contournait le meuble, mais avant de sentir ses bras la soutenir alors que son corps chutait, son esprit se noya dans son Don qu'elle venait d'éveiller si brutalement.

*

Violaine émergea de sa vision, frémissante d'horreur. Elle se trouvait allongée sur le sol pavé de pierre. Elle se tourna sur le côté, vomit un filet de bile. Le chasseur passa une main fraîche sur son front brûlant et la redressa de son autre bras. Il lui murmurait quelque chose. Elle mit quelques minutes avant de comprendre qu'il s'inquiétait de son état. Elle voulut lui répondre, mais un nouveau haut-le-cœur la secoua.

Elle s'essuya la bouche d'une main tremblante.

Le monstre ! Le monstre ! J'ai épousé un monstre !

Aidée de Celadon, elle se releva. La tête lui tournait encore, mais ses vertiges s'amenuisaient. Elle s'appuya contre le chasseur, attendit que son souffle comme ses nausées se calment. Elle ne ferma pas les yeux, encore hantée par ce qu'elle avait vu.

— Le roi, hoqueta-t-elle, il va... il va... Blanche...

Elle n'osait pas dire tout haut l'innommable. Alors, elle leva les yeux vers Celadon.

— Emmenez Blanche dans la forêt ! Loin, très loin d'ici !

Le regard de Celadon s'assombrit, passant de la teinte de l'écorce à celle d'une terre gorgée de tempêtes. Il n'avait pas besoin qu'elle en dise davantage. Sa propre expérience comblait les trous dans les paroles de Violaine.

— Je connais une chaumière abandonnée, au milieu des bois. Je m'y sers parfois comme abri, pour les très longues chasses. Personne n'y va,

personne ne la connaît, sauf moi.

Violaine hocha la tête. Blanche y serait en sécurité.

Un temps.

Carmin lancerait des recherches, quand il comprendrait que sa fille ne se trouvait plus dans l'enceinte du château. Même si Violaine s'arrangeait pour prétendre qu'elle était morte, sans corps, le roi ne la croirait jamais.

— Quand vous l'aurez mise à l'abri, tuez un sanglier et ramenez-moi son foie et ses poumons.

Son ton était implacable. Elle ne pouvait agir différemment, pas après cette horrible vision qui, elle le savait, la hanterait encore pendant longtemps, même si elle parvenait à sauver Blanche des mains répugnantes de son père. Elle devait tuer Carmin. Pas par la lame, car ce serait exposer sa propre tête à la hache du bourreau. Plutôt grâce à un poison lent, qui attendrait son heure, tel un serpent en hibernation, et grignoterait la santé du roi à la façon d'une maladie. Un poison sans remède connu, indétectable. Fatal.

Celadon l'observa longuement, puis son visage se durcit quand il comprit son intention. Il hocha le menton.

— Il en sera fait selon votre volonté, Votre Majesté.

Il la lâcha et quitta la pièce d'un pas vif. Quand le battant se fut refermé sur lui, Violaine se tourna vers le miroir. Son reflet lui rendit son regard inquiet. Un jour, elle ne pourrait plus retarder l'inévitable. Un jour, il lui faudrait laisser partir Ciaran.

Chapitre 52

Celadon aurait pu désobéir à Violaine. Il aurait pu alerter le roi ou un membre de la cour. Mais il s'était toujours méfié des intrigants qui pullulaient au château. Et, quand il avait vu le visage pâle et horrifié de la reine, incapable de mettre des mots sur l'innommable, il avait su qu'il accomplirait ses ordres sans faillir.

Il avait su qu'il lui serait loyal, dès l'instant où il avait perçu que, derrière le masque de son aigreur, se dissimulait une violente et incommensurable tristesse. Il ne connaissait que trop bien les abîmes où pouvait vous plonger le chagrin.

Il avait accueilli avec satisfaction le récit de la princesse, encore tout étonnée que sa rencontre en tête-à-tête avec la reine se soit déroulée bien plus calmement qu'elle ne l'avait escompté.

— J'ai bien senti, parfois, dans sa voix ou ses gestes, qu'elle était en colère, mais elle s'est contenue. Elle m'a même demandé si j'aimais ma broderie.

Celadon avait été d'autant plus alarmé quand il avait appris que Blanche refusait de quitter sa chambre et ignorait les derniers messages de la reine, pourtant désireuse de poursuivre son lent revirement.

Il prépara la fuite de Blanche avec soin. Personne ne devrait soupçonner son implication dans l'affaire, encore moins celle de Violaine. Comme la princesse ne venait plus lui rendre visite, il n'avait d'autre choix que de se rendre chez elle. Si quelqu'un le questionnait, il pourrait répondre qu'il avait l'habitude qu'elle vienne au chenil et qu'il s'enquérât de sa santé. Tout le monde savait que Blanche se confiait à lui.

Quand celle-ci l'autorisa à entrer, de sa petite voix timide, il fut soulagé de ne trouver aucune dame de compagnie dans la pièce.

La princesse avait maigri. Ses joues si rondes s'étaient creusées, et ses yeux noisette s'ornaient de cernes sombres. Celadon sentit la colère l'envahir. Il la contint à grand-peine. Il ne voulait pas effrayer l'adolescente plus qu'elle ne l'était déjà.

Son propre père. Son propre père, convoiter ainsi son enfant !

Révolté, il serra convulsivement les poings. Guère étonnant que Violaine s'en soit trouvée malade. Avant qu'il n'essaie de lui ouvrir les yeux sur son attitude envers Blanche, il aurait pu penser que la reine était une femme sans cœur, cruelle. C'était là l'opinion de nombreux membres de la cour. Celadon savait désormais que ce n'était pas le cas. Une femme sans cœur n'aurait jamais pu être aussi empoisonnée par ses chagrins et ses regrets. Une femme sans cœur n'aurait pas modifié son attitude, une fois son injustice admise. Une femme sans cœur n'aurait pas vomi après avoir vu, grâce à son Don, sa belle-fille subir l'innommable.

Celadon savait que Carmin partageait les mêmes travers que nombre des gens du château. Fidèle à ses devoirs, il l'avait servi malgré tout. Qu'aurait-il pu faire d'autre, de toute façon ? Cette fois, le roi allait trop loin dans la perversité. Le chasseur devinait pourquoi Violaine requérait les organes d'un animal. Il n'était pas versé dans la sorcellerie, mais il se doutait que de tels ingrédients participaient à de noirs desseins. La reine n'était pas bête. Elle ne fabriquerait pas de poison violent, trop révélateur d'un crime intentionné. Il avait confiance, elle saurait régler son sort, comme il l'avait fait avec l'ancien employeur de son père et agresseur de sa mère. Simuler un accident, une maladie.

Il resterait muet. Il était des crimes sur lesquels il ne pouvait fermer les yeux.

— Je suis désolée, Celadon, s’excusa la princesse, mais je n’ose plus sortir d’ici.

Sa voix se brisa, et un petit sanglot s’échappa de sa gorge, pareil au piaillage d’un oiseau blessé.

S’il l’avait pu, il l’aurait doucement prise dans ses bras pour la bercer, telle l’enfant qu’elle était encore.

Sans un mot, il lui tendit le papier qu’il avait caché dans sa manche. Blanche essuya ses larmes avant de le saisir et lut les phrases griffonnées à la hâte. La confusion brouilla ses traits fatigués.

— Cela vous fera du bien, insista Celadon, comme il percevait son hésitation.

Il récupéra le message, où il l’invitait à venir se promener en forêt avec lui et les chiens-loups.

— Seulement vous ? souffla-t-elle si bas qu’il dut se pencher pour l’entendre.

— Oui, la rassura-t-il.

Elle hocha la tête, à son grand soulagement.

Ne restait plus qu’à attendre l’heure fixée. Il quitterait seul le chenil, avec ses bêtes, comme il en avait l’habitude pour leur permettre de se dégourdir les pattes. La princesse le rejoindrait, incognito. Il n’aurait alors plus qu’à l’emmener dans la chaumière, où son père ne pourrait jamais poser ses sales mains sur elle.

*

Au milieu de leur dense habit vert, les arbres commençaient à arborer, ici et là, quelques feuilles jaunes et fripées. Celadon attendait, anxieux, que la princesse le rejoigne, ses chiens-loups tournant autour de lui. Il espérait que la frayeur ne l’avait pas retenue, ou pire, que quelqu’un n’ait pas entravé sa route.

Des brindilles craquèrent, des feuilles froissées sous un pas. Quelqu'un venait.

Par réflexe, le chasseur porta la main à son couteau. Il l'ôta quand il reconnut la silhouette menue. Blanche avait fait preuve de présence d'esprit. Elle ne portait pas de robe ni sa couleur favorite. Elle avait réussi à dénicher, dans son coffre, une tunique et un pantalon et se cachait sous une cape brune ordinaire. Quiconque la voyant s'éloigner, en cette fin d'après-midi, aurait songé à quelque jeune servante partie retrouver son amant à l'abri d'un taillis et l'aurait ignorée.

Néanmoins, il devait s'assurer que leur départ resterait discret.

— Personne ne vous a vue partir, Votre Altesse ?

Elle ôta la capuche qui dissimulait ses cheveux noirs et secoua la tête. Elle ne paraissait pas rassurée.

— Suivez-moi.

Il s'enfonça sous les frondaisons, précédé de ses bêtes ravies de l'exercice. Il voulait atteindre leur destination avant la nuit.

Alors qu'ils progressaient depuis près d'une demi-heure, Blanche lui demanda où ils se rendaient.

— Loin d'ici, il y a une chaumière. Vous y serez à l'abri.

La princesse s'arrêta. Elle l'observa avec, dans les yeux, une lueur étrange. Un éclat de terreur.

Aurait-elle peur de lui ?

— Vous la servez...

— Pardon ?

Celadon était perdu. De quoi parlait-elle ? Il agissait sur ordre de Violaine – un ordre qu'il approuvait pleinement –, mais c'était dans l'intérêt de Blanche. Il n'avait jamais présenté de danger pour elle et lui avait prêté une oreille attentive, quand bien même elle perturbait sa tranquillité.

— Il m'avait prévenue... Père m'avait prévenue qu'elle finirait par aller plus loin.

Le regard de la princesse descendit vers le couteau pendu à sa ceinture, dans son vieux fourreau.

— Qu'elle voudrait me tuer.

Tout à coup, la panique emplit ses yeux. Elle tourna les talons et s'élança vers le château. Vers son véritable ennemi, qu'elle ignorait.

— Non !

Il siffla ses chiens-loups pour les lancer à la poursuite de Blanche. Les bêtes marquèrent une seconde d'hésitation, peu habituées à pourchasser un être humain, avant de s'exécuter. Elles rabattirent l'adolescente vers lui, comme elles en avaient l'habitude pour le gibier. Mais Celadon laissa son arc accroché à son dos. Il ne voulait pas la blesser, encore moins la tuer. Il voulait la protéger.

Terrifiée par les chiens-loups qui couraient sur ses talons, Blanche essaya de l'éviter, mais il l'attrapa. Elle se débattit, poussa un cri aigu qu'il musela d'une main, tout en se morigénant d'employer de telles méthodes.

— Calmez-vous ! Je veux vous aider !

Inutile de lui confier que la reine aussi le désirait. Échaudée par la froideur et l'agressivité trop souvent répétées de Violaine, en dépit de son revirement, Blanche s'était laissé prendre aux racontars de la cour comme à ceux de son père, sans réaliser qu'elle se trompait d'ennemi.

Blanche le mordit au poignet. Surpris, il la lâcha et elle détala dans les bois. Vers les profondeurs de la forêt, loin du château de Stauffenburg.

Les chiens-loups partirent à sa suite, mais il les rappela et préféra la pister. Il s'assurerait ainsi qu'elle ne rentre pas au château.

*

Quand il rapporta l'incident à la reine, Celadon se trouva partagé entre la satisfaction et la culpabilité. Blanche s'était réfugiée d'elle-même dans la chaumière désertée, au terme d'une longue fuite éperdue, sans se rendre compte qu'il la suivait. Cependant, il s'en voulait de n'avoir pu lui expliquer ses véritables intentions ni celles de Violaine. Elle avait pâli au cours de son récit.

— Vous m'avez ramené ce dont j'ai besoin ?

Il acquiesça et lui tendit la gibecière où il avait enveloppé, dans de la toile, les poumons et le foie d'un sanglier. Sans frémir, elle saisit les organes entourés de leur gangue de tissu taché de sang.

— Elle n'est pas en sécurité, toute seule. Elle est incapable de pourvoir à ses besoins, remarqua le chasseur.

Violaine fouillait déjà dans sa bibliothèque. Elle y prit un grimoire.

— Vous ne pouvez pas y aller, dit-elle en posant l'ouvrage sur la table. Elle ne vous fait plus confiance.

La colère enflamma son regard vert. Il la partageait. Celadon était l'une des rares personnes, dans ce château envahi par les araignées, à se montrer digne de confiance. Il se sentait sali par ces rumeurs. Surtout, il se sentait révolté à l'idée que la pire des personnes, entre ces murs, fût à l'origine de ces calomnies.

— Je m'occuperai de l'approvisionner.

Il protesta, mais elle désigna ses étagères débordantes d'ingrédients.

— J'ai de quoi préparer des mixtures pour me déguiser. Elle ne saura pas que c'est moi.

Elle lui adressa un sourire triste. Un fantôme de sourire, mais un sourire quand même. Il se demanda, l'espace d'un instant, à quoi son visage fier pouvait ressembler, quand il se fendait d'un véritable sourire. Son

regard glissa derrière elle, vers le miroir. Elle le surprit et se tourna. Son ombre de sourire s'effaça.

Le chasseur s'inclina, prêt à se retirer.

— Celadon.

La voix de Violaine était presque un murmure.

— Oui ?

Il y eut un long silence. Elle était toujours tournée vers le miroir, et il ne parvenait pas à saisir son expression.

— Pouvez-vous revenir demain ?

Il hésita. Voulait-elle qu'il l'assiste ? Il n'avait guère envie de participer à sa pratique.

Violaine se détourna de son reflet. Ses yeux brillaient.

— Il y a quelque chose que je dois faire. Que j'aurais dû faire depuis longtemps.

Le miroir. Son premier époux.

Il n'était toujours pas certain de ce qu'elle attendait de lui.

— Il faut que je sois seule, pour cela, mais après... Après...

Celadon comprit enfin. Il s'inclina.

— Je reviendrai. J'attendrai dans le couloir.

Tant pis si quelqu'un l'y voyait. Tant pis si des rumeurs se répandaient dans les murs du château, chuchotées, déformées par les araignées qui y tissaient leurs toiles d'intrigues. Quoi qu'il arrive, Celadon serait présent. Pour sa reine.

Chapitre 53

Violaine s'approcha d'un pas lent du grand miroir accroché au mur. Sa robe traîna sur le sol dans un glissement léger. La reine avait le cœur lourd, mais, dans le même temps, elle savait que le moment était venu. Le moment de le laisser partir.

Elle passa la main sur la surface lisse et froide et prononça la formule d'usage :

— Miroir, miroir ! Montre-moi mon chevalier noir !

Son reflet disparut, remplacé par un ovale de ténèbres. Puis des filaments de brume blanche se mirent à flotter sur cette flaque d'obscurité. Ils grossirent jusqu'à envahir le miroir de leurs épaisses volutes. Enfin, la voix familière surgit de l'objet magique :

— Je suis là, ma bien-aimée.

Violaine posa ses deux paumes de chaque côté, sur le cadre ouvragé, comme pour se retenir. Chaque fois que Ciaran s'exprimait grâce à l'artefact, c'était comme si le poignard qui le lui avait arraché la frappait, elle aussi. Elle ne pouvait plus contempler ses traits, qu'elle avait tant aimé parcourir du bout des doigts, autrefois. Le miroir ne pouvait lui offrir qu'un accès vers le monde des morts, vers cet être précis, son âme, sa voix. Rien d'autre.

Cette fois, elle l'invoquait pour lui demander de partir et, alors qu'elle se pensait prête, elle n'en trouvait pas le courage.

Un long silence que le timbre grave de Ciaran brisa :

— Il est temps, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas. Déjà, sa tête ployait, et son front effleurait le miroir si froid, si indifférent.

— Es-tu heureuse ?

Elle se redressa en hoquetant. Ses yeux cherchèrent désespérément autre chose que la brume blanche sur le fond noir, fouillèrent jusqu'au fond du miroir. Elle aurait voulu le voir une dernière fois, raviver son visage qui se brouillait si atrocement dans sa mémoire. Violaine déglutit et réussit à prononcer, malgré sa gorge nouée :

— Je n'ai plus été heureuse depuis que tu as été assassiné.

Elle pensa à Blanche, à leur tête-à-tête. À sa première visite, déguisée, dans la chaumière où elle se cachait. À la façon dont la jeune fille l'avait accueillie, avec chaleur, et aux étincelles que ce sourire avait fait naître en elle. Des étincelles légères, mais aussi réconfortantes qu'un feu en plein hiver, qui lui donnaient l'impulsion d'ouvrir les bras à cette adolescente. Si elle l'avait repoussée, au départ, c'était à cause des regrets qui la hantaient.

— Mais... oui, je pense que... Je pense que je peux l'être à nouveau.

Elle porta la main à sa poitrine. Comme il lui manquait, à présent, alors qu'elle se découvrait capable d'ouvrir son cœur à nouveau !

— Alors, il est temps pour moi de partir.

Elle acquiesça, le regard humide. Elle ne put s'empêcher de glisser des doigts caressants sur la surface impassible du miroir.

— Oui, il est temps pour toi de partir, répéta-t-elle.

Elle ferma les paupières, appuya la joue contre le miroir et chuchota :

— Tu vas me manquer. Tu me manqueras toujours.

— Je sais.

Un silence.

— Je sais aussi que je peux m'en aller en paix. Je te sais proche d'être à nouveau heureuse. Je me suis attardé plus que de raison parce que je m'inquiétais pour toi.

Elle hocha doucement le menton. Elle lui savait gré d'avoir, quelque part, adouci sa peine. Il lui avait été arraché si violemment ! Violaine avait mis du temps, beaucoup de temps, avant de s'habituer à son absence.

Elle prit une profonde inspiration et rouvrit les yeux. Son regard vert plongé dans les profondeurs du miroir, elle raffermi sa voix et sa résolution :

— Je suis prête.

Un rire clair résonna dans la pièce, et elle ne put s'empêcher d'esquisser un léger sourire en réponse.

— Bien sûr que tu es prête ! répliqua Ciaran. Tu l'es depuis longtemps. Il te fallait juste effectuer ce dernier pas. Je n'ai jamais douté que tu puisses vivre sans moi. Tout ce que j'ai voulu et veux encore, c'est ton bonheur.

Elle sentit les larmes déborder de ses paupières, glisser sur ses joues. Pourtant, son mince sourire ne s'évanouit pas.

— Je t'aime, dit-elle.

— Je t'aime aussi.

Ses doigts caressèrent la surface du miroir.

— Je t'aimerai toujours, tu sais.

— Je le sais, répéta Ciaran avec tendresse.

Sa voix portait la sérénité d'une âme détachée du monde depuis bien longtemps et qui n'y était resté attachée que pour aider, à sa demande, son épouse à traverser les abîmes de souffrances dans lesquels son absence l'avait laissée.

— Alors... il est temps, n'est-ce pas ?

— Oui, approuva-t-il.

Il y eut comme une brise légère qui glissa sur son visage, s'attarda sur ses lèvres et ses tempes, là où jadis, Ciaran aimait l'embrasser. Elle ferma

de nouveau les paupières, tendit les doigts vers ce courant d'air invisible, trop consciente qu'il s'agissait là de ses derniers adieux.

— Nous nous retrouverons de l'autre côté, ma bien-aimée, chuchota Ciaran à son oreille.

Sa poitrine se souleva, et elle chercha son souffle. *Maintenant*, songeait-elle. *Maintenant*.

Violaine essuya ses larmes pour y voir clair. Elle se détacha du miroir, le regard fixé sur un point au-dessus du cadre sculpté.

— Miroir, miroir ! Laisse partir mon chevalier noir !

La brume reflua tranquillement jusqu'à laisser une mare d'encre étale. Le reflet de Violaine reprit possession du miroir. Il ne restait plus qu'une chose à accomplir pour que l'âme de Ciaran puisse enfin trouver le repos.

Avec un grognement d'effort sous le poids de l'objet, Violaine décrocha l'artefact. D'un geste ferme, elle le fracassa au sol.

Alors, seulement, quand elle vit les fragments tranchants éparpillés au milieu du cadre brisé, son reflet fracturé en autant d'images d'elle-même, s'effondra-t-elle en sanglots.

Cette fois, elle le savait, toute la magie du monde ne lui ramènerait pas Ciaran. Il était parti, libéré de ses propres mains, les mêmes qui avaient emprisonné son âme dans le miroir. Il aurait pu lui en vouloir, mais ne s'était jamais plaint qu'elle l'ait privé si longtemps du repos éternel auquel il avait droit. C'était elle qui s'en voulait, à présent qu'elle l'avait libéré. Étrangement, elle se sentait aussi soulagée. Comme si, acceptant que le dernier vestige de son premier époux, son grand amour, s'évapore, elle s'accordait le droit d'accéder à d'autres chemins que ceux du chagrin et du ressentiment. À des chemins plus heureux. À vivre.

Ciaran avait raison. Elle était prête. Elle l'était depuis longtemps. Tout ce qui lui avait manqué, c'était ce dernier pas.

Quelque temps plus tard, une main se posa sur son épaule, et elle reconnut, à sa douce et ferme pression, celle de Celadon. Elle se laissa aller contre lui, secouée de pleurs inextinguibles.

OceanofPDF.com

Chapitre 54

Violaine avait conscience que Blanche ne pourrait pas rester indéfiniment cachée dans la chaumière perdue au fond des bois. Déjà, Carmin avait lancé des recherches, reprenant Celadon à son service pour participer aux battues avec ses chiens-loups. Une décision qui, couplée à une intuition, venue à la suite du réveil de son Don, avait soulagé la reine. Le chasseur royal resterait insoupçonné dans son véritable rôle quant à la disparition de la princesse. Si les murmures qui hantaient les couloirs la désignaient responsable, elle n'en avait cure. Elle savait se défendre. Toutefois, elle ne désirait pas attirer sur une autre personne le poids de tels soupçons, qui risquaient de mener leur cible droit vers le bourreau.

Elle usa à nouveau de ses potions pour revêtir une apparence de vieille femme et se rendre régulièrement, avec discrétion, auprès de Blanche, lui porter nourriture et boisson. La princesse accueillait ses présents sans lui poser de question. Violaine retenait à grand-peine son émotion quand Blanche lui ouvrait sa porte en souriant, le visage illuminé par une joie innocente. Elle regrettait de n'avoir pas su lui retourner l'affection que l'adolescente paraissait tant rechercher en cette vieille inconnue, qui lui amenait de quoi se sustenter. La reine savait que ces instants seraient éphémères. Malgré les efforts de Celadon pour retarder l'inévitable, tôt ou tard, ils retrouveraient Blanche.

Le poison que Violaine avait administré au souverain l'emporterait d'ici quelques mois, mais elle ne pouvait pas attendre tout ce temps. Il fallait que Blanche dispose d'armes pour se prémunir des nombreux pièges qui l'attendraient à son retour, et dont le moindre n'était pas celui tendu par son père.

Violaine avait étudié le problème, tandis que le roi cherchait sa fille envolée, et trouvé une solution. Comme toujours, ce fut la sorcellerie qui la lui apporta.

Sur sa table fumaient divers récipients emplis de mixtures, tout juste tirés du feu. Violaine en transféra le contenu dans des fioles qu'elle reboucha soigneusement, avant de débayer son espace de travail, de le purifier et de s'atteler à sa potion. Elle choisit ses ingrédients avec soin.

D'abord, les plantes, qu'elle réduisit en poudre dans son mortier. De l'angélique, pour que Blanche trouve confiance en elle et apprenne à se protéger. De la mauve, pour que ses rêves s'éveillent à la clairvoyance et lui ouvrent les portes de l'avenir. De la mauve, encore, pour la lier à elle, dont c'était la couleur. De la rose, en souvenir de sa propre mère. Pour établir la lignée par la magie, puisqu'elle n'existait pas par le sang. Et une pincée de perce-neige, pour lier la potion à sa destinataire.

Elle versa les ingrédients dans un chaudron, les recouvrit d'une généreuse quantité d'eau recueillie dans un puits où se reflétait la pleine lune. Puis elle mit le tout à frémir, doucement, sur le feu.

Maintenant, le reste. Une griffe de chat pour ouvrir son esprit à la connaissance occulte. Une plume de corbeau pour l'attacher à la nuit et ses mystères. La mue fraîche d'un serpent pour qu'elle franchisse l'étape, grandisse.

Chaque ingrédient rejoignit la potion qui frémissait. Quand des bulles éclatèrent à sa surface, Violaine la retira du feu et en filtra le contenu.

Il manquait encore l'essentiel. Le choix du fruit qu'elle tremperait dans la potion, pour l'imbiber du sortilège.

Violaine ne voulait pas seulement mettre Blanche sur une voie qui lui permettrait de gagner son indépendance, d'affirmer sa volonté dans un monde qui voulait la contraindre. Elle voulait lui exprimer son attachement.

Elle chercha autour d'elle. Son regard accrocha son blason, au mur.

De sable, à l'épée posée en pal, adextrée d'une pomme de gueules et senestrée d'une bague d'or.

La pomme. Gage d'amour.

Elle se rappela la raison pour laquelle elle avait finalement accepté ce second mariage. La raison de sa venue. Elle pâlit.

Qu'ai-je fait ?

Violaine pensait créer un semblant de famille. Au lieu de cela, elle avait vu en Blanche le bonheur qu'elle avait si chèrement payé, avant de lui être si brutalement arraché. Elle était venue dans le but de devenir mère et s'était transformée en bourreau. Elle s'était acharnée sur Blanche comme elle l'avait fait sur Niall. Mais si ce dernier avait commis un crime qui appelait le châtement, Blanche était une adolescente innocente, perdue, qui désirait une guide et s'était heurtée à un mur de rancœur et de regrets mal digérés, des regrets qui avaient hérissé chacun des mots de Violaine, de ses actes, de lames plus mortelles encore que celle qu'elle avait utilisée pour tuer Niall. Des regrets qui avaient étouffé l'affection perdue dans les sombres replis de son cœur.

Les larmes lui montèrent aux yeux, tandis qu'elle contemplait le blason.

Pardonne-moi.

Elle ne pouvait plus lui demander ce pardon, plus maintenant que le miroir était brisé. Au fond d'elle-même, elle savait qu'il n'était pas la bonne personne à qui présenter cette requête. Ce n'était pas lui qu'elle avait blessé. C'était Blanche.

Elle se détourna du blason et alla chercher une pomme, qu'elle plongea sans hésitation dans le bocal encore frémissant.

— Par cette pomme, Blanche, je t’offre ma magie, je t’offre ma protection, je t’offre mon guidage.

Une pause. Elle hésita, puis reprit :

— Je t’offre mon amour. Mère pour fille, sorcière pour apprentie, reine pour princesse, guerrière pour écuyère.

Elle ôta enfin le fruit, attendit que les dernières gouttes s’en détachent avant de le poser dans un panier, auprès d’autres pommes intactes. Rien ne la différenciait des autres. Rien, sauf cette énergie qu’elle sentait émaner du fruit. Ce message. Cet élan qui attendait, enfin libéré de sa gangue de haine d’elle-même.

C’était moi. Moi que je détestais. Pas toi, Blanche.

Elle se mordit la lèvre.

Il ne lui restait plus qu’à espérer que Blanche accepte son cadeau. Qu’elle prenne le fruit et le croque. Elle pourrait très bien refuser. Violaine l’aurait comprise. Mais elle espérait que non. Pour la première fois depuis longtemps, elle espérait. Un espoir qui n’était pas entaché de noir, un espoir qui brillait comme l’anneau à son pouce. Un espoir pur.

*

Cachée derrière un tronc, son panier rempli de pommes au bras, la reine épiait Blanche qui jouait avec un lapin. L’animal s’était aventuré aux abords de la chaumière, en cette journée ensoleillée, et la princesse se ravissait de sa présence. Violaine inspira.

Courage.

Elle n’avait jamais tremblé avant de s’engager dans une bataille. Pourtant, elle sentait son bras ployer sous le poids du panier. Elle sentait ses pas frémir. Elle s’apprêtait à mener le plus rude combat de sa vie. Celui visant à conquérir le cœur d’une jeune fille qu’elle avait tant malmenée. De sa belle-fille.

Elle quitta l’abri de l’arbre et s’avança doucement. Elle n’avait pas revêtu de déguisement, cette fois-ci, et quand le soleil frappa son visage de ses rayons, que Blanche l’aperçut, elle vit les traits de la princesse se décomposer. Contre toute attente, Blanche ne fuit pas.

Le cœur de Violaine battit si violemment entre ses côtes que c’en était douloureux. Blanche ne fuit pas.

— Que faites-vous là ?

Son visage rond portait les traits durs de la colère, mais ses yeux, eux, reflétaient la peur. Et l’attente. Peut-être son père n’avait-il pas réussi à lui entortiller complètement l’esprit, après tout. Celadon lui avait raconté que la princesse était, jusqu’alors, parvenue à demeurer intouchée par toutes ces toiles d’intrigue qui empoissaient le château.

— Je suis venue proposer une trêve.

D’une main tremblante, elle prit la pomme ensorcelée et la tendit à Blanche :

— Avec ceci en gage de bonne volonté.

La jeune fille considéra le fruit, puis la reine.

— Elle est peut-être empoisonnée, fit-elle, soupçonneuse.

Violaine lui prouva le contraire en mordant dans la pomme. Elle sentit la potion dont elle l’avait imbibée pétiller sur sa langue. Rien ne se produisit. Cela ne la surprit pas : elle n’avait rien mis, dans sa mixture, qu’elle ne connaissait déjà ou qu’elle ne désirait pas offrir.

Blanche hésita encore, puis saisit le fruit entamé. Elle le porta à sa bouche, en observant Violaine qui attendait, le souffle suspendu.

Allait-elle accepter son cadeau ?

La princesse croqua dans la pomme et mâcha, le regard toujours fixé sur la reine. Tout à coup, ses yeux s’écrouillèrent. Elle lâcha le fruit, qui tomba dans l’herbe, et porta les mains à sa gorge.

— Blanche ?

L'adolescente s'effondra.

— Blanche !

Violaine se débarrassa du panier et se précipita vers la princesse étendue dans l'herbe, sans se soucier des pommes qui roulaient en tous sens.

Pendant un bref d'instant d'horreur, Violaine crut que Blanche était morte. Mais quand elle perçut son souffle léger, malgré ses yeux grands ouverts, un soupir soulagé s'exhala de ses lèvres. L'inquiétude revint, oppressante. Que s'était-il passé ? Elle savait que sa potion était réussie. Elle l'avait senti elle-même, en goûtant le fruit. Elle ne comprenait pas une telle réaction.

Une goutte tomba sur la joue de Blanche. Puis une autre. Machinalement, Violaine leva les yeux. Le ciel était toujours bleu pâle. Alors, elle réalisa qu'elle pleurait.

Violaine ne pouvait pas laisser la princesse étendue là, à la merci du moindre prédateur. Elle la porta à l'intérieur de la chaumière, avant de se précipiter en direction du château. Tout au long de sa course, elle ne se rendit pas compte que des larmes dévalaient ses joues en un flot ténu, intarissable.

*

Perturbée par la tournure prise par son sort, Violaine ne garda qu'un souvenir flou de ce qui se passa ensuite.

Elle parvint à contacter discrètement Celadon et lui expliqua, entre deux sanglots, ce qui s'était passé. Il eut du mal à la calmer, à la raisonner. Il ne savait pas plus qu'elle pourquoi le sort, au lieu d'éveiller Blanche à de nouvelles connaissances, l'avait plongée dans un sommeil si profond qu'il paraissait proche de la mort.

Celadon mena ensuite ses chiens-loups vers la chaumière, au prétexte que les bêtes avaient trouvé la piste de la princesse. Si de forts soupçons furent portés vers la reine, nul ne songea à l'accuser ouvertement quand le corps de la princesse fut ramené au château, car Violaine présenta alors tous les signes d'un violent chagrin. Elle contracta ensuite une forte fièvre et dut garder le lit. Quoique cruelle, la cour n'allait pas condamner la reine, alors qu'elle était si ostensiblement malade.

Carmin ordonna la conception d'un cercueil de verre pour y abriter sa fille, perdue entre la vie et la mort. Quand elle l'apprit, Violaine, malgré son état, se glissa une nuit auprès de la princesse. En dépit de sa tête brûlante et de sa faiblesse, elle jeta un sort au cercueil, le scellant pour que nul ne vienne profiter du sommeil magique de Blanche pour abuser de son corps assoupi. Quand elle eut terminé d'effacer les traces de son sort, Violaine posa une main affectueuse sur le verre froid et murmura quelques mots que personne n'entendit, peut-être même pas Blanche elle-même.

Le lendemain, Carmin porta lui-même le cercueil loin, très loin, au cœur des bois. Il revint seul, les traits tirés, le teint pâle. Quand la mort l'emporta, quelques semaines plus tard, un messenger s'en vint au château pour porter la nouvelle : Blanche, transportée au royaume voisin de Verukonig par son prince qui s'était égaré dans les bois, s'était éveillée. Elle accusait sa belle-mère de l'avoir empoisonnée. En conséquence, le prince exigeait que la reine soit emprisonnée, là-bas, à Verukonig, dans l'attente de son exécution.

Épilogue

— Je connais tes couleurs, Blanche. La neige, le sang, la nuit. Le froid, la vie, la force. La pureté, le sexe, l'endormissement. Mais on ne t'a laissé qu'une de ces trois nuances, on t'y a enfermée. Blanche comme la neige, éternelle vierge, innocente telle l'oie que l'on gâte en lui cachant la lame qui fera d'elle le prochain repas.

Si je pouvais choisir trois couleurs, pour mon étendard, ce serait le mauve, le noir et le vert. Mauve comme les fleurs, noir comme l'obsidienne, vert comme la sève. Mauve comme les regrets, noire comme la magie, vert comme l'espoir. Moi aussi, on a voulu m'enfermer dans une seule teinte. Le mauve des chagrins, des sacrifices, de l'amputation d'une part de soi. Le mauve du repentir et des deuils. À présent, le mauve est ma couleur. J'ai gagné le vert, alors que je le pensais hors de ma portée. Quant au noir... il est l'ombre de mon mauve.

Veux-tu vraiment d'une telle destinée, Blanche ? Veux-tu vivre dans le carcan hivernal que t'auront choisi les autres, ton père, ton futur époux ? Ou veux-tu embrasser l'intégralité des nuances que te souhaitait ta défunte mère ? Les blancs, les rouges, les noirs, dans toute leur diversité. Toute la palette de tes désirs. Ne pas être limitée à la vierge effarouchée, ballottée de bras paternels en bras conjugaux, mais une femme complète. Libre.

Le choix est tien, Blanche. Je l'ai eu jadis, mais j'en ai payé le prix fort.

*

Je me tais, épuisée par ce long récit qui a éveillé tant de fantômes et de souvenirs, bons comme mauvais. Mes yeux s'égarent, malgré moi, vers le mur, et y cherchent le reflet perdu de mon chevalier noir. La douleur

afflue, enserre ma poitrine de ses doigts froids et pointus. Jamais elle ne s'endort, toujours en moi elle demeure, fantôme de celui qui chaque jour me manque. Je songe distraitement que si la fortune nous avait souri et dotés d'une fille, jamais il ne l'aurait regardée comme le père de Blanche l'observait à la dérobée, de ses yeux concupiscents. Si nous avions eu une fille... Ma gorge se serre, la douleur étend son emprise sur moi, robe familière, et pourtant, toujours aussi difficile à porter.

Je reporte mon regard sur Blanche. Sur celle que j'ai voulu protéger pour remplacer la mère qui l'avait portée en son sein, mais que la mort a empêchée de guider. Je chasse ces fantômes et ces absences. À quoi cela sert-il de remuer mon deuil et mes regrets ? Blanche, elle, est présente, devant moi.

Tout au long de mon histoire, je n'ai prêté aucune attention aux expressions qui passaient sur son visage. J'étais trop prise, alors, par ce passé que je ravivais. À présent, je l'observe. Elle n'a plus ces yeux durs, ces mâchoires serrées. Ses joues rondes se sont radoucies.

Tout à coup, Blanche se penche, tend la main et saisit la mienne, qui gît sur mes genoux voilés par ma robe mauve. Celle qui porte toujours au pouce la bague de mon chevalier noir.

— Je suis désolée, belle-maman.

Je contemple cette main dans la mienne. Cette main légère, un peu petite, à la peau lisse et sans défauts, contre mes cals et mes lignes.

— Je suis désolée de vous avoir si injustement accusée.

Je lève les yeux vers elle, sans oser prononcer le moindre mot.

— Je... je vous dois moi aussi des excuses. J'ai menti.

Je ne comprends pas. Je lui ai ouvert les portes de ma vie pour qu'elle décide si je mérite ou non son pardon. Ce n'est pas à Blanche de se

présenter en repentante. Elle ne m'a jamais fait le moindre mal. Contrairement à moi.

— Je savais, à mon réveil, qu'il n'y avait pas le moindre poison dans cette pomme.

Mes yeux s'agrandissent. Mon sort avait-il donc porté ses fruits ?

— Je l'ai cru parce qu'on m'a poussée à le croire, parce que j'étais restée longtemps endormie. Parce que je croyais que je devais vous haïr de m'avoir ainsi jetée entre les mains d'un prince inconnu et détestable.

Une pause. Mon sang pulse à ma tempe. Muette, j'attends la suite.

— Mais j'ai senti que j'étais différente, quand je me suis réveillée.

Elle se redresse. Sa main glisse doucement en dehors de la mienne, sans que j'essaie de la rattraper.

— Différente, c'est-à-dire comme si, tout à coup, des portes que je n'avais jamais remarquées s'ouvraient devant moi.

Un soupir enfle dans ma poitrine, chasse l'oppression qui la maintenait jusqu'alors comprimée. J'ai réussi. La pomme ensorcelée a atteint le but que je lui avais assigné.

Blanche se jette à genoux à mes pieds. Fébrile, elle lève ses yeux noisette vers moi.

— Belle-maman, j'ai moi aussi quelque chose à vous confier.

Elle se mordille la lèvre, tout à coup apeurée. Je souris et passe avec tendresse une main sur ses cheveux noirs.

— Vas-y, ma fille.

Un instant, le silence entre nous paraît revêtir une lumière qui ne s'y trouvait pas auparavant, dans cette cellule froide et humide, en dépit du feu.

C'est la première fois que je l'appelle ainsi.

Ma fille.

Deux mots, brefs, précieux, fragiles. Deux mots que j'aurai mis longtemps, bien longtemps, trop longtemps, à prononcer. Les regrets n'ont plus leur place dans mon cœur, à présent. Je n'y veux plus que l'espoir.

Blanche rompt le silence, une fois l'écho de mes mots disparu. Elle me raconte ce qui s'est passé dans la chaumière, entre mes visites. Innocente, mais pas idiote, elle avait deviné, alors, que c'était moi, cette vieille femme. Elle avait toujours su lire derrière les masques souriants, observer les araignées qui s'agitaient derrière, c'était ainsi qu'elle était demeurée hors des intrigues. Le seul qu'elle n'avait jamais pu percer à jour était son père. Je ne peux pas lui en vouloir. Comment soupçonner son propre géniteur de la pire des vilenies ?

Blanche a bien grandi, au cœur de la forêt. Ce qui a glissé des ombres dans son regard, ce n'est pas, comme je le craignais, quelque abus. C'est son premier amour et son premier chagrin.

— Il y avait une femme, dans la forêt, murmure Blanche.

Une adolescente un peu plus âgée qu'elle, juste assez pour que Blanche en parle comme d'une femme. Une sorcière qui vivait dans les profondeurs de la forêt, à l'abri des regards et des persécutions.

— Elle ne m'a jamais dit de qui ou de quoi elle se cachait...

Moi, je le sais. Si Carmin autorisait ma pratique, sans doute de peur que je ne me retourne contre lui s'il m'imposait trop d'interdictions, il ne l'approuvait pas parmi ses sujets.

Les visites de la sauvageonne avaient été sporadiques. Mais suffisantes pour qu'elle enflamme le cœur encore pur de Blanche et l'initie à la sensualité à laquelle son corps pouvait prétendre. Avant de disparaître, un jour, sans explication.

Blanche baisse les yeux, gênée, en terminant son récit bien plus court que le mien.

— J’ai longtemps pensé...

Elle s’interrompt, cherche ses mots.

— J’ai longtemps pensé que c’était pour ça que vous me détestiez. Parce que j’étais attirée par les femmes. Maintenant, je comprends que je me suis trompée.

Ma main cesse de caresser ses cheveux et vient contre sa joue, si ronde.

Elle m’observe à nouveau, craintive. Je n’ai à lui montrer que mon sourire.

— Je n’ai que faire de qui tu invites dans ta couche, tant que tu la lui as ouverte de ton plein gré !

Elle me retourne mon sourire, timidement. Un instant, je retrouve la jeune fille maladroite qu’elle était la première fois que je l’ai rencontrée. Je sens un regret me pincer le ventre. Le regret de l’avoir si violemment repoussée, à l’époque. Mais le passé est le passé, et je ne peux rien y changer. L’avenir, en revanche, m’appartient. *Nous* appartient.

Blanche reste à genoux, ses mains et les miennes se nouent dans mon giron.

— J’ai parlé à Celadon, dit-elle.

Je le sais. C’est moi qui l’ai envoyé pour qu’il l’informe que je souhaitais la voir. Il s’y est plié de bonne grâce, d’autant qu’il regrette profondément ce qui s’est passé. Il se sent fautif. Il l’est, en un sens. Rien de tout cela ne serait arrivé, sans lui. Cependant, c’est moi qui porte la responsabilité de ma présence ici, dans cette cellule, pas lui.

— Il a préparé votre évasion.

Ma bouche bée. Cela, je l’ignorais. Mon chasseur, prêt à m’épauler dans ma fuite ? Quitte à se mettre en danger lui-même ?

— Je veux partir avec vous.

Elle m'observe de son regard noisette. Une détermination nouvelle donne, tout à coup, l'aperçu de la femme qu'elle sera un jour. Je sens ma poitrine se gonfler de fierté.

— Je veux être une sorcière. Comme vous. Capable d'agir seule et de me défendre au besoin. Souveraine de mon propre destin.

Mon cœur bat à grands coups dans ma cage thoracique, comme s'il voulait s'en échapper. Ma cellule me paraît soudain bien étroite. Blanche n'a nul besoin de me dire qu'elle me pardonne. Cette seule demande vaut, à mes yeux, tous les pardons du monde. Les mots se bousculent sur ma langue, emmêlés d'émotions en une pelote que ma bouche n'arrive pas à recracher. Je hoche la tête et parviens à retrouver l'usage de ma langue.

— Je t'emmènerai chez moi, à Dubhcastel. Le royaume voisin y est dirigé par une mageresse. Je t'y enseignerai la sorcellerie, et Flavie pourra t'apprendre bien des choses, elle aussi.

Blanche baisse le nez, contrite.

— Je n'ai pas de magie en moi, dit-elle, elle ne pourra rien pour moi. Ni vous d'ailleurs, je m'en rends compte...

Si la magie de Flavie diffère de la mienne, je suis certaine que la reine-mageresse pourra lui dispenser des cours bien utiles, qui compléteront les miens. Comment être une femme régnant dans un monde d'hommes, par exemple.

— La source de la sorcellerie se trouve dans la force intérieure, lui rétorqué-je. Toute femme peut la pratiquer, car toute femme, même celle qui paraît la plus fragile, possède cette force.

Les paroles de Lys font écho aux miennes, tandis que je répète les mots de celle qui, la première, m'a transmis son savoir :

— Car il en faut, de la force, pour survivre dans un monde d'hommes, quand on est une femme.

Blanche presse mes mains. Elle perçoit, dans chaque fibre de son être, la portée de mes mots. Elle se relève. Je l'imiter, reprends ses mains dans les miennes.

Le sourire de Blanche tremble, s'efface.

— L'histoire retiendra de vous que vous étiez une reine cruelle.

Elle semble s'en affliger. Mon regard se pose sur le livre que j'essayais de lire avant son arrivée.

— Les contes comme l'Histoire sont rédigés par des mains qui les déforment. Peu m'importe ce que les écrits graveront sur les pages, tant que je laisserai mon empreinte.

Je plante mon regard dans le sien.

— À travers toi.

Elle hoche la tête.

— À présent, ma fille, écarte-toi. Quittons cet endroit.

Ma fille.

C'est la deuxième fois que je l'appelle ainsi. Et nous savons toutes deux que ce ne sera pas la dernière.

*

Comme je l'ai supposé, il est facile de s'évader. Mon Don, docile, projette la porte de ma cellule hors de ses gonds, puis assomme les gardes contre les murs. Je n'ai pas besoin de voler un cheval dans les écuries. Blanche me mène à l'extérieur, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, où Celadon m'attend, anxieux, avec ses bêtes et trois chevaux. Ses traits s'éclairent quand il m'aperçoit. Je lui souris, avec hésitation et le cœur battant.

Il nous faut quitter ces terres au plus vite. Je n'ai que le temps de me changer pour une tenue plus adaptée à la monte, apprêtée par Celadon.

À présent, nous chevauchons. Nous avons déjà quitté Verukonig et nous traversons Siebenflus, les terres de Blanche. Personne n'osera s'attaquer à elle, ici, ni à moi ou Celadon qui sommes dans ses bonnes grâces. Cependant, je ne me sentirai chez moi qu'à Dubhcastel. Dubhcastel, où m'attend Adhamhan. Où m'attendent mes souvenirs.

Tandis que le crépuscule embrase le ciel de teintes pourpres, mon cœur s'impatiente déjà d'y être, malgré les souvenirs, malgré les regrets. Ciaran avait raison. Ma route se poursuit. Elle rencontre des croisements, où je suis libre d'adjoindre mon chemin de vie à d'autres.

Je regarde Blanche, ma belle-fille. Ma fille. Elle ne s'aperçoit pas que je l'observe. Son attention est portée vers l'horizon. Elle sourit, bravement, mais ses mains crispées sur les rênes trahissent son appréhension. Un jour, elle n'aura plus peur de ce qui peut advenir sur son chemin. Cette certitude peint un sourire sur mon visage.

Je regarde Celadon. Mon chasseur, qui a risqué sa tête pour aider mon évaison. Mon sourire vacille et mes mains, sur les rênes, tremblent un peu. Celadon surprend mon examen. Il me sourit et claque de la langue. Les chiens-loups, qui trottaient à la hauteur des chevaux, s'élancent en avant.

Mes doigts jouent avec l'anneau, à mon pouce. La langueur douloureuse et familière pince mes côtes. La chevalière restera toujours à mon doigt, je le sais. La béance qu'a laissée l'absence de mon chevalier a rétréci, mais elle est encore là, un trou dans mon âme, qui ne se comblera jamais. Un trou qui n'est plus un abîme où je risque de tomber, en entraînant d'autres dans ma chute. J'ai tenté de prolonger son chemin de vie, brutalement coupé. Avant d'y mettre, moi-même, un terme.

Ma route, elle, se poursuit. Elle se perd dans la nuit, elle me cache encore les tournants, les obstacles ou les merveilles qu'elle me réserve. J'ai confiance. Car je sais que je ne la parcourrai pas seule. Je sais que c'est

mon avenir. Et que tant que j'aurai du temps devant moi, tant que ce chemin de vie s'étendra sous mes pas, je pourrai écrire mon histoire.

Je me rappelle cette jeune femme de vingt et un ans à Vielacier, dans un autre monde, une autre vie. Cette jeune femme qui désirait marquer sa patrie de son empreinte, de son Don. Cette jeune femme qui devait contenir sa nature, qui se mordait les joues pendant que des étrangers apportaient, à sa place, la solution aux guerres qui menaçaient son pays.

Les livres ne retiendront peut-être pas son histoire. Mais l'existence de Blanche portera sa trace, car je l'aiderai à écrire la sienne. Ma fille, de cœur et non de sang, portera mon empreinte et mon savoir pour les transmettre à son tour à qui de droit.

Et c'est tout ce qui m'importe.

OceanofPDF.com

I wanted to be part of something

I got nothing but time

So the future is mine

Metric, Nothing But Time

OceanofPDF.com

Remerciements

Bad Queen est né d'une épreuve intime. Mais si son point de départ fut personnel, de nombreuses fées se sont par la suite penchées sur ce roman pour lui permettre de se trouver entre vos mains aujourd'hui.

J'ai rédigé le premier jet de *Bad Queen* lors du NaNoWriMo 2020. Merci à toutes les personnes qui ont suivi cette formidable aventure, sur Discord, Cocyclics, l'Atelier Perché et les réseaux sociaux, et qui m'ont apporté leurs précieux encouragements, tout au long de la rédaction et des corrections.

À Alix et Sainte Noyale, bêta-lectrices de l'express, qui m'ont aidée à peaufiner ce gros roman.

Bad Queen ne pouvait pas tomber dans de meilleures mains que celles de l'équipe de Noir d'Absinthe. Merci à Morgane pour sa confiance renouvelée en mon travail. Tu sais à quel point l'Art peut nous sauver.

À Alexiane, pour sa direction éditoriale éclairée, pour ses conseils afin de tirer le texte vers son point culminant.

À Matthis qui a relevé le flambeau et m'a aidée à améliorer le texte grâce à ses judicieuses remarques.

À Anne qui a achevé de polir les facettes de ce texte pour en faire un vrai bijou.

À Amaryan qui a rendu avec un grand talent l'esprit du personnage principal comme du roman. Je ne pouvais rêver plus magnifique écrin pour

ma *Bad Queen* !

Comme toujours, merci à ma famille et à mes amis, avec une pensée particulière pour Sandrine et Stéphanie, qui sauront pourquoi.

Last, but not least, un immense merci à Mathieu, mon mari, qui m'a littéralement vu disparaître pendant un mois et demi dans mon bureau, engloutie par l'histoire de Violaine et de Ciaran. Ton soutien, dans l'écriture comme dans la vie, m'est extrêmement précieux !

Cette histoire est née lors de mon parcours pour essayer de devenir mère. Elle est dédiée à toutes celles qui se battent pour vivre la maternité, ainsi qu'à celles qui ont dû rendre les armes sans avoir pu remporter la victoire dans leur parcours de combattantes.

Vous êtes toutes des guerrières.

OceanofPDF.com

De la même autrice

Déjà parus :

La Captive de Dunkelstadt éditions Noir d’Absinthe, 2020

Novella romance gothique

Bérénice Libretti t. 1 : À la recherche du livre perdu éditions Alter Real, 2021

Urban Fantasy

Bérénice Libretti t. 2 : À la recherche des mots égarés éditions Alter Real, 2022

Urban Fantasy

Sang d’écume éditions du Chat Noir, 2023

Novella fantastique

À Paraître :

Trois Cercles de Fer éditions Magic Mirror, 2023

réécriture de conte fantasy

Aux éditions Fleur d'Absinthe

Sextape de Morgane Stankiewicz, 2019
Roman sentimental LGBT

Dix Minutes de Morgane Stankiewicz, 2020
Roman sentimental LGBT

La Fille qui danse de Lisa Soto, 2020
Romance féministe

Prométhée de G.H David et Cécile Pommereau, 2021
Romance à suspense LGBT

Hors Caste de Marge Nantel, 2022
Romance Fantasy

OceanofPDF.com

Mentions Légales

© 2023 Bad Queen

Sous la direction d'Alexiane Thill

Illustration : Amaryan

Maquette : Émilie Chevallier

Relecture et corrections : Anne Ledieu

Éditions : Noir d'Absinthe

Dépôt légal : mars 2023

Avec le soutien de la Région Bretagne et de Rennes Métropole

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Table des Matières

Table des matières

[Prologue](#)

[Violaine](#)

[Première partie](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Ciaran](#)

[Deuxième partie](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Celadon](#)

[Troisième partie](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Chapitre 50](#)

[Chapitre 51](#)

[Chapitre 52](#)

[Chapitre 53](#)

[Chapitre 54](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)

[De la même autrice](#)

[Aux éditions Fleur d’Absinthe](#)

[Mentions Légales](#)

[Table des Matières](#)